

Jules CÉSAR
[100 avant J.-C. - 44 avant J.-C.]

(1964)

La guerre des Gaules

Traduction, préface et notes
par Maurice RAT [1893-1963]
agrégé de l'université.

Un document produit en version numérique par Claude Ovtcharenko, bénévole,
Journaliste à la retraite près de Bordeaux, à 40 km de Périgueux
[Page web personnelle](#). Courriel: c.ovt@wanadoo.fr

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par Claude Ovtcharenko, bénévole, journaliste à la retraite près de Bordeaux, à 40 km de Périgueux.

Courriel: c.ovt@wanadoo.fr

à partir de :

Jules César [100 avant J.-C. – 44 avant J.-C.]

LA GUERRE DES GAULES.

Traduction, préface et notes et Maurice RAT [1893-1963], agrégé d'université. Paris : Garnier-Flammarion, Éditeur, 1964, 250 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

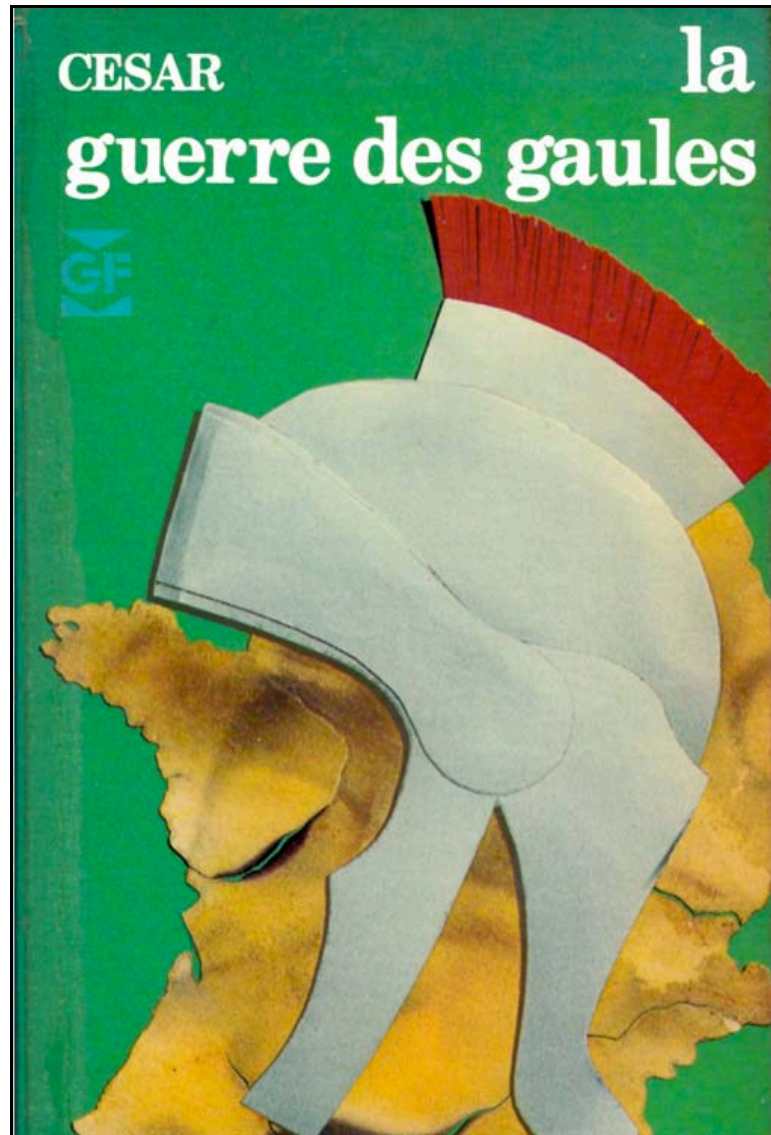
Édition numérique réalisée le 26 mai 2014 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Jules CÉSAR

[100 avant J.-C. - 44 avant J.-C.]

LA GUERRE DES GAULES



Traduction, préface et notes et Maurice RAT [1893-1963], agrégé d'université. Paris : Garnier-Flammarion, Éditeur, 1964, 250 pp.

Table des matières

[Préface](#)

[Livre Premier](#)

[Livre Deuxième](#)

[Livre Troisième](#)

[Livre Quatrième](#)

[Livre Cinquième](#)

[Livre Sixième](#)

[Livre Septième](#)

[Livre Huitième](#)

[Chronologie sommaire de la vie de César](#)

[Index historique et géographique](#)

La guerre des Gaules

PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#)

Les *Commentaires* ou « aide-mémoire » qui ont trait aux campagnes de César formaient plusieurs ouvrages, dont deux seulement sont de César lui-même : *La Guerre des Gaules* (à l'exception du dernier livre qui a été rédigé par Hirtius) et *La Guerre civile*, demeurée inachevée.

Les *Commentaires de la guerre des Gaules* ont été écrits, si l'on en croit Hirtius, « avec une grande facilité et une grande célérité » par César, et tout porte à penser qu'ils ont été rédigés en trois mois, à l'automne de l'année 52, au moment où César, venant de vaincre Vercingétorix, voulut faire connaître à l'opinion romaine, avant sa candidature à un second consulat, les épisodes de sa belle conquête. Les adversaires de César répandaient alors mille bruits sur son compte, tantôt racontant qu'il avait perdu sa cavalerie, tantôt disant qu'il avait fait massacrer une légion et avait dû céder devant les Bellovaques. La rédaction de *La Guerre des Gaules* fut donc avant tout, un acte — celui d'un chef vainqueur, qui rétablit les faits à son profit et coupe court aux intrigues et aux calomnies de ses ennemis politiques.

Aussi peut-on se demander — et l'on n'a point manqué de le faire — jusqu'à quel point César est véridique en narrant ses conquêtes. Il a écrit ses *Commentaires* en puisant à ses rapports adressés après cha-

que campagne au Sénat ; aux rapports particuliers que ses lieutenants lui avaient envoyés sur tel ou tel point des campagnes ; à ses souvenirs personnels enfin, que complétaient peut-être certaines notes. Or il va de soi que les rapports de César au sénat présentaient les faits sous un jour qui était favorable à César, que les rapports de ses lieutenants mettaient en évidence leurs mérites, et que des souvenirs, quelque précise que fût la mémoire de César, peuvent comporter des omissions ou des erreurs. Néanmoins il ne semble pas que les récits de César soient entachés de graves inexactitudes historiques et, si les inadvertances géographiques y sont plus nombreuses ou plus importantes c'est que César avait sous les yeux des cartes erronées et qu'il annexait en outre à son récit, pour aller plus vite, des détails préparés à son intention par tel secrétaire, qui compilait sans grand esprit critique, des descriptions de géographes grecs.

Cependant, en dépit de tous les points qu'on a pu contester, il n'y a dans les Commentaires de la guerre des Gaules, ni une omission ni un mensonge. Trop habile pour travestir la vérité, César se contentait de la présenter adroitement, et de passer avec opportunité sur les légers détails qui auraient pu lui nuire.

C'est ainsi qu'il se garde, tout naturellement, d'accorder à ses adversaires que la véritable cause de la conquête des Gaules fut son ambition effrénée. Lui, ambitieux ? Quelle erreur ! S'il est intervenu contre les Helvètes, n'est-ce point à la demande expresse des Éduens et des Allobroges, unis par une longue amitié aux Romains ? S'il a fait campagne contre les Germains, n'est-ce point à la prière de Diviciac, qui les voyait déjà les maîtres de la Gaule ? S'il a pris quelquefois l'offensive, n'est-ce point parce qu'elle est le meilleur procédé de défense. Il a attaqué les Helvètes ? C'était pour protéger « la Province ». La Bretagne ? Parce qu'elle était un foyer de pernicieuse résistance. Et partout et toujours il a eu soin d'agir en se couvrant de l'exemple traditionnel de Rome, et en s'abritant derrière l'autorité du Sénat, dont il est le simple mandataire !

Autant que les causes de la guerre, la façon dont César l'a conduite est indemne de reproche. Après être entré en campagne avec une seule légion, n'a-t-il pas terminé, dès la première année, deux grandes guerres, obtenu, la seconde année, trois « supplications » du Sénat ? A côté de ces glorieux exploits et de ces témoignages magnifiques une discrète allusion à la mort de Clodius établit le contraste entre son œuvre

en Gaule et l'anarchie à Rome... S'il ne dissimule pas les heures difficiles de la conquête, c'est pour mieux faire encore ressortir ses mérites, puisqu'à la fin il a triomphé de tant de difficultés. Pour le reste, n'a-t-il pas fait montre de bonté envers ses soldats, de clémence envers les populations ? n'a-t-il point cherché toujours la pacification en faisant la guerre et accepté toutes les ouvertures de l'ennemi, sauf lorsque celui-ci manquait de sincérité ?

Quel habile avocat que César dans *La Guerre des Gaules* et aussi quel habile narrateur !

Par le style nu, dépouillé, qui lui est habituel, en usant de ce vocabulaire très simple dont il s'est fait une règle, et qui « fuit comme un écueil tout mot nouveau et insolite », en allant toujours droit au but, César donne à ses *Commentaires* le ton impersonnel, « objectif » d'un communiqué. L'effet devant le lecteur est de tout point merveilleux : on croit lire le langage de la vérité même.

Nulle rhétorique, du moins apparente. Rien que des faits. Les harangues des *Commentaires* ne sont pas des amplifications ni des hors-d'œuvre littéraires, comme chez la plupart des historiens latins. Ce sont des discours réalistes, où chaque argument porte par sa propre substance. Ce sont des actes ? Lorsque près de Besançon, à l'idée de combattre les germains, la panique s'empare des légionnaires, César ne fait pas de belles phrases à ses soldats : il commence par leur dire qu'ils se mêlent de ce qui ne regarde que lui ; puis, consentant à discuter avec eux, il les rassure par des faits : 1° Rome a déjà vaincu les Germains ; 2° les Helvètes eux-mêmes, très inférieurs aux Germains, les ont vaincus aussi ; 3° l'armée est riche d'approvisionnements, etc. Enfin, et pour conclure, il leur déclare que s'ils ne les suivent pas, il marchera avec la dixième légion seule. Aucun appel au sentiment ; rien que du solide. C'est un chef qui parle à ses hommes, et qui sait ce qui a prise sur eux.

Le plus souvent d'ailleurs, il résume au style indirect ses discours : l'impression de l'*objectivité* est plus forte. Il ne transcrit ses harangues en style direct que pour traduire un mouvement plus vif de l'orateur. Et, même lorsqu'il insère des discours de chefs Gaulois dans son récit, ces discours donnent l'impression d'être authentiques : n'est-il point renseigné d'ailleurs par des transfuges ? Et si l'on s'étonne que les harangues de Vercingétorix soient si bien composées, c'est qu'on ou-

blie que le chef arverne avait appris à l'école des Druides, et probablement à celle d'un rhéteur grec, les règles de l'éloquence.

La même nudité, le même ton impersonnel se retrouvent dans le récit. Point de digressions, point de dissertations. C'est un général qui écrit, selon le mot juste de Quintilien, « avec le même esprit qu'il fait la guerre ». De là, ce dédain des préambules, chers à Salluste et à Tite-Live, et cette entrée brusque en matière. De là, répandus dans son livre au fur et à mesure des événements, ces détails sur l'origine et le genre de vie des peuples barbares qu'il combat. De là, dans les descriptions cet absolu mépris du pittoresque. César ne tient pas à être dramatique, sensible, à piquer la curiosité du lecteur ; il expose, avec une clarté lumineuse et tranquille, la situation des lieux, l'itinéraire des troupes, les phases d'un combat ou d'un siège. C'est tout.

Les mérites de ce style, sa nudité, sa rapidité, son élégance directe, ont été justement célébrés par Cicéron, qui écrit dans le *Brutus* : « Les *Commentaires* sont dépouillés, comme on fait d'un vêtement, de tout ornement oratoire... Au reste, en se proposant de fournir des matériaux où puiseraient ceux qui voudraient écrire matériaux où puiseraient ceux qui voudraient écrire l'histoire, (César) a fait sans doute quelque chose d'agréable aux sots, qui seront tentés d'y porter leur fer à friser ; mais il a enlevé l'envie d'écrire aux hommes de bon sens : car il n'est rien de plus agréable, en histoire, qu'une concision lumineuse et pure. » On ne saurait mieux dire, et il faut reconnaître que la main de celui qui les écrit double la valeur de pareils éloges, puisque les qualités maîtresses du grand écrivain qu'est Cicéron ne sont point, il convient de l'avouer, la brièveté et l'absence d'ornement oratoire.

La langue de César est pure comme son style. Elle n'emploie que des mots courants. Elle a une syntaxe des plus nettes. Aussi bien César a-t-il écrit les *Commentaires* de la guerre des Gaules avec l'élégance naturelle qui le caractérise, mais sans oublier jamais qu'il s'adressait à un vaste public, et qu'il lui fallait, pour être entendu de tous, user des mots de tout le monde. De même que le premier mérite de son style est de faire oublier le style, le premier mérite de sa langue et de sa syntaxe est de ne point dérouter le lecteur par des termes spéciaux et par des constructions compliquées.

D'ailleurs, dans cet instrument de propagande personnelle que sont les *Commentaires*, et sous cette objectivité apparente, tout concorde à

mettre en valeur le génie du grand homme qui a conquis la Gaule. L'action rapide, foudroyante, du chef éclate dans maints passages, tels que la délivrance du camp de Cicéron, le début de la campagne de 52, l'expédition de Litaviccus. Sa promptitude à prendre les décisions utiles se manifeste dans l'organisation des descentes en Bretagne, de ses incursions transrhénanes, dans la mise en état de défense de « la Province », en 58 et en 52. La lecture des *Commentaires* nous montre continuellement l'ascendant du chef sur ses troupes, la confiance qu'il leur inspire, le dévouement qu'il obtient d'elles, la douceur et la clémence d'un homme qui, s'il fait cruellement la guerre, obéissait en cela aux lois de son époque, et ne faisait que répondre par des horreurs semblables aux horreurs des Gaulois eux-mêmes. Oui, osons le dire, comme le pensaient les contemporains, César, en dépit du carnage des Usipètes et des Tenctères, en dépit du sac d'Orléans et du massacre des quarante mille assiégés de Bourges, en dépit même du supplice infligé aux défenseurs d'Uxellodunum, faisait figure aux yeux des Romains d'un chef plein de mansuétude, parce qu'il ne commettait pas de massacres inutiles, mais faisait ce qu'il fallait pour intimider l'adversaire et marquer aux vaincus sa force.

Croyons-en sur ce point Hirtius, qui ne voit dans l'épisode sanglant d'Uxellodunum qu'un moyen d'intimidation — cet Hirtius, qui fut l'ami et sans doute le secrétaire de César, et qui écrivit le huitième livre de *La Guerre des Gaules*. Préteur en 46, propréteur en Gaule en 45, consul désigné en 44, Hirtius écrivit ce huitième livre après la mort de César, et avant de trouver lui-même la mort à Modène. Il est loin d'égaliser César, dont il n'a ni la clarté ni l'élégance, mais du moins il l'imité, avec une admiration dont témoigne sa préface, une bonne volonté évidente, et il a réussi à n'être pas trop indigne de lui.

MAURICE RAT.

La guerre des Gaules

Livre premier

[Retour à la table des matières](#)

I. — La Gaule, dans son ensemble, est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui dans leur propre langue se nomment Celtes, et, dans la nôtre, Gaulois. Tous ces peuples diffèrent entre eux par la langue, les coutumes, les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par le cours de la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Les plus braves de tous les peuples sont les Belges, parce qu'ils sont les plus éloignés de la civilisation et des mœurs raffinées de la Province, parce que les marchands vont très rarement chez eux et n'y importent pas ce qui est propre à amollir les cœurs, parce qu'ils sont les plus voisins des germains qui habitent au-delà du Rhin et avec qui ils sont continuellement en guerre. Il en est de même des Helvètes, qui surpassent aussi en valeur le reste des Gaulois, parce qu'ils sont presque chaque jour aux prises avec les Germains, soit pour les empêcher de pénétrer sur leurs territoires, soit pour porter eux-mêmes la guerre dans leur pays. La partie de la Gaule, qu'occupent, comme nous l'avons dit, les Gaulois, commence au fleuve Rhône et a pour limite le fleuve Garonne, l'Océan et la frontière des Belges ; elle touche aussi au fleuve Rhin du côté des Séquanais et des Helvètes. Le pays des Belges commence aux confins extrêmes de la Gaule ; il s'étend jusqu'à la partie inférieure du cours du Rhin ; il regarde vers le septentrion et l'orient. L'Aquitaine s'étend du fleuve Garonne aux monts Pyrénées et à la

partie de l'Océan qui baigne l'Espagne ; elle regarde entre l'occident et le septentrion ¹.

II. — Chez les Helvètes, Orgétorix était de beaucoup le plus noble et le plus riche. Sous le consulat de Marcus Messala et de Marcus Pison, poussé par le désir d'être roi, il forma une conjuration de la noblesse et persuada à ses concitoyens de sortir de leur pays avec toutes leurs forces : « rien n'était plus facile, puisqu'ils dépassaient en courage tous les autres, que d'étendre leur pouvoir sur toute la Gaule ». Il les en persuada d'autant plus facilement que les Helvètes, par la nature des lieux, sont de toutes parts enfermés : d'un côté par le cours du Rhin, aussi large que profond, qui sépare le territoire des Helvètes de celui des Germains ; d'un autre, par la très haute chaîne du Jura, qui s'élève entre les Séquanais et les Helvètes ; d'un troisième côté, par le lac Léman et le cours du Rhône, qui sépare notre province des Helvètes. Cette situation les contraignait à porter moins loin leurs incursions vagabondes, et moins facilement la guerre chez leurs voisins, et ils en éprouvaient, en hommes ayant la passion de la guerre, une profonde affliction. Ils jugeaient que le chiffre de leur population, et le sentiment qu'ils avaient de leur gloire militaire et de leur bravoure rendaient trop étroit pour eux un pays qui avait deux cent quarante mille pas de longueur sur cent quatre-vingt mille de largeur ².

III. — Poussés par ces considérations et entraînés par l'autorité d'Orgétorix, ils décidèrent de préparer tout ce qui intéressait leur départ : acheter bêtes de somme et chariots en aussi grand nombre que possible ; ensemer toutes les terres cultivables, afin de s'assurer du blé dans leur marche ; consolider avec les états voisins leurs rapports de paix et d'amitié. Ils pensèrent que deux ans leur suffiraient pour mettre au point ces préparatifs ; ils fixent par une loi le départ à la troisième année. Orgétorix est choisi pour mettre au point ces préparatifs. S'étant chargé des négociations avec les états, il persuade à Casticus, fils de Catamantaloédis, Séquanais, dont le père avait longtemps

¹ Pomponius Méla (III, 12) Strabon (IV, 5, c, 199) commettent la même erreur que César : la mauvaise orientation des cartes antiques en est la cause.

² Soit 266 kilomètres : ce chiffre dépasse la réalité.

exercé le pouvoir royal chez les Séquanais, et avait reçu du Sénat du peuple romain le titre d'ami, de s'emparer dans son état du pouvoir royal que son père avait exercé avant lui ; il persuade de même à l'Éduen Dumnorix, frère de Diviciac, qui occupait alors le premier rang dans son état et qui lui donne sa fille en mariage. Il leur prouve qu'il est très facile de mener à bien ces entreprises, pour la raison qu'il est lui-même sur le point d'obtenir le pouvoir suprême dans son pays : « on ne peut douter que les Helvètes ne soient le plus puissant peuple de toute la Gaule ; il leur assure qu'il leur fera obtenir l'autorité royale grâce à ses ressources et à son armée ». Séduits par ce langage, ils se lient entre eux par des serments de fidélité, et ils espèrent qu'une fois rois, leurs trois peuples, qui sont les plus puissants et les plus forts peuples, qui sont les plus puissants et les plus forts, leur permettront de s'emparer de toute la Gaule.

IV. — Ce projet fut dénoncé aux Helvètes qui, selon leurs usages, forcèrent Orgétorix à plaider sa cause chargé de chaînes : condamné, il devait subir comme peine le châtement du feu. Mais, au jour fixé pour son audition, Orgétorix fit comparaître au tribunal tous les siens, environ dix mille hommes, qu'il avait rassemblés de toutes parts, et il y fit venir aussi tous ses clients et ses débiteurs, dont le nombre était grand : grâce à eux, il put se soustraire à l'obligation de se défendre. Ses concitoyens indignés par cette façon de faire voulaient maintenir leur droit par les armes, et déjà les magistrats rassemblaient un grand nombre d'hommes de la campagne, lorsque Orgétorix mourut : et l'on n'est pas sans soupçonner (c'est l'opinion des Helvètes) qu'il se donna lui-même la mort.

V. — Après sa mort, les Helvètes n'en persistent pas moins dans le projet qu'ils avaient formé de sortir de leurs frontières. Dès qu'ils se sont estimés prêts pour cette entreprise, ils mettent le feu à toutes leurs villes (une douzaine), à leurs villages (quatre cents environ) et aux maisons isolées qui restent ; ils brûlent tout le blé qu'ils n'avaient point l'intention d'emporter, afin qu'en s'enlevant l'espoir de retourner chez eux, ils fussent mieux préparés à affronter tous les périls ; ils donnent l'ordre à chacun d'emporter de la farine pour trois mois. Ils persuadent aux Rauraques, aux Tulinges et aux Latovices, leurs voi-

sins et leurs villages et de partir avec eux ; et ils associent à leur projet et s'adjoignent les Boïens, qui avaient habité au delà du Rhin et qui étaient passés dans le Norique, pour mettre le siège devant Noréia.

VI. — Il y avait en tout deux routes qui leur permettaient de sortir de chez eux : l'une, par les terres des Séquanais : route étroite et malaisée ³⁾, entre la montagne du jura et le fleuve Rhône, où les chariots passaient à peine un à un ; d'ailleurs une très haute montagne la dominait ⁴⁾, en sorte qu'une faible troupe pouvait facilement l'interdire ; l'autre, par notre Province, beaucoup plus facile et plus sûre, parce que le Rhône coule entre le territoire des Helvètes et celui des Allobroges, nouvellement soumis ⁵⁾, et que le fleuve est guéable en maints endroits. La dernière ville des Allobroges et la plus proche du territoire des Helvètes est Genève. Cette ville est reliée par un pont aux Helvètes. Ils pensaient qu'ils persuaderaient aux Allobroges de les laisser passer sur leurs terres, parce que ce peuple ne leur paraissait pas encore bien disposé à l'égard du peuple romain, ou qu'ils les y contraindraient par la force. Tout étant prêt pour le départ, ils fixent le jour où l'on doit se réunir sur la rive du Rhône : ce jour était le cinq des calendes d'avril, sous le consulat de Lucius Pison et d'Aulus Gabinius ⁶⁾.

VII. — César, à la nouvelle qu'ils prétendent faire route par notre Province, se hâte de partir de Rome ⁷⁾, et gagne à marche forcées ⁸⁾ la Gaule ultérieure, où il arrive devant Genève. Il ordonne de lever dans toute la Province autant de soldats qu'elle en peut fournir (il y avait une légion en tout ⁹⁾ dans la Gaule ultérieure), et il fait couper le pont de Genève. Quand les Helvètes sont instruits de son arrivée, ils lui

³⁾ C'est le col de l'Écluse, où passe aujourd'hui la grand-route de Lyon à Genève.

⁴⁾ La montagne nommée le Plat des Roches et plus loin, le Grand Credo.

⁵⁾ Les Allobroges s'étaient révoltés en 61 et avaient été « soumis » en 62 par Caius Pomptinus.

⁶⁾ Le 28 mars 58.

⁷⁾ César, selon Plutarque, étant venu en huit jours de Rome à Genève, serait donc parti de la ville le 20 mars.

⁸⁾ Des marches de cent mille par jour environ.

⁹⁾ La dixième légion.

envoient en ambassade les plus illustres citoyens de leur état, à la tête desquels étaient Nammeius et Verucloétius, pour dire « qu'ils avaient l'intention de faire route par la Province sans y commettre aucun dommage, n'ayant pas d'autre chemin ; qu'ils le priaient de vouloir bien leur en donner la permission ». César, se souvenant que les Helvètes avaient tué le consul Lucius Cassius, mis en fuite et fait passer sous le joug de son armée, ne pensait pas pouvoir l'accorder et il n'estimait point d'ailleurs que des hommes animés d'intentions hostiles, si on leur donnait la faculté de faire route par la Province, s'abstiendraient de désordres et de dommages. Cependant, pour gagner du temps jusqu'à la concentration des soldats dont il avait ordonné la levée, il répondit aux envoyés qu'il allait ordonner la levée, il répondit aux envoyés qu'il allait prendre un moment pour réfléchir et que, s'ils voulaient quelque chose, ils revinssent aux ides d'avril.

VIII. — Dans cet intervalle, il employa la légion qu'il avait et les soldats qui étaient venus de la Province, à élever, depuis le lac Léman qui se déverse dans le fleuve Rhône jusqu'au Jura, qui sépare les territoires des Séquanais de ceux des helvètes, un mur de dix-neuf mille pas de longueur ¹⁰ et de la hauteur de seize pieds, et il y joint un fossé. Cet ouvrage achevé, il établit des postes, dispose des redoutes, pour pouvoir repousser plus facilement l'ennemi, s'il essayait de passer malgré lui. Quant vint le jour, dont il était convenu avec les envoyés, et que les envoyés revinrent, il leur dit « que les traditions et les usages du peuple romain ne lui permettent d'accorder à personne le passage par la Province », et leur laisse voir que, « s'ils veulent passer de force, il s'y opposera ». Les Helvètes, déçus de cet espoir, essayèrent de passer le Rhône, les uns sur des bateaux joints ensemble et sur des radeaux construits en grand nombre, les autres à gué, au endroits où le fleuve est le moins profond, quelquefois de jour, plus souvent de nuit ; mais ils se heurtent aux ouvrages de défense ainsi qu'à l'attaque et aux traits de nos soldats, et renoncèrent à cette entreprise.

¹⁰ De Genève jusqu'au Vuache, si le mur s'élevait sur la rive gauche du Rhône, ou de Genève jusqu'au Jura, s'il était construit sur la rive droite. Dion (XXXVIII, 31, 4) ne parle pas d'un mur continu, mais de fortifications intermittentes.

IX. — Il ne leur restait qu'une route, par le pays des Séquanais, mais où ils ne pouvaient s'engager malgré les Séquanais, à cause des défilés. Ne pouvant les persuader par eux-mêmes, ils envoient des ambassadeurs à l'Éduen Dumnorix, pour qu'à sa prière les Séquanais y consentent. Dumnorix, par sa popularité et ses largesses, pouvait beaucoup auprès des Séquanais, et était l'ami des Helvètes, par son mariage avec la fille d'Orgétorix qui était de ce pays ; de plus, poussé par le désir de régner, il favorisait les changements politiques et voulait s'attacher le plus de nations possible en leur rendant des services. Il se charge donc de l'affaire : il obtient des Séquanais qu'ils laissent passer les Helvètes par leurs territoires, et réussit à ce qu'ils se donnent des otages mutuellement, les Séquanais s'engagent à ne point empêcher de passer les Helvètes, les Helvètes à passer sans commettre de dommage et de désordre.

X. — On rapporte à César que les helvètes se proposent, en passant par le territoire des Séquanais et des Éduens, de gagner le pays des Santons, qui n'est pas loin du pays des Tolosates ¹¹, lequel fait partie de la province. Il comprenait que, si cette opération s'accomplissait, il en résulterait un grand danger pour la Province, qui aurait pour voisins, dans un pays ouvert et riche en blé, des hommes belliqueux et ennemis du peuple romain. Il confie donc à son lieutenant Titus Labiénus le commandement de la ligne fortifiée qu'il avait établie ; pour lui, il gagne l'Italie par grandes étapes, y lève deux légions ¹², en retire trois ¹³ de leurs quartiers d'hiver autour d'Aquilée, et, avec ces cinq, légions, se hâte de ha—gagner la Gaule ultérieure en passant au plus court ¹⁴ par les Alpes. Là, les Ceutrons, les Graiocèles, les Catu-riges, qui avaient occupé les positions dominantes, tentent de barrer la route à son armée. Après les avoir repoussés en plusieurs rencontres, il se rend en sept jours d'Ocèle, qui est la dernière place de la Province citérieure, au territoire des Voconces, dans la Province ultérieure ; de là, il mène son armée sur le territoire des Allobroges, et de chez les

¹¹ C'est une façon de parler, car les Santons étaient à 220 kilomètres de Toulouse.

¹² La onzième et la douzième.

¹³ La septième, la huitième et la neuvième.

¹⁴ Par le col du Mont Genève.

Allobroges chez les Ségusiaves ¹⁵. Ce sont les premiers habitants hors de la Province au delà du Rhône.

XI. — Les Helvètes avaient déjà fait passer leurs troupes par les défilés ¹⁶ et le territoire des Séquanais, et étaient arrivés sur le territoire des Éduens, dont ils ravageaient les champs. Les Éduens, ne pouvant se défendre, eux et leurs biens, envoient des ambassadeurs demander secours à César ; « ils avaient, disaient-ils, trop bien mérité en tout temps ¹⁷ du peuple romain pour qu'on ne permit pas que presque sous les yeux de notre armée leurs champs fussent dévastés, leurs enfants emmenés en servitude, leurs places prises d'assaut ». En même temps les Ambarres, amis des Éduens et de même sans queux, informent César que leurs champs sont ravagés et qu'ils ont du mal à défendre leurs villes des violences de l'ennemi. De même des Allobroges, qui avaient des villages et des propriétés au delà du Rhône, se réfugient auprès de César, et lui déclarent qu'il ne leur reste plus que le sol de leurs champs. Ému par ces plaintes, César décide qu'il ne faut pas attendre qu'après avoir consommé la ruine de nos alliés les Helvètes parviennent chez les Santons.

XII. — La Saône est une rivière qui, à travers le pays des Éduens et des Sénaquais, coule vers le Rhône avec une si incroyable lenteur, que l'œil ne peut juger la direction de son cours. Les Helvètes la passaient sur des radeaux et sur des barques jointes ensemble. Quand César sur par ses éclaireurs que les Helvètes avaient déjà fait passer cette rivière aux trois quarts de leurs troupes, et que le quatrième quart restait encore en deçà de la Saône, il partit de son camp ¹⁸ à la troisième veille avec trois légions et atteignit ce quart qui n'avait pas encore passé la rivière. Les ayant attaqués sans qu'ils s'y attendissent et au

¹⁵ Il emprunte jusqu'à Gap la grand-route de Turin à Tarascon, puis campe à Lyon.

¹⁶ Ceux du Pas-de-l'Écluse.

¹⁷ Romains et Éduens étaient alliés depuis l'arrivée des Romains en Gaule, en 121.

¹⁸ Situé sans doute sur la colline de Fourvières. A en croire les armes trouvées au village de Saint-Bernard, c'est probablement là, près de Trévoux, que la bataille eut lieu.

moment où ils étaient encombrés de leurs bagages, il e mit en pièce un grand nombre ; les autres cherchèrent leur salut dans la fuite et se cachèrent dans les forêts voisines. Ils appartenaient au canton des Tigurins : car l'ensemble de l'état helvète est divisé en quatre cantons. C'était ce seul canton qui, ayant quitté son pays, au temps de nos pères, avait tué le consul Lucius Cassius, et fait passer son armée sous le joug. Ainsi, soit effet du hasard, soit dessein des dieux immortels, cette partie de l'état d'Helvétie, qui avait infligé un insigne désastre au peuple romain, fut la première à en porter la peine. En ces circonstances, César vengea non seulement l'injure faite à son pays, mais encore celle qu'on avait faite à sa famille, puisque l'aïeul de son beau-père Lucius Pison, le lieutenant de Lucius Pison, avait été tué par les Tigurins dans la même bataille que Cassius.

XIII. — Après avoir livré ce combat, il fait jeter un pont sur la Saône pour pouvoir poursuivre le reste des helvètes, et fait passer ainsi la rivière à son armée. Les Helvètes, bouleversés par son arrivée soudaine, à l'idée qu'il avait accompli en un seul jour un passage qu'ils avaient eu beaucoup de peine à effectuer en vingt, lui envoient des ambassadeurs : le chef de cette ambassade était Divicon, qui avait été le général des Helvètes, dans la guerre contre Cassius. Il dit à César « que si le peuple romain faisait la paix avec les helvètes, les helvètes se rendraient et s'établiraient dans les lieux que César voudrait bien leur fixer ; mais que s'il persistait à leur faire la guerre, il se rapelât l'ancien désagrément éprouvé par le peuple romain et l'antique valeur des Helvètes ; que, pour avoir assailli à l'improviste un canton, quand ceux qui avaient passé la rivière ne pouvaient pas lui porter secours, il ne devait ni trop présumer de sa valeur ni trop les mépriser ; qu'ils avaient appris de leurs pères et de leurs ancêtres à se fier à leur courage plus qu'à des entreprises de ruse et à des embûches ; qu'il prît donc garde de rendre le lieu même où ils s'étaient établis à jamais célèbre dans la mémoire des hommes par le désastre du peuple romain et la destruction de son armée. »

XIV. — César leur répondit « qu'il hésitait d'autant moins à agir que les faits que les ambassadeurs helvètes avaient rappelés étaient présent à sa mémoire, et qu'il avait d'autant plus de peine à en suppor-

ter l'idée que le peuple romain avait moins mérité son malheur : s'il avait eu la conscience, en effet, de quelque tort envers eux, il se serait aisément tenu sur ses gardes, mais il avait été surpris, parce qu'il voyait qu'il n'avait rien fait qui pût leur inspirer des craintes et qu'il ne pensait pas qu'il dût craindre sans motif. Et même s'il voulut oublier l'ancien outrage, pouvait-il effacer le souvenir de torts tout récents : tentatives pour passer, malgré lui, de force par la Province ; violence contre les Éduens, les Ambarres et les Allobroges ? L'orgueil plein d'insolence que leur inspirait leur victoire, leur étonnement d'être restés si longtemps impunis, le conduisaient aux mêmes résolutions : car souvent les dieux immortels, pour faire sentir plus péniblement les revers de fortune aux gens qu'ils veulent châtier pour leurs crimes, leur accordent parfois des succès et une impunité assez longue. Quoi qu'il en soit, s'ils lui donnent pourtant des otages comme garants de leurs promesses, s'ils donnent satisfaction aux Éduens, pour les torts qu'eux et leurs alliés ont subis, et aux allobroges pareillement, il fera la paix avec eux. » Divicon répondit « que les Helvètes tenaient de leurs ancêtres l'habitude de recevoir, et non point de donner des otages ; que le peuple romain en avait eu la preuve. » Sur cette réponse, il se retira.

XV. — Le lendemain ils lèvent le camp. César fait de même et envoie en avant sa cavalerie, au nombre de quatre mille hommes, qu'il avait levée dans l'ensemble de la Province et chez les Éduens et leurs alliés, pour voir de quel côté se dirigeait l'ennemi ¹⁹. Ces cavaliers, ayant poursuivi l'arrière-garde avec trop d'ardeur, engagèrent le combat avec la cavalerie des Helvètes dans un lieu désavantageux, et un petit nombre des nôtres reste dur le terrain. Exaltés par ce succès, les Helvètes, qui avaient avec cinq cents cavaliers repoussé une cavalerie si nombreuse, se mirent à nous faire tête avec plus d'audace, et quelquefois à harceler les nôtres avec leur arrière-garde. César retenait les siens de combattre et se contentait pour le moment présent d'empêcher les rapines, approvisionnements de fourrages et destruction de l'ennemi. On marche ainsi environ quinze jours, sans que l'arrière-garde des ennemis et notre avant-garde fussent séparées de plus cinq ou six mille pas.

¹⁹ L'ennemi se dirigeait vers Autun, c'est-à-dire en direction du nord-ouest.

XVI. — Cependant César pressait chaque jour les Éduens de lui livrer le blé qu'ils lui avaient promis officiellement : car, à cause du froid (la Gaule, comme on l'a dit précédemment, ayant une situation septentrionale) non seulement les moissons n'étaient pas mûres dans les champs, mais le fourrage même n'était pas en quantité suffisante ; quant au blé qu'il avait fait remonter la Saône sur des navres, il ne pouvait pas l'utiliser, parce que les Helvètes s'étaient écartés de la Saône et qu'il ne voulait pas perdre le contact avec eux. Les Éduens laissaient passer les jours ; disaient qu'on rassemblait les grains, qu'on les transportait, qu'ils arrivaient. Quand il vit que les choses traînaient trop et que le jour approchait où il fallait distribuer leur ration de blé aux soldats, il convoque les principaux Éduens, qui étaient en grand nombre dans son camp, entre autres Divicisc et Lisc ; celui-ci détenait la magistrature suprême, que les Éduens appellent vergober, charge annuelle et qui donne le droit de vie et de mort sur ses concitoyens. César leur reproche vivement de ne point venir à son aide, quand on ne peut ni acheter des vivres ni en prendre dans les campagnes, et cela, en un moment si critique, quand l'ennemi est si proche ; il se plaint d'autant plus vivement d'un pareil abandon que c'est en grande partie poussé par leurs prières qu'il a entrepris la guerre.

XVII. — C'est seulement alors que Lisc, poussé par le discours de César, déclare ce qu'il avait tu jusque-là : « qu'il y avait un certain nombre de personnages, ayant auprès du peuple une influence prépondérante, et un plus grand pouvoir, privément, que les magistrats eux-mêmes ; que ces hommes, par de discours séditieux et criminels, détournent la masse d'apporter le blé qu'elle doit fournir, en disant que, s'ils ne pouvaient être les maîtres de la Gaule, ils devaient du moins préférer la domination des Gaulois à celle des romains et ne pas douter que, si les romains triomphaient des helvètes, ils enlèveraient leur liberté aux Éduens en même temps qu'au reste de la Gaule ; que c'étaient ces mêmes hommes qui infirmaient l'ennemi de nos projets et de ce qui se passait dans le camp ; qu'il n'avait pas le pouvoir de les réprimer ; bien plus, qu'il savait à quel péril l'exposait cette déclaration, qu'il avait g-faite à César sous l'éperon de la nécessité, et que c'était la raison pour laquelle il s'était tu aussi longtemps que possible. »

XVIII. — César sentait que ce discours de Lisc visait Dumnorix, frère de Diviciac ; mais, ne voulant pas traiter cette affaire devant plusieurs témoins, il congédie rapidement l'assemblée et retient Lisc. Il le questionne seul à seul sur ce qu'il avait dit dans l'assemblée ; Lisc parle avec plus de liberté et d'audace. César interroge en secret d'autres personnes ; il constate que Lisc a dit vrai : « c'était bien Dumnorix, homme plein d'audace, que sa libéralité avait mis en grande faveur auprès du peuple et qui voulait un bouleversement politique ; depuis plusieurs années, il avait obtenu à vil prix la perception des péages et autres impôts des Éduens, parce que, lorsqu'il enchérissait, personne n'osait enchérir contre lui ; par ce moyen, il avait accru son patrimoine et s'était mis en état de prodiguer des largesses : il entretenait à ses frais, sans arrêt, une nombreuse cavalerie, qui l'entourait, et il avait non seulement un grand pouvoir sur son pays, mais encore sur les états voisins ; en vue du pouvoir, il avait fait épouser à sa mère un des hommes les plus nobles et les plus puissants chez les Bituriges ; lui-même avait pris femme chez les Helvètes ; il avait marié sa sœur du côté maternel et ses parents dans d'autres états ; il aimait et favorisait les Helvètes par cette union ; en outre il haïssait mortellement César et les Romains, dont l'arrivée avait diminué son pouvoir et rétabli son frère Diviciac dans son ancien crédit et ses honneurs. Si les Romains échouaient, il concevait l'espérance suprême de devenir roi, grâce aux Helvètes, tandis qu'avec la domination du peuple romain, il perdait l'espoir non seulement de régner, mais même de conserver le crédit qu'il avait. » César apprenait encore en menant son enquête que l'échec du combat de cavalerie qui avait eu lieu quelques jours auparavant était dû à Dumnorix et à ses cavaliers qui avaient donné l'exemple de la fuite (car c'est lui, Dumnorix, qui commandait la cavalerie auxiliaire envoyée à César par les Éduens) et que c'était leur fuite qui aurait effrayé et entraîné le reste de la cavalerie.

XIX. — Aux soupçons que ces renseignements éveillaient se joignaient de preuves certaines : c'était lui qui avait fait passer les Helvètes par le pays des Séquanais, qui avait pris soin de faire procéder entre eux à des échanges d'otages, qui avait agi en tout cela non seulement sans l'ordre de César et de ses concitoyens, mais même à leur insu, lui qui était accusé par le premier magistrat des Éduens. César

estimait qu'il avait assez de motifs pour sévir lui-même ou inviter sa cité à sévir lui-même ou inviter sa cité à sévir. Une seule considération, en dépit de toutes les autres, le retenait, c'est de savoir l'entier dévouement de son frère Diviciac au peuple romain, son extrême attachement à sa personne, sa fidélité incomparable, sa droiture, sa modération : il craignait, en effet, de s'aliéner Diviciac en envoyant son frère au supplice. Aussi, avant de rien entreprendre, il fait appeler Diviciac, et, renvoyant ses interprètes de chaque jour, il s'entretient avec lui par le truchement de Caius Valérius Procillus, l'un des chefs de la province de Gaule, son ami, et qui avait son entière confiance. Il lui rappelle ce qu'on a dit de Dumnorix, dans l'assemblée des Gaulois, en sa présence ; il lui fait connaître ce que chacun lui en a appris séparément ; il l'engage et l'exhorte à ne point s'offenser si lui-même décide de son sort après avoir entendu sa cause ou s'il invite son état à le juger.

XX. — Diviciac, tout en larmes, embrasse César et le conjure de ne pas être trop sévère pour son frère : « il savait que tout était vrai, et personne n'en avait plus de chagrin que lui, qui, alors qu'il avait un immense crédit dans son pays et dans le reste de la Gaule, tandis que son frère, à cause de son jeune âge, n'en avait point du tout, avait contribué à l'élever et le voyait user de la fortune et de la puissance qu'il lui devait non seulement pour affaiblir son crédit, mais encore pour le conduire presque à sa perte. Cependant, l'amour fraternel et l'opinion publique agitaient son âme. S'il lui arrivait malheur du fait de César, quand lui-même occupait un si haut rang dans son amitié, personne ne croirait que c'eût été contre son amitié, personne ne croirait que c'eût été contre son gré et il verrait se détourner de lui les cœurs de tous les habitants de la Gaule. » Il parlait avec abondance et pleurait ; César lui prend la main, le console, lui demande de cesser ses prières, lui annonce qu'il fait assez de cas de son amitié pour sacrifier à son désir et à ses prières le tort fait à l'état et son propre ressentiment. Il fait appeler Dumnorix, et, en présence de son frère, lui dit ce qu'il lui reproche, lui expose les soupçons qu'il a contre lui et les plaintes de ses concitoyens, l'avertit d'éviter toute suspicion à l'avenir, lui dit qu'en faveur de son frère Diviciac, il lui fait grâce du passé. Il apposte des gardes auprès de Dumnorix pour savoir ce qu'il fait et avec qui il parle.

XXI. — Le même jour, averti par ses éclaireurs que l'ennemi s'était arrêté au pied d'une montagne ²⁰, à huit mille pas de son camp ²¹, il envoya reconnaître la nature de cette montagne et l'accès qu'offraient ses contours. On lui rapporte qu'il était facile. Il ordonne à Titus Labiénus, légat propréteur, d'aller, à la troisième veille, occuper le sommet de cette montagne avec deux légions et avec les mêmes guides qui avaient reconnu la route ; il lui dévoile son plan. Pour lui, à la quatrième veille, il marche à l'ennemi par le même chemin que celui-ci avait pris et détache en avant toute sa cavalerie. A la tête des éclaireurs est Publius Considius, qui passait pour un soldat très habile, et qui avait servi dans l'armée de Lucius Sylla, puis dans celle de Marcus Crassus ²².

XXII. — Au point du jour, comme Titus Labiénus occupait le sommet de la montagne et que lui-même n'était qu'à quinze cents pas du camp des ennemis, sans qu'ils eussent eu connaissance, comme on le sut ensuite des prisonniers, ni de son approche ni de celle de Labiénus, Considius accourt vers lui à bride abattue, annonçant que la montagne est tenue par l'ennemi, qu'il a reconnu les armes et les enseignes Gauloises. César ramène ses troupes sur une colline voisine et les range en bataille. Labiénus, qui avait l'ordre de ne point engager le combat, avant d'avoir vu près du camp ennemi les troupes de César, afin que l'attaque contre les ennemis se fît simultanément sur tous les points, attendait les nôtres après s'être emparé de la montagne et se gardait de combattre. Ce n'est que fort avant dans la journée que César apprit par ses éclaireurs que c'étaient les siens qui occupaient la montagne, que les Helvètes avaient levé le camp et que Considius, affolé par la peur, avait fait un faux rapport en croyant avoir vu de qu'il n'avait pas vu. Ce même jour, César suit les ennemis à la distance habituelle et établit son camp à trois mille pas de leur camp ²³.

²⁰ Vraisemblablement celle de Sanvignes.

²¹ Établi sans doute à saint-Romain-sous-Gourdon, sur la Bourbince.

²² Considius était sans doute l'un des centurions de l'armée de Crassus dans la guerre Serville.

²³ Le camp de César était établi à Toulon-sur-Arroux et celui des Helvètes à 4 km ½ à l'ouest, vers Sainte-Radegonde. La bataille eut lieu à Montmort.

XXIII. — Le lendemain, comme il ne restait plus que deux jours jusqu'au moment où il faudrait distribuer du blé à l'armée, et qu'on n'était qu'à dix-huit mille pas de Bibracte, de beaucoup la plus grande et la plus riche ville des Éduens, il jugea qu'il fallait pourvoir à l'approvisionnement, laissa là les helvètes et se dirigea vers Bibracte²⁴. Des transfuges de Lucius Émilien, décurion de la cavalerie Gauloise, en avertissent l'ennemi. Les helvètes, attribuant à la crainte la retraite des Romains, d'autant plus que la veille, étant maîtres des hauteurs, ils n'avaient point engagé le combat, ou peut-être espérant de leur couper les vivres, modifièrent leurs projets et, faisant demi-tour, se mirent à suivre et à harceler leur arrière-garde.

XXIV. — Quand il s'en aperçut, César ramena ses troupes sur une colline voisine²⁵, et envoya sa cavalerie pour soutenir l'attaque de l'ennemi. En même temps, il rangea quatre légions de vétérans sur trois lignes, au milieu de la colline, et, au-dessus de lui au sommet, deux légions qu'il avait récemment levées dans la Gaule citérieure, avec toutes les troupes auxiliaires ; ayant ainsi garni d'hommes toute la montagne, il en fit en même temps rassembler tous les bagages en un seul endroit et fortifier celui-ci par les troupes établies sur la position la plus haute. Les Helvètes, qui le suivaient avec tous leurs chariots, réunirent en un seul endroit leurs bagages ; et quant à eux, après avoir rejeté notre cavalerie grâce à leurs bataillons serrés, ils formèrent la phalange, et s'approchèrent de notre première ligne

XXV. — César, renvoyant et faisant mettre hors de vus son cheval d'abord, puis ceux de tous les officiers, afin de rendre le péril égal pour tous et l'espoir de fuir impossible, exhorta les siens et engagea le combat. Nos soldats, lançant leurs javelots d'en haut, rompirent facilement la phalange des ennemis. Les Gaulois étaient fort empêtrés pour combattre : plusieurs de leurs boucliers était percés et coulés ensemble par les javelots qui les avaient frappés du même coup ; le fer s'était recourbé ; ils ne pouvaient ni l'arracher ni, leur bras gauche

²⁴ Par le vieux chemin des hauteurs qui passa par l'Abergement.

²⁵ Celle de Monmort, à l'ouest de Toulon-sur-Arroux.

gêné, combattre commodément ; un grand nombre, après avoir longtemps secoué leur bras, préférèrent jeter bas leurs boucliers et combattre à découvert. Finalement, accablés de blessures, ils commencèrent à lâcher pied et à se replier vers une montagne ²⁶, à mille pas environ. Ils s'emparèrent de la montagne et les nôtres les y suivaient, quand les Boïens et les Tulinges, qui, au nombre de quinze mille environ, fermaient la marche et soutenaient l'arrière-garde des ennemis nous prirent en flanc et nous enveloppèrent. A cette vue, les Helvètes, qui s'étaient repliés sur la montagne, se mirent à réattaquer et à reprendre le combat. Les romains, tournant leurs enseignes, firent face des deux côtés : ils opposent leur première et leur seconde ligne à ceux qui avaient été battus et forcés de se replier, et leur troisième aux nouveaux assaillants.

XXVI. — Cette double bataille fut longue et acharnée. Quand ils ne purent pas supporter plus longtemps nos assauts, les uns se replièrent sur la montagne, comme ils l'avaient fait une première fois, les autres se portèrent du côté de leurs bagages et de leurs chariots. Pendant toute cette lutte, où l'on se battit depuis la septième heure jusqu'au soir, personne ne put voir un ennemi tourner le dos. Fort avant dans la nuit, on se battit encore auprès des bagages : ils s'étaient fait, en effet, un rempart de leurs chariots, et de là ils déversaient sur les nôtres qui venaient à l'assaut une grêle de traits ; certains lançaient aussi par-dessous, entre les chariots et les roues, des piques et des javelots qui blessaient nos soldats. Après une longue lutte, les nôtres s'emparèrent des bagages et du camp. La fille d'Orgétorix et un de ses fils y furent faits prisonniers. Après cette bataille, il leur restait environ cent trente mille hommes, qui marchèrent sans relâche toute la nuit, et qui, sans interrompre leur marche même nuitamment, arrivèrent le quatrième jour sur les terres des Lingons, les nôtres, retenus trois jours par les soins des blessés et la sépulture des morts, n'ayant pu les poursuivre. César invita les Lingons, par ses lettres et ses envoyés, à ne pas accorder ni vivres ni aucun secours, avec menace, s'ils le faisaient, de les traiter tout comme les Helvètes. Lui-même, au bout de ces trois jours, se mit à leur poursuite avec toutes ses troupes.

²⁶ La colline d'Armecy.

XXVII. — Les Helvètes, réduits à toute extrémité, lui envoyèrent des députés pour traiter de leur reddition. Ceux-ci le rencontrèrent en route, se jetèrent à ses pieds, et, avec des supplications et des larmes, lui demandèrent la paix ; il leur ordonna d'attendre son arrivée au lieu même où ils se trouvaient : ils obéirent. Une fois arrivé là, César leur réclama des otages, leurs armes, les esclaves qui s'étaient enfuis auprès d'eux. Tandis qu'on recherche et qu'on rassemble ce qu'il demande, dès le lendemain six mille hommes environ du pays appelé Verbigène, craignant qu'on ne les mît à mort après les avoir désarmés ou peut-être espérant que, dans une si grande multitude d'hommes qui se rendaient, leur fuite passerait inaperçue ou serait complètement ignorée, sortirent du camp des Helvètes au début de la nuit et partirent vers le Rhin et les frontières de la Germanie.

XXVIII. — Quand César le sut, il ordonna aux peuples sur les terres desquels ils étaient passés, de les rechercher et de les ramener, s'ils voulaient ne pas être regardés par lui comme leurs complices ; une fois qu'ils furent ramenés, il les traita en ennemis ; quand aux autres, après avoir livré otages, armes et transfuges, ils virent leur reddition acceptée. Il ordonna aux Helvètes, aux Turinges, aux Latobriges, de retourner aux ays d'où ils étaient partis ; comme ils avaient détruit toutes leurs récoltes et qu'ils n'avaient plus rien chez eux pour se nourrir, il ordonna aux Allobroges de leur fournir du blé, et il leur enjoignit à eux-mêmes de relever les villes et les villages qu'ils avaient incendiés. Il agit ainsi parce qu'avant tout il ne voulait point laisser désert le pays qu'avaient abandonné les Helvètes, de peur que la qualité du sol n'attirât de leur pays dans celui des Helvètes les Germains d'outre-Rhin, et qu'ils ne devinssent ainsi voisins de la Province et des Allobroges. Il satisfit la demande des Éduens, qui, connaissant leur bravoure remarquable, voulaient installer sur leur territoire les Boïens : ils leur donnèrent de tout, et, par la suite, les admirèrent à jouir des droits et libertés dont ils jouissaient eux-mêmes.

XXIX. — On trouve dans le camp des Helvètes des tablettes écrites en caractères grecs, et qui furent remises à César. Ces tablettes contenant la liste nominative de tous les émigrants en état de porter les armes, ainsi qu'une liste séparée des enfants, des vieillards et des

femmes. Le total s'en élevait à deux cent soixante-trois mille Helvètes, trente-six mille Tulinges, quatorze mille Latovices, vingt-trois mille Rauraques, trente-deux mille Boïens ; parmi eux, quatre-vingt-douze mille environ pouvaient porter les armes. Au total, il y avait environ trois cent soixante-huit mille individus. Ceux qui retournèrent chez eux furent recensés, sur l'ordre de César : on trouva que leur nombre était de cent dix mille.

XXX. — Une fois la guerre contre les helvètes terminée, des députés de presque toute la Gaule, et les principaux citoyens de chaque cité vinrent féliciter César. « Ils comprenaient, disaient-ils, que le peuple romain, en faisant la guerre aux Helvètes, avait vengé de vieilles injures, mais la guerre de la Gaule n'en tirait pas moins de profit que Rome ; car les Helvètes n'avaient quitté leur pays en pleine prospérité que pour porter la guerre à travers toute la Gaule, s'en rendre maîtres, choisir parmi les contrées celle qu'ils jugeraient la plus favorable et la plus facile de toute la Gaule et rendre les autres états tributaires. Ils lui demandèrent la permission de fixer un jour avec son consentement pour l'assemblée générale de toute la Gaule, où ils traiteraient de certaines affaires qu'ils voulaient d'un commun accord lui soumettre. » César y consentit ; ils fixèrent le jour de l'assemblée ²⁷, et s'engagèrent par serment à n'en rien révéler que sur mandat donné par le consentement de tous.

XXXI. — Quand l'assemblée se fut séparée, les mêmes chefs d'état qui avaient déjà paru devant César revinrent le trouver et lui demandèrent la faveur de l'entretenir en particulier d'une chose qui intéressait leur salut et celui de tout le pays. Ayant obtenu cette audience, ils se jetèrent tous à ses pieds en pleurant. « Leur désir, disaient-ils, qu'on ne révélât pas ce qu'ils diraient n'était pas moins vif ni anxieux que celui d'obtenir ce qu'ils voulaient ; car, si on les révélait, ils se voyaient destinés aux pires supplices. » L'Éduen Diviciac se fit leur porte-parole : il dit « que l'ensemble de la Gaule comprenait deux partis, dont l'un avait pour chef les Éduens, l'autre les Arvernes.

²⁷ L'assemblée eut lieu probablement à Bibracte (mont Beuvray) ; le camp de César était fixé sans doute à Autun.

Après de longues années d'une lutte acharnée pour la prééminence, on avait vu les Arvernes et les Séquanais attirer des Germains mercenaires. Quinze mille d'entre eux environ franchirent le Rhin ; puis le sol, la civilisation du pays, sa richesse plurent à ces hommes sauvages et barbares, et en firent venir un plus grand nombre ; il s'en trouvait maintenant cent vingt mille environ en Gaule. Les Éduens et leurs clients en étaient venus deux fois aux mains avec eux ; ils avaient été repoussés, subissant un grand désastre, y perdant toute leur noblesse, tout leur Sénat, toute la cavalerie. Épuisés par ces combats désastreux, ils s'étaient vus dans l'obligation, eux que leur courage et leurs liens d'hospitalité et d'amitié avec le peuple romain avaient rendus naguère si puissants en Gaule, de donner en otages aux Séquanais leurs plus nobles citoyens et d'engager par serment leur état à ne pas redemander ces otages, à ne pas implorer le secours du peuple romain, à ne jamais essayer de se soustraire au joug impéieux de leurs vainqueurs. Il était le seul, dans tout l'état des Éduens, qui n'eût pu être amené à prêter serment ni à donner ses enfants en otages ; il avait fui de son état et était venu implorer à Rome ²⁸ le secours du Sénat parce qu'il était le seul qui ne fût retenu par aucun serment ni par aucun otage. Mais les Séquanais vainqueurs avaient été plus malheureux encore que les Éduens vaincus, car Arioviste, roi des Germains, s'était établi dans leur pays, avait pris le tiers du territoire séquanais, qui était le meilleur de toute la Gaule, et leur ordonnait maintenant de déguerpir d'une autre tiers, parce que peu de mois auparavant vingt-quatre mille Harudes étaient venus le trouver, à qui il fallait trouver une place pour s'établir. Il allait arriver qu'en peu d'années les Gaulois seraient chassés de leur pays, et que tous les germains passeraient le Rhin, car le sol de la Germanie ne pouvait se comparer à celui de la Gaule, non plus que la manière de vivre des deux pays. Arioviste, d'ailleurs, depuis qu'il avait remporté sur les forces gauloises ²⁹ la victoire de Magétobrige, commandait en tyran superbe et cruel, exigeait en otages les enfants des plus nobles familles, et les livrait, pour l'exemple, à

²⁸ On voit dans le *De Divinatione* (I, 41, 90) qu'il avait été l'hôte de Cicéron, à qui il avait donné des renseignements sur la religion des druides. Un passage des *Panégyriques* (8, 3) le montre parlant devant le Sénat, appuyé sur son bouclier.

²⁹ Le mot est vague. Il est peu probable que les Séquanais se soient joints aux Éduens.

toutes sortes de tortures, à la moindre chose contrariant ses désirs ou ses ordres. C'était un homme barbare, emporté, brouillon ; on ne pouvait plus longtemps souffrir son despotisme ; s'ils ne trouvaient point d'aide près de César et du peuple romain, il ne restait plus aux Gaulois qu'à quitter leur pays, comme les helvètes, à chercher loin des germains d'autres toits et d'autres demeures, et à tenter la fortune, quelle qu'elle pût être. Si ces déclarations étaient révélées à Arioviste, on ne pouvait douter qu'il tirât le plus effroyable supplice des otages qui étaient en son pouvoir. César seul, par son prestige personnel et celui de son armée, par sa récente victoire, par le nom du peuple romain, pouvait empêcher qu'un plus grand nombre de Germains ne passât le Rhin et défendre toute la Gaule contre la violence d'Arioviste. »

XXXII. — Quand Diviciac eut tenu ce discours, tous les assistants, fondant en larmes, se mirent à implorer le secours de César. César remarqua que, seuls entre tous, les Séquanais ne faisaient rien de ce que faisaient les autres ; mais gardaient tristement la tête baissée et leurs regards attachés au sol. Étonné, il leur en demanda la cause : les Séquanais ne répondaient rien, et gardaient obstinément le même silence lugubre. Comme il réitérait ces instances, sans pouvoir tirer un mot de leur bouche, l'Éduen Diviciac reprit la parole : « Tel était, répondit-il, le sort des Séquanais, plus lamentable et plus pénible encore que celui des autres Gaulois, qu'ils n'osaient se plaindre même en secret ni implorer ses secours, tremblant de la cruauté d'Arioviste absent, comme s'il était lui-même devant leurs yeux ; au moins les autres avaient la ressource de s'enfuir, mais les Séquanais qui avaient reçu Arioviste sur leur territoire et dont toutes les villes ³⁰ étaient en sa possession, étaient réduits à endurer tous les tourments. »

XXXIII. — César, instruit de ces détails, releva par quelques mots le courage des Gaulois, et leur promit de veiller sur leurs intérêts ; il avait, leur dit-il, grand espoir d'amener par ses bienfaits et son autorité Arioviste à cesser ses violences. Leur ayant tenu ce discours, il congédia l'assemblée. Outre ces plaintes, beaucoup de raisons l'engageaient à prendre cette situation en considération et à interve-

³⁰ Toutes celles de la région qu'occupait Arioviste.

nir ; le principal était de voir les Éduens, que le Sénat avait souvent salués du titre de frères et d'alliés, soumis au joug et à la sujétion des Germains et de savoir de leurs entre les mains d'Arioviste et les Séquanais ce qui lui semblait, étant donné la toute-puissance du peuple romain, une honte pour lui-même et pour la république. Il voyait qu'il était périlleux pour le peuple romain d'habituer peu à peu les Germains à passer le Rhin et à venir en grand nombre dans la Gaule ; et il estimait que ces hommes sauvages et barbares, une fois maîtres de toute la gaule, ne manqueraient pas, à l'exemple des Cimbres et des teutons, de passer dans la Province, et de là à marcher sur l'Italie d'autant plus que le Rhône seul séparait les Séquanais de notre Province : périls auxquels, pensait-il, il fallait parer au plus tôt. De plus, l'orgueil et l'insolence d'Arioviste s'étaient exaltés au point qu'il ne le trouvait plus tolérable.

XXXIV. — Il résolut donc d'envoyer à Arioviste des députés pour lui demander de lui fixer un rendez-vous à mi-chemin des deux armées, voulant traiter, disait-il, avec lui d'affaires d'état très importantes pour tous les deux. Arioviste répondit à l'ambassade « que s'il avait besoin de César, il l'irait trouver ; que si César voulait lui demander quelque chose, il n'avait qu'à venir le voir ; Il ajouta qu'il n'osait se rendre sans armée dans la partie de la gaule qui était au pouvoir de César, et qu'une armée ne pouvait être rassemblée sans beaucoup d'approvisionnements et d'embarras ; qu'il lui paraissait d'ailleurs étonnant qu'il eût affaire avec César ou d'une façon générale avec Rome, dans la Gaule qui était à lui et qu'il avait conquise par ses armes. »

XXXV. — Cette réponse ayant été rapportée à César, il renvoie des députés à Arioviste avec les instructions suivantes : « Puisque pour toute reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus de lui-même et du peuple romain, quand, sous son consulat, il avait été salué du titre de roi et d'ami par le Sénat, il refusait de se rendre à l'entrevue à laquelle il était invité et de traiter avec lui de leurs intérêts communs, il lui signifiait ce qui suit : défense d'abord de faire passer le Rhin à de nouvelles hordes pour les établir en Gaule ; puis, ordre de rendre les otages qu'il tenait des Éduens ; et de laisser les Séquanais rendre

les leurs avec son consentement ; interdiction de harceler de ses violences les Éduens et de leur faire la guerre ainsi qu'à leurs alliés. S'il agissait ainsi, il garderait à jamais sa faveur et son amitié et celles du peuple romain ; s'il n'acceptait pas, s'appuyant sur le décret du Séant, rendu sous le consulat de Marcus Messia et de Marcus Pison, qui autorisait tout gouverneur de la Province à protéger, autan que le bien de l'État le permettait, les Éduens et les autres amis du peuple romain, il ne laisserait pas impunies les violences qui seraient faites aux Éduens. »

XXXVI. — Arioviste répondit « que le droit de la guerre permettait aux vainqueurs de disposer à leur gré des vaincus, que le peuple romain n'avait point l'habitude de s'en remettre à autrui, mais à lui-même pour disposer des vaincus. Si lui-même ne prescrivait pas au peuple romain l'usage qu'il devait faire de son droit, il ne convenait pas que le peuple romain l'entravât dans l'usage du sien. Les Éduens étaient devenus ses tributaires pour avoir tenté le sort des armes, livré bataille et s'être fait battre. César lui faisait un tort grave en diminuant par son arrivée ses revenus. Il ne rendrait pas les otages aux Éduens ; il ne leur ferait pas, à eux ni à leurs alliés, une guerre injuste s'ils restaient dans les termes de leur convention et payaient chaque année leur tribut ; dans le cas contraire, le titre de frère du peuple romain leur servirait peu. Quant à l'avertissement de César, disant qu'il ne laisserait pas impunies les violences qui seraient faites aux Éduens, personne ne s'était encore mesuré avec lui que pour son malheur. Qu'il vînt l'attaquer quand il voudrait : il apprendrait à connaître la valeur des Germains invaincus, très entraînés aux armes, qui, depuis quatorze ans, n'avaient pas couché sous un toit. »

XXXVII. — Au moment où César recevait cette réponse, des députés des Éduens et des Trévires arrivaient ; les Éduens pour se plaindre que les Harudes, récemment passés en Gaule, dévastaient leur pays et que même en ayant donné des otages, ils n'avaient pas acheté la paix d'Arioviste ; les Trévires pour signaler que cent cantons des Suèves s'étaient établis sur les bords du Rhin et qu'ils s'efforçaient de passer le fleuve ; qu'ils avaient à leur tête deux frères, Nasua et Cimérius. Vivement ému de ces nouvelles, César estima qu'il devait se

hâter pour ne pas pouvoir résister moins facilement aux Suèves si leur nouvelle bande ³¹ se joignait aux vieilles troupes d'Arioviste. Aussi, ayant rassemblé des vivres en toute hâte, il marche à grandes étapes contre Arioviste.

XXXVIII. — Après trois jours de marche, on lui annonça qu'Arioviste marchait avec toutes ses troupes sur Besançon, la plus forte place des Séquanais, et qu'il était déjà à trois jours de marche de ses frontières. César pensait qu'il fallait faire tous ses efforts pour l'empêcher de prendre cette place, car elle était abondamment fournie de tout ce qui est nécessaire pour la guerre et si fortifiée par sa position même qu'elle offrait de grandes facilités pour faire durer les hostilités : la rivière du Doubs entoure la place presque tout entière d'un cercle qu'on dirait tracé au compas ; l'espace laissé libre ³² par cette rivière n'a pas plus de six cents pieds, et il est fermé par une montagne d'une grande hauteur, dont la base touche des deux côtés aux bords de la rivière. Un mur qui l'entoure en fait une citadelle, et le joint à la ville. César marche sur elle jour et nuit à grandes étapes, s'empare de la place et y met une garnison.

XXXIX. — Pendant les quelques jours qu'il s'arrêta près de Besançon, pour se ravitailler en blé et autres vivres, les questions de nos soldats et les propos des Gaulois et des marchands, qui ne parlaient que de la haute stature des Germains, de leur incroyable valeur et entraînement militaires, de leur visage et de l'éclat de leurs regards qui bien souvent dans nos rencontres nous avaient été insoutenables, répandaient soudain une telle frayeur dans toute l'armée que les esprits et les cœurs de tous en furent profondément bouleversés. Elle commença par les tribuns militaires, les préfets et ceux qui, ayant suivi César par amitié, avaient plus d'expérience de la guerre ; les uns, invoquant des prétextes variés pour justifier la nécessité de leur départ, demandaient la permission de s'en aller ; certains, que le point d'honneur poussait à éviter le soupçon de lâcheté, restaient au camp ;

³¹ L'armée d'Arioviste comprenait déjà un fort appoint de Suèves. Arioviste lui-même était sans doute un Suève.

³² Le mont des Buis.

mais ils ne pouvaient composer leurs visages ni parfois retenir leurs larmes : cachés dans leurs tentes, ils gémissaient sur leur sort ou déplorait avec leurs amis le danger commun. Dans tout le camp, on ne faisait que sceller des testaments. Ces propos, cette frayeur ébranlaient peu à peu ceux-là même qui avaient une grande expérience des camps, soldats, centurions, commandants de cavalerie. Ceux qui parmi eux voulaient passer pour avoir moins peur disaient qu'ils ne craignaient pas l'ennemi, mais les défilés de la route, l'étendue des forêts placées entre eux et Arioviste, ou le manque en blé, si le ravitaillement se faisait mal. Certains annonçaient même à César qu'au moment où il ordonnerait de lever le camp et de marcher, les soldats n'obéiraient pas à ses ordres et, sous l'empire de la frayeur, ne marcheraient pas.

XL. — Voyant cela, après avoir convoqué le conseil et appelé à ce conseil les centurions de toutes les cohortes, il commença par leur reprocher avec véhémence « de vouloir pénétrer et discuter son but et ses desseins. Arioviste, sous son consulat, avait recherché avec empressement l'amitié du peuple romain : pourquoi supposer qu'il s'écarterait si aveuglément de son devoir ? Il était persuadé pour sa part, que quand il connaîtrait ses demandes et verrait l'équité de ses conditions, il ne renoncerait ni à son amitié ni à celle du peuple romain. Et si, sous l'impulsion d'une fureur démente, il leur faisait la guerre, qu'avaient-ils donc à craindre ? Pourquoi désespérer de leur valeur et de sa diligence ? On avait déjà connu cet ennemi du temps de nos pères, quand la victoire de Caius Marius sur les Cimbres et les teutons n'acquies pas moins de gloire à l'armée qu'au général lui-même ; on l'avait connu aussi naguère en Italie, dans la révolte des esclaves, bien qu'alors l'ennemi fût aidé par l'expérience et la discipline qu'il avait reçues de nous. On pouvait juger par là des avantages d'une ferme résolution, puisque ces esclaves que l'on avait craints un moment sans raison quand ils étaient désarmés, on les avait battus plus tard et lorsqu'ils étaient armés et victorieux. Enfin, c'étaient les mêmes hommes que les Helvètes avaient souvent rencontrés, non seulement sur leur propre territoire, mais encore sur le leur, et qu'ils avaient généralement battus, eux qui pourtant n'avaient pu résister à notre armée. Si certains d'entre eux s' alarmaient de la défaite et de la

fuite des Gaulois ³³, ils pouvaient en trouver la cause, s'ils voulaient bien la chercher, dans la lassitude des longueurs de la guerre qu'éprouvaient les Gaulois, quand Arioviste, après s'être enfermé plusieurs mois dans son camp et ses marais sans faire aucune démonstration, les avait attaqués tout à coup, déjà dispersés et désespérant de combattre et les avait vaincus par une habile tactique plus par la valeur de ses troupes. Une telle tactique pouvait réussir avec des barbares sans expérience, mais il n'espérait sans doute pas lui-même l'employer sur nos armées. Quant à ceux qui, pour déguiser leur crainte, alléguaient leurs inquiétudes au sujet du ravitaillement et des difficultés des chemins, ils étaient bien insolents avec leurs airs de n'avoir pas confiance en leur général ou de lui prescrire son devoir. Il avait le souci de ces difficultés ; les Séquanais, les Leuques, les Lingons leur fournissaient du blé ; déjà les moissons étaient mûres dans les champs ; quant à la route, ils en jugeraient bientôt eux-mêmes. On prétendait que les soldats n'obéiraient pas aux ordres et ne marcheraient pas ! ces propos ne l'inquiétaient que fort peu ; il savait qu'une armée ne se révoltait que contre des généraux malheureux par leur faute ou convaincus, par quelque malversation découverte, de cupidité. Pour lui, sa vie entière témoignait de son intégrité, et la guerre contre les Helvètes de sa chance. Aussi ferait-il tout de suite ce qu'il voulait différer, et il lèverait le camp cette nuit, à la quatrième veille, afin de connaître au plus tôt si c'était l'honneur et le devoir ou si c'était la crainte qui prévalait chez eux. Au demeurant si personne ne le suivait, il partirait pourtant avec la seule dixième légion, dont il ne doutait pas et qui serait sa cohorte prétorienne. » Cette légion était celle à qui César avait témoigné le plus d'affection et dont la valeur lui inspirait le plus de confiance.

XLI. — À la suite de ce discours, un merveilleux changement se produisit dans tous les esprits, y faisant naître la plus vive ardeur et le plus vif désir de combattre ; tout d'abord, la dixième légion envoya ses tribuns militaires rendre grâce à César de l'excellente opinion qu'il avait d'elle et lui confirmer qu'elle était toute prête à combattre. Puis d'autres légions envoyèrent leurs tribuns militaires et les centurions

³³ Au combat de Magétobrige, en Alsace, aux alentours de Schlestadt. Cf. chap. XXXI.

des premiers rangs présenter des excuses à César, disant « qu'elles n'avaient jamais eu hésitation ni crainte et qu'elles n'avaient jamais pensé que la conduite de la guerre relevât de leur jugement, mais de celui du général en chef. » César accepta leurs excuses, et après avoir demandé un itinéraire à Diviciac, parce qu'il était celui des Gaulois qui avait le plus sa confiance, il résolut, pour mener l'armée par un pays ouvert, de faire un détour ³⁴ de plus de cinquante milles, et il partit, comme il l'avait dit, à la quatrième veille. Après sept jours d'une marche ininterrompue, il apprit par ses éclaireurs que les troupes d'Arioviste étaient à vingt-quatre milles des nôtres

XLII. — Instruit de l'arrivée de César, Arioviste lui envoie des députés : « Il acceptait, disait-il, l'entrevue précédemment demandée, puisque César était plus près et qu'il pensait pouvoir s'y rendre sans danger. » César ne repoussa point cette demande : il croyait qu'Arioviste revenait à des idées plus saines, puisqu'il offrait de son propre mouvement ce qu'il avait d'abord refusé ; il se flattait de l'espoir que les bienfaits qu'il avait reçus de lui et du peuple romain, une fois ses conditions connues, fléchiraient sa ténacité. L'entrevue fut fixée au cinquième du courant. Dans cet intervalle, on envoya de fréquents messages de par et d'autre ; Arioviste demanda « que César n'emmenât à l'entrevue aucun homme de pied : il craignait de tomber dans une embûche ; tous les deux viendraient avec des cavaliers ; autrement, il ne viendrait pas. » César, qui ne voulait pas qu'un prétexte supprimât l'entrevue et qui n'osait commettre son salut à la cavalerie des gaulois, jugea que la plus pratique était de prendre leurs chevaux aux cavaliers gaulois et de les faire monter par des soldats légionnaires de la dixième légion, en qui il avait la plus grande confiance, afin d'avoir, si besoin était, une garde aussi dévouée que possible. Ce qui fut fait et fit dire assez plaisamment à un soldat de la dixième légion que « César allait au-delà de ses promesses, puisque ayant promis de les faire prétoriens, il les faisaient chevaliers ».

³⁴ Pour éviter les forêts et les défilés du Doubs, en gagnant, par un pays plus découvert, c'est-à-dire par Voray et la vallée de l'Ognon, la région de Villersexel.

XLIII. — Dans une grande plaine ³⁵, à une distance à peu près égale des deux camps, s'élevait un tertre assez étendu. C'est là que, comme convenu, les deux chefs vinrent à une entrevue. César fit arrêter sa légion montée à deux cents pas de ce tertre ; les cavaliers d'Arioviste s'arrêtèrent à la même distance. Arioviste demanda qu'on s'entretînt à cheval et que chacun amenât dix hommes avec lui. Lorsqu'on fut arrivé, César pris la parole pour lui rappeler d'abord ses bienfaits et ceux du Sénat ; « il avait été salué par le Sénat du titre de roi, du titre d'ami, comblé des plus riches présents ; c'était là, lui enseignait-il, un privilège que le Sénat accordait à peu de personnes, et, d'habitude, pour de grands services ; il avait obtenu ces faveurs sans titre, sans juste motif de les solliciter, grâce à la bienveillance et à la libéralité du Sénat et de lui-même. Il lui apprenait encore combien étaient vieilles et combien justifiées les raisons de l'amitié qui liaient les Romains aux Éduens ; quels sénatus-consultes, et combien honorables, avaient été souvent rendus en leur faveur ; comment, de tout temps, avant même qu'ils n'eussent recherché notre amitié, les Éduens avaient exercé leur principat sur la Gaule entière. C'était une habitude du peuple romain de vouloir que leurs alliés et leurs amis, non seulement ne perdissent rien de leur puissance, mais vissent augmenter leur crédit, leur dignité, leur considération : en vérité, qui pourrait souffrir qu'on leur arrachât ce qu'ils avaient apporté à l'amitié du peuple romain ? » Il présenta ensuite les mêmes demandes dont il avait confié le mandant à ses envoyés ; « ne faire la guerre ni aux Éduens ni à leurs alliés ; rendre les otages ; et, s'il ne pouvait renvoyer chez eux aucune fraction de ses Germains, ne pas souffrir au moins que d'autres franchissent le Rhin. »

XLIV. — Arioviste répondit peu aux demandes de César, mais s'étendit longuement sur ses propres mérites : « Il n'avait point passé le Rhin de son propre mouvement, mais à la prière et sur les instances des Gaulois ; ce n'était point sans un grand espoir de riches récompenses qu'il avait quitté son pays et ses proches ; les terres qu'il occupait en Gaule lui avaient été concédées par les Gaulois eux-mêmes ;

³⁵ La plaine d'Alsace. — Sur le lieu même de l'entrevue et du combat, l'incertitude plane : environs de Montbéliard ? ou de Sélestat ? ou de Strasbourg ? ou, plus probablement de Cernay ?

les otages lui avaient été livrés par eux volontairement ; le tribut perçu selon les droits de la guerre, en vertu de l'habitude qui veut que les vainqueurs l'imposent aux vaincus ; ce n'était point lui qui avait prit l'offensive contre les Gaulois, mais les Galois qui l'avaient prise contre lui ; tous les états de la Gaule étaient venus l'attaquer, et avaient opposé leurs armées à la sienne ; il avait, dans un seul combat, dispersé et vaincu toutes leurs force. S'ils voulaient tenter une seconde expérience, il était prêt à une seconde lutte ; s'ils voulaient pratiquer la paix, il était injuste de lui refuser le tribut, qu'ils avaient volontairement payé jusqu'à ce jour. Il pensait que l'amitié du peuple romain devait lui procurer honneur et appui, et non un détriment ; et c'est dans cet espoir qu'il l'avait recherchée. Mais si, grâce au peuple romain, son tribut lui est enlevé, et ses sujets soustraits à ses lois, il renoncerait à l'amitié du peuple romain aussi volontiers qu'il l'avait recherchée. S'il faisait passer en gaule un grand nombre de Germains, c'était pour sa sûreté, non pour attaquer la Gaule : la preuve en était qu'il n'était venu en gaule que sur leur prière, et qu'il n'avait point fait une guerre offensive, mais défensive. Il était venu en Gaule avant le peuple romain. Jamais jusqu'à ce jour une armée du peuple romain n'avait passé les frontières de la province de Gaule. Que lui voulait-on ? Pourquoi venait-on sur ses possessions ? Cette partie de la gaule était sa province, comme l'autre était la nôtre. De même qu'on ne devait point lui permettre de pousser une pointe sur nos frontières, de même nous étions injustes en le troublant dans l'exercice de ses droits. Quant au titre de frères que le Sénat, disait César, avait donné aux Éduens, il n'était point assez barbare ni assez dénué d'expérience pour imaginer que, dans la dernière guerre des Allobroges, les Éduens n'avaient pas porté secours aux Romains, et n'avaient oint reçu non plus d'aide du peuple romain dans leurs démêlés avec lui et avec les Séquanais. Il avait leur de soupçonner que César, tout en se disant son ami, n'avait une armée en Gaule que pour le perdre. S'il ne s'éloignait et ne retirait ses troupes de cette région, il le traiterait non point en ami, mais en ennemi ; s'il le tuait, il ferait une chose agréable à beaucoup de nobles et de chefs politiques de Rome, ainsi qu'il l'avait appris par les messages de ceux dont sa mort lui vaudrait la faveur et l'amitié. Mais s'ils se retirait et lui laissait la libre possession de la Gaule, il lui témoignerait sa grande reconnaissance en se chargeant des guerres qu'il voudrait entreprendre sans que César encourût ni fatigue ni danger. »

XLV. — De longues explications furent fournies par César, qui lui montra comment il pouvait se désister de son entreprise : « Il n'était ni dans ses habitudes ni dans celles du peuple romain de se résigner à abandonner des alliés très méritants, et il ne pensait d'ailleurs pas que la gaule appartînt plus à Arioviste qu'au peuple romain. Les Arvernes et les Rutènes avaient été battus par Quintus Fabius Maximus ³⁶, et le peuple romain leur avait pardonné sans réduire leur pays en province ni leur imposer de tribut. S'il fallait avoir égard aux droits de l'ancienneté, l'empire du peuple romain sur la gaule était très justifié ; s'il fallait observer la décision du Sénat, la Gaule devait être libre, puisqu'il avait voulu que, vaincue à la guerre, elle conservât ses lois. »

XLVI. — Pendant ces pourparlers, on vint annoncer à César que les cavaliers d'Arioviste s'approchaient du tertre, poussaient leurs chevaux vers nos hommes et leur lançaient des pierres et des traits. César mit fin à l'entretien, se retira vers les siens et leur défendit de répondre aux ennemis, fût-ce en leur lançant un seul trait. César, bien qu'il vît qu'un combat de sa légion d'élite contre la cavalerie dût être sans péril, il ne pouvait cependant s'exposer à ce qu'on pût dire, après la défaite des ennemis, qu'il les avait surpris perfidement au cours d'une entrevue. Lorsqu'on sut dans toute l'armée l'arrogance avec laquelle, au cours de l'entrevue, Arioviste avait interdit toute la gaule aux Romains, et l'attaque de ses cavaliers sur les nôtres, incident qui avait amené la rupture des pourparlers, nos soldats sentirent redoubler leur ardeur et leur désir de se battre.

XLVII. — Deux jours après, Arioviste envoya des députés mander à César « son désir de reprendre l'entrevue qu'ils avaient commencé et qui avait été interrompue, en le priant, soit de fixer un jour pour une nouvelle entrevue, soit de lui envoyer tout au moins un de ses lieutenants ».

César ne pensa pas qu'il y eût lieu à entrevue, d'autant plus que, la veille, les germains n'avaient pu s'empêcher de lancer des traits sur

³⁶ En 121, sur les bords du Rhône.

les nôtres. Il estimait aussi très dangereux d'envoyer un de ses lieutenant, de l'exposer à des hommes barbares. Il crut plus convenable de députer Caius Valérius Procillus, fils de Caius Valérius Caburus, adolescent fort courageux et fort cultivé, dont le père avait reçu le droit de cité de Caius Valérius Flaccus ³⁷ : il était sûr, connaissant la langue gauloise, qu'une pratique déjà longue avait rendue familière à Arioviste, et les Germains n'avaient aucune raison de le maltraiter ; il lui adjoignit Marcus Mettius, que l'hospitalité liait à Arioviste. Il les chargea d'entendre ce que dirait Arioviste et de lui en faire le rapport. Quand Arioviste les vit devant lui dans son camp, il s'écria devant toute l'armée : Pourquoi venaient-ils ici ? Pour espionner ? Ils voulaient parler, il les en empêcha et les fit jeter dans les fers.

XLVIII. — Il leva son camp le même jour et vint l'asseoir au pied d'une montagne ³⁸ à six mille pas de celui de César. Le lendemain il fit passer ses troupes devant le camp de César et campa à deux mille pas plus loin, avec l'intention d'intercepter les convois de blé et autres vivres que lui enverraient les Séquanais et les Éduens. Pendant les cinq jours suivants, César fit sortir ses troupes en avant du camp et les tint rangées en bataille, pour laisser à Arioviste, s'il voulait engager le combat, la faculté de le faire. Mais Arioviste, pendant tous ces jours-là, garda son armée dans son camp, se bornant à un combat quotidien de cavalerie. Voici quel était le genre de combat, auquel s'étaient entraînés les Germains. Six mille cavaliers et autant de fantassins parmi les plus agiles et les plus braves s'étaient mutuellement choisis, en vue de leur propre sûreté. Les cavaliers combattaient avec les fantassins, se repliaient sur eux ; s'il y avait un coup dur, les fantassins accouraient ; si un cavalier, grièvement blessé, tombait de cheval, ils l'entouraient ; s'il fallait avancer assez loin ou se replier rapidement, l'exercice les avait rendus si agiles qu'en se tenant à la crinière des chevaux, ils les suivaient à la course.

³⁷ Il portait donc, suivant l'usage, le prénom et le nom de son père adoptif, et conservait son nom gaulois de Procillus comme surnom.

³⁸ Comme on ignore (cf note 35), où eut lieu exactement l'entrevue, on n'a pas plus de certitude sur l'emplacement du camp.

XLIX. — Quand César se fut rendu compte que son adversaire se tenait enfermé dans son camp, ne voulant pas avoir les vivres coupés plus longtemps, il choisit, au delà de la position qu’avaient occupée les Germains, à environ six cents pas de ceux-ci, une position avantageuse pour camper, et y dirigea son armée, établie sur trois lignes. Il tint la première et la seconde lignes sous les armes, employa la troisième aux retranchements. Cette position était, comme on l’a dit, à six cents pas à peu près de l’ennemi. Arioviste y envoya environ seize mille hommes de troupes légères avec toute sa cavalerie, pour effrayer les nôtres en empêcher leurs travaux. Néanmoins, fidèle à son plan, César ordonna aux deux premières lignes de faire tête à l’ennemi et à la troisième d’achever son ouvrage. Une fois le camp fortifié, il laissa deux légions et une partie des auxiliaires ; il ramena les quatre autres dans le grand camp.

L. — Le lendemain, selon son usage, César fit sortir ses troupes des deux camps, et s’étant avancé à quelque distance du grand camp, les rangea en bataille et offrit le combat à l’ennemi.

Quand il vit que même ainsi l’ennemi ne s’avançait pas, il ramena vers midi son armée dans le camp. Alors seulement Arioviste envoya une partie de ses troupes donner l’assaut au petit camp ; de part et d’autre, on se battit avec acharnement jusqu’au soir. Au coucher du soleil, Arioviste ramena ses troupes dans son camp, après des pertes considérables des deux côtés. César demanda aux prisonniers pourquoi Arioviste ne livrait pas une bataille générale ; il apprit que c’était la coutume, chez les Germains que les femmes consultassent le sort et rendissent des oracles ³⁹ pour savoir si le moment de combatte était venu ou non ; or elles disaient que les Germains ne pourraient pas être vainqueurs, s’ils engageaient le combat avant la nouvelle lune ⁴⁰ ».

³⁹ Ces femmes germaines, matrones et prophétesses, consultaient le sort à l’aide de bouts de bois marqués d’un signe qu’on mêlait sur une étoffe blanche ; on en tirait trois au hasard, en interprétant les signes qu’ils portaient (cf. Tacite, *Germ.*, 10). Les oracles étaient rendus d’après les courants des fleuves et l’interprétation des bruits (cf. Plutarque, *César*, XIX, 4).

⁴⁰ Qui tombait, cette année-là, le 18 septembre.

LI. — Le lendemain, César laissa, pour garder les deux camps, les forces qui lui parurent suffisantes ; il plaça toutes ses troupes auxiliaires à la vue de l'ennemi devant le petit camp, voulant, comme le nombre de ses légionnaires était inférieur à celui de ses ennemis, faire illusion sur leur nombre en employant ainsi les auxiliaires. Lui-même, ayant rangé l'armée sur une triple ligne de bataille, s'avança jusqu'au camp des ennemis. Alors seulement les Germains, ne pouvant plus éviter le combat, firent sortir leurs troupes de leur camp, et les placèrent, peuplade par peuplade, à intervalles égaux, Harudes, Marcomans, Tribocques, Vangions, Némètes, Séduisens, Suèves et, pour s'interdire tout espoir de fuite, formèrent autour d'eux une barrière avec les chariots et les voitures : ils y firent monter leurs femmes, qui, tout en pleurs et les mains ouvertes, suppliaient les soldats partant pour le combat de ne les point livrer en esclavage aux Romains.

LII. — César mit à la tête de chaque légion un de ses lieutenants et un questeur, pour que chacun les eût come témoins de son courage. Lui-même engagea le combat sur l'aile droite, parce qu'il avait remarqué que l'ennemi était peu solide de ce côté. Nos soldats, au signal donné, s'élancèrent avec tant d'impétuosité, et de con côté l'ennemi courut brusquement et si vite à leur rencontre, qu'on n'eut pas l'espace de lancer les javelots. Les javelots abandonnés, un combat corps à corps s'engagea à l'épée. Mais les Germains, selon leur habitude, se formèrent promptement en phalange et soutinrent le choc de nos armes. Il se trouva un grand nombre de nos soldats pour sauter sur ces phalanges, arracher les boucliers aux mains adverses et frapper l'ennemi de haut en bas. Tandis que l'aile gauche de l'ennemi était enfoncée et mise en fuite, à droite les nôtres étaient vivement pressés par le nombre. Le jeune Publius Crassus, qui commandait la cavalerie, s'en aperçut (car il était plus dégagé de l'action que ceux qui combattaient dans la mêlée), et il envoya la troisième ligne pour secourir nos soldats ébranlés.

LIII. — Cette mesure rétablit le combat ; tous les ennemis firent volte-face et ne s'arrêtèrent dans leur fuite que lorsqu'ils furent arrivés au Rhin, à cinquante mille pas environ du champ de bataille. Là, un

tout petit nombre d'entre eux, ou bien, se fiant à leur force, essayèrent de passer le fleuve à la nage, ou bien durent leur salut à des barques qu'ils avaient trouvées. De ce nombre fut Arioviste, qui trouva une embarcation attachée au rivage et s'échappa ainsi ⁴¹ ; tous les autres ⁴² furent taillés en pièces par nos cavaliers qui les poursuivaient. Arioviste avait deux femmes : l'une de race suève qu'il avait emmenée de sa patrie avec lui ; l'autre, du Norique, et sœur du roi Vocion, qui la lui avait envoyée en Gaule où il l'épousa ; toutes deux périrent dans la déroute. Il avait deux filles : l'une fut tuée, l'autre prise. Caius Valérius Procillus était entraîné par ses gardiens dans leur fuite, chargé d'une triple chaîne, lorsqu'il tomba aux mains de César lui-même qui poursuivait l'ennemi avec ses cavaliers. Ce fut pour César un plaisir égal à celui de la victoire même, que d'arracher aux mains de l'ennemi et de se voir rendu l'homme le plus honoré de la province de Gaule, son ami et son hôte, et la fortune qui l'avait épargné avait voulu que rien n'altérât sa joie et son triomphe. Procillus lui dit qu'il avait vu trois fois consulter le sort pour décider s'il serait brûlé sur-le-champ ou réservé pour un autre temps, et qu'il était indemne de par la grâce du sort. Marcus Mettius fut également retrouvé et ramené à César.

LIV. — Quand on annonça cette bataille au delà du Rhin, les Suèves, qui étaient déjà arrivés sur ses bords, s'en retournèrent chez eux ; les peuples qui habitent près du Rhin, voyant leur épouvante, les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre. César, ayant terminé deux grandes guerres en un seul été, mena son armée prendre ses quartiers d'hiver chez les Séquanais un peu plus tôt que la saison ne l'exigeait ; il en confia le commandement à Labiénus, et partit pour la Gaule citérieure afin d'y tenir ses assises.

⁴¹ Mais il succomba peu après.

⁴² Il en restait, selon Plutarque, quatre-vingt mille.

La guerre des Gaules

Livre deuxième

[Retour à la table des matières](#)

I. — César était, comme nous l'avons dit plus haut, en quartier d'hiver dans la Gaule citérieure, quand le bruit lui parvint à plusieurs reprises, confirmé par une lettre de Labiénus, que tous les Belges, qui forment, comme nous l'avons indiqué, le tiers de la Gaule, se liguèrent contre le peuple romain et se donnaient mutuellement des otages. Les causes de la ligue étaient les suivantes : d'abord, ils craignaient qu'après avoir pacifié toute la Gaule, notre armée ne marchât contre eux ; puis un bon nombre de Gaulois les sollicitaient : ceux qui n'avaient pas voulu que les germains prolongeassent leur séjour en Gaule n'avaient pas moins de peine à supporter qu'une armée du peuple romain hivernât en gaule et s'y attardât ; d'autres, par inconstance et légèreté de caractère, désiraient changer de maîtres ; quelques-uns, enfin, à qui leur crédit et des richesses suffisantes pour soudoyer des hommes assuraient d'ordinaire le pouvoir, pouvaient moins facilement arriver à leurs fins sous notre domination.

II. — Inquiet de ces rapports et de cette lettre, César leva deux nouvelles légions ⁴³ dans la Gaule citérieure et les envoya, au commencement de l'été, dans la Gaule intérieure, sous les ordres de Quintus Pédius, son lieutenant. Il rejoint lui-même l'armée, dès qu'on

⁴³ La treizième et la quatorzième.

commence à pourvoir faire du fourrage ; il charge mes Sénonés et les autres Gaulois, qui étaient voisins des Belges, de savoir ce qui se passe chez eux et de l'en informer. Tous s'accordèrent à lui annoncer qu'on levait des troupes, et qu'une armée se rassemblait. Alors, il pensa qu'il ne fallait pas hésiter à marcher contre eux. Après s'être pourvu de blé, il lève le camp et arrive au bout de quinze jours de blé, il lève le camp et arrive au bout de quinze jours environ sur la frontière des Belges.

III. — On ne s'attendait point à une marche si rapide ⁴⁴, les Rènes, qui sont, parmi les Belges, les plus voisins de la Gaule, lui envoyèrent deux députés, Icius et Andecumborius, les premiers de leur état, pour lui dire « qu'ils remettaient leurs personnes et leurs biens, à la garde et sous la protection du peuple romains ; qu'ils n'avaient point partagé le sentiment des autres Belges, ni conspiré contre le peuple romain ; qu'ils étaient prêts à lui donner des otages, à exécuter ses ordres, à le recevoir dans leurs villes, à lui fournir des vivres et toute espèce de secours ; que tous les autres Belges étaient en armes ; que les Germains, qui habitent en deçà du Rhin, s'étaient joints à eux ; et que l'animosité générale était telle qu'eux-mêmes, frères et alliés des Suessions, unis avec eux par la conformité des lois et du gouvernement, soumis au même chef de guerre et au même magistrat, n'ont pu les détourner de prendre part au mouvement ».

IV. — César demanda à ces députés quels étaient les peuples en armes, leur nombre et leurs forces ; il apprit « que la plupart des Belges étaient d'origine germane ; qu'ils avaient jadis passé le Rhin, s'étaient fixés dans ces lieux à cause de la fertilité du sol, et en avaient chassé les habitants gaulois ; que seuls, du temps de nos pères, tandis que les teutons et les Cimbres ravageaient toute la Gaule, ils les avaient empêchés d'entrer sur leurs territoires ; et que, par suite, ce souvenir leur inspirait une haute idée de leur importance et aussi de hautes prétentions militaires ». Quant à leur nombre, les Rènes se disaient à même de le savoir exactement ; « car liés avec eux par le voi-

⁴⁴ César venait en effet, non point de Besançon, comme l'ont cru certains, mais de la région sud du pays des Séquanais.

sinage et la parenté, ils avaient ce que, dans l'assemblée générale des Belges, chacun avait promis pour cette guerre. Les plus puissants d'entre eux par le courage, l'influence, le nombre étaient les Bellovaques : ils pouvaient mettre sur pied cent mille hommes ; ils en avaient promis soixante mille d'élite et réclamaient pour eux la direction suprême de toute la guerre. Les Suessions, qui étaient leurs voisins, possédaient un territoire très étendu ⁴⁵ et très fertile, sur lequel avait régné, de notre temps encore, Diviciac, le plus puissant chef de toute la Gaule, qui joignait à une grande partie de ces régions l'empire de la Bretagne ; aujourd'hui, ils avaient pour roi Galba, auquel tous les alliés ont, d'un commun accord, déféré le commandement pour sa prudence et son équité ; il avait douze villes, promettait cinquante mille hommes. Les Nerviens, qui passent pour les plus barbares d'entre ces peuples et qui sont les plus éloignés, en promettaient autant. Les Atrébates, quinze mille ; les Ambiens, dix mille ; les Morins, vingt-cinq mille ; les Ménapes, sept mille, les Calètes, dix mille ; les Véliocasses et les Viromanduels, autant ; les Atuatuques, dix-neuf mille ; les Condruses, les Éburons, les Cérèses, les Pémanes, tous compris sous la dénomination de Germains, environ quarante mille ⁴⁶. »

V. — César encouragea les Rèmes, leur adressa des paroles bienveillantes, ordonna à leur Sénat de se rendre auprès de lui aux principes citoyens de lui amener leurs enfants en otages. Toutes des conditions furent exactement remplies au jour marqué. Il fait lui-même un pressant appel à l'Éduen Diviciac, lui présente « combien il importe à la république et au salut commun de diviser les forces de l'ennemi, pour n'avoir pas une si grande multitude à combattre d'un seul coup. La chose est possible, si les Éduens lancent leurs troupes leurs champs ». Il le renvoie avec cette mission. Quand il vit que toutes les forces des Belges, après s'être concentrées, marchaient sur lui, quand il sut, par les éclaireurs qu'il avait envoyés et par les Rèmes, qu'ils n'étaient plus bien loin, il se hâta de faire passer à son armée la rivière

⁴⁵ Très étendu à condition d'y comprendre leurs clients : Silvanectes, Meldes, Viromandues.

⁴⁶ Ce qui ferait un total de 296 000. Mais tous ces chiffres sont évidemment exagérés.

de l'Aisne ⁴⁷, qui est à l'extrême frontière des Rèmes, et y plaça son camp ⁴⁸. De cette façon, la rivière défendait un des côtés du camp ; ses derrières étaient protégés de l'ennemi, et il pouvait sans péril faire venir des convois de chez les Rèmes et les autres états. Il y avait un pont sur cette rivière : il y établit un poste et laisse sur l'autre rive son lieutenant Quintus Titurius Sabinus avec six cohortes ; il fortifie son camp par un retranchement de douze pieds de haut et par un fossé de dix-huit pieds.

VI. — A huit milles de ce camp était une ville des Rèmes nommée Bibrax : les Belges lui livrèrent, en passant, un grand assaut ? On n'y résista ce jour-là qu'à grand-peine. Gaulois et Belges ont la même manière de donner l'assaut. Ils commencent par se répandre en foule autour des remparts, lancent de tous côtés des pierres sur le mur, quand le mur est dégarni de ses défenseurs, Ils s'approchent des portes en formant la torture et sapent le mur. Cette tactique était alors facile, car devant une telle foule criblant les remparts de pierres et de traits, personne ne pouvait rester sur le mur. La nuit mit fin à l'assaut. Le Rème Iccius, homme d'une haute naissance et d'un grand crédit auprès des siens, qui commandait alors la place, l'un de ceux qui avaient été députés vers César pour demander la paix, lui envoya dire « qu'il ne pouvait tenir plus longtemps, s'il n'était secouru ».

VII. — Au milieu de la nuit, César, utilisant comme guides deux qui lui avaient apporté le message d'Iccius, envoie au secours des assiégés des Numides, des archers crétois et des frondeurs baléares ; leur arrivée, en ranimant l'espoir des défenseurs, leur communique une nouvelle ardeur pour la résistance, et enlève en même temps aux ennemis l'espoir de prendre la place. Aussi, après un léger temps d'arrêt devant la place, après avoir dévasté les terres des Rèmes, brûlé tous les villages et tous les édifices qu'ils pouvaient atteindre, ils marchèrent avec toutes leurs forces vers le camp de César, et campèrent à moins de deux mille pas ; leur camp, à en juger par la fumée et les feux, s'étendait sur plus de huit milles.

⁴⁷ Sans doute à Berry-au-Bac.

⁴⁸ Sans doute sur la colline de Mauchamp.

VIII. — César, à cause du grand nombre des ennemis et de leur excellente réputation de bravoure, résolut tout d'abord se surseoir au combat. Cependant chaque jour, par des combats de cavalerie, il éprouvait le courage de l'ennemi et l'audace des nôtres. Quand il vit que les nôtres ne leur étaient pas inférieurs, et que l'espace qui s'étendait devant le camp était naturellement favorable et propre pour déployer une armée en bataille (parce que la colline sur laquelle le camp était assis s'élevait insensiblement au-dessus de la plaine et était sur le devant juste assez large pour y déployer une armée ; qu'elle s'abaissait à ses deux extrémités et, se relevant légèrement vers le centre, revenait en pente douce vers la plaine) il fit creuser aux deux extrémités de la colline un fossé transversal d'environ quatre cents pas ; au bout de ces fossés, il établit des forts et disposa des machines pour empêcher que les ennemis, une fois qu'ils auraient déployé l'armée en bataille, de pussent, étant donné leur nombre, prendre de flanc ses soldats et les envelopper au cours de la bataille. Cela fait, il laissa dans le camp les deux légions récemment formées, pour qu'elles pussent, si besoin était, être amenées en renfort, et il rangea en bataille les six autres légions devant le camp. L'ennemi avait de même fait sortir et déployé ses troupes.

XI. — Un marais ⁴⁹ peu étendu s'étendait entre notre armée et celle des ennemis. Les ennemis attendaient, pour voir si les nôtres le franchiraient ; les nôtres, de leur côté, tenaient leurs armes prêtes pour tomber sur l'ennemi au cas où celui-ci, prenant l'initiative de traverser les marais, se trouverait en difficulté. Cependant un combat de cavalerie se livrait entre les deux lignes. Mais aucun des adversaires ne voulant hasarder le passage, César, après voir obtenu un avantage pour les nôtres dans le combat de cavalerie, ramena ses soldats dans le camp. Les ennemis aussitôt se portèrent droit sur l'Aisne, qui était, comme on l'a dit, derrière notre camp. Ils y trouvèrent des gués, essayèrent de faire passer une partie de leurs troupes, avec l'intention de prendre, s'ils le pouvaient, le retranchement commandé par le lieutenant Quintus Titurius et de couper le pont, ou, s'ils n'y parvenaient pas, de ra-

⁴⁹ Le marais de la Miette.

vager le territoire des Rèmes, qui nous offraient de grandes ressources dans cette guerre, et d'empêcher notre ravitaillement.

X. — César, averti par Titurius, passe le pont avec toute sa cavalerie, ses Numides armés à la légère, ses frondeurs, ses archers et marche à l'ennemi. Il y eut en cet endroit un combat acharné. Les nôtres ayant surpris les ennemis dans les embarras du passage en tuèrent un grand nombre ; les autres, remplis d'audace, essayaient de passer sur les corps de leurs compagnons : ils furent repoussés par une grêle de traits ; ceux qui avaient traversé les premiers furent enveloppés par la cavalerie et massacrés. Quand les ennemis sentirent s'évanouir leur espoir de s'emparer de la place et de traverser le fleuve, quand ils virent que nous n'avancions pas, pour livrer bataille, sur un terrain défavorable, et qu'ils commençaient eux-mêmes à manquer de vivres, ils tinrent conseil et décidèrent que le mieux était de retourner chacun chez soi, pour s'y tenir prêts à voler au secours de ceux dont les Romains envahiraient d'abord le pays ; ils combattraient avec plus d'avantage sur leur propre territoire que sur celui d'autrui et utiliseraient pour le ravitaillement les ressources intérieures du pays. Ce qui les décida, entre autres causes, ce fut la nouvelle que Diviciac et les Éduens approchaient de la frontière des Belloc-vaques. On ne pouvait convaincre ces derniers de rester plus longtemps sans secourir les leurs.

XI. — Cette décision prise, ils sortirent du camp à la seconde veille, à grand bruit, en tumulte, sans ordre ni discipline, prenant chacun le premier chemin qui s'offrait et ayant hâte d'arriver chez eux, si bien que ce départ ressemblait à une fuite. César en fut aussitôt prévenu par ses espions, mais, démêlant mal encore la cause de cette retraite, il craignit une embuscade et retint son armée et sa cavalerie dans le camp. Au point du jour, mieux instruit par les éclaireurs, il détacha toute sa cavalerie pour retarder l'arrière-garde ; il mit à sa tête ses lieutenants Quintus Pédius et Lucius Aurunculéius Cotta ; le lieutenant Titus Labiénus eut ordre de suivre avec trois légions. Ils atteignirent l'arrière-garde, la poursuivirent pendant plusieurs milles, tuèrent un grand nombre de fuyards : les derniers, une fois rattrapés, firent halte et soutinrent vaillamment le choc de nos soldats ; mais ceux qui

les précédaient, se voyant éloignés du péril, et n'étant retenus ni par la nécessité ni par l'ordre d'aucun chef, aussitôt qu'ils entendirent la clameur du combat, rompirent leurs rangs et mirent tous leur salut dans la fuite. Ainsi les nôtres en tuèrent, sans péril, autant que la durée du jour le leur permit ; au coucher du soleil, ils cessèrent le carnage et se replièrent sur leur camp, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu.

XII. — Le lendemain, César, avant que l'ennemi se fût rallié et remis de son effroi, conduisit son armée au pays des Suessions, qui étaient les plus proches voisins des Rèmes, et arriva, après une longue marche ⁵⁰, à la place de Noviodunum. Il essaya de la prendre en passant, parce qu'il entendait dire qu'elle était sans défenseurs ; mais il ne put y réussir, en dépit du petit nombre de ceux-ci, à cause de la largeur du fossé et de la hauteur des murs. Il se mit alors à retrancher son camp, à faire avancer des mantelets et à préparer tout ce qui était nécessaire pour un siège. En attendant, toute la multitude des Suessions en déroute s'enferma la nuit suivante dans la place. On avait rapidement poussé les mantelets contre la place, élevé le terrassement, construit les tours : étonnés de la grandeur de ces travaux qu'ils n'avaient encore jamais vus, dont ils n'avaient jamais ouï parler, les gaulois envoient des députés à César pour capituler ; et, sur la prière des Rèmes, ils obtiennent la vie sauve.

XIII. — César, après avoir reçu comme otages les premiers personnages de l'état ainsi que deux fils du roi Galba lui-même, et après s'être fait livrer toutes les armes de la place, reçut la soumission des Suessions et marcha contre les Bellovaques. Ceux-ci s'étaient renfermés avec tous leurs biens dans la place de Bratuspantium ; César et son armée étaient à environ cinq mille pas de cette place, lorsque tous les anciens, sortant de la ville, tendirent leurs mains vers lui et prirent la parole pour lui dire qu'ils se rendaient à sa discrétion et n'entreprenaient pas de lutter contre le peuple romain. Comme il s'était approché de la place et établissait son camp, les enfants et les femmes, du haut des murs, les mains tendues dans le geste qui leur est habituel, demandèrent la paix aux Romains

⁵⁰ Il y a 45 kilomètres de Berry-au-Bac à Soissons (*Noviodunum Suessionum*).

XIV. — Diviciac parla en leur faveur (depuis la retraite des Belges, il avait renvoyé les troupes éduennes et était retourné auprès de César). « Les Bellovaques, dit-il, avaient été tout le temps les alliés et les amis de la nation éduenne ; ils avaient été entraînés par leurs chefs, qui leur disaient que les Éduens, réduits en esclavage par César, enduraient toutes sortes d'injures et d'affronts ; qu'ils s'étaient détachés des Éduens et avaient pris les armes contre le peuple romain. Ceux qui avaient provoqué cette décision, sentant à quels malheurs ils avaient livré l'état, s'étaient réfugiés en Bretagne. Ce n'étaient pas seulement les Bellovaques qui le suppliaient, mais encore les Éduens qui intervenaient en faveur de ceux-ci, pour qu'il les traitât avec clémence et mansuétude. S'il agissait ainsi, il augmenterait le crédit des Éduens auprès de tous les Belges, qui leur fournissaient d'ordinaire, en cas de guerre, des troupes et des ressources. »

XV. — César répondit que, par considération pour Diviciac et les Éduens, il accepterait leur soumission et leur laisserait la vie ; mais comme leur état avait une grande influence parmi les Belges et l'emportait par le chiffre de la population, il leur réclama six cents otages. Quand on les lui eut livrés et qu'on lui eut remis toutes les armes de la place, il marcha vers le pays des Ambiens, qui se rendirent aussitôt, corps et biens. Ils avaient pour voisins de frontières les Nerviens. César s'informa du caractère et des mœurs de ce peuple. Il apprit que les marchands n'avaient point d'accès auprès d'eux ; qu'ils interdisaient absolument l'importation en leur pays du vin et des autres produits de luxe, parce qu'ils les jugeaient propres à amollir les âmes et affaiblir le courage ; que c'étaient des barbares d'une grande bravoure ; qu'ils reprochaient vivement aux autres belges de s'être donnés aux Romains et d'avoir abjuré la vertu de leurs pères ; qu'ils affirmaient qu'ils n'enverraient pas de députés et n'accepteraient la paix à aucune condition.

XVI. — Après trois jours de marche à travers leur pays, César apprit de ses prisonniers « que la Sambre n'était plus qu'à dix mille pas de son camp et que tous les Nerviens s'étaient établis de l'autre côté de la rivière pour y attendre l'arrivée des Romains. Ils étaient réunis

aux Atrébates et aux Viromanduels, leurs voisins (car ils avaient persuadé ces deux peuples de tenter avec eux la fortune de la guerre). Ils attendaient aussi les forces des Atuaques, qui étaient en route ; les femmes, et ceux que leur jeune âge semblait rendre inutiles au combat, avaient été entassés en un lieu dont les marais défendaient l'accès à une armée. »

XVII. — Muni de ces renseignements ; César envoie des éclaireurs et des centurions pour choisir un terrain convenable pour camper. Un grand nombre de Belges soumis et d'autres Gaulois avaient suivi César et faisaient route avec lui ; certains d'entre eux, comme on le sut plus tard par les prisonniers, observèrent, pendant ces derniers jours, l'ordre de marche de notre armée, se rendirent de nuit auprès des Nerviens, et leur expliquèrent que chaque légion était séparée de la suivante par une grande quantité de bagages, qu'il serait aisé d'attaquer la première légion à son arrivée au camp, quand les autres légions seraient encore à une grande distance, et avant que les soldats eussent mis sac à terre ; qu'une fois cette légion mise en fuite et ses bagages pillés, les autres n'oseraient plus leur tenir tête. Le plan des informateurs était d'autant mieux conçu que les Nerviens, faibles en cavalerie (aujourd'hui même, ils négligent ce point, et toute leur force vient de leur infanterie), ont l'habitude antique, pour empêcher plus facilement les incursions de leurs voisins, de tailler et de courber de jeunes arbres, dont les nombreuses branches poussées en largeur et les ronces et buissons croissant aux intervalles forment des haies semblables à des murs, barrière impénétrable à l'œil même. Comme ces obstacles entravaient la marche de notre armée, les Nerviens estimèrent que le conseil donné n'était point négligeable.

XVIII. — La nature du terrain que les nôtres avaient choisi pour le camp était la suivante. Une colline, depuis son sommet, s'inclinait insensiblement vers la Sambre susnommée ; vis-à-vis, sur le bord opposé, s'élevait une colline à pente aussi douce ; sa partie inférieure, sur deux cents pas environ, était découverte ; sa partie supérieure, assez brisée pour que le regard n'y pût facilement pénétrer. C'est dans ces bois que l'ennemi se tenait caché, dans la partie découverte, le long de

la rivière, on ne voyait que quelques postes de cavaliers. La profondeur du cours d'eau était d'environ trois pieds.

XIX. — César, précédé de sa cavalerie, suivait à peu de distance avec toutes ses troupes. Mais le plan et l'ordre de sa marche différaient de ce que les Belges avaient rapporté aux Nerviens. En approchant de l'ennemi, César, en effet, selon sa coutume, avait mis en tête les six légions et placé les bagages de toute l'armée derrière elles ; puis deux légions, celles qui avaient été levées le plus récemment, fermaient la marche et gardaient les bagages. Nos cavaliers passèrent la rivière avec les frondeurs et les archers et engagèrent un combat avec la cavalerie des ennemis. Ceux-ci, tour à tour, se repliaient à l'intérieur des bois, auprès des leurs, puis, ressortant, chargeaient contre les nôtres ; mais les nôtres n'osaient pas les poursuivre, quand ils se repliaient, au delà de la limite du terrain découvert. Cependant, les six légions, qui étaient arrivées les premières, tracèrent l'enceinte du camp et se mirent à la fortifier. Dès que les ennemis qui se tenaient dissimulés dans les bois aperçurent les premiers bagages de notre armée (c'était le moment convenu pour engager le combat), ils s'élancèrent soudain avec toutes leurs forces, dans l'ordre de bataille qu'ils avaient adopté à l'intérieur des bois et dont ils avaient affermi leur espoir, et ils tombèrent sur nos cavaliers. Après les avoir facilement défaits et dispersés, ils coururent vers la rivière avec une si incroyable vitesse qu'ils semblaient être presque en même temps devant les bois, dans la rivière et déjà aux prises avec les nôtres. Avec la même vitesse, ils gravirent la colline opposée, marchant sur notre camp et sur ceux qui étaient en train de le fortifier.

XX. — César avait tout à faire à la fois : il fallait déployer l'étendard, qui donnait le signal de courir aux armes, faire sonner la trompette, rappeler les soldats du travail, envoyer chercher ceux qui s'étaient un peu écartés à cause du remblai, ranger l'armée en bataille, haranguer les troupes, donner le signal de l'attaque ; le peu de temps et l'approche de l'ennemi rendaient une grande partie de ces mesures impossible. Dans ces difficultés, deux choses aidaient César : l'habileté et l'entraînement des soldats, qui, exercés par les combats précédents, n'étaient pas moins capables de se tracer à eux-mêmes

leur conduite que de l'apprendre des autres ; et ensuite, la défense faite par César à ses lieutenants de s'éloigner chacun du travail et de sa légion, avant que les travaux du camp fussent achevés. Chacun d'eux, en raison de la proximité et de la vitesse de l'ennemi, n'attendait pas maintenant les ordres de César, mais prenait sur soi de faire ce qui lui semblait bon.

XXI. — César, après avoir donné les ordres nécessaires, courut haranguer les soldats du côté que le hasard lui offrit, et tomba sur la dixième légion. Pour toute harangue, il se borna à recommander aux soldats de se souvenir de leur antique valeur, de ne point se troubler, et de supporter avec courage le choc des ennemis. Comme ceux-ci n'étaient plus qu'à une portée de javelot, il donna le signal du combat. Puis, parti vers l'autre aile pour y faire les mêmes exhortations, il trouva l'action engagée. L'attaque avait été si rapide et l'ennemi si ardent à combattre qu'on n'eut le temps ni de revêtir les insignes ni même de mettre les casques et d'enlever les housses des boucliers. Chacun, en revenant des travaux, se plaça au hasard sous les premières enseignes qu'il aperçut, pour ne point perdre le temps de la bataille à rechercher les siennes.

XXII. — Comme l'armée s'était rangée en bataille selon la nature du terrain et la pente de la colline, et selon la nécessité pressante plutôt que suivant l'ordre et la règle de l'art militaire, les légions, isolées, se défendaient contre les ennemis chacune de son côté, séparées les unes des autres par ces haies très épaisses, qui, comme nous l'avons dit plus haut, empêchaient de voir ; i) on ne pouvait ni employer avec précision les réserves, ni pourvoir à ce qui était nécessaire sur chaque point, ni conserver l'unité de commandement. Aussi, parmi une telle inégalité des circonstances, la fortune des armes fut-elle également très variée.

XXIII. — Les soldats de la neuvième et de la dixième légion, qui se trouvaient placés à l'aile gauche de l'armée, après avoir lancé leurs javelots, tombèrent sur les Atrébates (car c'étaient eux qui occupaient ce côté), harassés par leur course et accablés de blessures, et les eurent

bien vite repoussés de la hauteur jusqu'à la rivière. Ceux-ci essayaient de la franchir ; les nôtres, les poursuivant à l'épée, en tuèrent une grande partie. Eux-mêmes n'hésitèrent pas à passer la rivière ; et, s'avancant sur un terrain défavorable, où l'ennemi se retourna pour résister, ils le mirent en déroute après un second combat Pareillement, sur un autre point du front, deux légions isolées, la onzième et la huitième, après avoir battu les Viromanduens, qui leur étaient opposés, les avaient pourchassés depuis la hauteur jusque sur les rives mêmes du cours d'eau. Mais alors le camp se trouvant presque entier découvert, au centre et sur la gauche, comme la douzième légion s'était étalée à l'aile droite avec la septième non loin d'elle, tous les Nerviens, en colonnes compactes, conduits par Boduognat, leur chef suprême, se portèrent sur ce point ; et, tandis que les uns enveloppaient nos légions par le flanc découvert, les autres gagnaient le sommet du camp.

XXIV. — Dans le même moment, nos cavaliers et nos soldats d'infanterie légère, qui les avaient accompagnés et avaient été repoussés, ainsi que je l'ai dit, par le premier choc des ennemis, les rencontrèrent de front en se repliant dans le camp, et s'enfuirent de nouveau dans une autre direction ; et les valets, qui, de la porte décumane au sommet de la colline, avaient vu les nôtres traverser la rivière en vainqueurs, étaient sortis pour faire du butin : lorsqu'en se retournant ils virent l'ennemi dans notre camp, ils se mirent à fuir tête baissée. En même temps, s'élevaient la clameur et le bruit de ceux qui arrivaient avec les bagages, et qui, épouvantés, s'enfuyaient de tous côtés. Affolés par ce spectacle, les cavaliers Trévires particulièrement renommés pour leur bravoure chez les Gaulois, et que leur état avait envoyés comme auxiliaires à César, voyant notre camp plein d'ennemis, nos légions pressées et presque enveloppées, les valets, les cavaliers, les frondeurs, les numides dispersés et fuyant dans toutes les directions, jugèrent notre situation désespérée et s'en retournèrent chez eux ; ils y annoncèrent que les Romains avaient été battus et mis en fuite, que l'ennemi avait pris leur camp et leurs bagages.

XXV. — César, après avoir exhorté la dixième légion, se rendit à l'aile droite ; il y vit ses soldats serrés de près, les enseignes rassemblées au même endroit, les soldats de la douzième légion entassés et

se gênant eux-mêmes pour combattre ; tous les centurions de la quatrième cohorte tombés, le porte-étendard tué, l'étendard perdu, presque tous les centurions des autres cohortes blessés ou tués, entre autres le primipile Publius Sextius Baculus, soldat d'un très grand courage, atteint de blessures si nombreuses et si graves, qu'il ne pouvait plus se soutenir ; les autres étaient très abattus, quelques hommes des derniers rangs, cessant de combattre, se retiraient et se mettaient à l'abri des traits ; l'ennemi ne cessait de monter du pied de la colline vers notre centre et de nous presser sur les deux flancs ; la situation était critique, et, comme il n'y avait aucune réserve dont on pût attendre du secours, il prit le bouclier d'un soldat de l'arrière-garde, car il n'avait pas le sein, et, s'avancant en première ligne, s'adressa aux centurions en les appelant chacun par son nom, harangua les soldats, et donna l'ordre de faire avancer les enseignes et d'élargir les rangs, pour que l'emploi de l'épée pût être plus facile. Son arrivée rendit l'espoir aux soldats et leur redonna du courage ; chacun, sous les yeux du général en chef, chercha à faire de son mieux, même dans cette extrémité, et l'impétuosité de l'ennemi en fut un peu ralentie.

XXVI. — César, remarquant que la septième légion, qui s'était placée près de là, était aussi serrée de près par l'ennemi, avertit les tribuns militaires de rapprocher peu à peu les deux légions et de les adosser pour faire face à l'ennemi. De cette manière, les soldats se prêtaient un mutuel secours, et, ne craignant plus d'être pris par derrière et cernés, commencèrent à résister plus hardiment et à combattre plus courageusement. Cependant les soldats des deux légions, qui, à l'arrière-garde, veillaient sur les bagages, prenant le pas de course à l'annonce des combats, se montraient aux ennemis sur le haut de la colline. De son côté, Titus Labiénus, qui s'était emparé du camp des ennemis et qui avait vu de la hauteur ce qui se passait dans le nôtre, envoya la dixième légion à notre secours. Ses soldats, comprenant par la suite des cavaliers et des valets quelle était la situation et en quel grand danger se trouvaient le camp, les légions et le général, ne négligèrent rien pour aller vite.

XXVII. — Leur arrivée changea tellement la face des choses, que ceux des nôtres qui, épuisés par leurs blessures, gisaient sur le sol,

s'appuyant sur leurs boucliers, recommencèrent à se battre ; les valets, voyant l'ennemi effrayé, se jetaient, même sans armes, sur les adversaires tout armés ; les cavaliers, pour abolir par leur bravoure la honte de leur fuite, devançaient en tout lieu les soldats légionnaires. Mais les ennemis, mêmes réduits à leur dernière chance de salut, montrèrent tant de courage que, quand les premiers d'entre eux étaient tombés, ceux qui les suivaient montaient sur leurs corps et combattaient ; et, quand ils tombaient à leur tour et que les cadavres s'amoncelaient, comme du haut d'un tertre, lançaient des traits sur les nôtres et renvoyaient les javelots qui manquaient leur but : il fallait bien penser alors que ce n'était point folie à des hommes si valeureux, que d'avoir osé franchir une rivière aussi large, escalader ses rives escarpées, monter à l'assaut d'une position très peu favorable : la difficulté de l'entreprise avait été rendue facile par leur grand courage.

XXVIII. — Après cette bataille, où la race et le nom des Nerviens furent presque anéantis, les vieillards qu'ils avaient, comme nous l'avons dit, réunis dans des lagunes ⁵¹ et des marais avec les enfants et les femmes, instruits de ce combat, ne voyant plus d'obstacle pour le vainqueur ni de sûreté pour le vaincu, envoyèrent, avec le consentement unanime des survivants, des députés à César et se rendirent. Voulant peindre le malheur de leur état, ils dirent que de six cents sénateurs, il n'en restait que trois, que de soixante mille soldats, il n'en restait que cinq cents à peine qui pussent porter les armes. César, pour montrer sa miséricorde envers ces infortunés et ces suppliants, prit grand soin de leur conservation, leur laissa la jouissance de leur territoire et de leurs villes, en enjoignit à leurs voisins d'éviter d'outrager et de léser leurs personnes.

XXIX. — Les Atuatuques, dont nous avons parlé plus haut, venaient au secours des Nerviens avec toutes leurs forces ; à la nouvelle de ce combat, il rebroussèrent chemin et rentrèrent chez eux ; abandonnant toutes leurs places et tous leurs forts, ils réunirent tous leurs biens dans une seule place que la nature avait remarquablement fortifiée. Environnée sur tous les points de son enceinte par des rochers à

⁵¹ À l'embouchure de l'Escaut.

pic d'où la vue d'étendait, elle n'avait pour unique accès qu'une pente douce, de deux cents pieds de large, tout au plus. Ils avaient défendu cet accès par une double muraille très haute, couronnée de blocs de pierre d'un grand poids et de poutres aiguës. Eux-mêmes descendaient des Cimbres et des teutons, qui, dans leur marche sur notre Province et l'Italie, avaient laissé sur la rive gauche du Rhin les convois qu'ils ne pouvaient emmener avec eux, avec six mille hommes d'entre eux pour les garder et les surveiller. Ceux-ci, après l'avertissement de leur peuple, furent longtemps en guerre avec leurs voisins, tout à tour attaquant ou attaqués. Ils avaient enfin fait la paix, et d'un communs accord élu domicile en ces lieux.

XXX. — Dans les premiers temps qui suivirent l'arrivée de notre armée, ils faisaient de fréquentes sorties et engageaient avec les nôtres de petits combats ; puis, quand on eut élevé une circonvallation de quinze mille pieds de tour ainsi que de nombreuses redoutes, ils se tinrent renfermés dans la place. Lorsqu'ils virent qu'après avoir poussé des mantelets, élevé un terrassement, sous construisons au moins une tour, ils se mirent à en rire du haut de leur mur et à nous couvrir de sarcasmes : « Dans quel but dressait-on une si grande machine à une telle distance ? Quelles mains, quelles forces avaient donc ces hommes, surtout d'une si petite taille (car aux yeux de la plupart des Gaulois notre petite taille, à côté de leur haute stature, est un objet de mépris) pour prétendre placer sur leurs murs une tour d'un si grand poids ? »

XXXI. — Mais lorsqu'ils la virent s'ébranler et s'approcher de leurs remparts, vivement frappés de ce spectacle nouveau et étrange, ils envoyèrent à César, pour demander la paix, des députés qui parlèrent à peu près de la sorte : « Ils ne pensaient point que les Romains fissent la guerre sans le secours des dieux, pour pouvoir avec tant de rapidité faire avancer des machines d'une telle hauteur », et ils déclarèrent qu'ils remettaient en leur pouvoir leurs personnes et leurs biens. « Leur seule demande, leur seule prière, au cas où César dont ils entendaient vanter la clémence et la douceur déciderait de laisser la vie aux Atuatuques, était qu'il ne les dépouillât pas de leurs armes. Presque tous leurs voisins étaient leurs ennemis et jalousaient leur valeur ; ils

ne pourraient se défendre contre eux, s'ils remettaient leurs armes. Ils préféraient, s'ils étaient réduits à une telle infortune, souffrir n'importe quel sort du peuple romain plutôt que de périr dans les tourments de la main de ces hommes parmi lesquels ils avaient toujours dominé. »

XXXII. — César répondit que « sa clémence habituelle, plutôt que leur conduite, l'engageait à conserver leur nation, s'ils se rendaient avant que le bélier eût touché leur mur ; mais que la reddition était conditionnée par la remise des armes. Il ferait pour eux ce qu'il avait fait pour les Nerviens : il enjoindrait à leurs voisins de ne pas insulter un peuple qui s'était rendu aux Romains ». Après avoir rapporté la réponse de César aux leurs, les députés vinrent dire qu'ils se soumettaient à ses ordres. Du haut du mur, ils jetèrent dans le fossé, qui était devant la place forte, une si grande quantité d'armes que leurs monceaux atteignaient presque la hauteur du mur et du terrassement ; et cependant, comme ils le découvrit par la suite, ils en avaient caché et gardé environ un tiers dans la place ; ils ouvrirent les portes, et ce jour-là se passa dans la paix.

XXXIII. — Sur le soir, César fit fermer les portes et sortir ses soldats de la ville, pour prévenir les violences qu'ils auraient pu commettre la nuit contre les habitants. Mais ceux-ci, comme on s'en rendit compte, avaient concerté une surprise : ils avaient cru qu'après leur reddition nos portes seraient dégarnies, ou au moins gardées négligemment ; les uns prirent donc les armes qu'ils avaient gardées et cachées, les autres, des boucliers d'écorce ou d'osier tressé, qu'ils avaient subitement, car le temps pressait, garnis de peaux ; puis, à la troisième veille, ils firent soudain une sortie avec toutes leurs forces du côté où la montée vers nos retranchements était la moins rude. Vite, suivant les prescriptions données d'avance par César, l'alarme fut donnée par des feux ; on accourut de tous les forts voisins ; les ennemis, luttant dans un lieu désavantageux contre nos soldats qui lançaient sur eux des traits, du haut du retranchement et des tours, se battirent avec l'acharnement d'hommes désespérés, qui mettent dans leur courage leur suprême espoir de salut. On en tua environ quatre mille ; le reste fut rejeté dans la place. Le lendemain, on enfonça les portes,

que personne ne défendait plus ; nos soldats pénétrèrent dans la ville ; César fit tout vendre à l'encan en un seul lot. Il apprit des acheteurs que le nombre des têtes était de cinquante-trois mille.

XXXIV. — Dans le même temps, César fut informé par Publius Crassus qu'il avait envoyé avec une légion ⁵² chez les Vénètes, les Unelles, Les Osismes, les Coriosolites, les Ésuviens, les Aulerques, Les Redons, peuples marins sur les côtes de l'Océan, que tous ces peuples étaient sous la domination et au pouvoir du peuple romain.

XXXV. — Toute la Gaule se trouva pacifiée par ces campagnes, et la renommée qui en vint aux barbares fut telle que plusieurs des peuples ⁵³ habitant au delà du Rhin envoyèrent des députés à César, pour lui promettre des livraisons d'otages et leur soumission à ses ordres. César, pressé de se rendre en Italie et en Illyrique, dit à ces députations de revenir au début de l'été suivant. Il amena ses légions prendre leurs quartiers d'hiver chez les Carnutes, les Andes, les Turons et les peuples voisins des régions où il avait fait la guerre et partie pour l'Italie. En raison de ces succès, à la suite d'un rapport à César, on décréta quinze jours de supplication ⁵⁴, ce qui n'était encore arrivé à personne.

⁵² La septième, qui avait pris part à la bataille de la Sambre (cf. chap. XXIII et XXV).

⁵³ César désigne surtout les Ubiens.

⁵⁴ C'est-à-dire d'actions de grâces solennelles, décrétées par le Sénat : Pompée n'en avait eu que douze, après sa victoire que Mithridate.

La guerre des Gaules

Livre troisième

[Retour à la table des matières](#)

I. — En partant pour l'Italie, César envoya Servius Galba, avec la douzième légion et une partie de la cavalerie chez les Nantuates, les Véragres et les Sédunes, dont le pays s'étend depuis les frontières des Allobroges, le lac Léman et le Rhône jusqu'aux hautes Alpes. La raison de cet envoi était le désir qu'il avait d'ouvrir un chemin à travers les Alpes ⁵⁵, où les marchands ne pouvaient passer sans courir de grands risques et payer péage. Il permit à Galba, s'il le jugeait nécessaire, d'établir la légion en ces parages pour passer l'hiver. Galba, après un grand nombre de combats favorables et la prise de plusieurs forteresses, reçut de toutes parts des députés avec des otages, et fit la paix. Il décida de placer deux cohortes chez les Nantuates, et d'hiverner lui-même, avec les autres cohortes de la légion, dans un bourg des Véragres, qui s'appelle Octodures. Ce bourg situé dans une étroite vallée, est cerné de tous côtés par de très hautes montagnes. La rivière la coupant en deux, Galba laissa l'un aux Gaulois, et, après l'avoir fait évacuer, réserva l'autre à ses cohortes pour qu'elles y prissent leurs quartiers d'hiver. Il fortifia cette position d'un retranchement et d'un fossé.

⁵⁵ Celui du Grand Saint-Bernard.

II. — Plusieurs jours s'étaient passés dans ces quartiers d'hiver, et Galba venait de donner l'ordre d'y apporter du blé, quand il fut tout à coup informé par ses éclaireurs que la partie du bourg laissée aux Gaulois avait été complètement évacuée pendant la nuit, et qu'une immense multitude de Sédunes et de Véragnes occupait les montagnes voisines. De nombreux motifs avaient inspiré aux Gaulois ce projet subit de recommencer la guerre et de tomber sur notre légion. Ils savaient d'abord que cette légion n'était pas au complet, mais qu'on en avait détaché deux cohortes et qu'elle était privée d'un grand nombre d'isolés qu'on avait envoyés quérir des vivres, et ils la méprisaient pour son petit effectif ; puis, ils se flattaient, vu le désavantage de notre position, qu'au moment où ils lanceraient leurs traits et se précipiteraient des montagnes dans la vallée, ce premier choc ne pourrait même pas être soutenu par nos troupes. Ajoutez leur ressentiment d'avoir vu leurs enfants enlevés à titre d'otages, et leur conviction que les Romains cherchaient à occuper les cimes des Alpes moins pour détenir les routes que pour s'y établir à jamais et réunir ces régions à la Province limitrophe.

III. — À ces nouvelles, Galba qui n'avait pas encore entièrement achevé son camp d'hiver et ses défenses, ni fait des provisions suffisantes de blé et autres vivres, parce qu'il avait cru, après la reddition des Gaulois et l'acceptation des otages, qu'aucun acte de guerre n'était à craindre, convoqua à la hâte le conseil et se mit à recueillir les avis. Dans ce conseil, en face d'un danger si pressant et si inattendu, voyant presque toutes les hauteurs couvertes d'une foule d'ennemis en armes, n'attendant ni secours ni ravitaillement, puisque les chemins étaient coupés, devant une situation presque désespérée, plusieurs émettaient l'avis d'abandonner les bagages et de ne chercher le salut qu'en se faisant jour à travers les ennemis, par le même chemin qu'ils avaient suivi pour venir. La majorité cependant décida de réserver ce parti pour la dernière extrémité, d'attendre le cours des événements et de défendre le camp.

IV. — Peu après, à peine avait-on eu le temps de mettre à exécution les décisions prises, que les ennemis accourent de toutes parts à un signal donné et lancent sur le retranchement des pierres et des jave-

lots. Les nôtres, qui avaient au début toutes leurs forces, firent une courageuse résistance, et de leur position dominante ne lançaient aucun trait qui ne portât : chaque fois qu'un point du camp, dégarnie de défenseurs, semblait vivement pressé, ils couraient y porter secours ; mais l'ennemi avait l'avantage de remplacer par des troupes fraîches celles qu'avait épuisées la durée du combat ; leur petit nombre empêchait les nôtres d'en faire autant : non seulement, ils ne pouvaient, quand ils étaient épuisés, se retirer de l'action, mais les blessés même ne pouvaient quitter la porte où ils étaient placés pour se ressaisir.

V. — On combattait déjà depuis plus de six heures sans relâche ; les nôtres non seulement étaient à bout de leurs forces, mais n'avaient plus de traits ; l'ennemi devenait plus pressant et, nos soldats faiblissant, il commençait à forcer le retranchement et à combler les fossés ; la situation était d'une gravité extrême. C'est alors que Publius Sextius Baculus, centurion primipile, le même que nous avons vu accablé de blessures à la bataille contre les Nerviens, et, avec lui, Caius Volusenus, tribun militaire, homme aussi judicieux que valeureux, accourent auprès de Galba, et lui représentent que le seul moyen de salut est de tenter la suprême ressource d'une sortie. Il convoque donc les centurions et informe par eux les soldats de suspendre un instant le combat, de parer seulement les coups qu'ils recevraient et de refaire leurs forces ; puis, au signal donné, de s'élancer de leur camp et de n'attendre leur salut que de leur valeur.

VI. — Ils exécutent les ordres qu'ils ont reçus, et, sortant tout à coup par toutes les portes, ne laissent aux ennemis le moyen de comprendre ce qui se passe ni de se reformer. Ainsi, le combat change de face : ceux qui s'étaient flattés de s'emparer du camp sont enveloppés de toutes parts et massacrés ; de trente mille hommes et plus qu'on savait s'être portés à l'attaque du camp, plus du tiers fut tué ; les autres, effrayés, prennent la fuite et ne peuvent même pas rester sur les hauteurs. Ayant ainsi mis en déroute et forcé à abandonner leurs armes toutes les forces des ennemis, nos soldats se replient dans leur camp et dans leurs retranchements. Après cet engagement, Galba ne voulut pas tenter davantage la fortune, et se rappela qu'il avait pris ses quartiers d'hiver dans un tout autre dessein ; voyant où des circons-

tances imprévues l'avaient entraîné et fort ému surtout devant le manque de blé et de vivres il fit brûler le lendemain toutes les habitations du bourg et prit le chemin de retour vers la Province ; aucun ennemi n'arrêta ni ne retarda sa marche. Il ramena sa légion sans perte chez les Nantuates, et de là chez les Allobroges, où il hiverna.

VII. — Après ces événements, César avait toute raison de croire que la Gaule était pacifiée : les Belges avaient été battus, les Germains chassés, les Séduens vaincus dans les Alpes ; il était, dans ces conditions, parti au commencement de l'hiver pour l'Illyrie, dont il voulait aussi visiter les nations et connaître les contrées : soudain, la guerre éclata en Gaule. Voici quelle en fut la raison. Le jeune Publius Crassus, avec la septième légion, était allé hiverner chez les Andes, à proximité de l'Océan. Le blé faisant défaut dans ces parages ⁵⁶, il envoya un grand nombre de préfets et de tribuns militaires dans les états voisins pour y chercher du blé et des vivres : Titus Terrasidius, entre autres, fut envoyé chez les Unelles, Marcus Trébius Gallus chez les Coriosolites, Quintus Valanius avec Titus Silius chez les Vénètes.

XIII. — Ce dernier peuple est de beaucoup le plus puissant de toute cette côte maritime : les Vénètes possèdent le plus grand nombre des navires, avec lesquels ils trafiquent en Bretagne, et surpassent les autres peuples par leur science et leur expérience sur la navigation ; ils occupent, d'ailleurs, sur cette grande mer violente et orageuse, le petit nombre de ports qui s'y trouvent, et ont pour tributaires presque tous ceux qui naviguent habituellement dans ces eaux. Les premiers, ils retinrent Silius et Vélianius, pensant recouvrer par ce moyen les otages qu'ils avaient livrés à Crassus. Poussés par leur exemple, leurs voisins, avec cette prompte et soudaine résolution qui caractérise les Gaulois, arrêtent pour le même motif Trébius et Terrasidius ; vite, ils s'envoient des députés, et s'engagent, par l'entremise de leurs chefs, de ne rien faire que d'un commun accord et de courir tous la même chance ; ils pressent les autres cités de conserver la liberté qu'elles avaient reçue de leurs pères, plutôt que de supporter le joug des Romains. Toute la côte est bientôt gagnée à leur avis, et une ambassade

⁵⁶ Soit que la récolte eût été mauvaise, soit qu'on y fit alors peu de blé.

commune a été envoyée à Publius Crassus pour l'inviter à rendre les otages s'il veut qu'on lui rende ses officiers.

IX. — Informé de ces événements par Crassus, César ordonne de construire en l'attendant — car il était très loin ⁵⁷ — des navires de guerre sur la Loire, qui se jette dans l'Océan, de lever des rameurs dans la Province et de se procurer des matelots et des pilotes. Ces ordres sont promptement exécutés. Lui-même, dès que la saison le lui permit, se rendit à l'armée Les Vénètes, ainsi que les autres états, quand ils savent l'arrivée de César, comprenant de quel crime ils s'étaient rendus coupables en retenant et en jetant dans les fers des ambassadeurs (dont la qualité chez toutes les nations fut toujours sacrée et inviolable), proportionnent leurs préparatifs guerriers à la grandeur du péril et pourvoient surtout à m'équipement de leurs navire du pays leur inspirait beaucoup de confiance. Ils savaient que les chemins de terre étaient coupés à marée haute par des baies, que toute navigation était entravée par l'ignorance où nous étions des lieux et le petit nombre des ports ; ils pensaient que le manque de vivres nous rendait impossible tout séjour prolongé chez eux, et, lors même que leur attente serait trompée en tout point, ils savaient toujours les plus puissants sur la mer. Ils savaient que les Romains n'avaient point de marine, qu'ils ne connaissaient ni les rades ni les ports ni les îles des pays où ils feraient la guerre, et que la navigation était tout autre sur une mer fermée que sur le vaste et immense Océan. Leurs résolutions prises, ils fortifient les places et transportent le blé de la campagne dans ces places ; ils rassemblent le plus de vaisseaux possible chez les Vénètes, contre lesquels ils pensaient que César ferait d'abord la guerre. Ils s'assurent pour cette guerre l'alliance des Osismes, des Lexoviens, des Namnètes, des Ambiliates, des Morins, des Diablintes, des Ménapes ; ils demandent des secours à la Bretagne, située vis-à-vis de ces contrées.

X. — Nous venons de montrer quelles étaient les difficultés de cette guerre ; et cependant plusieurs motifs commandaient à César de

⁵⁷ A Lucques, où eut lieu en avril 56 la célèbre conférence entre les triumvirs ou peut-être encore à Ravenne.

l'entreprendre : l'injure commise en retenant des chevaliers romains ; la révolte après la soumission ; la défection après la remise des otages ; la conjuration de tant d'états, et surtout la crainte que l'impunité laissée à ces peuples n'encourageât les autres à user des mêmes libertés. Il connaissait l'amour de presque tous les Gaulois pour le changement et leur promptitude à partir en guerre, et il savait, d'ailleurs, qu'il est dans la nature de tous les hommes d'aimer la liberté et de haïr l'esclavage. Sans donc attendre qu'un plus grand nombre d'états entrassent dans la ligue, il pensa qu'il lui fallait partager son armée et la répartir sur une plus large étendue.

XI. — Aussi envoie-t-il avec de la cavalerie Titus Labiénus, son lieutenant, chez les Trévires, peuple voisin du Rhin ; il le charge de voir les Rèmes et autres Belges, de les maintenir dans le devoir, et de fermer le passage le passage du fleuve aux Germains, que l'on disait appelés par les Belges, s'ils essaient de le franchir avec leurs bateaux. Il ordonne à Publius Crassus de se rendre en Aquitaine avec douze cohortes légionnaires et une cavalerie nombreuse, pour empêcher les peuples de ce pays d'envoyer des secours en Gaule et que des nations si grandes ne s'unissent. Il envoie son lieutenant Quintus Titutius Sabinus avec trois légions chez les Unelles, les Coriosolites et les Lexoviens, pour tenir ce côté en respect. Il donne au jeune Décimus Brutus le commandement de la flotte et des vaisseaux gaulois fournis, sur son ordre, par les Pictons, les Santones et les autres régions pacifiées, et lui dit de partir au plus tôt chez les Vénètes. Lui-même s'y rend avec avec les troupes d'infanterie.

XII. — Presque toutes les villes de cette côte étaient situées à l'extrémité de langues de terre et sur des promontoires, et n'offraient d'accès ni aux piétons, quand la mer était haute (ce qui se produit régulièrement deux fois en vingt-quatre heures), ni aux vaisseaux, parce qu'à marée basse les vaisseaux se seraient échoués sur des bas-fonds. C'était là double entrave au siège de ces places. Si par hasard, après des travaux considérables, on parvenait à contenir la mer par des digues et des terrassements et à élever ces ouvrages jusqu'à la hauteur des murs, les assiégés, lorsqu'ils désespéraient de leur fortune, rassemblaient de nombreux vaisseaux, dont ils avaient une grande quan-

tité, y transportaient tous leurs biens et se retiraient dans des places voisines, où la nature leur offrait les mêmes commodités pour se défendre. Cette manœuvre leur fut d'autant plus facile durant une grande partie de l'été, que nos vaisseaux étaient retenus par le mauvais temps et qu'il était extrêmement difficile de naviguer sur une mer caste et ouverte, sujette à de grandes marées, sans ports ou presque sans ports.

XIII. — Les vaisseaux des ennemis, eux, étaient construits et armés de la manière suivante. Leur carène était beaucoup plus plate que celle des nôtres, de sorte qu'ils avaient moins à craindre les bas-fonds et le reflux ; leurs proues étaient très relevées, et les poupes appropriées également à la force des vagues et des tempêtes ; les navires tout entiers de chêne pour soutenir n'importe quel choc et n'importe quelle fatigue ; les traverses avaient un pied d'épaisseur et étaient attachées par des chevilles en fer de la grosseur d'un pouce ; les ancres étaient retenues par des chaînes de fer, au lieu de cordages, des peaux, au lieu, au lieu de voiles, et des cuirs minces et souples, soit qu'ils manquaient de lin ou n'en sussent pas l'usage, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils crussent peu facile de diriger les tempêtes de l'Océan et ses cents impétueux. Quand notre flotte se rencontrait avec de pareils vaisseaux, son seul avantage était de les surpasser en vitesse et en agilité ; tout le reste était en faveur des navires ennemis, mieux adaptés et accommodés à la nature de cette mer et à la violence de ses tempêtes ; en effet les nôtres, avec leurs éperons, n'avaient point de prise sur eux, tant ils étaient solides, et la hauteur de leur construction faisait que les traits n'y atteignaient pas facilement, et, en même temps, qu'il était peu commode de les harponner. Ajoutez à cela que, si le vent venait à s'élever, ils s'y abandonnaient, supportaient plus facilement les tempêtes, pouvaient mouiller en toute sécurité sur des bas-fonds, et, si le reflux les abandonnait, ne redoutaient ni les rochers ni les écueils, tandis que tous ces dangers étaient pour nos vaisseaux très redoutables.

XIV. — Après avoir pris plusieurs places, César, voyant qu'il se donnait tant de peine inutilement, et que la prise de ses viles ne pouvait empêcher ni la retraite de l'ennemi ni lui faire le moindre mal, décida d'attendre sa flotte. Dès qu'elle arriva et aussitôt qu'elle fut

aperçue par l'ennemi, deux cent vingt de leurs vaisseaux environ tout prêts et parfaitement équipés, sortirent de leur port ⁵⁸ et vinrent se placer face aux nôtres. Brutus, qui commandait la flore, et les tribuns militaires et centurions qui avaient chacun un vaisseau, étaient indécis sur ce qu'ils avaient à faire et sur la tactique du combat à adopter. Ils savaient, en effet, que l'éperon était impuissant ; et, si l'on élevait des tours, les vaisseaux barbares les dominaient encore de par la hauteur de leurs poupes, si bien que nos traits lancés d'en bas portaient mal, tandis que ceux des gaulois tombaient sur nous d'autant plus vivement. Une seule invention préparée par les nôtres fut d'un grand secours : c'étaient des faux extrêmement tranchantes, emmanchées de longues perches, assez semblables à nos faux murales. Avec ces faux on accrochait et l'on tirait à soi les cordages qui attachaient les vergues aux mâts ; on les rompait en faisant force de rames ; une fois rompues, les vergues tombaient forcément, et les vaisseaux gaulois, en perdant leurs voiles et les agrès sur lesquels ils fondaient tout leur espoir, étaient du même coup réduits à l'impuissance. Le reste du combat n'était plus qu'affaire de courage, et en cela nos soldats avaient facilement l'avantage, surtout dans une bataille livrée sous les yeux de César et de toute l'armée : aucune action un peu belle ne pouvait rester inconnue ; l'armée, en effet, occupait toutes les collines et toutes les hauteurs d'où la vue s'étendait sur la mer toute proche.

XV. — Dès qu'un vaisseau avait eu ses vergues abattues de la manière que nous avons dite, deux ou trois des nôtres l'entouraient et nos soldats montaient de vive force à l'abordage. Ce que voyant, les Barbares, qui n'avaient aucune riposte à cette manœuvre, cherchèrent leur salut dans la fuite ; et déjà ils se disposaient à profiter des vents, quand soudain il survint un calme plat qui leur rendit tout mouvement impossible. Cette circonstance compléta d'une façon très opportune notre victoire : car les nôtres attaquèrent et prirent chaque navire un à un, et ce n'est qu'un bien petit nombre d'entre eux qui put, à la faveur de la nuit, regagner la terre. Le combat avait duré depuis la quatrième heure du jour jusqu'au coucher du soleil.

⁵⁸ Sans doute la rivière d'Auray. La bataille eut lieu probablement dans la baie de Saint-Gildas.

XVI. — Cette bataille mit fin à la guerre des Vénètes et de tous les États maritimes de cette côte : car tous les hommes jeunes et même tous les hommes d'un âge mûr, distingués par leur rang ou leur sagesse, étaient réunis là, et ils avaient rassemblé en outre sur ce seul point tout ce qu'ils avaient de vaisseaux, et cette perte ne laissait aux autres nul moyen de se replier ou de défendre leurs places. Aussi se rendirent-ils corps et biens à César. César décida de faire un exemple sévère, qui apprît aux Barbares à mieux respecter à l'avenir le droit des ambassadeurs. Il fit donc mourir tout le Sénat et vendit le reste à l'encan.

XVII. — Tandis que ces événements s'accomplissaient chez les Vénètes, Quintus Titurius Sabinus arriva, avec les troupes que César lui avait confiées, sur le territoire des Unelles. Ceux-ci avaient à leur tête Viridorix, qui commandait aussi à tous les états révoltés et qui en avait tiré une armée fort nombreuse. Peu de jours après, les Aulerques Éburovices et les Lexoviens, après avoir massacré leur Sénat qui s'opposait à la guerre, fermèrent leurs portes et se joignirent à Viridorix ; en outre, une multitude considérable était venue de tous les points de la Gaule, hommes perdus de crimes et bandits que l'espoir du butin et l'amour de la guerre enlevaient à l'agriculture et à leurs travaux journaliers. Sabinus était campé sur un terrain à tous égards favorable et il s'y tenait renfermé ; Viridorix, posté en face de lui à une distance de deux milles, déployait tous les jours des troupes et offrait la bataille, de sorte que Sabinus s'attirait le mépris de l'ennemi et déjà même les sarcasmes de nos soldats. Il donna tellement l'impression d'avoir peur, que l'ennemi s'enhardissait jusqu'à venir au pied de notre retranchement. En réalité, s'il agissait ainsi, c'est qu'il ne pensait point qu'un lieutenant dût, surtout en l'absence du général en chef, combattre une si grande multitude, sans avoir pour soi l'avantage du terrain ou quelque occasion favorable.

XVIII. — L'impression qu'il avait peur étant bien établie, il choisit un homme adroit et fin, un de ces Gaulois, qu'il avait près de lui comme auxiliaires, le persuade, par de grands présents et des promesses, de passer à l'ennemi et l'instruit de ce qu'il doit faire. Celui-ci arrive en se donnant comme transfuge, et dépeint la frayeur des Romains ; il dit que César lui-même est mis en difficultés par les Véné-

tes ; que, sans tarder davantage, Sabinus, la nuit suivante, lèvera son camp en secret pour aller le secourir. Plusieurs motifs poussaient les Gaulois à cette décision : l'hésitation de Sabinus les jours précédents ; les affirmations du transfuge ; le manque de vivres, auxquels ils avaient peu pourvu ; l'espoir que suscitait la guerre des Vénètes ; enfin cette facilité des hommes à croire presque toujours ce qu'ils ce qu'ils désirent. Entraînés par ces raisons, ils ne laissent pas sortir du conseil Viridorix et les autres chefs qu'ils n'aient donné l'ordre de prendre les armes et d'attaquer le camp. Joyeux de ce consentement, et comme assurés de la victoire, ils amassent des fascines et des branchages pour en combler les fossés des Romains, et ils marchent au camp.

XIX. — Le camp était sur une hauteur ⁵⁹ où l'on accédait par une douce montée d'environ mille pas. Ils s'y portèrent d'une course rapide, afin de laisser aux Romains le moins de temps possible pour se ressaisir et prendre les armes, et ils arrivèrent hors d'haleine. Sabinus exhorte les siens et leur donne le signal qu'ils désirent. Il ordonne de sortir brusquement par deux portes et de tomber sur l'ennemi embarrassé des fardeaux qu'il porte. L'avantage du terrain, l'inexpérience et l'épuisement de l'ennemi, le courage de nos soldats, l'entraînement qu'ils avaient acquis dans des combats précédents, tout assura le succès ; les ennemis ne soutinrent même pas le premier choc et prirent aussitôt la fuite. Gênés par leurs fardeaux, poursuivis par nos soldats aux forces intactes, ils périrent en grand nombre ; la cavalerie harcela le reste et n'en laissa échapper que peu. Ainsi d'un seul coup, Sabinus fut instruit du combat naval, et César de la victoire de Sabinus ; tous les états se rendaient aussitôt à Titurius. Car, autant le Gaulois est ardent et prompt à prendre les armes, autant il manque, pour supporter les désastres, d'énergie et de ressort.

XX. — Environ à la même époque, Publius Crassus était arrivé dans l'Aquitaine, qui, par son étendue et sa population, fait, comme on l'a dit plus haut, le tiers de la gaule. Voyant qu'il aurait à faire la guerre dans les mêmes lieux où, peu d'années auparavant, le lieutenant

⁵⁹ Aux environs de Vire, selon Jullian.

Lucius Valérius Préconinus avait été vaincu et tué, et d'où le proconsul Lucius Manlius avait dû s'enfuir après avoir perdu ses bagages, il comprenait qu'il ne pourrait déployer trop de diligence. Il pourvoit donc aux provisions de blé, rassemble des auxiliaires et de la cavalerie, convoque en outre individuellement un grand nombre de braves soldats de Toulouse et de Narbonne, états de la province de Gaule qui sont voisins de ces régions, et mène son armée sur les terres des Sontiates. À la nouvelle de son arrivée, les Sontiates rassemblèrent des troupes nombreuses et de la cavalerie, qui était leur principale force, et attaquèrent notre armée dans sa marche ; ils livrèrent d'abord un combat de cavalerie, puis, comme leur cavalerie avait été repoussée et que les nôtres la poursuivaient, soudain, ils découvrirent leurs forces d'infanterie qu'ils avaient placées en embuscade dans un vallon. Elles foncèrent sur nos soldats dispersés et le combat commença.

XXI. — Il fut long et acharné : les Sontiates, forts de leurs victoires précédentes, croyaient que leur salut de l'Aquitaine tout entière dépendait de leur valeur ; les nôtres voulaient montrer ce qu'ils pouvaient faire sous la conduite d'un tout jeune homme, en l'absence du général en chef et sans les autres légions. Enfin, les ennemis, couverts de blessures, prirent la fuite. Après en avoir tué un grand nombre, Crassus, sans s'arrêter, mit le siège devant la place forte des Sontiates. Comme ils résistaient avec courage, il fit avancer les mantelets et les tours. Les assiégés faisaient tour à tour des sorties ou pratiquaient des mines vers le terrassement et les mantelets (car les Aquitains sont fort habiles à ces ouvrages, leur pays étant plein de mines de cuivre et de carrières) ; mais, ayant compris que, devant la diligence des nôtres, ces moyens ne leur permettraient aucun résultat, ils envoient des députés à Crassus et lui demandent d'accepter leur soumission. Ils l'obtiennent, et, sur son ordre, ils lui livrent leurs armes.

XXII. — Tandis que tous les nôtres étaient attentifs à cette suprême Adiatuanus ⁶⁰ avec six cents hommes dévoués à sa personne, de ceux qu'ils appellent Solduriens. (La condition de ces hommes est la suivante : ils jouissent de tous les biens de la vie avec ceux auxquels ils se sont unis par les biens de la vie avec ceux auxquels ils se sont unis par les liens de l'amitié ; si leur chef périt de mort violente, ils partagent le même sort en même temps que lui, ou bien se tuent eux-mêmes ; et, de mémoire d'homme, il ne s'est encore trouvé personne qui refusât de mourir quand l'ami auquel il s'était dévoué était mort.) C'est avec cette escorte qu'Adiatuanus tentait une sortie : une clameur s'éleva de ce côté de nos défenses ; nos soldats coururent aux armes ; après un violent combat, Adiatuanus fut refoulé dans la place ; il n'en obtint pas moins de Crassus les mêmes conditions que les autres.

XXIII. — Après avoir reçu les armes et les otages, Crassus partit pour le pays des Vocates et des Tarusates. Alors les Barbares, bouleversés d'apprendre qu'en peu de jours une place également défendue par la nature et par l'art était tombée entre nos mains, envoient de toutes parts des députés, échangent des serments, des otages et apprêtent leurs forces. Ils envoient aussi des députés aux états qui appartiennent à l'Espagne citérieure, voisine de l'Aquitaine : ils en obtiennent des secours et des chefs. Leur arrivée leur permet de se mettre en campagne avec une grande initiative et une multitude d'hommes considérable. Ils choisissent pour chefs ceux qui avaient longtemps servi sous Quintus Serorius et qui passaient pour très habiles dans l'art militaire. Ils ont la manière romaine de prendre leurs positions, de fortifier leurs camps, de nous couper les vivres. Crassus s'en aperçut ; il sentit que ses troupes étaient trop peu nombreuses pour être facilement divisées, tandis que l'ennemi pouvait aller loin, tenir les routes tout en laissant au camp une garde suffisante ; que c'était la raison pur laquelle son ravitaillement était peu facile, et que le nombre des ennemis augmentait de jour en jour. Crassus pensa qu'il ne devait pas hésiter à livrer

⁶⁰ Des monnaies étaient frappées à son nom, portant REX ADIETVANUS, et au revers SOTIOTA. Nicolas de Damas nomme ce personnage *basileus* (cf. Athénée, VI, 54, p. 249 b). La place forte des Sontiates est sans doute Sos (Lot-et-Garonne)

bataille. Il en défera au conseil, et quand il fit que tous pensaient comme lui, il décida de combattre le lendemain.

XXIV. — Au point du jour, il déploya en avant du camp toutes ses troupes, réparties sur deux lignes, plaça au milieu des auxiliaires et attendit de voir ce que déciderait l'ennemi. Ceux-ci étant donné leur multitude et leur vieille gloire militaire, ainsi que notre petit nombre, se croyaient sûrs de vaincre ; cependant, ils trouvaient plus sûr encore d'obtenir la victoire sans coup férir, en occupant les routes et nous coupant les vivres ; et, si le manque de blé forçait les Romains à battre en retraite, ils méditaient de les attaquer en pleine marche, embarrassés de leurs convois et chargés de leurs bagages, inférieurs ainsi en courage. Ce dessein fut approuvé de leurs chefs : ils laissaient les romains déployer leurs troupes, et se tenaient dans leur camp. Ce que voyant, Crassus, comme leurs hésitations et leur air d'avoir peur avaient excité l'ardeur de nos troupes pour combattre, et qu'un cri unanime se faisait entendre pour dire qu'il ne fallait pas attendre davantage, harangua les siens, et, cédant aux vœux de tous, marcha sur le camp ennemi.

XXV. — Là, tandis que les uns comblaient les fossés ; que les autres, lançant une grêle de traits, chassaient les défenseurs du retranchement de nos lignes de défense ; et que les auxiliaires, sur qui Crassus ne comptait pas beaucoup pour le combat, fournissaient des pierres et des traits, apportaient des mottes de gazon pour le terrassement et faisaient croire ainsi qu'ils combattaient ; l'ennemi, lui, combattait avec fermeté et sans peur aucune, lançait d'en haut des traits qui n'étaient pas perdus. Cependant des cavaliers, ayant fait le tour du camp ennemi, rapportèrent à Crassus que, du côté de la porte décumane, le camp était moins bien gardé, et offrait un accès facile.

XXVI. — Crassus, après avoir exhorté les préfets de la cavalerie à encourager leurs soldats par des récompenses et des promesses, leur expliqua ce qu'il voulait faire. Ceux-ci, d'après l'ordre reçu, firent sortir les cohortes qui avaient été laissées à la garde du camp et qui étaient toutes fraîches, et, faisant un long détour pour dérober leur

marche au camp des ennemis, pendant que tous les regards étaient fixés sur le champ de bataille, ils parvinrent rapidement à la partie du retranchement que nous avons dite : ils parvinrent rapidement à la partie du retranchement que nous avons dite : ils le forcèrent, et s'établirent dans le camp des ennemis, avant que ceux-ci pussent bien voir ou savoir ce qui se passait. Alors, avertis par les cris qui se font entendre de ce côté, les nôtres, sentant leurs forces renaître, comme il arrive d'ordinaire quand on a l'espoir de la victoire, pressèrent l'attaque avec plus d'ardeur. Les ennemis, enveloppés de toutes parts, et perdant complètement courage, s'efforcèrent de franchir les lignes de défense et de chercher leur salut dans la fuite. La cavalerie les poursuivit en rase campagne, et, des cinquante mille Aquitains et Cantabres qui formaient cette armée, un quart à peine lui avait échappé, quand elle revint au camp fort avant dans la nuit.

XXVII. — Au bruit de ce combat, une grande partie de l'Aquitaine se rendit à Crassus et envoya d'elle-même des otages. De ce nombre furent les Tarusates, les Bigerrions, les Ptianes, les Vocates, les Tarusates, les Élusates, les Gates, les Ausques, les Garonnes, les Sibuzates, les Cocosates. Un petit nombre d'états éloignés, se fiant sur la saison avancée, ne suivirent pas cet exemple.

XXVIII. — Environ le même temps, bien que l'été fût déjà près de sa fin, César cependant, voyant que seuls, dans toute la gaule pacifiée, les Morins et les Ménapes restaient en armes et ne lui avaient jamais envoyé demander la paix, pensa que c'était là une guerre qui pouvait être achevée promptement et y conduisit son armée. Ces peuples suivirent une tactique guerrière toute différente de celle des autres Gaulois. Voyant en effet que les plus grandes nations qui avaient lutté contre César, avaient été repoussées et battues, et possédant un pays où se succèdent forêts et marais, ils s'y transportèrent corps et biens. César, parvenu à l'orée de ces forêts, avait commencé à s'y retrancher, sans qu'un seul ennemi eût paru, quand tout à coup, au moment où les nôtres étaient dispersés pour les travaux, les Barbares sortirent de tous les coins de la forêt et fondirent sur les nôtres. Nos soldats, saisissant vite leurs armes, les repoussèrent dans les forêts, et en tuèrent un

grand nombre, perdant eux-mêmes quelques hommes, pour avoir poussé trop loin, dans des lieux difficiles, la poursuite de l'ennemi.

XXIX. — Les jours suivants, César entreprit d'abattre la forêt ; et pour empêcher une attaque de flanc sur nos soldats surpris et sans armes, il faisait entasser tout le bois coupé face à l'ennemi, sur les deux flancs, pour en faire un rempart. Avec une rapidité incroyable, en peu de jours, ce travail fut accompli sur une grande étendue ; et déjà nos soldats étaient maîtres des troupeaux et des derniers bagages de l'ennemi, qui s'enfonçait dans l'épaisseur des forêts, quand des orages continuels forcèrent d'interrompre la besogne, et, la pluie ne cessant pas, il ne fut plus possible de tenir les soldats sous les tentes. Aussi, après avoir ravagé tous les champs, brûlé les villages et les bâtisses ; César ramena son armée et la mit en quartier d'hiver chez les Aulerques et les Lexoviens, ainsi que chez les autres peuples qui venaient de nous faire la guerre.

La guerre des Gaules

Livre quatrième

[Retour à la table des matières](#)

I. — L'hiver suivant ⁶¹, qui fut l'année du consulat de Cnéius Pompée et de Marcus Crassus, les Germains Usipètes et aussi les Tencières passèrent le Rhin en grand nombre, non loin de l'endroit où il se jette dans la mer ⁶². La raison de ce passage fut que depuis plusieurs années les Suèves leur faisaient une guerre sans répit et les empêchaient de cultiver leurs champs. Le peuple des Suèves est de beaucoup le plus grand et le plus belliqueux de toute la Germanie. On dit qu'ils forment cent cantons, de chacun desquels on tire tous les ans mille hommes pour aller guerroyer au dehors. Les autres, ceux qui sont restés au pays, pourvoient à leur nourriture et à celle de l'armée ; l'année suivante, ils prennent les armes à leur tour, tandis que les premiers demeurent au pays. Ainsi ni l'agriculture, ni la science ou la pratique de la guerre ne sont interrompues. Au reste aucun d'eux ne possède de terre en propre, et ne peut, pour la cultiver, demeurer plus d'un an dans le même lieu ⁶³. Ils consomment peu de blé, et vivent en grande partie du lait et de la chair des troupeaux ; ils sont de grands chasseurs. Ce genre de vie, leur alimentation, l'exercice quotidien, leur indépendance qui, dès l'enfance, ne connut jamais le joug

⁶¹ Qui commença le 24 janvier 55.

⁶² Sans doute vers Clèves.

⁶³ Aucun autre écrivain que César n'affirme ce fait.

d'aucun devoir, d'aucune discipline, cette habitude de ne rien faire contre leur gré, tout cela les fortifie et en fait des hommes d'une taille prodigieuse. De plus, ils ont pris l'habitude, sous un climat très froid, de n'avoir pour tout vêtement que des peaux (dont l'exiguité laisse à découvert une grande partie de leur corps) et de se baigner dans les fleuves.

II. — Ils laissent venir chez eux les marchands, plutôt pour vendre le butin de guerre qu'ils ont fait que par désir d'importer. Ils n'utilisent même pas ces chevaux étrangers qui plaisent tant dans la Gaule, et qu'on y paie si cher ; mais à force d'exercer chaque jour ceux de leur pays, qui sont petits et mal fats, ils les rendent très endurants. Dans les combats de cavalerie, il leur arrive souvent de sauter à bas de leurs chevaux et de se battre à pied : ils ont dressé les chevaux à rester sur place, et ils les rejoignent vite, si besoin est ; rien, à leur idée, n'est plus honteux et ne prouve plus que mollesse que de faire usage de selles. Aussi, quel que soit leur petit nombre, attaquent-ils sans hésiter une troupe nombreuse dont les chevaux sont sellés. L'importation du vin est complètement interdite chez eux, parce qu'ils croient que cette bosson énerve les hommes et affaiblit leur résistance.

III. — Ils tiennent que la plus grande gloire d'un état est de faire à ses frontières le plus vaste désert ; cela signifie qu'un grand nombre de nations est incapable de résister à sa puissance. Aussi dit-on d'un côté de leurs frontières les campagnes sont désertes sur un espace d'environ six cents milles ⁶⁴. De l'autre, ils ont pour voisins les Ubiens, peuple autrefois nombreux et aussi florissant que peut l'être un état germain : ils sont un peu plus civilisés que les autres peuples de même race, parce qu'ils touchent au Rhin et que les marchands vont beaucoup chez eux, et aussi parce que le voisinage des gaulois les a façonnés à leurs mœurs. Les Suèves les attaquèrent souvent, au cours de nombreuses guerres, mais ne purent, à cause de leur puissance et de leur nombre, les chasser de leur territoire ; ils en firent pourtant leurs tributaires et les réduisirent à un grand état d'abaissement et d'affaiblissement.

⁶⁴ Ce chiffre paraît bien exagéré.

IV. — Il en fut de même des Usipètes et des Tenctères, nommés plus haut, qui résistèrent longtemps aux attaques des Suèves ; cependant à la fin, ils furent chassés de leur territoire, et, après avoir erré trois ans dans maintes régions de la Germanie, ils arrivèrent au Rhin. Ce fut dans les régions habitées par les Ménapes, qui avaient sur l'une et l'autre rive du fleuve des champs, des maisons et des bourgs ; mais, effrayés par l'arrivée d'une telle multitude, ils quittèrent les maisons qu'ils avaient eues au delà du fleuve, et, disposèrent des forts de ce côté-ci du Rhin, barrant la route aux Germains. Ceux-ci, après avoir tout essayé, ne pouvant rester ni de vive force, faute de bateaux, ni à la dérobée, à cause des gardes, feignirent de retourner vers leur pays de résidence, et, après trois jours de marche, revenant sur leurs pas, accomplirent en une nuit avec leurs chevaux tout ce trajet, et tombèrent inopinément et à l'improviste sur les Ménapes. Ceux-ci informés par leurs éclaireurs de la retraite des Germains, étaient rentrés sans crainte dans leurs bourgs au delà du Rhin. Ils furent massacrés, leurs navires furent pris et le fleuve franchi avant que la partie des Ménapes qui habitait l'autre rive fût informée de rien ; toutes leurs maisons furent occupées et leurs provisions alimentèrent les troupes pendant le reste de l'hiver.

V. — César, instruit de ces événements, et redoutant la pusillanimité des Gaulois, qui sont prompts à changer d'avis et d'ordinaire avides de nouveautés, ne crut pas devoir s'en remettre à eux. On a, en effet, l'habitude, en gaule, de forcer les b-voyageurs à s'arrêter, même malgré eux, et de les interroger sur tout ce que chacun d'eux a appris ou connu. Dans les villes, le peuple entoure les marchands, les oblige à dire de quel pays ils viennent et de qu'ils y ont appris. C'est sous le coup de ces potins et de ces ouï-dire qu'ils décident souvent les affaires les plus importantes, pour se repentir bientôt forcément d'avoir cédé à des bruits incertains, et la plupart du temps inventés pour leur plaire.

VI. — Connaissant cette habitude, César, pour ne pas être en face d'une guerre plus dangereuse, part pour l'armée ⁶⁵ plus tôt que de coutume. Une fois arrivé là, il apprit que ses prévisions s'étaient réalisées : plusieurs états avaient envoyé des députations aux Germains, les invitant à quitter le Rhin et déclarant qu'ils étaient prêts à fournir tout ce qu'ils demanderaient. Poussés par cet espoir, les Germains commençaient déjà à s'étendre et étaient parvenus sur le territoire des Eburons et des Condruses, qui sont les clients des Trévires. César, ayant convoqué les principaux de la Gaule, estima devoir dissimuler ce qu'il avait appris : il les tranquillisa, les rassura, leur ordonna de fournir de la cavalerie et résolut de faire la guerre aux Germains.

VII. — Après s'être muni de provisions de blé, et avoir recruté ses cavaliers, il se mit en route vers les lieux où l'on disait qu'étaient les germains. Il n'en était plus qu'à quelques jours de marche, quand ils lui envoyèrent des députés, qui lui tinrent ce langage : « Les Germains ne commencent pas de faire la guerre au peuple romain, mais pourtant ne refusent pas la lutte, si on les attaque, car les Germains ont recueilli de leurs ancêtres l'habitude de se défendre contre ceux, quels qu'ils soient, qui leur font la guerre, et de ne pas implorer la paix ; au reste, ils déclarent qu'ils sont venus contre leur gré, parce qu'on les chassait de chez eux. Si les Romains veulent bien de leur alliance, ils peuvent leur être des amis utiles : qu'on leur assigne des terres ou qu'on leur laisse celles qu'ils ont conquises par les armes. Ils ne cèdent qu'aux Suèves, que les dieux mêmes ne sauraient égaler ; il n'est aucun autre peuple sur la terre qu'ils ne puissent battre. »

VIII. — César répondit à ce discours ce qui lui parut bon ; mais sa conclusion fut qu'il ne pouvait y avoir d'amitié entre eux et lui, s'ils restaient en Gaule ; qu'il n'était point juste que ceux qui n'avaient pu défendre leurs terres s'emparassent de celles d'autrui ; qu'il n'y avait point en Gaule de terrain vacant que l'on pût donner sans injustice, surtout à une multitude si nombreuse ; mais qu'ils pouvaient, s'ils le voulaient, se fier sur le territoire des Ubiens, dont il a auprès de lui des

⁶⁵ De la Gaule cisalpine, où il avait coutume d'aller tous les ans, au début de l'hiver.

députés qui se plaignent des violences des Suèves et réclament son secours ; qu'il en obtiendrait la permission des Ubiens.

IX. — Les députés lui dirent qu'ils rapporteraient cette réponse à leurs mandataires et qu'après délibération, ils reviendraient auprès de lui sous trois jours ; cependant, ils le prièrent de n'avancer point davantage. César leur dit qu'il ne pourrait accéder à cette demande : il savait, en effet, qu'un bon nombre de jours auparavant, ils avaient envoyé une grande partie de leur cavalerie au delà de la Meuse, chez les Ambivarites, pour y prendre du butin et du blé. Il pensait qu'on attendait ces cavaliers et que c'était la raison qui les faisait demander un délai.

X. — La Meuse prend sa source dans les montagnes des Vosges ⁶⁶, qui sont sur le territoire des Lingons, et, après avoir reçu un bras du Rhin, que l'on nomme le Wahal, elle forme l'île des Bataves, et, à quatre-vingt mille pas au plus, se jette dans l'Océan. Quant au Rhin, il prend naissance chez les Lépontes, habitants des Alpes, et traverse avec rapidité, dans son cours étendu, les contrées des Natuates, des Helvètes, des Séquanais, des Médiomatrices, des Tribocques, des Trévires ; en approchant de la mer, il se divise en plusieurs bras, et forme beaucoup d'îles très grandes, la plupart habitées par des nations farouches et barbares, au nombre desquelles il y a des hommes qui vivent, croit-on, de poissons et d'œufs d'oiseaux ; enfin, il se jette par beaucoup d'embouchures dans l'Océan.

XI. — César n'était plus qu'à douze mille pas de l'ennemi, quand les députés revinrent, au jour fixé ; ils le rencontrèrent en marche et le supplièrent encore de ne point aller plus avant. N'ayant pu l'obtenir, ils le priaient au moins de faire donner à la cavalerie, qui formait l'avant-garde, l'ordre de ne pas engager le combat, et de leur laisser le temps d'envoyer des députés aux Ubiens, protestant que, si les principaux et le Sénat de cette nation s'y engageaient par serment, ils accepteraient les conditions proposées par César ; ils ne demandaient pour

⁶⁶ Erreur. La Meuse descend du plateau de Langres. Les Lingons d'ailleurs n'allaient que jusqu'aux Faucilles.

cela que trois jours. César pensait que tout cela tendait au même but : obtenir un délai de trois jours, pour donner à leurs cavaliers absents le temps de revenir ; que de quatre milles, pour trouver de l'eau ; ils les invita à venir ici le lendemain, aussi nombreux que possible, afin qu'il pût se prononcer sur leurs demandes. En attendant, il fait dire aux préfets, qui marchaient en avant avec toute la cavalerie, de ne pas attaquer l'ennemi, et, s'ils étaient eux-mêmes attaqués, de tenir ferme jusqu'à ce qu'il arrivât lui-même avec l'armée.

XII. — Mais, dès que les ennemis aperçurent nos cavaliers, qui étaient en nombre de cinq mille, tandis qu'eux-mêmes étaient huit cents à peine (car ceux qui étaient allés chercher du blé au delà de la Meuse n'étaient pas encore de retour), ils tombèrent sur eux et eurent tôt fait de mettre le désordre en nos rangs ; les nôtres étaient sans défiance, parce que les députés ennemis venaient à peine de quitter César et avaient demandé une trêve pour cette journée. Bientôt les nôtres se reformant, ils mirent pied à terre, selon leur coutume, éventrèrent leurs chevaux, jetèrent à bas un grand nombre des nôtres, mirent les autres en fuite, et les frappèrent tous d'une telle épouvante qu'ils ne s'arrêtèrent qu'à la vue de notre armée. Dans ce combat soixante-quatorze de nos cavaliers trouvèrent la mort ; de ce nombre fut un homme d'un grand courage, l'Aquitain Pison, né d'une famille considérable, dont l'aïeul avait obtenu la royauté dans son état et reçu de notre Sénat le titre d'ami. En portant secours à son frère que les ennemis enveloppaient et en l'arrachant au danger, il fut renversé lui-même de son cheval qui avait été blessé, et se défendit avec courage aussi longtemps qu'il put ; et lorsque, entouré de toutes parts, il tomba percé de coups, son frère, déjà hors de la mêlée, l'aperçut de loin, lança son cheval contre les ennemis et se fit tuer.

XIII. — Après ce combat, César estimait qu'il ne devait plus entendre les députés ni recevoir les propositions de gens qui avaient commencé les hostilités par un coup de traîtrise et une embuscade, en demandant la paix. Attendre que le retour de leur cavalerie eût complété leurs troupes aurait été, à son avis, le comble de la folie ; connaissant la pusillanimité des Gaulois, et sentant déjà l'impression énorme qu'un seul combat avait faite sur eux, il ne voulait point leur

laisser le temps de prendre un parti. Aussi, après avoir bien arrêté ses dispositions et communiqué son dessein à ses lieutenants et à son questeur, il résolut de ne plus différer la bataille. Il arriva fort à propos que le lendemain matin les Germains, conduits par le même esprit de perfidie et de dissimulation, après avoir groupé un grand nombre de leurs chefs et de leurs anciens, vinrent trouver César dans son camp. C'était, disaient-ils, pour s'excuser d'avoir engagé la veille le combat malgré leurs conventions et leur propre demande, mais en même temps pour obtenir, si possible, en nous trompant, quelque prolongement à la trêve. César, se réjouissant de les voir ainsi s'offrir, ordonna de les retenir ⁶⁷ ; puis il fit sortir du camp toutes ses troupes et mit à l'arrière-garde la cavalerie, qu'il croyait encore dans l'épouvante de son dernier combat.

XIV. — Ayant rangé son armée sur trois lignes, et accompli rapidement une traite de huit milles, il arriva au camp des ennemis avant qu'ils pussent savoir ce qui se passait. Épouvantés soudain par toutes les circonstances : rapidité de notre arrivée, absence de leurs chefs, manque de temps pour délibérer ou prendre les armes, ils ne savaient, dans leur trouble, s'ils devaient marcher contre nous, défendre le camp ou chercher leur salut dans la fuite. Comme leur rumeur, leur tumulte annonçaient leur frayeur, nos soldats, animés par la perfidie de la veille, firent irruption dans le camp. Là, ceux qui furent assez prompts pour prendre les armes, firent aux nôtres quelque résistance et engagèrent le combat entre les chars et les bagages. Mais le reste le combat entre les chars et les bagages. Mais le reste, la multitude des enfants et des femmes (car tous ensemble avaient quitté leur pays et passé le Rhin), se mit à fuir de tous les côtés ; César envoya sa cavalerie à leur poursuite.

XV. — Les Germains, entendant une clameur derrière eux, et voyant qu'on massacrait les leurs, jetèrent leurs armes, abandonnèrent leurs enseignes militaires et s'échappèrent hors du camp. Arrivés au confluent de la Meuse et du Rhin, désespérant de poursuivre leur fui-

⁶⁷ Ce qui indigna si fort Caton, au dire de Plutarque, qu'il demanda au Sénat de livrer César aux germains. Sa haine de César entraînant parfois Caton un peu loin.

te, et ayant perdu un grand nombre des leurs, ceux qui restaient se jetèrent dans le fleuve et y périrent vaincus par la peur, la fatigue, la force du courant. Les nôtres, sans avoir perdu un seul homme et n'ayant qu'un tout petit nombre de blessés, délivrés d'une guerre si redoutable, où ils avaient affaire à quatre cent trente mille hommes, se replièrent sur leur camp. César donna à ceux qu'il avait retenus au camp la permission de partir ; mais ceux-ci, craignaient les supplices et les tortures des Gaulois, dont ils avaient ravagé les champs, lui dirent qu'ils voulaient rester auprès de lui. César leur concéda la liberté.

XVI. — Après avoir terminé la guerre contre les Germains, César, pour de nombreuses raisons, se détermina à passer le Rhin. La meilleure était que, voyant la facilité avec laquelle les Germains se décidaient à passer en Gaule, il voulait leur inspirer les mêmes craintes pour leurs biens, en leur montrant qu'une armée du peuple romain pouvait et osait franchir le Rhin. Une autre raison s'ajoutait à celle-là, c'était que ceux des cavaliers Usipètes et Tenctères, qui, comme je l'ai dit plus haut, avaient passé la Meuse pour prendre du butin et du blé et n'avaient pas assisté au combat, s'étaient retirés, après la défaite de leurs compatriotes, au delà du Rhin, chez les Sugambres, et s'étaient unis avec eux. César ayant envoyé des députés demander aux Sugambres de lui remettre ceux qui avaient porté les armes contre lui et contre les Gaulois, ils répondirent que « l'empire du peuple romain finissait au Rhin ; s'il ne trouvait pas juste que les Germains passassent en gaule, malgré lui, pourquoi prétendait-il à quelque pouvoir ou à quelque autorité au delà du Rhin ? » Or les Ubiens, qui, seuls des Transrhénans, avaient envoyé des députés à César, lié amitié avec lui, livré des otages, le priaient instamment « de les secourir contre les Suèves, qui les pressaient vivement ; ou, si les affaires de la république l'en empêchaient, de porter seulement son armée au delà du Rhin : ce serait un secours suffisant et une garantie pour l'avenir ; le renom et le prestige de cette armée étaient tels, depuis la défaite d'Arioviste et ce dernier combat, même chez les peuplades les plus reculées de la Germanie, que la pensée qu'ils étaient les amis du peuple romain leur assurerait la sécurité ». Ils promettaient une grande quantité de navires pour le transport de l'armée.

XVII. — César, pour des raisons que j'ai dites, avait décidé de passer le Rhin ⁶⁸ ; mais la traversée sur des bateaux lui semblait un moyen peu sûr et peu convenable à sa dignité et à celle du peuple et peu convenable à sa dignité et à celle du peuple romains. Aussi, malgré l'extrême difficulté de construire un pont à cause de la largeur, de la rapidité et de la profondeur du fleuve, il estimait cependant qu'il lui fallait tenter l'entreprise ou, sinon, renoncer à faire passer l'armée. Voici le système de pont qu'il institua il joignit ensemble, à deux pieds l'une de l'autre, deux poutres d'un pied et demi d'épaisseur, un eu aiguisés par le bas, et d'une hauteur proportionnée à celle du fleuve ; il les descendait dans le fleuve avec des machines et les enfonçait à coups de mouton, non dans une direction verticale, come des pilots ordinaires, mais suivant une ligne oblique et inclinée selon le jet de l'eau ; en face, et à quarante pieds de distance en aval, il en plaçait deux autres, assemblées de la même manière, mais tournées contre la force et la violence du courant ; sur ces paires, on posait des poutres de deux pieds, qui s'enclavaient exactement entre les pieux accouplés, et on plaçait de part et d'autre deux chevilles qui empêchaient les couples de se rapprocher par le haut ; ces pieux, ainsi écartés et retenus chacun en sens contraire, donnaient tant de solidité à l'ouvrage, et cela en vertu de la nature même des choses, que, plus la violence du courant était grande, plus le système était lié étroitement. On posait sur les traverses des fascines longitudinales et, par-dessus, des lattes et des claies ; en outre, on enfonçait vers la partie inférieure du fleuve, des pieux obliques, qui, faisant contrefort, et appuyant l'ensemble de l'ouvrage, brisaient la force du courant ; d'autres encore étaient placés à une petite distance en avant du pont, afin d'atténuer le choc des troncs d'arbres et des bateaux que les barbares pourraient lancer en vue de jeter bas l'ouvrage, et d'en préserver le pont.

⁶⁸ A la grande indignation de Caton, qui lui reprocha d'avoir violé le droit des gens. Mais Caton était un orateur qu'aveuglait la haine politique, tandis que César, commandant en Gaule, se rendait compte qu'il fallait passer Rhin pour assurer la sécurité gauloise.

XVIII. — Tout l'ouvrage est achevé en dix jours, à compter de celui où les matériaux avaient été apportés, et l'armée passe ⁶⁹. César laissant une forte garde aux deux têtes du pont, marche vers le pays des Sugambres. Cependant, les députés de nombreux états vinrent lui demander la paix et son amitié ; il leur fait une réponse bienveillante et les invite à lui amener des otages. Mais les Sugambres qui, sur les exhortations des Usipètes et des Tenctères, qu'ils avaient parmi eux, avaient tout préparé pour fuir, du moment où l'on commença de construire le pont, avaient quitté leur pays, emporté avec eux tous leurs biens et étaient allés se cacher dans une contrée déserte et couverte de forêts.

XIX. — César, après s'être arrêté quelques jours sur leur territoire, et y avoir brûlé tous les bourgs et tous les bâtiments et coupé le blé, se retira dans le pays des Ubiens. Il leur promit son aide contre les Suèves, s'ils étaient attaqués par eux, et fut par eux informés que les Suèves, ayant appris par des éclaireurs la construction du pont, avaient, selon leur coutume, tenu conseil, et envoyé de tous côtés l'ordre de quitter les villes, de déposer dans les bois leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens, et de rassembler ceux qui étaient en état de porter les armes dans un même lieu, qui avait été choisi à peu près au centre des régions occupées par les Suèves, et d'y attendre l'arrivée des Romains pour livrer une bataille décisive. Ainsi informé, César, ayant atteint tous les buts qu'il s'était proposés quand il avait décidé de faire passer le Rhin à son armée, comme de faire peur aux Germains, châtier les Sugambres, délivrer les Ubiens de la pression qu'ils subissaient, au bout de dix-huit jours passés au delà du Rhin, crut avoir assez fait pour la gloire et l'intérêt de Rome, revint en Gaule et coupa le pont derrière lui.

XX. — L'été étant fort avancé, César, bien que les hivers soient précoces dans ces régions (parce que toute la Gaule est orientée vers le nord), résolut cependant de partir pour la Bretagne, comprenant

⁶⁹ On ignore où elle passa le Rhin, mais c'est probablement soit entre Coblenze et Cologne, soit à Cologne même (cf. Jullian II, p. 331, note 9).

que, dans presque toutes les guerres contre les gaulois, nos ennemis en avaient reçu des secours ⁷⁰ ; Il pensait du reste que, si la saison ne lui laissait pas le temps de faire la guerre, il lui serait cependant très utile d'avoir seulement abordé dans l'île, vu le genre d'habitants, reconnu les lieux, les ports, les accès, toutes choses qui étaient presque ignorées des Gaulois ; car nul autre que les marchands ne se hasarde à y aborder, et ceux-ci mêmes n'en connaissent que la côte et les régions qui font face à la Gaule. Aussi, ayant fait venir de partout des marchands, n'en pût-il rien apprendre, ni sur l'étendue de l'île, ni sur la nature et le nombre des nations qui l'habitent, si sur leur manière de faire la guerre ou leurs institutions, ni sur les ports qui étaient capables de recevoir une grande quantité de gros vaisseaux.

XXI. — Voulant avoir ces renseignements avant de tenter l'entreprise, il envoie avec un navire de guerre Caius Volusénus, qu'il juge propre à cette mission. Il lui donne mandat de faire une reconnaissance d'ensemble et de revenir au plus tôt. Lui-même, avec toutes ses troupes, part pour le pays des Morins, car c'est de là ⁷¹ que le trajet en Bretagne est le plus court. Il y rassemble des vaisseaux tirés de toutes les contrées voisines et fait venir la flotte qu'il avait construite, l'été précédent, pour la guerre des Vénètes. Cependant son projet s'étant a-ébruité et ayant été porté par les marchands à la connaissance des Bretons, de nombreux états de leur île lui envoient des députés, pour promettre de livrer des otages et de se soumettre à l'empire du peuple romain. IL les écoute, leur fait des promesses libérales, les exhorte à persévérer dans ses sentiments et les renvoie chez eux, accompagnés de Commius qu'il avait fait lui-même roi des Atrébates, après avoir battu cette nation ⁷². C'était un homme dont il appréciait le courage et la prudence, qu'il jugeait fidèle à sa personne et dont l'autorité était très estimée dans ces contrées. Il lui ordonne de visiter le plus de peuples qu'il pourrait, de les exhorte à s'en remettre au peuple romain et de leur annoncer son arrivée prochaine. Volusénus, ayant re-

⁷⁰ Peut-être César exagère-t-il un peu. A en croire Suétone (César, XLVII), l'espoir de trouver en Bretagne des richesses n'était pas indifférent à sa décision.

⁷¹ Sans doute du port de Boulogne (*Portus Itius*).

⁷² A la bataille de la Sambre, cf. livre II, chap. XXIII.

connu les contrées autant qu'il le faire et n'osant débarquer ni s'en remettre aux Barbares, revient au bout de cinq jours près de César et lui rend compte de ce qu'il avait vu.

XXII. — Tandis que César s'attardait dans ces lieux pour apprêter ses vaisseaux, une grande partie des Morins lui envoya des députés pour s'excuser de leur conduite passée et de la guerre qu'en hommes barbares et ignorants de notre caractère ils avaient faite au peuple romain ; ils promettaient de faire ce qu'ordonnerait César. Celui-ci, trouvant cette occasion assez favorable, car il ne voulait pas laisser d'ennemis derrière lui, la saison était trop avancée ⁷³ pour faire la guerre, et l'expédition de Bretagne passait à son avis bien avant d'aussi minces soucis, exige un grand nombre d'otages. Ils lui sont amenés, et il reçoit leur soumission. Ayant rassemblé et fait pointer environ quatre-vingt vaisseaux de transport, nombre qu'il jugeait suffisant pour transporter deux légions, il distribua ce qu'il avait en outre de vaisseaux de guerre à son questeur, à ses lieutenants et à ses préfets. À cette flotte s'ajoutaient dix-huit vaisseaux de transport qui étaient à huit milles de là ⁷⁴, empêchés par le vent de parvenir au même port ; il les attribua à ses cavaliers, et il fit partir le reste de l'armée, sous les ordres de Quintus Titurius Sabinus et de Lucius Aurunculeius Cotta, ses lieutenants, chez les Ménapes et dans les pays des Morins, qui ne lui avaient pas envoyé de députés ; il donna l'ordre à Publius Sulpicius Rufus, son lieutenant, de garder le port avec la garnison qu'il croyait suffisante.

XXIII. — Ces mesures, profitant d'un temps favorable pour la navigation, il leva l'ancre vers la troisième veille. Il ordonna aux cavaliers de gagner l'autre port ⁷⁵, de s'y embarquer et de le suivre. Ceux-ci ayant procédé un peu trop lentement, il n'avait que ses premiers vaisseaux lorsqu'il atteignit la Bretagne, vers la quatrième heure du jour ⁷⁶, et là, il vit, sur toutes les collines, les troupes des ennemis sous

⁷³ On était alors au mois d'août.

⁷⁴ Sans doute à Ambleteuse, à 10 kilomètres environ au nord de Boulogne.

⁷⁵ Ambleteuse.

⁷⁶ Le 26, 26 ou 27 août, vers neuf heures du matin.

les armes. La configuration du lieu était telle, la mer était si resserrée entre les monts ⁷⁷, qu'on pouvait des hauteurs lancer des traits sur le rivage. Jugeant le lieu tout à fait impropre à un débarquement, César resta à l'ancre jusqu'à la neuvième heure, attendant l'arrivée du reste des vaisseaux. Cependant, il rassembla ses lieutenants et ses tribuns militaires, leur expliqua ce qu'il avait appris de Volusenus et quelles étaient ses intentions ; il les avertit d'agir au commandement et à l'instant voulu, selon les exigences de la guerre et en particulier de la guerre navale, où la force des choses a vite fait de changer ? Quand il les eut renvoyés, il profita d'une marée et d'un vent d'un même coup favorables, pour donner le signal, et, levant l'ancre, il rangea ses navires à sept mille pas loin de là environ sur une plage unie et découverte ⁷⁸.

XXIV. — Mais les barbares, s'étant aperçu du dessein des Romains, envoyèrent en avant leur cavalerie et ces chars dont ils avaient coutume de se servir dans les combats, et les suivirent avec le reste de leurs troupes pour s'opposer à notre débarquement. Plusieurs circonstances rendaient très difficile la descente : nos vaisseaux, en raison de leur grandeur, ne pouvaient s'arrêter qu'en pleine mer ; nos soldats, ignorant la nature des lieux, les mains embarrassées, chargés du poids considérable de leurs armes, devaient à la fois s'élancer des navires, lutter contre les vagues, et se battre avec l'ennemi ; tandis que celui-ci, combattant à pied sec ou s'avançant très peu dans l'eau, entièrement libre de ses membres, connaissant parfaitement les lieux, lançait ses traits hardiment et poussait sur nous ses chevaux qui avaient l'habitude de la mer. Nos soldats, épouvantés par ces circonstances et du reste peu faits à ce genre de combat, n'avaient pas la même ardeur et le même entrain qu'ils avaient habituellement dans leurs combats sur terre.

XXV. — Dès que César le vit, il fit un peu éloigner des vaisseaux de transport des vaisseaux de guerre, dont l'aspect était nouveau pour les barbares et la manœuvre plus souple ; il leur ordonna de faire force

⁷⁷ C'est la côte de Douvres.

⁷⁸ Au nord-est de Douvres, vers Walmer Castle.

de rames et d'aller se placer sur le flanc droit de l'ennemi, d'où à force de frondes, d'arcs et de balistes, ils devaient le repousser et le refouler. Cette tactique par la forme de nos navires, par le mouvement de leurs rames et par le caractère singulier de nos machines, les barbares s'arrêtèrent et reculèrent un peu. Nos soldats hésitaient encore à cause de la profondeur de la mer ; alors celui qui portait l'aigle de la dixième légion, après avoir invoqué les dieux pour que son entreprise fût favorable à la légion : « Compagnons, dit-il, sautez à la mer si vous ne voulez pas livrer votre aigle à l'ennemi ; moi, du moins, j'aurai fait mon devoir envers la République et le général. » A ces mots, prononcés d'une voix forte, il s'élança du navire et se mit à porter l'aigle vers l'ennemi. Alors les nôtres, s'exhortant entre eux à ne point souffrir un tel déshonneur, sautèrent, tous comme un seul homme, hors du vaisseau ; ceux des navires, voisins, témoins de leur audace, les suivirent et marchèrent à l'ennemi.

XXVI. — On combattit de part et d'autre avec acharnement ; cependant, comme les nôtres ne pouvaient ni garder leurs rangs, ni se maintenir sur une position ferme, ni suivre leurs enseignes, et que sortant les uns d'un navire, les autres d'un autre, ils se rangeaient sous les enseignes qu'ils rencontraient, la confusion était des plus grandes ; les ennemis, eux, connaissant tous les bas-fonds, n'avaient pas plus tôt vu du rivage quelques soldats isolés sortant de leur navire qu'ils poussaient contre eux leurs chevaux, et les attaquaient dans cette situation embarrassée. Ils cernaient à plusieurs un petit groupe inférieur en nombre ; d'autres, prenant l'armée sur son flanc découvert, l'accablaient tout entière de leurs traits. Ce que voyant, César fit emplit de soldats les chaloupes des vaisseaux longs et des bateaux de reconnaissance, et il les envoyait en renfort à ceux qu'il avait vus en danger. Dès que les nôtres se furent reformés sur le rivage, et qu'ils le mirent en fuite ; mais ils ne purent le poursuivre bien loin, parce que la cavalerie n'avait pu rester dans la bonne direction et atteindre l'île. C'est la seule chose qui manqua à la fortune invétérée de César.

XXVII. — Les ennemis, après leur défaite, dès qu'ils eurent cessé de fuir, se hâtèrent d'envoyer à César des députés pour lui demander la paix, promettant de donner des otages et d'exécuter ses ordres. En

même temps que ces députés vint Commius l'Atrébate, que César, comme je l'ai dit plus haut, avait envoyé avant lui en Bretagne. A son débarquement, et comme il leur signifiait, en qualité de porte-parole, le message du général en chef, ils l'avaient saisi et jeté dans les fers ; puis, après le combat, ils le renvoyèrent, et, en demandant la paix, rejetèrent la responsabilité de cet attentat sur la multitude, en le priant d'excuser une faute due à leur ignorance. César, après s'être plaint qu'ils lui eussent fait la guerre sans motif, alors qu'ils lui avaient d'eux-mêmes envoyé demander la paix sur le continent, déclara qu'il excusait leur imprudence et exigea des otages ; ils en livrèrent une partie aussitôt, le reste devait venir d'assez loin et être livré, promirent-ils, sous peu de jours. Cependant, ils renvoyèrent leurs soldats aux champs, et de tous côtés les principaux habitants commencèrent de venir, pour recommander à César leurs intérêts et ceux de leurs états.

XXVIII. — La pais était ainsi assurée et l'on était arrivé depuis quatre jours en Bretagne, lorsque les dix-huit navires, dont il a été question plus haut, et qui portaient la cavalerie, quittèrent le port du nord ⁷⁹ par un léger vent. Déjà, ils approchaient de la Bretagne et on les voyait du camp ⁸⁰, lorsque soudain il s'éleva une si violente tempête qu'aucun d'eux ne put tenir sa direction : les uns furent ramenés à leur point de départ ; les autres, non sans courir un grand danger, poussés vers la partie inférieure et occidentale de l'île ; il y jetèrent l'ancre, mais bientôt inondés par les vagues, ils firent forcé de reprendre la haute mer en pleine nuit et atteignirent le continent.

XXIX. — Le sort voulut que cette même nuit ce fut la pleine lune ⁸¹, jour où les marées de l'Océan ont accoutumé d'être les plus hautes. Nos soldats l'ignoraient. Aussi en un instant les vaisseaux longs, dont César s'était servi pour le transport de l'armée, et qu'il avait fait mettre à sec sur la grève, se trouvèrent ils pleins d'eau, tandis que les vaisseaux de transport, qu'on avait mis à l'ancre, étaient

⁷⁹ Embleteuse.

⁸⁰ Le camp était sans doute établi sur le plateau de Walmer.

⁸¹ 30-31 août 55.

battus par la tempête, sans que les nôtres eussent aucun moyen de les manœuvrer ou de les secourir. Un grand nombre de navires furent brisés ; les autres, ayant perdu câbles, ancres et autres agrès, étaient hors d'état de naviguer : cette situation, comme il est inévitable, répandit grande consternation dans toute l'armée ⁸². Il n'y avait point, en effet, d'autres vaisseaux pour nous retransporter, on manquait de tout ce qu'il eut fallu pour réparer ceux-ci, et, comme chacun pensait qu'on devait hiverner en Gaule, on n'avait fait aucune provision de blé pour passer l'hiver dans ces lieux.

XXX. — Quand ces circonstances leur furent connues, les principaux Bretons qui, après la bataille, étaient venus trouver César, tinrent conseil entre eux : voyant les Romains dépourvus de cavalerie, de vaisseaux et de blé, et jugeant du petit nombre de nos troupes par le peu d'étendue du camp, qui était d'autant plus resserré que César avait emmené ses légions sans bagages, ils crurent que le meilleur parti à prendre était de se révolter, nous couper le blé et les vivres, et faire durer la campagne jusqu'à l'hiver, comptant bien que s'ils parvenaient à nous battre ou à nous fermer le retour, personne n'aurait l'audace désormais de porter la guerre en Bretagne. Ayant donc reformé leur ligne, ils se mirent à quitter le camp peu à peu et à rappeler en secret les hommes qu'ils avaient renvoyés aux champs.

XXXI. — César ne connaissait pas encore leurs projets, mais l'accident survenu à ses navires et l'interruption dans la livraison des otages lui faisait soupçonner ce qui se produisit. Aussi prenait-il des précautions pour parer à tout événement : chaque jour, il faisait apporter du blé de la campagne dans le camp ; et utilisait le bois et l'airain des vaisseaux qui avaient le plus souffert pour préparer les autres, se faisant apporter du continent tout ce qui était utile pour ces travaux. Et c'est ainsi que le zèle extrême déployé par les soldats mit, en sacrifiant douze navires, tous les autres en état de bien naviguer.

⁸² Cette consternation est attestée aussi par Strabon.

XXXII. — Cependant une légion, selon la coutume, avait été envoyée au blé (c'était la septième) et jusqu'alors rien ne faisait soupçonner des hostilités ; une partie des Bretons restait aux champs, d'autres même venaient souvent dans le camp, quand les soldats qui montaient la garde devant les portes annoncèrent à César qu'on voyait s'élever plus de poussière que d'habitude du côté où la légion s'était dirigée. César, soupçonnant ce qui se passait, c'est-à-dire quelque attaque imprévue de la part des Barbares, donne l'ordre aux cohortes de garde de partir avec lui de ce côté, à deux autres de prendre leur place, et à celle qui restaient de s'armer et de le suivre sur-le-champ. S'étant avancé à quelque distance du camp, il vit les siens pressés par l'ennemi et résistant avec peine ; la légion, les rangs serrés, était criblée de toutes parts par les traits de l'adversaire. Comme, en effet, cet endroit était le seul où les blés ne fussent pas coupés, les ennemis, soupçonnant que nous y viendrions, s'étaient cachés la nuit dans les bois ; puis, voyant nos soldats dispersés, sans armes, occupés à moissonner, ils les avaient assaillis tout à coup, en avaient tué quelques-uns et mis le reste, qui n'arrivait pas à se former régulièrement, dans un grand désordre ; en même temps leur cavalerie, dans un grand désordre ; en même temps leur cavalerie et leurs chars les avaient enveloppés.

XXXIII. — Voici leur façon de combattre de ces chars : d'abord, ils les font voler de tous côtés en lançant des traits ; la seule crainte qu'inspirent les chevaux et le bruit des roues jette d'ordinaire le désordre dans les rangs ; puis, quand ils ont pénétré entre escadrons, ils sautent à bas de leurs chars et combattent à pied. Cependant, peu après, les conducteurs sortent de la mêlée, et placent leurs chars de telle sorte que, si les combattants sont pressés par le nombre, ils puissent se replier commodément sur eux. Ils réunissent ainsi dans le combat la mobilité du cavalier et la solidité du fantassin, et l'effet de leur entraînement et de leur exercice journalier est tel qu'ils savent arrêter leurs chevaux lancés sur une piste rapide, les modérer et les faire tourner rapidement, courir sur le timon, se tenir ferme sur le joug, et, de là, rentrer dans leurs chars en un instant.

XXXIV. — Ce nouveau genre de combat ayant jeté le trouble chez nos soldats, César arriva fort à propos pour les secourir ; car à son arrivée les ennemis s'arrêtèrent et les nôtres se ressaisirent. Ce résultat obtenu, jugeant l'occasion peu favorable pour attaquer et livrer bataille, il demeura sur place, et, après une brève attente, ramena ses légions dans le camp. Pendant que ces événements se déroulaient et occupaient toutes nos troupes, les Bretons restés dans la campagne se retirèrent. Les jours qui suivirent virent se succéder une série de mauvais temps, qui retint les nôtres dans leur camp et empêcha l'ennemi d'attaquer. Dans cet intervalle, les Barbares envoyèrent de tous côtés des députés, firent connaître aux leurs la faiblesse de nos effectifs et leur montrèrent la facilité qu'ils auraient de faire du butin et de recouvrer à jamais leur liberté, s'ils chassaient les Romains de leur camp. De cette façon, ils eurent bientôt rassemblé une cavalerie et une infanterie nombreuses et ils marchèrent sur notre camp.

XXXV. — César prévoyait bien qu'il en serait de ce combat comme de ceux qui l'avaient précédé, et que l'ennemi, à peine repoussé, nous échapperait aisément par sa rapidité ; cependant il prit les trente cavaliers que Commius l'Atrébate, dont nous avons parlé plus haut, avait amenés avec lui, et rangea ses légions en bataille devant le camp. Le combat engagé, l'ennemi ne put longtemps soutenir le choc de nos soldats, et prit la fuite. Poursuivi aussi loin que les nôtres eurent la force de courir après lui, il perdit un grand nombre de soldats ; puis, après avoir tout détruit et brûlé sur une vaste étendue, nos troupes rentrèrent au camp.

XXXVI. — Le même jour, des députés vinrent trouver César de la part des ennemis pour lui demander la paix. César doubla le nombre des otages déjà exigés et ordonna de les lui amener sur le continent : l'équinoxe étant proche, il ne voulait pas exposer à une navigation d'hiver des vaisseaux peu solides. Profitant d'un vent favorable, il leva l'ancre peu après minuit, et regagna le continent avec tous ses vaisseaux intacts ; mais deux vaisseaux de transport ne purent entrer au même port que les autres et furent poussés un peu plus bas.

XXXVII. — Ces navires portaient environ trois cents soldats, qui se dirigèrent vers le camp ; mais les Morins, que César, partant pour la Bretagne avait laissés pacifiés, séduits par l'espoir d'un butin, les entourèrent avec un nombre d'homme d'abord peu considérable, et leur ordonnèrent de mettre bas les armes, s'ils ne voulaient pas être tués. Ceux-ci s'étant formés en cercle pour se défendre, aussitôt, aux cris es combattants, six mille homme environ accoururent. A cette nouvelle, César envoya toute la cavalerie du camp au secours des siens. Cependant nos soldats soutinrent l'attaque de l'ennemi, et, pendant plus de quatre heures, combattirent avec un très grand courage ; ils reçurent peur de blessures et tuèrent beaucoup d'ennemis. Dès qu'apparut notre cavalerie, les ennemis jetèrent leurs armes et s'enfuirent ; on en massacra un grand nombre.

XXXVIII. — César, le lendemain, envoya Titus Labiénus, son lieutenant, avec les légions ramenés de Bretagne, contre les Morins qui s'étaient révoltés. Comme les marais étaient à sec, ils se virent privés de refuge qui les avait protégés l'année précédente et tombèrent presque tous entre les mains de Labiénus. Par contre, les lieutenants Quintus Titurius et Lucius Cotta, qui avaient conduit les légions sur le territoire des Ménapes, après avoir ravagé tous leurs champs, coupé les blés, brûlé les habitations, se replièrent auprès de César, parce que les Ménapes s'étaient tous cachés dans l'épaisseur des forêts. César établit chez les Belges les quartiers d'hiver de toutes ses légions. Deux états de la Bretagne en tout lui envoyèrent là leurs otages ; les autres négligèrent de le faire. Ces campagnes terminées, et à la suite d'une lettre de César, vingt jours d'actions de grâce furent décrétés par le Sénat.

La guerre des Gaules

Livre cinquième

[Retour à la table des matières](#)

I. — Sous le consulat de Lucius Domitius et d'Appuis Claudius, César, quittant ses quartiers d'hiver pour aller en Italie, comme il avait coutume de faire chaque année, ordonne aux lieutenants qu'il avait mis à la tête de ses légions d'avoir soin, au cours de l'hiver, de construire le plus de vaisseaux qu'il serait possible et de réparer les anciens. Il e détermine les dimension et la forme. Pour qu'on puisse les charger et les mettre à sec rapidement, il les fait faire un peu plus bas que ceux dont nous avons coutume d'user sur notre mer ; d'autant qu'il avait observé que, par suite du flux et du reflux, les vagues de l'Océan étaient moins fortes ; pour les charges et le grand nombre de bêtes de somme qu'ils étaient destinés à transporter, il les commande un peu plus larges que les vaisseaux dont nous nous servons sur les autres mers. Il ordonne qu'ils soient tous à voile et à rame, ce que leur peu de hauteur rend très facile. Il fait venir d'Espagne tout ce qui est utile ⁸³ à l'armement de ces navires. Puis, après en avoir terminé avec ses assises dans la Gaule citérieure, il part pour l'Illyrique, sur la nouvelle que les Pirustes désolaient, par leurs incursions, la frontière de cette province. Dès son arrivée, il ordonne aux états de lever des troupes, et leur assigne un point précis de concentration. A cette nouvelle, les Pirustes lui envoient des députés, pour lui faire savoir que la nation

⁸³ Du cuivre, du fer et du jonc pour les cordes.

n'est pour rien dans tout cela, et se déclarant prêts à fournir toutes les satisfactions exigées pour les actes de violence. Après avoir accepté leurs excuses, César leur ordonne de lui amener des otages et fixe le jour de la remise ; il leur déclare qu'autrement il fera la guerre à leur état. On amène les otages le jour fixé, conformément à ses ordres ; il nomme des arbitres pour estimer les dommages subis par chaque état et en fixer la réparation.

II. — Après avoir réglé ces affaires et clos ces assises, il retourne dans la gaule citérieure, et, de là, il part pour l'armée ⁸⁴. Dès son arrivée, il visite tous les quartiers d'hiver, et trouve que, malgré la pénurie de toutes choses, l'activité régulière des soldats avait suffi pour construire environ six cents navires du modèle que nous avons décrit plus haut, et vingt-huit vaisseaux longs tout armés ⁸⁵ et prêts, ou peu s'en faut, à être mis en mer sous peu de jours. Après avoir vivement félicité les soldats et ceux qui avaient dirigé l'ouvrage, il leur explique ce qu'il attend d'eux et leur donne l'ordre de se rassembler tous au port Itius, d'où il savait que le trajet en Bretagne est très commode, et qui est à environ trente mille du continent ; il laisse le nombre de troupes qui lui parut nécessaire à cette opération. Pour lui, il se rend avec quatre légions sans bagages et huit cents cavaliers chez les Trévires, parce qu'il ne venaient point aux assemblées, et n'obéissaient pas à ses ordres, et essayaient, dit-on, d'attirer les Germains Transrhénans.

III. — Cet état a la plus forte cavalerie de toute la Gaule, possède beaucoup de troupes à pied, et touche, comme nous l'avons dit, au Rhin. Dans cet état deux hommes se disputaient le pouvoir : Indutiomare et Cingétorix ⁸⁶. Le second à peine avait-on appris l'envoi de César et de ses légions, vint le trouver, l'assura que lui et tous les siens resteraient dans le devoir, et ne manquerait point à l'amitié du peuple romain, et l'instruisit de ce qui se passait chez les Trévires. Indutiomare, au contraire, se mit à lever de la cavalerie et de l'infanterie et à préparer la guerre, cachant ceux que leur âge mettait

⁸⁴ Pour la Belgique, cf. Livre IV, chap. xxxiv.

⁸⁵ Les chantiers, à en croire Strabon (VI, 3, c. 193), se trouvaient à l'embouchure de la Seine.

⁸⁶ Cingétorix était le gendre d'Indutiomare, cf. chap. LVI.

hors d'état de porter les armes dans la forêt des Ardennes, qui s'étend sur une immense étendue, au milieu du territoire des tréviens, depuis le Rhin jusqu'aux frontières des Rèmes. Mais quand il vit plusieurs des principaux de l'état, entraînés par leur amitié pour Cingétorix et effrayés de l'arrivée de nos troupes, se rendre auprès de César, et, ne pouvant rien pour leur état, se mettre à solliciter pour eux-mêmes, il craignit d'être abandonné de tous et envoya des députés à César : « S'il n'avait pas voulu quitter les siens et venir le trouver, c'était pour retenir plus facilement l'état dans le devoir, dans la crainte que, si toute la noblesse s'en allait, le peuple imprévoyant ne se laissât entraîner. Il avait donc tout pouvoir sur l'état, et si César le permettait, il viendrait dans son camp pour remettre à sa foi sa propre fortune et celle de son état. »

IV. — César comprenait fort bien ce qui lui dictait ces paroles et ce qui le détournait de son premier dessein ; pourtant, pour n'être pas contraint à passer l'été chez les Tréviens, tandis que tout était prêt pour la guerre de Bretagne, il ordonna à Indutiomare de venir le trouver avec deux cents otages. Quand il les eut amenés, et, entre autres, son fils et tous ses proches, qu'il avait réclamés nommément ⁸⁷, il consola Indutiomare et l'exhorta à rester dans le devoir : il n'en fit pas moins comparaître devant lui les principaux des Tréviens et les rallia un à un à Cingétorix, dont il était juste de récompenser les services ; et il voyait aussi un grand intérêt à fortifier autant que possible le crédit d'un homme dont il avait pu voir l'exceptionnel dévouement à sa cause. Ce fut pour Indutiomare un coup dur à supporter que cette atteinte à son influence auprès des siens, et la haine qu'il avait déjà contre nous s'exaspéra encore par le ressentiment.

V. — Ces affaires réglées ; César se rend au port Itius avec des légions ⁸⁸. Là, il apprend que soixante navires qui avaient été construits chez les Meldes, n'avaient pu, rejetés par la tempête, tenir leur route, et étaient revenus à leur point de départ ; il trouve les autres prêts à naviguer et pourvus de tout le nécessaire. La cavalerie de toute la

⁸⁷ D'après les renseignements fournis par Cingétorix.

⁸⁸ Les quatre légions emmenées chez les Tréviens.

Gaule se ressemble au même endroit, au nombre de quatre mille hommes, ainsi que les principaux de tous les états : César avait résolu de ne laisser en Gaule que le petit nombre de ceux dont la fidélité lui était connue, et d'emmener avec lui les autres comme otages, parce qu'il craignait un soulèvement de la Gaule en son absence.

VI. — Au nombre de ces chefs se trouvait l'Éduen Dumnorix, dont nous avons déjà parlé. Il était des premiers que César avait résolu de garder avec lui, parce qu'il connaissait son goût de l'aventure, son goût du pouvoir, son courage, son grand crédit auprès des Gaulois. De plus, Dumnorix avait dit dans une assemblée des Éduens que César lui offrait d'être le roi de l'état, propos qui était pénible aux Éduens, sans qu'ils eussent la hardiesse d'envoyer des députés à César pour refuser ou pour le prier d'y renoncer. César avait connu le fait par ses hôtes. Dumnorix commença par essayer de toutes les prières, pour rester en Gaule, alléguant ou son manque d'habitude de la navigation et sa crainte de la mer, ou de prétendus empêchements religieux. Quand il vit qu'on lui refusait avec obstination ce qu'il demandait, et que refusait avec obstination ce qu'il demandait, et que tout espoir de l'obtenir lui était enlevé, il commença à intriguer auprès des chefs de la Gaule, les prenant à part et les exhortant tous à demeurer sur le continent : « Ce n'était pas sans raison, disait-il, qu'on dépouillait la Gaule de toute sa noblesse ; César avait le dessein de transporter la Bretagne pour les y faire périr tous ceux qu'il n'osait tuer sous les yeux des Gaulois. » Aux autres il jurait et faisait jurer d'exécuter d'un commun accord ce qu'ils jugeraient utile aux intérêts de la Gaule. Ces intrigues dénoncées à César par de nombreux rapports.

VII. — Ainsi renseigné, César, en raison de la grande considération qu'il avait accordée à l'état éduen, décidait de tout essayer pour retenir Dumnorix et le détourner de ses projets ; d'autre part, en le voyant persévérer dans sa folle conduite, il décidait de prendre des mesures pour qu'il ne pût porter atteinte à ses intérêts et à ceux de l'état. Aussi, après être resté environ vingt-cinq jours dans le lieu, parce que le vent corus, qui souffle habituellement sur ces côtes une grande partie de l'année, l'empêchait de naviguer, il s'applique à contenir Dumnorix dans le devoir, sans cesser pour cela de se tenir au

courant de ses projets. Enfin, profitant d'un temps favorable, il donne à ses troupes et à ses cavaliers l'ordre d'embarquer. Mais, au milieu de l'occupation générale, Dumnorix quitta le camp, à l'insu de César, avec la cavalerie des Éduens, et prit la route de son pays. À cette nouvelle, César, suspendant le départ et mettant tout le reste au second plan, avec ordre de le ramener, et, s'il résiste, s'il refuse d'obéir, avec mission de le tuer, car il estime qu'il ne faut s'attendre à rien de bon, loin de lui, d'un individu qui avait négligé ses ordres en sa présence. Dumnorix, sommé de revenir, résiste, met l'épée à la main, implore la fidélité des siens, criant à plusieurs reprises qu'il était libre et appartenait à un état libre. Conformément aux ordres de César, on l'entoure et on le tue : les cavaliers éduens reviennent tous près de César.

VIII. — Cette affaire terminée, César laisse sur le continent Labiénus avec trois légions de deux mille chevaux, pour garder les ports et pourvoir au blé, pour savoir ce qui se passait en Gaule et prendre conseil du temps et des circonstances. Quant à lui, avec cinq légions et un nombre de cavaliers égal à celui qu'il laissait sur le continent, il leva l'ancre au coucher du soleil ; et, poussé par un léger Africus, qui cessa vers le milieu de la nuit, il put tenir sa route : entraîné assez loin par la marée, il s'aperçut, au jour naissant, qu'il avait laissé la Bretagne sur la gauche. Alors, se laissant aller au reflux, il fit force de rames pour prendre pied sur cette partie de l'île qu'il avait reconnue, l'été précédent, très propice à un débarquement. En cette occasion, on ne peut trop louer la valeur de nos soldats, qui, sur des vaisseaux de transport lourdement chargés, égalèrent, en ne cessant pas de ramer, la vitesse des vaisseaux longs. On atteignit la Bretagne, avec tous les navires, vers midi, sans que l'ennemi se fût vu en cet endroit ⁸⁹. César apprit plus tard par des prisonniers que des contingents considérables s'étaient réunis là, mais qu'épouvantés par la multitude des vaisseaux (avec les vaisseaux de l'année précédente et ceux que des particuliers avaient construits pour leur usage, il en avait paru plus de huit cents d'un seul coup) ils avaient quitté le rivage pour s'en aller cacher sur les hauteurs.

⁸⁹ Sans doute Sandown Castel, au nord de Deal.

IX. — César mit ses troupes à terre et choisit un emplacement convenable pour son camp ; instruit par des prisonniers au lieu où s'étaient arrêtées les forces de l'ennemi, il laissa près de la mer dix cohortes et trois cents cavaliers pour la garde des navires ; puis, dès la troisième veille, il marcha à l'ennemi ; il craignait d'autant moins pour sa flotte qu'il la laissait à l'ancre sur une plage douce et tout unie ; et il donna le commandement de ce détachement et des navires à Quintus Atrius. Pour lui, il avait fait dans la nuit environ douze mille pas, lorsqu'il aperçut les forces de l'ennemi ⁹⁰. Elles s'étaient avancées avec la cavalerie et les chars au bord d'un fleuve, et, postées sur une hauteur, elles se mirent à nous barrer le passage et à livrer bataille. Repoussés par notre cavalerie, les barbares se cachèrent dans les bois : ils y trouvèrent une position singulièrement fortifiée par la nature et par l'art, qu'ils semblaient avoir disposée ainsi auparavant pour quelque guerre intestine : on avait, en effet, abattu un grand nombre d'arbres et on en avait obstrué toutes les avenues. S'étant disséminés, ils lançaient des traits des sous-bois et nous interdisaient l'entrée de leurs retranchements. Mais les soldats de la septième légion, ayant formé la tortue et poussé une terrasse jusqu'aux retranchements, y prirent pied, et avec très peu de pertes, les délogèrent des bois. César défendit de les poursuivre plus loin, parce qu'il ne connaissait pas le pays et parce que une grande partie du jour étant déjà écoulé, il voulait en employer le reste à la fortification de son camp.

X. — Le lendemain matin, il partagea les fantassins et les cavaliers en trois corps et les envoya à la poursuite de l'ennemi. Ils avaient fait une assez longue route, et les derniers fuyards étaient déjà en vue, quand des cavaliers, envoyés par Quintus Atrius, vinrent annoncer à César que, la nuit précédente, il s'était élevé une très forte tempête, qui avait brisé et jeté à la côte presque tous les vaisseaux, car les ancres ni les cordages n'avaient pu résister et les matelots et les pilotes n'avaient pu soutenir l'impétuosité de la tempête : aussi les vaisseaux, heurtés les uns contre les autres, avaient-ils été très endommagés.

⁹⁰ Sans doute à Cantorbéry.

XI. — À cette nouvelle, César ordonne qu'on rappelle ses légions et ses cavaliers, et qu'elles cessent leur poursuite ; il revient lui-même voir ses navires, reconnaît de ses yeux que ce que les messagers et la lettre lui avaient annoncé est, dans l'ensemble, exact : Quarante navires environ étaient perdus, les autres pouvaient être réparés à force de travail. Il choisit des ouvriers dans les légions et en fait venir d'autres du continent. Il écrit à Labiénus de construire, avec les légions dont il dispose, le plus de navires qu'il pourrait de son côté, malgré la difficulté de l'entreprise et de la tâche, il trouve que ce qu'il y a de mieux à faire est de tirer tous les navires sur la plage et de les réunir au camp par une seule fortification. Il consume dix jours environ à ces travaux, sans que le soldat prenne, même la nuit, le moindre repos. Quand les navires sont mis à sec, et que le camp est remarquablement fortifié, il laisse pour garder les vaisseaux les mêmes troupes qu'auparavant, et retourne à l'endroit d'où il est parti. A son arrivée là, il trouve des troupes de Bretons déjà assez importantes qui s'y étaient rassemblées de toutes parts. Le commandement suprême et le soin de la guerre avaient été confiés d'un consentement unanimes, à Cassivellaune, dont le pays est séparé des états maritimes par un fleuve qu'on nomme Tamise, à quatre-vingt mille pas de la mer environ. Dans les temps antérieurs, il avait eu des guerres continuelles avec les autres états ; mais, épouvantés par notre arrivée, les Bretons lui avaient confié le commandement suprême de la guerre.

XII. — L'intérieur de la Bretagne est peuplé d'habitants qui se présentent, d'après une tradition orale, comme des indigènes ; la partie maritime, par des peuplades venues de Belgique pour piller et faire la guerre (elles sont presque toutes gardé le nom des états dont elles étaient originaires, lorsqu'elles vinrent dans le pays, les armes à la main, pour s'y fixer et cultiver le sol). L'île est immensément peuplée, les maisons y sont abondantes, presque semblables à celles de Gaulois, le bétail y est fort nombreux. Pour monnaie, on se sert de cuivre, de pièces d'or ⁹¹ ou de lingots de fer d'un poids déterminé. Les ré-

⁹¹ Les monnaies les plus anciennes trouvées en Grande-Bretagne sont, en effet, des pièces d'or.

gions du centre produisent de l'étain ⁹², les régions côtières du fer, mais en petite quantité ⁹³ ; le cuivre qu'ils emploient leur vient du dehors ⁹⁴. Il y a des arbres de toute espèce, comme en Gaule, à l'exception du hêtre et du sapin. Ils considèrent le lièvre, la poule et l'oie, comme une nourriture défendue ; ils en élèvent cependant, par goût et par forme d'amusement. Le climat est plus tempéré que celui de la gaule, et les froids y sont moins rigoureux.

XIII. — L'île a la forme d'un triangle, dont un côté fait face à la Gaule. Des deux angles de ce côté, l'un, vers le Cantium, où abordent presque tous les vaisseaux venant de Gaule, regarde l'orient ; l'autre, plus bas, est au midi. Ce côté à-a une étendue de cinq cent mille pas environ de cinq cent mille pas environ. Le second côté regarde l'Espagne et le couchant ⁹⁵ ; dans ces parages se trouve l'Hibernie, qui passe pour moitié moins grande que la Bretagne ; elle est à la même distance de la Bretagne que celle-ci de la Gaule. A mi-chemin est l'île qu'on appelle Mona ; on croit qu'il y a encore dans le voisinage plusieurs autres îles plus petites ⁹⁶, à propos desquelles certains auteurs écrivent que la nuit y dure trente jours de suite, à l'époque du solstice d'hiver. Nos enquêtes ne nous ont rien appris sur ce point, si ce n'est que nous voyions, par nos clepsydre, que les nuits y étaient plus courtes ⁹⁷ que sur le continent. La longueur de ce côté, si l'on en croit les auteurs, est de sept cents milles. Le troisième fait face au nord et n'a en regard aucune terre, si ce n'est, à son extrémité, la Germanie. La longueur de cette côte est estimée à huit cent mille pas. Ainsi l'île dans son ensemble a environ vingt fois cent mille pas de tour.

⁹² Erreur : les mines d'étain se trouvaient en Cornouailles, les îles Sorlingues, qui prolongent la presqu'île de Cornouailles, étaient nommées dans l'antiquité Cassitérides, « îles de l'étain ».

⁹³ Autre erreur : la Grande-Bretagne contient beaucoup de fer Il est vrai que les Bretons n'exploitaient que les mines superficielles.

⁹⁴ Sans doute les Bretons n'exploitaient-ils pas le cuivre de leur île.

⁹⁵ Erreur, due à la mauvaise orientation des anciennes cartes.

⁹⁶ Les Hébrides ? Les Orcades ? ou les îles situées le long de la côte, entre le canal du Nord et les Hébrides ?

⁹⁷ Les nuits les plus courtes duraient à Rome 9 heures, en Grande-Bretagne, 7 heures et demie.

XIV — De tous ces Bretons, les plus civilisés, de beaucoup, sont ceux qui habitent le Cantium, région toute matière et dont les mœurs ne diffèrent pas beaucoup de celles des gaulois. La plupart de ceux qui occupent l'intérieur ne sèment pas le blé ; ils vivent de lait et de viande, et sont vêtus de peaux. Tous les Bretons se teignent avec du pastel, ce qui leur donne une couleur azurée, et ajoute, dans les combats, à l'horreur de leur aspect. Ils portent leurs cheveux longs et se rasent toutes les parties du corps, à l'exception de la tête et de la lèvre supérieure. Ils se mettent à dix ou à douze pour avoir des femmes en commun, particulièrement les frères avec les frères et les pères avec les fils. Mais les enfants qui naissent de cette communauté sont censés appartenir à celui qui a introduit la mère, encore jeune fille, dans la maison.

XV. — Les cavaliers et les chars ennemis eurent un vif combat avec notre cavalerie ⁹⁸ ; cependant les nôtres eurent partout l'avantage et les repoussèrent dans les bois et sur les collines ; mais, après en avoir fait un grand carnage, ils les poursuivirent avec trop d'ardeur et perdirent quelques-uns des leurs. Quelque temps après, pendant que les nôtres ne se défiaient de rien et s'occupaient aux travaux du camp, tout à coup ils s'élancèrent de leurs forêts, fondirent sur ceux qui étaient de garde en avant du camp, et leur livrèrent un violent combat ; deux cohortes, les deux premières légions, furent envoyées à leur secours par César : elles prirent position en ne laissant entre elles qu'un très petit intervalle ; l'ennemi, les voyant étonnées de ce nouveau genre de combat, se précipita avec une extrême audace entre les deux cohortes et s'en tira sans dommage. Ce jour-là, Quintus Labérius Durus, tribun militaire, périt. On lance dans la bataille un plus grand nombre de cohortes ; l'ennemi est repoussé.

XVI. — Au cours de ce genre de combat, livré sous les yeux de tous et devant le camp, on comprit que nos soldats, chargés d'armes pesantes, ne pouvant poursuivre l'ennemi, s'il se retirait, et n'osant s'éloigner de leurs enseignes, étaient peu préparés à un tel adversaire ;

⁹⁸ C'est-à-dire, quand nous nous portions du camp de Cantorbéry à la rencontre de l'ennemi.

que le combat offrait aussi de grands dangers pour nos cavaliers, parce que le plus souvent les bretons feignaient de fuir, et, quand ils avaient un peu attiré les nôtres loin des légions, ils sautaient à bas de leurs chars et engageaient à pied un combat inégal. Ce système de combat de cavalerie offrait exactement le même danger pour le poursuivant et pour le poursuivi. Ajoutez à cela qu'ils ne combattaient jamais en masse, mais par troupes isolées, et à de grandes distances ; et qu'ils avaient des postes de réserve échelonnés, permettant de se replier successivement de l'un à l'autre et de remplacer les hommes fatigués par des réserves fraîches.

XVII. — Le jour suivant, les ennemis s'établirent loin du camp, sur les collines ; ils ne se montrèrent que par petits groupes et attaquèrent nos cavaliers avec moins de vigueur que la veille. Mais à midi, César ayant envoyé au fourrage trois légions et toute la cavalerie sous les ordres du lieutenant Caius Trébonius, ils fondirent soudain de toutes parts sur nos fourrageurs, au point de ne s'arrêter qu'à nos enseignes et à nos légions. Les nôtres, tombant sur eux avec vigueur, les repoussèrent, et ne cessèrent de les poursuivre qu'au moment où nos cavaliers, forts du secours des légions qu'ils voyaient derrière eux, les chargèrent et en massacrèrent un grand nombre, sans leur laisser le temps de se rallier, de s'arrêter ou de sauter à bas des chars. Cette déroute entraîne aussitôt le départ des forces auxiliaires, qui étaient venues de tous les côtés, et jamais plus depuis ce moment les ennemis ne nous livrèrent bataille avec l'ensemble de leurs forces.

XVIII. — César, mis au courant de leur plan, conduisit son armée vers la tamise sur le territoire de Cassivellaune ⁹⁹ ; ce fleuve n'est guéable qu'en un seul endroit, et non sans peine. Arrivé là, il aperçut des forces ennemis considérables rangées sur l'autre rive ; la rive était d'ailleurs défendue par une palissade de pieux pointus, et des pieux de même genre étaient enfoncés dans le lit du fleuve et recouverts par l'eau. Averti par des prisonniers et des transfuges, César envoya en avant la cavalerie et le fit suivre de près par les légions. Les soldats s'élançèrent avec tant de rapidité et d'impétuosité, quoiqu'ils

⁹⁹ Que bordait au sud la Tamise.

n'eussent que la tête hors de l'eau, que l'ennemi ne put soutenir le choc des légions et des cavaliers, abandonné les rives du fleuve et prit la fuite.

XIX. — Cassivellaune, comme nous l'avons indiqué plus haut, abandonnant tout espoir de nos vaincre en bataille rangée, avait renvoyé la plus grande partie de ses troupes et ne gardait que quatre mille essédaires environ avec lesquels il observait nos marches ; il se tenait un peu à l'écart de la route, se cachait dans des endroits inextricables et boisés, et, là où il savait que nous allions passer, poussait bêtes et gens des champs dans les forêts. Quand notre cavalerie se répandait un peu trop loin dans la campagne pour piller et dévaster, il lançait ses essédaires hors des bois par toutes les routes et tous les sentiers et engageait une action au grand péril de nos cavaliers que cette crainte empêchait de s'aventurer plus loin. Il ne restait à César d'autre parti que d'interdire de trop s'éloigner de la colonne légionnaire, et de nuire seulement à l'ennemi en dévastant les campagnes et en allumant des incendies pour autant que la fatigue et la marche rendaient la chose possible aux soldats légionnaires.

XX. — Cependant les Trinobantes, qui étaient peut-être l'état le plus puissant de ces contrées, envoient des députés à César. C'étaient les compatriotes du jeune Mandubracius, qui s'était attaché à César et était venu le trouver sur le continent ; son père avait exercé la royauté dans cet état, et avait été tué par Cassivellaune ; lui-même n'avait évité la mort que par la fuite. Ils promettent donc à César de se soumettre à lui et d'obéir à ses ordres. Ils lui demandent de protéger Mandubracius contre les violences de Cassivellaune, et de l'envoyer dans leur état pour qu'il devînt leur chef et leur souverain. César exige d'eux quarante otages et du blé pour l'armée, et il leur envoie Mandubracius. Ils exécutèrent rapidement les ordres de César, lui envoyèrent le nombre d'otages demandé et du blé.

XXI. — Voyant les Trinobantes défendus et mis à l'abri de toute injure de la part des soldats, les Cénimagnes, les Ségontiaques, les

Ancalites ¹⁰⁰, Les Binroques et les Casses envient des ambassades et se soumettent à César. Il apprend d'eux que la place forte de Cassivellaune ¹⁰¹ n'est pas très éloignée, qu'elle est défendue par des marais et des bois et qu'un assez grand nombre d'hommes et de bestiaux s'y trouve rassemblé. Les Bretons appellent place forte une forêt peu praticable, défendue par un retranchement et un fossé, qui leur sert de retraite habituelle contre les incursions de leurs ennemis. Il y mène ses légions, trouve une position remarquablement défendue par la nature et par l'art ; cependant il l'attaque de deux côtés. Les ennemis opposèrent d'abord quelque résistance, puis ne supportèrent pas l'impétuosité de nos soldats et s'enfuirent par un autre côté de la place. On y trouva une grande quantité de bétail, et beaucoup de fuyards pris ou tués.

XXII. — Tandis que ces événements se déroulent en ces lieux, Cassivellaune envoie dans le Cantium, qui est, comme nous l'avons indiqué plus haut, sur les bords de la mer, et que commandent quatre rois : Cingétorix, Carvilius, Taximagule et Ségovax, des messagers avec l'ordre d'assembler toutes les troupes et d'assaillir et attaquer à l'improviste le camp des vaisseaux. Quand ils y vinrent, les nôtres firent une sortie, en tuèrent un grand nombre, prirent même un chef noble, Lugotorix, et rentrèrent sans perte dans le camp. A la nouvelle de ce combat, Cassivellaune, découragé par tant de pertes, voyant la dévastation de son pays et accablé surtout par la défection des états, envoie des députés à César, par l'entremise de l'Atrébate Comnius, pour traiter de sa reddition. César, qui avait décidé de passer l'hiver sur le continent, à cause des mouvements soudains qui pouvaient se produire en Gaule, voyant que l'été approchait de sa fin et que l'ennemi pouvait facilement traîner l'affaire en longueur, exige des otages et fixe le tribut que la Bretagne paierait chaque année au peuple romain ; il interdit formellement à Cassivellaune de faire la guerre à Mandubracius et aux Trinobantes.

¹⁰⁰ Le nom des Ségontiaques se retrouve sur les monnaies. Les autres sont inconnus par ailleurs.

¹⁰¹ Sans doute Vêrulanium.

XXIII. — Après avoir reçu les otages, il ramène son armée au bord de la mer, et trouve les vaisseaux réparés. Il les fait mettre à l'eau, et, comme il avait un grand nombre de prisonniers et que plusieurs vaisseaux avaient péri dans la tempête, il décide de ramener son armée en deux traversées ¹⁰². Et la chance voulut que de tant de navires et sur tant de traversées, ni cette année, ni la précédente, aucun des vaisseaux qui portaient des soldats ne périt ; mais de ceux qui lui étaient renvoyés à vide du continent, après avoir déposé à terre les soldats de la première traversée, ou des soixante navires que Labiénus avait fait construire après le départ de l'expédition, très peu arrivèrent à destination ; presque tous furent rejetés à la côte. Après les avoir attendus en vain pendant un bon moment, César, craignant d'être empêché de naviguer par la saison, car on approchait de l'équinoxe, fut contraint d'entasser ses soldats plus à l'étroit, et profitant d'un grand calme qui suivit, il leva l'ancre au début de la seconde veille et atteignit la terre au point du jour, sans avoir perdu un seul vaisseau.

XXIV. — Il fit mettre les navires à sec, et tint l'assemblée des Gaulois à Samarobrive ; comme la récolte de cette année avait été peu abondante à cause de la sécheresse, il fut contraint d'organiser l'hivernage de son armée autrement que les années précédentes et de répartir ses légions dans un plus grand nombre d'états : il en envoya une chez les Morins, sous les ordres du lieutenant Caius Fabius ; une autre chez les Nerviens, avec Quintus Cicéron ; une troisième chez les Ésuviens avec Lucius Roscius, à la frontière des Trévires, avec Titus Labiénus ; il en plaça trois chez les Bellovaques, sous le commandement du questeur Marcus Crassus et des lieutenants Lucius Munatius Plancus et Caius Trébonius. Il envoya une légion, celle qu'il avait levée tout récemment ¹⁰³ au delà du Pô, et cinq cohortes chez les Éburons dont la plus grande partie habite entre la Meuse et le Rhin et qui étaient gouvernées par Ambiorix et Catuvolcus. Ces soldats furent placés sous les ordres des lieutenants Quintus Titurius Sabinus et Lucius Aurunculéius Cotta. En distribuant ainsi les légions, César crut pouvoir remédier très facilement à la disette de blé. Et d'ailleurs les quartiers d'hiver de toutes ces légions, sauf celle que Lucius Raci

¹⁰² La première eut lieu à la fin d'août, la seconde vers la mi-septembre.

¹⁰³ En 57, cf. livre II chap. II.

avait été chargé de conduire dans une région très pacifiée et très tranquille, étaient contenus dans un espace de cent mille pas. César résolut de rester en Gaule jusqu'à ce qu'il sût les légions bien établies et leurs quartiers d'hiver fortifiés.

XXV. — Il y avait chez les Carnutes un homme de haute naissance, Tasgétius, dont les ancêtres avaient exercé la royauté dans leur état. César, en récompense de sa valeur et de son dévouement, car dans toutes les guerres il avait trouvé chez lui une assistance unique, lui avait rendu le rang de ses aïeux. Il régnait depuis trois ans, lorsque ses ennemis l'assassinèrent en secret, encouragés d'ailleurs ouvertement par un grand nombre de leurs concitoyens. On apprend la chose à César. Craignant, en raison du nombre des coupables, que leur influence n'amenât la défection de leur état, il ordonne à Lucius Plancus de partir rapidement de la Belgique avec sa légion pour aller hiverner chez les Carnutes et d'arrêter et de lui envoyer ceux qu'il saurait avoir trempé dans le meurtre de Tasgétius. Sur ces entrefaites tous ceux à qui il avait confié les légions lui firent savoir qu'on était arrivé dans les quartiers d'hiver et qu'on avait fortifié les camps.

XXVI. — Il y avait quinze jours environ qu'on était arrivé dans les quartiers d'hiver, quand commença une révolte soudaine et une défection provoquées par Ambiorix et Vatuvolcus ; ces rois, qui d'abord étaient venus aux frontières de leur pays se mettre à la disposition de Sabinus et de Cotta et qui leur avaient fait porter du blé à leurs quartiers d'hiver, sollicités depuis par des envoyés du Trévire Inutiomare, soulevèrent leurs sujets, tombèrent tout d'un coup sur nos ravitailleurs en bois et vinrent en grand nombre attaquer le camp. Les nôtres prirent rapidement leurs armes et montèrent au t-retranchement, tandis que les cavaliers espagnols, sortant par une porte, livraient avec succès un combat de cavalerie ; les ennemis, désespérant de vaincre, retirèrent leurs troupes ; puis, poussant de grands cris, selon leur coutume, ils demandèrent que quelqu'un des nôtres s'avancât pour les pourparlers ; ils avaient à nous faire certaines communications qui nous intéressaient en commun et qu'ils croyaient de nature à apaiser le conflit.

XXVII. — On leur envoie pour conférer Caius Arpinéius, chevalier romain, ami de Quintus Titurius, et un certain Quintus Junius, Espagnol, qui avait eu déjà plusieurs missions de César auprès d'Ambiorix. Ambiorix leur tint le langage suivant : « Il reconnaissait qu'il devait beaucoup à César pour ses bienfaits ; c'était grâce à lui qu'il avait été délivré du tribut qu'il payait habituellement aux Atuatuques, ses voisins ; et c'était César qui lui avait rendu son fils et le fils de son frère, qui envoyés en otages aux Atuatuques avaient été retenus dans la servitude et dans les chaînes. Quant à l'attaque du camp, il n'avait pas agi de son propre avis ni de sa propre volonté, mais sous la contrainte de son état, son pouvoir étant ainsi fait que la multitude n'avait pas moins de droit sur lui que lui-même sur la multitude. L'état, d'ailleurs, n'avait pris les armes que dans l'impossibilité de résister à la conjuration soudaine des Gaulois. Sa faiblesse même en était la preuve, car il n'était pas assez dénué d'expérience pour se croire capable de battre le peuple romain avec ses seules forces. Mais le complot était commun à toute la Gaule. Tous les quartiers d'hiver de César devaient être attaqués ce jour même, afin qu'une légion ne pût secourir l'autre. Il n'était pas facile à des Gaulois de dire non à d'autres Gaulois, surtout lorsqu'il s'agissait de recouvrer la liberté commune. Puisqu'il avait répondu patriotiquement à leur appel, il allait, maintenant s'acquitter de ce qu'il devait à César, et il avertissait, il suppliait Titurius, au nom de l'hospitalité, de pourvoir à son salut et à celui de ses soldats. Une forte troupe de Germains mercenaires avait passé le Rhin et serait là dans deux jours. A eux de décider s'ils voulaient, avant que les peuples voisins s'en aperçussent, faire sortir leurs soldats de leurs quartiers d'hiver et les conduire soit à Cicéron, soit à Labiénus, dont l'un est à environ cinquante mille pas, l'autre un peu plus loin ¹⁰⁴. Pur lui, il promettait, et sous la foi du serment, de leur donner libre passage sur son territoire. Ce que faisant, il servait son pays, que le départ des troupes soulagerait, et il reconnaissait les bienfaits de César. » Ayant tenu ce discours, Ambiorix se retire.

¹⁰⁴ Le camp de Sabinus était à Atuatuca, près de Tongres, celui de Cicéron sans doute à Binche, sur la Sambre, bien qu'il y ait non pas cinquante milles, mais plus de soixante milles, entre Tongres et Binche.

XXVIII. — Arpinéius et Junius rapportent aux lieutenants ce qu'ils ont entendu. Un changement si subit les troubla ; quoique l'avis leur vînt d'un ennemi, ils ne crurent pas devoir le négliger. Ce qui les frappait le plus, c'est qu'il n'était guère croyable qu'un état obscur et faible, tel que les Éburons, eût osé de lui-même faire la guerre au peuple romain. Ils portent donc l'affaire devant le conseil : une vive discussion s'élève. Lucius Aurunculéius, et avec lui plusieurs tribuns et centurions de la première cohorte, étaient d'avis « qu'il ne fallait rien faire à l'aveuglette ni quitter les quartiers d'hiver sans l'ordre de César. » Ils montraient « qu'on pouvait résister aux Germains, si nombreux qu'ils fussent, dans un camp retranché : la preuve en est qu'ils avaient fort bien résisté à un premier assaut de l'ennemi, et en lui infligeant même de grandes pertes ; le blé ne manquait pas, et avant d'en être là, il leur viendrait des secours des quartiers les plus proches ou de César ; enfin, était-il rien de plus léger ni de plus honteux que de se déterminer, dans des circonstances aussi graves, d'après l'avis de l'ennemi ? »

XXIX. — Mais Titurius se récriait « qu'il serait trop tard pour agir, lorsque les renforts des Germains auraient accru les troupes de l'ennemi, ou qu'il serait arrivé quelque malheur dans les quartiers voisins. On n'avait qu'une brève occasion de se décider. César était sans doute parti pour l'Italie : autrement les Carnutes n'auraient pas pris le parti d'assassiner Tasgétius, et les Éburons, s'il était en Gaule, ne seraient pas venus attaquer notre camp avec un tel mépris. Il considérait l'avis en lui-même, et non l'ennemi qui le donnait : le Rhin était tout proche ; les Germains éprouvaient un vif ressentiment de la mort d'Arioviste et de nos précédentes victoires ; la Gaule était en feu, de s'être vue après tant d'humiliation réduite à supporter le joug du peuple romain, et dépouillée de sa gloire militaire d'autrefois. Enfin, qui pourrait croire qu'Ambiorix en fût à craindre, on rejoindrait sans risque la plus proche légion ; si la Gaule entière était d'accord avec les Germains, il n'y avait de salut que dans la promptitude. À quoi aboutirait l'avis de Cotta et de ceux qui pensaient comme lui ? Sinon à un danger immédiat, du moins à un long siège avec la menace de la famine. »

XXX. — Après qu'on eut ainsi disputé dans les deux sens, comme Cotta et les centurions de la première cohorte résistaient énergiquement : « Eh bien ! soit, dit Sabinus, puisque vous le voulez ! » et élevant la voix pour être entendu des soldats : « Je ne suis pas celui de vous, dit-il, qui craint le plus la mort ; ceux-là jugeront sainement, et s'il arrive quelque malheur, ils t'en demanderont raison ; tandis que, si tu le voulais, réunis dans deux jours aux quartiers voisins, ils soutiendraient en commun avec les autres les chances de la guerre, au lieu de rester abandonnés, relégués loin des autres, pour périr par le fer ou la faim. »

XXXI. — On se lève pour sortir du conseil ; on se presse autour des deux lieutenants, on les supplie de ne pas rendre la situation périlleuse par leur division et leur entêtement ; la situation était facile, soit qu'on restât, soit qu'on partît, à la condition que tout le monde fût d'accord ; mais, dans la discussion, il n'était point de salut en vue. La discussion se prolonge jusqu'au milieu de la nuit. Enfin Cotta, très ému, se rend ; l'avis de Sabinus prévaut ; on annonce qu'on partira au point du jour. Le reste de la nuit se passe à veiller, chaque soldat cherchant dans ce qui lui appartient ce qu'il peut emporter, ce qu'il est obligé de laisser de son installation d'hiver. On fait tout ce qu'on peut imaginer pour qu'on ne s'en aille pas au matin sans péril, et pour que le danger soit encore accru de la fatigue des soldats et de leur insomnie. On quitte le camp à la pointe du jour avec autant de sécurité que si l'avis d'Ambiorix eût été donné non par un ennemi mais par l'ami le meilleur. L'armée formait une très longue colonne avec de nombreux bagages.

XXXII. — Mais les ennemis, quand l'agitation nocturne et les villes de nos soldats les eurent renseignés sur leur départ, dressèrent une double embuscade dans les bois, en un lieu favorable et couvert, à deux mille pas environ, et ils y attendirent l'arrivée des Romains ; quand la plus grande partie de la colonne se fut engagée dans une grande vallée très profonde ¹⁰⁵, ils se montrèrent soudain des deux côtés de cette vallée, tombèrent sur notre arrière-garde, empêchèrent notre

¹⁰⁵ La vallée du Geer.

avant-garde de monter et nous acculèrent au combat dans une position très défavorable.

XXXIII. — Alors seulement Titurius, en chef qui n'avait rien prévu, se démène, court de tous les côtés, et dispose les cohortes ; mais cela même avec hésitation, et d'une manière qui laisse voir que tout lui manque d'un coup, comme il arrive presque toujours à ceux qui sont forcés de prendre un parti au moment même de l'action. Mais Cotta, qui avait pensé qu'une pareille surprise était possible au cours de la marche, et qui, n'oubliait rien pour le salut commun et remplissait à la fois le devoir d'un général en interpellant et exhortant les soldats, et celui d'un soldat en combattant. Comme la longueur de la colonne permettait mal aux lieutenants de tout faire par eux-mêmes et de pourvoir à ce qui s'imposait en chaque endroit, ils firent donner l'ordre d'abandonner les bagages et de se former en cercle. Cette résolution, bien qu'elle ne soit pas répréhensible dans un cas de ce genre, eut cependant un effet fâcheux : en même temps qu'elle diminua la confiance de nos soldats, elle ranima l'ardeur combattive des ennemis, car il semblait qu'un tel parti ne pouvait être dicté que par la crainte et le désespoir. Elle fut la cause, en outre, ce qui était inévitable, que partout les soldats quittaient les enseignes pour courir aux bagages et en tirer ce qu'ils avaient de plus précieux ; on n'entendait que des cris et des gémissements.

XXXIV. — Les Barbares, au contraire, ne manquèrent pas de jugement : leurs chefs firent annoncer sur toute la ligne de bataille qu'aucun n'eût à quitter son rang ; que tout ce que les Romains laisseraient serai leur butin et leur était réservé ; qu'ils devaient donc n'avoir en vue que la victoire. Les nôtres, bien qu'abandonnés de leur chef et de la fortune, plaçaient tout leur espoir de salut dans leur courage, et chaque fois qu'une cohorte s'élançait, un grand nombre d'ennemis tombait de ce côté. Ambiorix, s'en étant perçu, fait donner l'ordre aux siens de lancer leurs traits sans approcher, et de céder sur le point où les Romains feraient une charge ; la légèreté de leurs armes et leur entraînement quotidien devaient les préserver du péril ; on ne poursuivrait l'ennemi que quand il se replierait sur ses enseignes.

XXXV. — Cet ordre fut très soigneusement observé : chaque fois que quelque cohorte sortait du cercle et faisait une charge, les ennemis s'enfuyaient à toute vitesse. Cependant le côté vide était forcément découvert, et le flanc droit dégarni recevait des traits. Voulait-elle, au contraire, tenir sa position, sa valeur devenait inutile, et les soldats, pressés les uns contre les autres, ne pouvaient éviter les traits lancés par une si grande multitude. Toutefois, malgré tous ces désavantages, nos soldats couverts de blessures, résistaient encore : une grande partie de la journée s'était écoulée, et le combat avait duré depuis le point du jour jusqu'à la huitième heure, sans qu'un eût rien fait qui fût indigne, mais alors Titus Balventius, qui, l'année précédente, avait été primipile, homme brave et fort écouté, a les deux cuisses traversées d'une tragule ; Quintius Lucanius, officier du même grade, est tué en combattant avec une extrême bravoure pour secourir son fils enveloppé ; le lieutenant Lucius Cotta, en exhortant toutes les cohortes et les centuries mêmes, est atteint par une balle de fronde en plein visage.

XXXVI. — Bouleversé par ces événements, Quintus Titurius, ayant aperçu au loin Ambiorix qui exhortait ses troupes, lui envoie son interprète, Cnéius Pompée, pour le prier de l'épargner, lui et ses soldats. Aux premiers mots du messager, Ambiorix répondit « que si Titurius voulait conférer avec lui, il le pouvait ; qu'il espérait pouvoir obtenir de ses soldats que la vie fût laissée aux soldats ; qu'aucun mal ne lui serait à lui-même, et qu'il en donnait sa parole ». Titurius fait part de cette réponse à Cotta, blessé, et lui propose de quitter, s'il lui plaît, le combat, pour conférer tous deux avec Ambiorix : « il espérait qu'on pourrait obtenir de lui la vie sauve pour eux et les soldats ». Cotta déclare qu'il ne se rendra pas près d'un ennemi en armes, et persiste dans ce refus.

XXXVII. Sabinus ordonne aux tribuns militaires qu'il avait pour l'instant autour de lui et aux centurions de la première cohorte de le suivre ; s'étant avancé près d'Ambiorix, il reçoit l'ordre de mettre bas les armes ; il obéit et ordonne aux siens de faire de même. Tandis qu'ils discutent entre eux les conditions et qu'Ambiorix traîne exprès l'entretien en longueur, Sabinus est peu à peu enveloppé, et mis à mort. Alors suivant leur habitude, ils crient victoire, poussent des hur-

lements, s'élancent sur les nôtres et mettent le désordre dans leurs rangs. Là Lucius Cotta trouve la mort en combattant, avec la plus grande partie de ses soldats ; ceux qui restent se replient dans le camp, d'où ils étaient partis. L'un d'entre eux, le porte-aigle Lucius Pétrousidius, pressé par une foule d'ennemis, jette l'aigle à l'intérieur du retranchement et se fait tuer devant le camp en combattant avec le plus grand courage. Jusqu'à la nuit ils soutiennent péniblement l'assaut ; à la nuit, désespérant de leur salut, ils se tuent eux-mêmes jusqu'au dernier. Un petit nombre, échappés du combat, par des chemins incertains à travers les bois, parviennent aux quartiers d'hiver du lieutenant Titus Labiénus, et l'informent de ce qui s'est passé.

XXXVIII. — Enflé de cette victoire, Ambiorix part aussitôt avec sa cavalerie chez les Atuatuques, qui étaient les voisins de son royaume ; il marche nuit et jour sans s'arrêter, en se faisant suivre de près par l'infanterie. Il annonce l'événement, soulève les Atuatuques, arrive le lendemain chez les Nerviens, les exhorte à ne point perdre l'occasion de s'affranchir à jamais et de se venger des Romains qui leur ont fait violence ¹⁰⁶ ; il leur apprend que deux lieutenants ont été tués et qu'une grande partie de l'armée a péri ; qu'il n'est pas compliqué de tomber soudain sur la légion qui hiverne avec Cicéron et de la massacrer. Il leur promet son aide pour ce coup de main. Ce discours persuade aisément les Nerviens.

XXXIX. — Aussi envoient-ils sur-le-champ des messagers aux Centrons, aux Grudiens, aux Lévaques, aux Pleumoxiens, aux Geidumnes, qui sont tous sous leur dépendance ; ils rassemblent le plus de troupes qu'ils peuvent et volent à l'improviste au camp de Cicéron, avant que la nouvelle de la mort de Titurius lui soit parvenue. Il lui arriva à lui aussi, ce qui était inévitable, que plusieurs soldats, qui s'étaient éparpillés dans les forêts pour y chercher du bois et des fascines, furent surpris par l'arrivée soudaine des cavaliers. On les enveloppe, et, en masse, Éburons, Nerviens, Atuatuques ainsi que des alliés et auxiliaires de tous ces peuples, commencent l'attaque de la légion. Les nôtres courent vite aux armes, montent sur le retranchement.

¹⁰⁶ Allusion à la défaite de 57 ; cf livre II, chap. XIX-XXVIII.

Ce fut une rude journée, car les ennemis plaçaient tout leur espoir dans leur vitesse, et se flattaient, après cette victoire, d'être perpétuellement vainqueurs à l'avenir.

XL. — Cicéron envoie immédiatement une lettre à César, et promet de grandes récompenses aux courriers s'ils font parvenir sa lettre. Mais tous les chemins sont gardés et les messagers sont arrêtés. Pendant la nuit, avec le bois qu'on avait apporté pour fortifier le camp, on élève pas moins de cent vingt tours avec une rapidité incroyable ; on achève ce qui semblait manquer aux ouvrages de défense. Le lendemain, les ennemis, avec des forces beaucoup plus nombreuses, donnent l'assaut au camp et comblent le fossé. De notre côté, on oppose la même résistance que la veille. On travaille la nuit sans relâche ; les malades, les blessés ne prennent aucun repos ; on prépare nuitamment tout ce qu'il faut pour la défense du lendemain ; on durcit au feu et on affine un grand nombre de pieux, on fabrique une grande quantité de javelots propres à être lacés du haut des remparts ; on garnit les tours de plates-formes ; on munit le rempart de créneaux et de clayons. Cicéron lui-même, malgré sa santé très délicate, ne s'accordait même pas le repos de la nuit, au point que ses soldats, l'entourent de leurs instances, le forçaient à se ménager.

XLI. — Alors les chefs des Nerviens et les principaux de cet état, qui avaient quelque accès auprès de Cicéron et quelque prétexte à son amitié, lui disent qu'ils désirent une entrevue avec lui. L'ayant obtenue, ils font les mêmes déclarations qu'Ambiorix avait faites à Titrius, disant que toute la Gaule était en armes, que les Germains avaient passé le Rhin, que les quartiers d'hiver de César et de ses lieutenants étaient assiégés. Ils font même allusion à la mort de Sabinus, et font parade d'Ambiorix pour faire de leurs paroles. « Ce serait, disent-ils, une allusion que de compter sur le secours de légions qui désespèrent de leur propre salut. Au reste, loin d'avoir aucune intention fâcheuse à l'égard de Cicéron et du peuple romain, ils ne leur demandent autre chose que de quitter leurs quartiers d'hiver et de ne pas voir s'en planter l'habitude : ils pouvaient sortir du camp en toute sûreté et partir sans crainte du côté qu'ils voudraient. Cicéron ne répondit que ces seuls mots : « Ce n'était point l'usage du peuple romain d'accepter

aucune condition d'un ennemi armée ; s'ils voulaient mettre bas les armes, ils pourraient, avec son aide, envoyer des députés à César ; il espérait qu'ils obtiendraient de sa justice ce qu'ils demandaient. »

XLII. — Déçus dans leur espoir, les Nerviens entourent les quartiers d'hiver d'un rempart de dix pieds de haut et d'un fossé large de quinze. Ils avaient appris ces travaux aux contacts de nos troupes dans les années précédentes et profitaient des leçons que leur donnaient quelques prisonniers de notre armée. Mais, ne disposant pas des outils nécessaires, ils étaient réduits à couper les mottes de gazon avec leurs épées, à porter la terre dans leurs mains ou dans les pans de leurs saies. On put, par cet ouvrage, voir qu'el était leur nombre, puisqu'en moins de trois heures, ils achèvent une ligne de retranchement qui avait quinze mille pas de tour. Les jours suivants, ils entreprirent d'élever des tours à la hauteur du rempart et de faire des faux et des tortues, d'après les leçons des mêmes prisonniers.

XLIII. — Le septième jour du siège, un grand vent s'étant élevé, ils se mirent à lancer sur les maisons, qui, selon l'usage gaulois, étaient couvertes de chaume, des balles de frondes brûlantes faites d'une argile fusible et des javelots enflammés. Les maisons eurent vite pris feu, et la violence des vents dispersa ce feu sur tous les points du camp. Les ennemis poussant une immense clameur, comme qu'ils eussent déjà obtenu la victoire, se mirent à pousser les tours et les tortues et à escalader le rempart. Mais tels furent le courage et la présence d'esprit de nos soldats que, chauffés de partout par la flamme, accablés d'une grêle de trait formidable, sachant que tous leurs bagages et tous leurs biens brûlaient, personne ne quitta le rempart pour aller ailleurs, ni ne songea même à retourner la tête, et que tous alors combattirent avec l'ardeur la plus grande et la plus grande bravoure. Ce fut la journée de beaucoup la plus dure pour les nôtres ; mais elle eut aussi ce résultat, qu'un très grand nombre d'ennemis y fut blessé ou tué, car, entassé au pied même du rempart, les derniers venus gênaient les premiers dans leur retraite. L'incendie s'étant un peu apaisé et, en un certain point, une tour ayant été poussée jusqu'au rempart, les centurions de la troisième cohorte, qui se tenaient sur ce point l'abandonnèrent et firent circuler leurs hommes ; puis, appelant les

ennemis du geste et de la voix, ils les invitèrent à entrer s'ils le voulaient : mais aucun n'osa s'avancer. Alors, de toutes parts, on les cribla de pierres ; ils furent chassés dans un grand désordre, et la tour fut brûlée.

XLIV. — Il y avait dans cette légion deux centurions de la plus grande bravoure, qui approchaient déjà des premiers grades, Titus Pulio et Lucius Véronus. C'était entre eux une perpétuelle rivalité à qui passerait avant l'autre, et chaque année, ils se disputaient l'avancement avec beaucoup d'animosité. Pulio, au moment où l'on se battait avec le plus d'ardeur près des remparts : « Qu'attends-tu, dit-il, Véronus. Quel avancement espères-tu donc pour récompenser ta valeur ? Voici le jour qui va décider entre nous. » A ces mots, il s'avança en dehors des retranchements, et voyant où la ligne ennemie est la plus épaisse, il y fonce. Véronus ne reste pas davantage derrière le rempart, mais, craignant de passer pour moins brave, il suit de près son rival. Quand il n'est plus qu'à peu de distance de l'ennemi, Pulio lance son javelot en transperce un Gaulois qui s'était avancé à sa rencontre : blessé à mort, les ennemis le couvrent de leurs boucliers, lancent à la fois leurs traits contre Pulio, l'empêchant de s'avancer. Son bouclier est transpercé d'un trait, dont le fer reste dans le baudrier ; le même coup détourne le fourreau et arrête sa main droite qui cherche à tirer l'épée ; embarrassé, les ennemis l'enveloppent. Son rival Véronus accourt et vient l'aider. Aussitôt toute la multitude des ennemis se tourne contre lui et laisse Pulio, qu'ils croient percé de part en part par le javelot. Véronus, l'épée à la main, leur fait front et lutte corps à corps ; il en tue un , écarte un peu les autres ; mais, se laissant trop aller à son ardeur, il se jette dans un creux et tombe. C'est à son tour d'être enveloppé, mais Pulio lui porte secours, et tous deux sains et saufs, après avoir tué beaucoup d'ennemis et s'être couverts de gloire, font leur entrée dans le camp. La fortune dans cette lutte de deux rivaux, se plut à balancer leur succès : chacun d'eux porta secours à l'autre et lui sauva la vie, sans qu'on pût décider qui des deux fut le plus brave.

XLV. — De jour en jour le siège devenait plus pénible et plus rude, d'autant qu'une grande partie des soldats étant épuisés par leurs

blessures, on en était réduit à bien peu de défenseurs. Et de jour en jour, Cicéron dépêchait à César plus de lettres et de courriers, mais la plupart étaient arrêtés, et, sous les yeux de nos soldats, mis à mort par mille supplices. Il y avait dans le camp un Nervien, du nom de Vertico, homme de bonne naissance, qui, dès le commencement du siège, était venu en transfuge auprès de Cicéron et lui avait juré fidélité. Il décide un de ses esclaves, par l'espoir de la liberté et de grandes récompenses, à porter une lettre à César. L'homme l'emporta attachée à son javelot ; Gaulois lui-même, il passe au milieu des Gaulois sans éveiller de soupçon, parvient auprès de César et lui apprend les dangers que courent Cicéron et sa légion.

XLVI. — César, ayant reçu la lettre vers la onzième heure du jour ¹⁰⁷, envoie aussitôt un courrier chez les Bellovaques au questeur Marcus Crassus, dont les quartiers d'hiver étaient éloignés de vingt-cinq milles. Il donne à la légion l'ordre de partir au milieu de la nuit et de venir le rejoindre rapidement. Crassus sortit du camp avec le courrier. Un autre est envoyé au lieutenant Caius Fabius, pour l'avertir de mener sa légion dans le pays des Antrébates, par où César savait qu'il lui fallait passer. Il écrit à Labiénus de venir avec sa légion à la frontière des Nerviens, s'il pouvait le faire sans rien compromettre. César ne croit pas devoir attendre le reste de l'armée, qui était un peu plus éloigné ; il réunit, comme cavaliers, quatre cents hommes environ qu'il tire des quartiers voisins.

XLVII. — Vers la troisième heure, averti par ses éclaireurs de l'arrivée de Crassus, il avance ce même jour de vingt mille pas. Il donne à Crassus le commandement de Samarobrive, et lui attribue sa légion, car il laissait là les bagages de l'armée, les otages fournis par les états, les registres, et tout le blé qu'il y avait fait transporter pour y passer l'hiver. Fabius, selon l'ordre qu'il avait reçu, le rejoint sur la route avec sa légion, sans trop de retard. Labiénus, il craignit, si son départ ressemblait à une fuite, de ne pouvoir soutenir l'assaut de ses ennemis, d'autant qu'il les savait tout transportés de leur récente victoire. Il répond donc à César par une lettre où il lui dit quel danger il

¹⁰⁷ C'est-à-dire vers 15 h. 30 : on était alors à la fin d'octobre.

courrait à faire sortir sa légion du camp ; il lui raconte en détail ce qui s'est passé chez les Éburins ; il lui apprend que toutes les forces de cavalerie et d'infanterie des Trévires se sont établies à trois mille pas de son camp.

XLVIII. — César approuva ses vues, et, quoique réduit des trois légions qu'il avait espérées à deux, il n'en mettait pas moins sa seule chance de salut dans une action rapide. Il gagne donc à grandes journées ¹⁰⁸ le pays des Nerviens. Là il apprend par des prisonniers ce qui se passe chez Cicéron et combien sa situation est périlleuse. Il décide alors un cavalier gaulois, par de grandes récompenses, à porter une lettre à Cicéron. Cette lettre qu'il envoie est écrite en caractères grecs, afin que l'ennemi, s'il l'intercepte, ne connaisse pas nos projets. Dans le cas où il ne pourrait arriver jusqu'à Cicéron, ce cavalier a l'ordre d'attacher la lettre à la courroie de sa tragule et de la lancer à l'intérieur des fortifications. Dans sa lettre, il écrit qu'il est parti avec ses légions et qu'il sera bientôt là ; il exhorte Cicéron à conserver tout son courage. Le Gaulois, craignant le péril, lance sa tragule, selon les instructions qu'il avait reçues. Le trait se fixa par hasard dans une tour, où il resta deux jours sans être remarqué ; le troisième jour, un soldat l'aperçoit, l'enlève, le porte à Cicéron, qui lit la lettre et en donne lecture devant ses troupes, chez lui elle excite la joie la plus vive. On aperçoit alors au loin des fumées d'incendies : on n'eut plus aucun doute sur l'approche des légions.

XLIX. — Les Gaulois, mis au courant par leurs éclaireurs, lèvent le siège et marchent au-devant de César avec toutes leurs troupes : elles étaient d'environ soixante mille hommes d'armes. Cicéron, grâce à ce même Vertico, dont il a été question plus haut, trouve un Gaulois pour porter une lettre à César ; il l'avertit de prendre des précautions et de faire vite. Il annonce dans sa lettre que l'ennemi l'a quitté et a tourné toutes ses forces contre lui. Cette lettre fut apportée à César vers le milieu de la nuit : il en fait part à ses soldats et les exhorte au combat. Le lendemain, au point du jour, il lève le camp, et, après s'être avancé d'environ quatre mille pas, il aperçoit la multitude des

¹⁰⁸ En suivant la grand-route d'Amiens à Charleroi.

ennemis au delà d'une vallée traversée d'un cours d'eau ¹⁰⁹. C'était s'exposer à un grand danger que de livrer bataille, sur une position défavorable, à des forces si nombreuses. D'ailleurs, puisqu'il savait Cicéron délivré de son siège, il pouvait en toute tranquillité ralentir son action : il s'arrêta donc et choisit, pour y fortifier son camp, la meilleure position possible. Au reste, quoique ce camp par lui-même fût de peu d'étendue, puisqu'il était pour sept mille hommes à peine, et encore sans bagages, néanmoins il le resserre le plus possible, en y faisant des rues très étroites, afin d'inspirer aux ennemis un absolu mépris. En même temps il envoie de tous côtés des éclaireurs afin de reconnaître le chemin le plus commode pour franchir la vallée.

L. — Dans cette journée, il y eut quelques escarmouches de cavalerie sur les bords de l'eau, mais chacun resta sur ses positions : les Gaulois, parce qu'ils attendaient des forces plus nombreuses, qui n'avaient pas encore fait leur jonction ; César parce qu'en simulant la peur, il pensait pouvoir attirer l'ennemi sur son terrain et combattre en deçà de la vallée devant son camp ; s'il n'y pouvait réussir, il voulait au moins reconnaître assez les chemins pour traverser avec moins de danger la vallée et la rivière. Dès le point du jour, la cavalerie des ennemis s'approche du camp et engage le combat avec nos cavaliers. César ordonne à ses cavaliers de se replier exprès, et de rentrer dans le camp, en même temps il ordonne d'augmenter partout la hauteur du rempart, de boucher les portes, et d'agir en tout cela avec une extrême précipitation en simulant la peur.

LI. — Attirés par toutes ces feintes, les ennemis traversent, et se rangent en bataille dans une position défavorable. Voyant même que les nôtres avaient évacué le rempart, ils s'approchèrent de plus près, lancent de toutes parts des traits à l'intérieur des fortifications, et font publier tout autour du camp par des hérauts que tout Gaulois ou Romain qui voudrait passer de leur côté avant la troisième heure, le pourrait faire sans danger ; qu'après ce temps il ne le pourrait plus. Enfin ils conçurent pour les nôtres tant de mépris que jugeant impossible de forcer nos portes, à peine fermées, pour donner le change, d'un seul

¹⁰⁹ Sans doute, si le camp était à Binche, la petite vallée d'Estine.

rang de mottes de gazon, les uns travaillaient de leurs mains à faire une brèche dans la palissade et les autres à combler les fossés. Alors César, faisant une sortie par toutes les portes, lance sa cavalerie qui met bientôt les ennemis en fuite, sans qu'aucun résistât et fît mine de combattre. On en tue un grand nombre, et tous abandonnent leurs armes.

LII. — César, craignant de les poursuivre trop loin, à cause des bois et des marais, et voyant d'ailleurs qu'il n'était plus possible de leur faire le moindre mal, joint Cicéron le même jour sans avoir perdu un seul homme. Il s'étonne à la vue des tours, des tortues, des retranchements construits par l'ennemi ; il constate, en passant en revue la légion, qu'un dixième à peine des soldats est sans blessure. Il juge par tous ces faits du péril encouru et de la valeur qu'on a déployée ; il donne à Cicéron et à la légion les vifs éloges qu'ils méritent ; il félicite individuellement les centurions et les tribuns militaires, dont il savait, par l'arrestation de Cicéron, le signalé courage. Sur le malheur de Sabinus et de Cotta, il tire quelques détails des prisonniers. Le lendemain, il assemble l'armée, lui explique ce qui s'est passé, console et encourage les soldats : « Ce malheur, qui était dû à la légèreté coupable d'un lieutenant, devait être d'autant mieux supporté, que, grâce à la protection des dieux immortels et à leur vaillance, l'affront était vengé, et n'avait pas laissé aux ennemis une joie de longue durée ni à eux-mêmes une trop longue douleur. »

LIII. — Cependant la nouvelle de la victoire de César parvient à Labiénus par les Rèmes avec une si incroyable célérité que, bien qu'il fût à soixante mille pas du camp de Cicéron et que César n'y fût arrivé qu'après la neuvième heure du jour, une clameur s'élevait avant minuit aux portes du camp : c'était les Rèmes qui annonçaient la victoire à Labiénus et le félicitaient. Le bruit en parvint aux Trévires, et Indutiomare, qui avait décidé d'attaquer le lendemain le camp de Labiénus, s'enfuit pendant la nuit et ramène chez les Trévires toutes ses troupes. César renvoie Fabius dans ses quartiers d'hiver avec sa légion ; lui-même avec trois légions ¹¹⁰ décide d'hiverner en trois

¹¹⁰ Celle de César, celle de Cicéron et celle de Crassus.

camps autour de Samarobrive. L'importance des troubles qui avaient éclaté en Gaule le détermina à rester lui-même tout l'hiver près de l'armée : en effet, sur le bruit du désastre où Sabinus avait trouvé la mort, presque tous les états de la Gaule parlaient de guerre, envoyaient courriers et députations de tous côtés, s'informaient des projets des autres et de l'endroit d'où partirait le soulèvement, et tenaient dans des lieux déserts des assemblées nocturnes. Il n'y eut presque pas un moment de l'hiver où César ne reçût avec inquiétude quelque message sur les projets et le mouvement des Gaulois. Il apprit entre autres de Lucius Roscius, lieutenant qu'il avait mis à la tête de la treizième légion, que des force gauloises considérables appartenant aux états qu'on nomme armoricains, s'étaient réunies pour l'attaquer et n'étaient plus qu'à huit mille pas de ses quartiers, lorsqu'à la nouvelle de la victoire de César, elles battirent en retraite si hâtivement que leur départ ressembla à une fuite.

LIV. — Mais César appela près de lui les principaux de chaque état, et, en effrayant les uns, en exhortant les autres, il maintint dans le devoir une grande partie de la Gaule. Cependant, les Sénons, un des premiers états gaulois pour la force et le grand crédit dont il jouit parmi les autres, résolut dans une assemblée publique de mettre à mort Cavarinus, que César leur avait donné pour roi (c'était son frère Moritasge qui régnait à l'arrivée de César en gaule, et c'étaient ses ancêtres qui avaient exercé la royauté). Cabarinus avait pressenti leurs desseins et s'était enfui ; ils le poursuivaient jusqu'à la frontière, le chassèrent de son trône et de chez lui ; puis ils envoyèrent des députés vers César pour se justifier. Celui-ci ayant ordonné que tout le Sénat comparût devant lui, ils n'obéirent pas. Les barbares furent si impressionnés qu'il se fût trouvé quelques audacieux pour nous déclarer la guerre, et les dispositions de tous les peuples changèrent tellement qu'à l'exception des Éduens et des Rèmes, que César eut toujours en particulière estime, les uns pour leur vieille et continuelle fidélité au peuple romain, les autres pour leurs services récents dans la guerre des gaules, il n'y eut presque pas une cité dans la guerre des Gaules, il n'y eut presque pas une cité qui ne dût nous être suspecte. Et je ne sais si l'on doit s'étonner, sans parler de beaucoup d'autres motifs, qu'il ait paru très pénible à une nation, considérée naguère comme la première

de toutes pour sa vertu guerrière, de se voir assez déçue de sa renommée pour être soumise au joug impérial des Romains.

LV. — Quant aux Trévires et à Indutiomare, ils ne cessèrent, durant tout l'hiver, d'envoyer des députés au delà du Rhin, s'y solliciter les états, de promettre des subsides, de raconter qu'une grande partie de notre armée avait été détruite, et qu'il en restait bien loin de la moitié. Néanmoins aucun état germain ne se laissa persuader de passer le Rhin, en ayant fait deux fois déjà l'expérience — disaient-ils — avec la guerre d'Arioviste et l'émigration des Tencières, et ne voulant plus tenter la fortune. Tombé de cette espérance, Indutiomare ne s'en mit pas moins à rassembler des troupes, à les exercer, à se fournir de chevaux chez les voisins, à attirer à lui, par de grandes récompenses, les exilés et les condamnés de toute la Gaule. Et tel était le crédit que ces menées lui avaient déjà acquis en Gaule, que de tous côtés accouraient à lui des députations, qui sollicitaient, à titre public ou privé, sa faveur et son amitié.

LVI. — Quand il vit qu'on accourait à lui avec cet empressement ; que d'un côté les Sénones et les Carnutes y étaient poussés par le souvenir de leur crime ; que de l'autre les Nerviens et les Atuatuques se préparaient à la guerre contre les Romains, et ne lui feraient pas défaut, une fois qu'il se serait mis à avancer hors de son pays, il convoque l'assemblée armée. C'est là, selon l'usage des Gaulois, le commencement de la guerre : une loi commune oblige tous ceux qui ont l'âge d'homme à y venir en armes ; celui qui arrive le dernier est mis à mort, sous les yeux de la multitude, dans de cruels supplices. Dans cette assemblée, Indutiomare déclare ennemi public Cingétorix, son gendre, chef de l'autre faction, qui, come nous l'avons vu plus haut, s'était attaché à César et lui restait fidèle. Ses bens sont confisqués. Cela fait, il annonce dans l'assemblée qu'appelé par les Sénones, les Carnutes et beaucoup d'autres états de la Gaule, il s'y rendrait en passant par le pays des Rèmes, dont dévasterait les terres, mais qu'avant de procéder ainsi, il attaquerait le camp de Labiénus. Il donne les instructions nécessaires.

LVII. — Labiénus, qui se tenait dans un camp également bien fortifié par la nature et par la main des hommes, ne craignait rien pour lui ni sa légion ; il ne songeait qu'à ne pas laisser perdre l'occasion d'une action heureuse. Aussi, mis au courant par Cingétorix et ses proches du discours qu'Indutiomare avait tenu dans l'assemblée, il envoie des messagers aux états voisins, et appelle de partout des cavaliers : il leur indique le jour fixé pour leur réunion. Cependant, presque tous les jours, Indutiomare, avec toute sa cavalerie, rodait aux abords du camp, soit pour en reconnaître la situation, soit pour entrer en pourparlers ou pour nous effrayer : le plus souvent ils jetaient tous les traits à l'intérieur des lignes fortifiées et, par tous les moyens possibles, renforçait chez l'ennemi l'idée que nous avions peur.

LVIII. — Tandis qu'Indutiomare s'approchait chaque jour avec plus de mépris de notre camp, Labiénus y fit entrer, en une seule nuit, les cavaliers de tous les états voisins qu'il avait fait appeler, et sut si bien par une garde vigilante retenir tous les siens au camp qu'en aucune façon la chose ne put être ébruitée ni portée à la connaissance des Trévires. Cependant, selon son habitude de chaque jour, Indutiomare s'approcha des abords du camp et y passe la plus grande partie de la journée ; ses cavaliers lancent des traits, et par de violentes invectives provoquent les nôtres au combat. N'en ayant reçu aucune réponse, quand ils en eurent assez, sur le soir, dispersés et en désordre, ils s'en vont. Soudain Labiénus lance, par deux portes, toute sa cavalerie, il ordonne expressément, dès que l'ennemi affolé sera mis en déroute, ce qui arriva comme il le prévoyait, de se précipiter tous sur Indutiomare seul et de ne blesser personne avant de l'avoir vu mort, car il ne voulait pas que le temps passé à poursuivre les autres lui permît de s'enfuir ; il promet de grandes récompenses à ceux qui le tueront ; il envoie ses cohortes soutenir les cavaliers. La fortune seconde son intention : poursuivi seul par tous, Indutiomare est pris au gué même du cours d'eau, mis à mort, et sa tête est rapportée au camp. A leur retour, les cavaliers pourchassent et massacrent ceux qu'ils peuvent. A la nouvelle de l'événement, toutes les forces des Ébuens et des Nerviens, qui s'étaient concentrées, se retirent, et, peu après, César eut une Gaule plus tranquille.

La guerre des Gaules

Livre sixième

[Retour à la table des matières](#)

I. — S’attendant, pour de nombreuses raisons, à un plus grand mouvement de la Gaule, César charge ses lieutenants Marcus Silanus, Caius Antistius Réginus et Titus Sextius, de lever des troupes ; en même temps, il demande à Cnéius Popée, proconsul, puisque, dans l’intérêt de l’État, il restait aux abords de la Ville ¹¹¹ avec le commandement, d’ordonner aux recrues de la Gaule cisalpine qui avaient en effet très important, même pour l’avenir, au point de vue de l’opinion gauloise, de montrer que les ressources de l’Italie étaient assez grandes pour lui permettre, en cas d’échec, non seulement de réparer ses pertes en peu de temps, mais encore d’opposer aux ennemis des forces plus considérables qu’auparavant. Pompée accorda cette demande au bien de l’état et à l’amitié ; les lieutenants eurent vite terminé leurs levées : trois légions furent formées et amenées en Gaule avant la fin de l’hiver ; le nombre des cohortes qu’il avait perdues avec Quintus Titurius se trouva doublé ; et l’on vit, tant par cette diligence que par ces forces, ce que pouvaient la discipline et les ressources du peuple romain.

¹¹¹ Au lieu d’être en Espagne, dont il avait reçu en 55 le commandement pour cinq ans.

II. — Après la mort d'Indutiomare, dont nous avons parlé, les Trévires défèrent le pouvoir à ses proches. Ceux-ci ne cessent de solliciter les Germains de leur voisinage et de leur promettre des subsides ; ne pouvant rien obtenir des plus proches, ils s'adressent à de plus éloignés. Ils réunissent auprès de certains états, se liant par serment, garantissant les subsides par des otages ; ils engagent Ambiorix dans leur ligue et leur pacte. Informé de ces menées, César, voyant que de toutes parts on préparait la guerre ; que les Nerviens, les Atuatuques, les Ménapes, ainsi que tous les germains cisrhénans étaient en armes ; que les Sénonnes ne se rendaient pas à ses ordres et se Trévires sollicitaient les Germains par de fréquentes ambassades, César pensa qu'il lui fallait précipiter la guerre.

III. — Aussi, sans attendre la fin de l'hiver, il réunit les quatre légions les plus proches ¹¹², et se porte à l'improviste sur le pays des Nerviens ; avant qu'ils pussent se rassembler ou fuir, il leur prit un grand nombre d'hommes et de bestiaux, abandonna ce butin aux soldats, dévasta leur terres et les força à faire leur soumission et à lui donner des otages. Après cette expédition rapide, il ramena les légions dans leurs quartiers d'hiver. Dès le commencement du printemps, il convoque, selon l'usage qu'il avait institué, l'assemblée de la Gaule ; tous y vinrent, à l'exception des Sénonnes, des Carnutes et des Trévires ; il regarda cette abstention comme le début de la guette et de la révolte, et, pour faire voir que tout le reste est secondaire, il transporte l'assemblée à Lutèce, ville des Parisiens. Ceux-ci confinaient avec les Sénonnes et avaient anciennement formé un seul état avec eux ; mais ils lui paraissaient être étrangers au complot. César, du haut de son tertre, annonce sa décision, part le même jour avec les légions chez les Sénonnes où il arrive à grandes journées.

IV. — À la nouvelle de son approche, Accon, qui avait été l'instigateur du complot, ordonne à la multitude de se rassembler dans les places fortes ; mais comme elle s'y employait, et avant que l'ordre pût être exécuté, on annonce l'arrivée des Romains ; forcés de renon-

¹¹² Les trois légions dont il a été question dans la note 110, plus celle de Fabius, qui hivernait chez les Morins.

cer à leur projet, ils envoient des députés à César pour l'implorer ; ils ont recours à la médiation des Éduens, qui depuis très longtemps protégeaient leur état. César, à la prière des Éduens, leur pardonne volontiers et reçoit leurs excuses, ne voulant pas perdre à une enquête la saison d'état propre à la guerre imminente. Il exige cent otages, dont il confie la garde aux Éduens. Les Carnutes lui envoient aussi chez les Sénones ¹¹³ des députés et des otages, font implorer leur pardon par les Rèmes dont ils étaient les clients et obtiennent la même réponse. César en finit avec l'assemblée et ordonne aux états de lui fournir des cavaliers.

V. — Cette partie de la Gaule étant pacifiée, il tourne toutes ses pensées et tous ses efforts vers la guerre des Trévires et d'Ambiorix. Il ordonne à Cavarinus de partir avec lui, avec la cavalerie des Sénones, de crainte que le caractère irascible de ce chef ou la haine qu'il s'était attirée dans l'état, n'excite quelque trouble. Ces affaires réglées, tenant pour certain qu'Ambiorix ne livrerait pas bataille, il cherche à pénétrer ses autres desseins. Près du pays des Éburons, défendus par une ligne continue de marais et de forêts, il y avait des Ménapes, qui seuls de toute la Gaule n'avaient jamais envoyé de députés à César pour traiter de la paix. Il savait qu'Ambiorix leur était uni par des liens d'hospitalité, il n'ignorait pas non plus qu'il avait fait alliance avec les Germains par l'entremise des Trévires. Il pensait qu'avant de l'attaquer il fallait lui enlever ces auxiliaires, de peur que, se voyant perdu, il n'allât se cacher chez les Ménapes, ou se joindre aux Transrhénans. Ce parti pris, il envoie les bagages de toute l'armée à Labiénus, chez les Trévires, et fait partir deux légions sans bagages, marche contre les Ménapes. Ceux-ci, forts de leur position, ne rassemblent point de troupes ; ils se réfugient dans leurs forêts et leurs marais et ils y transportent leurs biens.

VI. — César partage ses troupes avec son lieutenant Caius Fabius et avec son questeur Marcus Crassus, et, après avoir rapidement fait des ponts, entre dans le pays par trois endroits, incendie bâtisses et villages, enlève une grande quantité de bestiaux et d'hommes. Ainsi

¹¹³ Sans doute à Agédincum (Sens).

contraints, les Ménapes lui envoient des députés pour demander la paix. Il reçoit leurs otages, en leur déclarant qu'il les mettrait au nombre de ses ennemis, s'ils recevaient dans leur pays Ambiorix ou ses lieutenants. Ayant réglé ces affaires, il laisse chez les Ménapes, pour les surveiller, Commius l'Atrébate avec de la cavalerie, et il marche contre les Trévires.

VII. — Pendant ces expéditions de César, les Trévires, ayant rassemblé des forces considérables d'infanterie et de cavalerie, se préparaient à attaquer Labiénus, qui hivernait dans leur pays avec une seule légion. Ils n'en étaient plus qu'à deux jours de marche, lorsqu'ils apprennent que deux autres légions, envoyées par César viennent de lui arriver. Ils placent leur camp à quinze mille pas et décident d'attendre le secours des Germains. Labiénus, Sachant le plan des ennemis, espère que leur légèreté lui donnera quelque heureuse occasion de les combattre ; il laisse cinq cohortes à la garde des bagages, marche à la rencontre des ennemis avec vingt-cinq cohortes et une nombreuse cavalerie, et se retranche à une distance de mille pas. Il y avait en Labiénus et l'ennemi une rivière d'un passage difficile, et aux rives abruptes : il n'avait point l'intention de la traverser et ne jugeait pas que l'ennemi voulût le faire. L'espoir de l'arrivée des secours croissait de jour en jour. Labiénus, dans le conseil, déclare, pour que tous l'entendent, « que, puisqu'on dit que les germains approchent, il ne hasarderá pas le sort de l'armée et le sien, et que le lendemain, au point du jour, il lèvera le camp ». Ces paroles sont promptement rapportées aux ennemis, car il était naturel que, sur un si grand nombre de cavaliers gaulois, il y en eût pour favoriser la cause gauloise. Labiénus assemble nuitamment les tribuns et les centurions des premières cohortes, leur expose son dessein, et, pour mieux faire croire à l'ennemi qu'il a peur, ordonne de lever le camp avec plus de bruit et de tumulte que les romains n'ont coutume de faire. De cette manière, il donne à son départ l'apparence de la fuite. L'ennemi, vu la proximité des camps, est informé aussi de la nouvelle avant le jour par ses éclaireurs.

VIII. — À peine notre arrière-garde s'était-elle avancée en dehors des retranchements, que les Gaulois s'exhortent ainsi les uns les autres

à ne point laisser échapper de leurs mains une proie si désirée : « Il était trop long, puisque les Romains étaient frappés de terreur, d'attendre le secours des Germains ; leur honneur ne souffrait pas qu'avec tant de forces, ils n'osassent attaquer une si petite poignée d'hommes ¹¹⁴, surtout fuyante et embarrassée. » Ils n'hésitent pas à passer la rivière, et à livrer bataille dans une position défavorable. Labiénus l'avait prévu et, pour les attirer tous en deçà de la rivière, continuait sa feinte et avançait lentement dans sa marche. Puis, les bagages ayant été envoyés un peu en avant et placés sur un tertre : « Soldat, dit-il, voici l'occasion que vous demandiez : vous tenez l'ennemi sur un terrain gênant et désavantageux ; déployez sous notre conduite cette valeur que vous avez si souvent déployée sous les ordres du général en chef ; supposez qu'il est là et qu'il voit ce qui se passe. » Aussitôt il ordonne de tourner les enseignes contre l'ennemi et de former le front de bataille, détache quelques escadrons contre l'ennemi pour la garde des bagages et dispose le reste de la cavalerie sur les ailes. Rapidement les nôtres élèvent leur clameur et lancent leurs javelots sur les ennemis. Quand ceux-ci virent, contre toute attente, marcher contre eux, enseignes déployées, ceux qu'ils croyaient en fuite, ils ne purent même pas soutenir le choc, et, mis en déroute au premier contact, ils gagnèrent les forêts voisines. Labiénus lança à leur poursuite sa cavalerie, en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers, et peu de jours après, reçut la soumission de leur état ; car les Germains, qui venaient à leur secours, en apprenant le déroute des Trévires, s'en retournèrent chez eux. Les parents d'Indutiomare, qui avaient été les instigateurs de la défection, sortirent de l'état et les accompagnèrent. Cingétorix, qui, comme nous l'avons dit, se vit confier le principat et le commandement militaire.

IX. — César, après son arrivée des Ménapes chez les Trévires, résolut, pour deux raisons, de passer le Rhin ; l'une de ces raisons était que les Germains avaient envoyé des secours aux Trévires contre lui ; l'autre, la crainte qu'Ambiorix n'eût un refuge chez eux. Ce parti une fois pris, il décide de faire un pont un peu au-dessus de l'endroit où il avait fait passer autrefois son armée. Le mode de construction en était

¹¹⁴ Non pas si petite que César veut bien le dire, puisque Labiénus avait 25 cohortes et une nombreuse cavalerie.

connu et éprouvé : grâce à la grande ardeur des soldats, l'ouvrage est achevé en peu de jours. Laissant une forte garde à la tête de ce pont chez les Trévire, pour empêcher qu'une révolte n'éclate soudain de leur côté, il passe le fleuve avec le reste des légions ¹¹⁵ et la cavalerie. Les Ubiens, qui avaient antérieurement donné des otages et fait leur soumission, lui envoient des députés pour se disculper ; ils déclarent que ce n'est point leur état qui a envoyé des secours aux Trévires ni eux qui ont violé leur foi ; ils lui demandent et le supplient de les épargner, et de ne pas confondre, dans sa haine des Germains, les innocents avec les coupables ; s'il veut plus d'otages, ils s'engagent à lui en donner. César s'informe, et découvre que ce sont les Suèves qui ont envoyé les secours ; il accepte les explications des Ubiens et s'enquiert des accès et des voies qui mènent chez les Suèves.

X. — Là-dessus, peu de jours après, il est informé par les Ubiens que les Suèves rassemblent toutes leurs forces en un seul lieu, et dépêchent l'ordre aux peuples, qui sont sous leur dépendance l'ordre aux peuples, qui sont sous leur dépendance, d'envoyer des renforts d'infanterie et de cavalerie. Sur cet avis, il fait provision de blé, choisit une position favorable pour son camp, commande aux Ubiens d'emmener leurs troupeaux et de transporter tous leurs biens de leurs champs dans les places fortes ; il espérait que ces hommes barbares et inexpérimentés, souffrant du manque de munitions, pourraient être amenés à combattre dans des conditions défavorables ; il donne mandat aux Ubiens d'envoyer de nombreux éclaireurs chez les Suèves et de s'enquérir de ce qui se passe chez eux. Ils exécutent ses ordres et, peu de jours après, lui rapportent que tous les Suèves, instruits par des messagers sûrs de l'arrivée des Romains, se sont retirés avec toutes leurs troupes et celles de leurs alliés, qu'ils avaient rassemblées, jusqu'à l'extrémité de leur pays ; qu'il y a là une forêt immense, qu'on appelle Bacénis ; quelle s'étend fort loin à l'intérieur et que, placée comme un mur naturel, elle défend les Suèves et les Chérusques de violences et d'incursions réciproques ; que c'est à l'entrée de cette forêt que les Suèves ont décidé d'attendre l'arrivée des Romains.

¹¹⁵ Il y en avait dix, cf. chap. XXXII.

XI. — Puisque nous en sommes arrivés à ce point du récit, il ne nous semble pas hors du sujet de nous étendre sur les mœurs de la Gaule et de la Germanie et sur les différences qui séparent ces nations. En Gaule, non seulement dans chaque état, et dans chaque petit pays et fraction de pays, mais encore jusque dans chaque famille, il y a des partis : à la tête de ces partis sont les hommes qui passent pour avoir le plus de crédit, et à qui il appartient de juger et de décider pour toutes les affaires et décisions. Cette institution, qui est très ancienne, semble avoir pour but de fournir à tout homme du peuple une protection contre plus puissant que lui : car aucun chef ne laisse opprimer ou circonvenir les siens, et s'il lui arrive d'agir ou circonvenir les siens, et s'il lui arrive d'agir autrement, il perd tout crédit auprès des siens. Ce même système est appliqué dans l'ensemble de la Gaule tout entière : car tous les états y sont divisés en deux partis.

XII. — À l'arrivée de César en Gaule, l'un des partis avait pour chef les Éduens, l'autre, les Séquanais. Ceux-ci qui étaient moins forts par eux-mêmes, car depuis longtemps l'influence principale appartenait aux Éduens, dont la seule clientèle était considérable, s'étaient adjoint Arioviste et ses Germains et se les étaient attachés à force de sacrifices et de promesses. Victorieux dans plusieurs batailles, où toute la noblesse des Éduens avait péri, ils avaient pris une telle prépondérance qu'une grande partie des clients des Éduens passèrent de leur côté, qu'ils reçurent en otages les fils de leurs chefs, forcèrent leur état à jurer solennellement de ne rien entreprendre contre eux ; les Séquanais s'attribuèrent la partie du territoire limitrophe qu'ils avaient conquise et obtinrent la suprématie dans toute la Gaule. Réduit à cette extrémité, Diviciac était parti pour Rome demander secours au Sénat et était revenu sans rien obtenir. Avec l'arrivée de César, la face des choses changea complètement : leurs otages furent rendus aux Éduens, leurs anciennes clientèles leur furent restituées, de nouvelles leur furent procurées par le crédit de César, car, ceux qui étaient entrés dans leur amitié voyaient qu'ils jouissaient d'une condition plus heureuse et d'un gouvernement plus équitable : tout le reste enfin, leur influence, leur dignité s'étaient accrus, et les Séquanais avaient perdu leur suprématie. Les Rèmes avaient pris leur place, et comme on voyait que leur faveur auprès de César était égale, les peuples que de vieilles inimitiés empêchaient absolument de se joindre aux Éduens,

se rangeaient dans la clientèle des Rèmes. Ceux-ci les protégeaient avec zèle. Ainsi ils conservaient une autorité qui était aussi récente que soudaine. La situation était alors la suivante : le premier rang, et de loin, aux Éduens ; le second, aux Rèmes.

XIII. — Dans l'ensemble de la Gaule, il y a deux classes d'hommes qui comptent et sont considérées ; car, pour le bas peuple, il n'a guère que le rang d'esclave, n'osant rien par lui-même et n'étant consulté sur rien. La plupart, quand ils se voient accablés de dettes, écrasés d'impôts, en butte aux violences de gens plus puissants, se mettent au service des nobles, qui ont sur eux les mêmes droits que les maîtres sur les esclaves. Quant à ces deux classes dont nous parlions, l'une est celle des druides, l'autre des chevaliers. Les premiers s'occupent des choses divines, président aux sacrifices publics et privés, règlent les pratiques religieuses. Un grand nombre d'adolescents viennent s'instruire auprès d'eux, et ils sont l'objet d'une grande vénération. Ce sont eux, en effet, qui décident de presque toutes les contestations publiques et privées, et, s'il est commis quelque crime, s'il y a eu meurtre, s'il s'élève un débat à propos d'héritage ou de limites, ce sont eux qui tranchent, qui fixent les dommages et les peines ¹¹⁶ ; si un particulier ou un état ne défère pas à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices. Cette peine est chez eux la plus grave de toutes. Ceux contre qui est prononcée cette interdiction, sont mis au nombre des impies et des criminels ; on s'écarte d'eux, on fuit leur abord un mal funeste ; ils ne sont pas admis à demander justice et n'ont part à aucun honneur. Tous ces druides sont commandés par un chef unique, qui exerce parmi eux l'autorité suprême. A sa mort, si l'un d'entre eux l'emporte par le mérite, il lui succède ; si plusieurs ont des titres égaux, le suffrage des druides choisit entre eux ; parfois même ils conquièrent le principat les armes à la main. A une époque déterminée de l'année, ils tiennent leurs assises dans un lieu consacré, au pays des Carnutes, qui passe pour être au centre de toute la Gaule. Là se rendent de toutes parts tous ceux qui ont des différends, et ils se soumettent à leurs jugements et à leurs décisions. Leur doctrine a pris naissance, croit-on, en Bretagne, et a été, de là, transportée en Gaule ; et, aujourd'hui encore, ceux

¹¹⁶ Les dommages à allouer et le prix du sang à payer.

qui veulent en avoir une connaissance plus minutieuse, partent généralement là-bas pour s'y instruire.

XIV. — Les druides n'ont point coutume d'aller à la guerre ni de payer des impôts comme le reste des Gaulois ; ils sont dispensés du service militaire et exempts de toute espèce de charge. Poussés par de si grands avantages, beaucoup viennent spontanément suivre leur enseignement, beaucoup leur sont envoyés par leurs parents et leurs proches. Là ils apprennent par cœur, à ce qu'on dit, un grand nombre de vers : aussi certains demeurent-ils vingt ans à leur école. Ils estiment que la religion interdit de confier ces cours à l'écriture, alors que pour le reste en général, pour les comptes publics et privés, ils se servent de l'alphabet grec. Ils me paraissent avoir établi cet usage pour deux raisons, parce qu'ils ne veulent ni divulguer leur doctrine ni voir leurs élèves, se fiant sur l'écriture, négliger leur mémoire ; car il arrive presque toujours que l'aide des textes a pour conséquence un moindre zèle pour apprendre par cœur et une diminution de la mémoire. Ce qu'ils cherchent surtout à persuader, c'est que les âmes ne meurent pas, cette croyance leur semble particulièrement propre à exciter le courage, en supprimant la crainte de la mort. Ils discutent aussi abondamment sur les astres et leur mouvement, sur la grandeur du monde et de la terre, sur la nature des choses, sur la puissance et le pouvoir des dieux immortels, et ils transmettent ces spéculations à la jeunesse.

XV. — L'autre classe est celle des chevaliers. Quand besoin est et que quelque guerre survient (et, avant l'arrivée de César, il ne se passait presque pas d'année sans qu'il y eût quelque guerre offensive ou défensive), ils prennent tous part à la guerre ; et chacun d'eux, selon sa naissance ou l'ampleur de ses ressources, a autour de lui un plus ou moins grand nombre d'ambacts et de clients. C'est le seul signe de crédit et de puissance qu'ils connaissent.

XVI. — La nation des Gaulois est, dans son ensemble, très abandonnée aux pratiques religieuses ; et c'est pourquoi ceux qui sont atteints de maladies graves, ceux qui vivent dans les combats et leurs périls, immolent ou font vœu d'immoler des êtres humains en guise de

victimes. Ils se servent pour ces sacrifices du ministère des druides ; ils pensent, en effet, que c'est seulement en rachetant la vie d'un homme par la vie d'un autre homme que la puissance des dieux immortels peut être apaisée. Ils ont des sacrifices de ce genre qui sont d'institution publique. Certains ont des mannequins d'une taille énorme, dont ils remplissent d'hommes vivants les carapaces tressées d'osier, l'on y met le feu, et les hommes périssent enveloppés par la flamme. Les supplices de ceux qui ont été arrêtés en flagrant délit de vol ou de brigandage ou de quelque autre crime passent pour plaire davantage aux dieux immortels ; mais lorsqu'on n'a pas assez de victimes de cette sorte, on en vient jusqu'à sacrifier même des innocents.

XVII. — Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure. Ses statues sont les plus nombreuses. Ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts, comme le guide des voyageurs sur les routes, comme le plus capable de faire gagner de l'argent et prospérer le commerce. Après lui, ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils ont de ces divinités à peu près la même idée que les autres nations : Apollon chasse les maladies, Minerve enseigne les éléments des travaux et des métiers, Jupiter exerce son empire sur les hôtes des cieux, Mars gouverne les guerres. Quand ils ont résolu de livrer bataille, ils font vœu en général de lui donner ce qu'ils auront pris à la guerre ; après la victoire, ils lui immolent le butin vivant et entassent le reste en un seul endroit. Dans beaucoup d'états, on peut voir, en des lieux consacrés, des tertres élevés avec ces dépouilles. Il n'est guère arrivé qu'un homme osât, au mépris de la religion, cacher chez lui son butin ou toucher à ces dépôts : un tel crime est puni du plus cruel supplice au milieu des tortures.

XVIII. — Tous les Gaulois se prétendent issus de Dis Pater : c'est une tradition qu'ils disent tenir des druides. C'est pour cette raison qu'ils mesurent le temps par le nombre des nuits, et non, par celui des jours. Ils calculent les dates de naissance, les débuts de mois et d'années en commençant la journée par la nuit. Dans les autres usages de la vie, ils diffèrent surtout des autres peuples par une coutume particulière qui consiste à ne pas permettre à leurs enfants de les aborder en public, avant l'âge où ils sont capables du service militaire ; et c'est

une honte pour eux qu'un fils en bas âge prenne place dans un lieu public sous les yeux de son père.

XIX. — Les maris mettent en communauté, avec la somme d'argent qu'ils reçoivent en dot de leurs femmes, une part de leurs biens égale — estimation faite — à cette dot. On fait de ce capital un compte joint et l'on en réserve les intérêts ; celui des deux époux qui survit à l'autre reçoit la part des deux avec les intérêts accumulés. Les maris ont droit de vie et de mort sur leurs femmes comme sur leurs enfants. Lorsqu'un père de famille d'illustre naissance vient à mourir, ses proches s'assemblent, et, si cette mort fait naître quelque soupçon, les femmes sont mises à la question comme des esclaves ; si le crime est prouvé, elles sont livrées au feu et aux plus cruels tourments et supplices. Les funérailles, eu égard à la civilisation des Gaulois, sont magnifiques et somptueuses ; tout ce qu'on pense que le défunt a chéri pendant sa vie est porté au bûcher, même les animaux ; il y a peu de temps encore, quand la cérémonie funèbre était complète, on brûlait avec lui les esclaves et les clients qui lui avaient été cher.

XX. — Les états qui passent pour les mieux administrés ont des lois prescrivant que quiconque a reçu d'un pays voisin quelque nouvelle intéressant les affaires publiques doit la faire connaître au magistrat sans en faire part à aucun autre, parce que l'expérience leur a appris que souvent des hommes imprudents et ignorants s'effraient de fausses rumeurs, se portent à des excès et prennent les plus graves résolutions. Les magistrats cachent ce qu'il leur semble bon, et ne livrent à la multitude que ce qu'ils croient utile de lui dire. Il n'est permis de parler des affaires publiques que dans l'assemblée.

XXI. — Les mœurs des Germains sont très différentes. En effet, ils n'ont ni druides qui président au culte des dieux ni aucun goût pour les sacrifices. Ils ne rangent au nombre des dieux que ceux qu'ils voient ¹¹⁷ et dont ils ressentent manifestement les bienfaits, le Soleil, Vulcain, la lune ; ils n'ont même pas entendu parler des autres. Toute

¹¹⁷ César contredit Tacite (Germ. IX, 1), qui déclare que les Germains adoraient aussi Mars, Mercure et Hercule.

leur vie se passe en chasses et en exercices militaires ; dès leur enfance, ils s'habituent à la fatigue et à la dure. Ceux qui ont gardé le plus longtemps leur virginité sont fort estimés de leur entourage ; ils pensent qu'on devient ainsi plus grand, plus fort, et plus musclé. C'est une des hontes les plus grandes parmi eux que de connaître la femme avant l'âge de vingt ans : On ne fait d'ailleurs pas mystère de ces choses, car il y a des bains mixtes dans les rivières, et les vêtements en usage sont des peaux ou de courts rénon, qui laissent à nu une grande partie du corps.

XXII. — Ils n'ont point de goût pour l'agriculture ; leur alimentation consiste pour une grande part en lait, fromage et viande. Nul n'a chez eux de champs limités ni de domaine qui lui appartienne en propre ; mais les magistrats et les chefs assignent pour chaque année, aux familles et aux groupes de parents qui vivent ensemble, des terres en telle quantité et en tel lieu qu'ils le jugent convenable ; l'année suivante, ils les obligent de passer ailleurs. Ils allèguent de nombreuses raisons de cet usage : ils craignent qu'en prenant l'habitude de la vie sédentaire ils ne négligent la guerre pour l'agriculture ; qu'ils ne songent à étendre leurs possessions et qu'on ne voie les plus forts dépouiller les plus faibles ; qu'ils n'apportent trop de soins à bâtir des maisons pour se garantir du froid et de la chaleur, que ne s'éveille l'amour de l'argent, qui fait naître les factions et les discordes ; ils veulent contenir le peuple par le sentiment de l'égalité, chacun se voyant l'égal, en fortune, des plus puissants.

XXIII. — Le plus beau titre de gloire pour les états c'est d'avoir fait le vide autour de soi, de façon à n'être entourés que des déserts les plus vastes possible. Ils tiennent pour la marque même de la vertu guerrière de faire partir leurs voisins en les chassant de leurs champs et d'empêcher quiconque d'avoir l'audace de s'établir près d'eux. Ils y voient en même temps une garantie de sécurité, puisqu'ils n'ont plus à craindre une incursion soudaine. Quand un état fait la guerre, soit défensive, soit offensive, il choisit pour la diriger des magistrats qui ont le droit de vue et de mort. En temps de paix, il n'y a point de magistrat commun, mais les chefs des régions et des petits pays rendent la justice et arrangent les procès chacun parmi les siens. Les vols

n'ont rien de déshonorant, quand ils sont commis hors des frontières de chaque état ; ils prétendent que c'est un moyen d'exercer la jeunesse et de combattre l'oisiveté. Lorsqu'un chef, dans une assemblée, propose de diriger une entreprise et demande qui veut le suivre, ceux à qui plaisent et à l'expédition et l'homme se lèvent, et lui promettent leur concours, applaudis par la multitude. Ceux qui, par la suite, se dérobent sont mis au nombre des déserteurs et des traîtres, et toute confiance leur est tenue leur est désormais refusée. La violation d'hospitalité est tenue pour sacrilège ; ceux qui, pour une raison quelconque, viennent chez eux, sont protégés contre toute violence et considérés comme sacrés ; toutes les maisons leur sont ouvertes ; on partage les vivres avec eux.

XXIV. — Il fut un temps où les Gaulois surpassaient les germains en bravoure, portaient la guerre chez eux, envoyaient des colonies au delà du Rhin ¹¹⁸ parce qu'ils étaient nombreux et manquaient de terres. C'est ainsi que les contrées les plus fertiles de la Germanie, aux environs de la forêt hercynienne (dont je vois qu'Ératosthène et certains auteurs grecs avaient entendu parler, et qu'ils appellent Orcynie), furent occupées par les Volques Tectosages, qui s'y fixèrent. Ce peuple s'y est maintenu jusqu'à ce jour, et il a la plus grande réputation de justice et de gloire guerrière. Aujourd'hui encore les Germains vivent dans la même pauvreté, la même indigence, la même endurance, ils ont le même genre de nourriture et de costume. Les Gaulois, au contraire, grâce au voisinage de la Providence et aux importations du commerce maritime, ont appris à jouir d'une vie large et aisée ; accoutumés peu à peu à se laisser battre, vaincus en de nombreux combats, eux-mêmes ne se comparent même plus aux Germains pour la valeur.

XXV. — La largeur de cette forêt hercynienne, dont il a été question plus haut, est de neuf journées de marche pour un voyageur équipé à la légère, et ne peut être déterminée autrement, nos mesures itinéraires n'étant point connues des Germains. Elle commence aux frontières des helvètes, des Némètes et des Rauraques et s'étend le long du

¹¹⁸ Ainsi celle de Ségovèse, neveu du roi des Bituriges Ambigates, qui remonte, selon Tite-Live (V. 34, 4), à l'époque de Tarquin l'Ancien.

Danube jusqu'au pays des Daces et des Anartes ; de là, elle tourne à gauche en s'éloignant du fleuve, et, par suite de sa vaste étendue, borne le territoire de beaucoup de peuples. Il n'est aucun Germain de cette contrée qui, après soixante jours de marche, puisse dire qu'il est arrivé au bout, ni savoir en quel lieu elle commence. On assure qu'elle renferme beaucoup d'espèces de bêtes sauvages qu'on ne voit pas ailleurs. Celles qui diffèrent le plus des autres et semblent le plus dignes d'être notées sont les suivantes.

XXVI. — D'abord un bœuf, ayant la forme d'un cerf, et portant au milieu du front, entre les oreilles, une corne unique ¹¹⁹, plus haute et plus droite que celles qui nous sont connues ; à son sommet elle s'épanouit en empaumures et en rameaux. Mâle et femelle sont de même type, ont des cornes de même forme et de même grandeur.

XXVII. — Il y a aussi les animaux qu'on nomme élans. Leur forme et la variété de leurs pelages ressemblent à celles de chèvres ; ils les dépassent un peu par la taille, et ils ont des cornes tronquées et des jambes sans articulations et sans nœuds ; ils ne se couchent point pour dormir, et, s'ils tombent accidentellement, ils ne peuvent se redresser ni se soulever ¹²⁰. Les arbres leur servent de lits : ils s'y appuient, et c'est ainsi, simplement un peu penchés, qu'ils goûtent le repos. Lorsqu'en suivant leurs traces les chasseurs ont reconnu leur retraite habituelle, ils déracinent ou scient tous les arbres du lieu, mais de manière qu'ils aient l'air de tenir encore debout. Les animaux, en venant s'y appuyer comme d'habitude, les font fléchir sous leur poids et tombent avec eux.

XXVIII. — Une troisième espèce est celle des animaux qu'on nomme urus. Ils sont pour la taille un peu au-dessous des éléphants, avec l'aspect, la couleur et la forme du taureau. Leur force est grande et grande leur vitesse ils n'épargnent ni l'homme ni la bête qu'ils ont aperçus. On s'applique à les prendre dans des fosses et on les tue. Ce genre de chasse est pour les jeunes gens un exercice qui les endurecit à

¹¹⁹ Erreur de l'auteur.

¹²⁰ Autre erreur.

la fatigue. Ceux qui ont tué le plus de ces animaux en rapportent les cornes au public, pour prouver leur exploit, et reçoivent de grands éloges. On ne peut d'ailleurs ni habituer l'urus à l'homme ni l'appivoiser, même en le prenant tout petit. Ses cornes diffèrent beaucoup par la grandeur, la forme, l'aspect de celles de nos bœufs. Elles sont soigneusement recherchées : on encercle les bords d'argent et l'on s'en sert comme des coupes dans les très grands festins.

XXIX. — César, quand il apprit par les éclaireurs ubiens que les Suèves s'étaient retirés dans les forêts, craignit de manquer de blé, car, ainsi qu'on l'a vu, l'agriculture est fort négligée chez tous les Germains, et il décida de ne pas aller plus loin. Mais, pour ne pas enlever aux Barbares tout sujet de craindre son retour et pour retarder leurs secours, après avoir ramené ses troupes, il fait couper derrière lui sur une longueur de deux cents pieds la partie du pont qui touchait aux bords des Ubiens, et construits à l'extrémité du pont une tour de quatre étages, en laissant pour le défendre une garde de douze cohortes et en fortifiant cette position par de grands retranchements. Il donne le commandement de la position et de la garnison au jeune Caius Volcatius Tullus. Lui-même, comme les blés commençaient à mûrir, part pour faire la guerre à Ambiorix, à tracer la forêt des Ardennes, la plus grande de toute la Gaule, et qui s'étend depuis les rives du Rhin et le pays des Trévires jusqu'aux Nerviens sur une longueur de plus de cinq cents milles. Il envoie en avant Lucius Minucius Basilus avec toute la cavalerie, pour voir s'il pourrait tirer profit d'une marche rapide ou de quelque occasion favorable ; il lui recommande d'interdire les feux dans le camp, pour ne pas signaler au loin son approche ; et il lui déclare qu'il le suit de près.

XXX. — Basilus exécute ses ordres, et, par une marche aussi prompte qu'inattendue, ramasse un grand nombre d'ennemis qui travaillaient sans méfiance dans la campagne ; sur leur indications, il va droit où l'on disait qu'était Ambiorix ¹²¹ avec quelques cavaliers. La fortune peut beaucoup en toutes choses, et particulièrement à la guerre. Car si ce fut un grand hasard de tomber sur Ambiorix sans qu'il fût

¹²¹ Près de Liège ; peut-être, comme le suggère Jullian, à Héristal.

sur ses gardes et même sans défense, et de lui apparaître avant qu'il eût rien appris par la rumeur publique ou par des courriers, ce fut aussi un grand bonheur pour lui de pouvoir, en perdant tout l'attirail militaire qui l'entourait, chars et chevaux, échapper lui-même à la mort. Voici comment la chose se fit : sa maison étant entourée de bois (comme le sont presque toutes les demeures des Gaulois, qui, pour éviter la chaleur, cherchent d'ordinaire le voisinage des forêts et des fleuves), ses compagnons et ses amis purent soutenir quelque temps, dans un chemin étroit, le choc de nos cavaliers. Pendant qu'ils se battaient, l'un des siens le mit à cheval : les bois protégèrent sa fuite. Ainsi la fortune prévalut pour le mettre en péril et pour l'y soustraire.

XXXI. — Ambiorix ne rassembla pas ses troupes : le fit-il à dessein, parce qu'il jugeait qu'il ne fallait pas livrer bataille, ou bien faute de temps et empêché par l'arrivée soudaine de notre cavalerie, qu'il croyait suivie de près par le reste de l'armée ? On ne sait ; quoi qu'il en soit, il envoya des messages dans tous les coins des campagnes pour enjoindre à chacun de pourvoir à sa sûreté. Une partie de ces troupes se réfugia dans la forêt des Ardennes, une autre dans une région de marais continus ; ceux qui étaient tout près de l'Océan se cachèrent dans les îles que forment les marées ¹²² ; beaucoup quittant leur pays, se confièrent, corps et biens, à des régions tout à fait étrangères. Catuvolcus, roi de la moitié des Éburons qui s'était associé au complot d'Ambiorix, accablé par l'âge et incapable de supporter les fatigues de la guerre ou de la fuite, après avoir chargé d'imprécations Ambiorix, auteur de l'entreprise, s'empoisonna avec de l'if, arbre très répandu en Gaule et en Germanie.

XXXII. — Les Sègnes et es Condruses, peuples de race germanique et comptés parmi les Germains, qui habitent entre les Éburons et les Trévires, envoyèrent des députés à César pour le prier de ne point les mettre au nombre de ses ennemis, et de ne pas confondre dans une seule et même cause tous les Germains d'en deçà du Rhin, protestant qu'ils n'avaient pas songé à la guerre ni envoyé aucun secours à Ambiorix. César s'informa du fait en questionnant des captifs et leur or-

¹²² Près d'Anvers.

donna de lui ramener les Éburons qui se seraient réfugiés chez eux, leur promettant, s'ils le faisaient, de ne pas violer leur pays. Puis, il distribua ses troupes en trois corps et rassembla les bagages de toutes les légions en Atuatuca. C'est le nom d'une forteresse, située presque au milieu du pays des Éburons, où Titurius et Aurunculéius avaient eu leurs quartiers d'hiver. Cette position plaisait d'autant plus à César que les retranchements de l'année précédente étaient encore intacts, ce qui allégea la peine des soldats. Il laissa, pour la garde des bagages, la quatorzième légion, une des trois qu'il avait levées depuis peu en Italie et emmenées en Gaule. Il met à la tête de cette légion et du camp Quintus Tullius Cicéron et lui donne deux cents cavaliers.

XXXIII. — Ayant partagé son armée, il donne l'ordre à Titus Labiénus de partir avec trois légions vers l'Océan, dans la partie qui touche aux Ménapes ; il envoie Caius Trébonius, avec le même nombre de légions, ravager la région qui est contiguë aux Atuatuques ; lui-même, avec les trois légions restantes, décide de marcher vers l'Escaut, cours d'eau qui se jette dans la Meuse, et vers l'extrémité des Ardennes, où on lui disait qu'Ambiorix s'était retiré avec quelques cavaliers. En partant, il assure qu'il sera de retour dans sept jours ; il savait que c'était le moment où l'on devait distribuer du blé à la légion qui restait pour la garde des bagages. Il recommande à Labiénus et à Trébonius de revenir le même jour, s'ils peuvent le faire sans inconvénient, afin de se concerter encore et, après un examen de la situation de l'ennemi, de recommencer la guerre sur d'autres directives.

XXXIV. — Il n'y avait là, comme nous l'avons dit plus haut, nulle troupe régulière, ni place forte, ni garnison en état de se défendre ; mais c'était de toutes parts une multitude éparses. Partout où une vallée couverte, un lieu boisé, un marais inextricable offrait quelque espoir de protection ou de salut, on s'était tapi. Ces retraites étaient connues des habitants du voisinage, et une grande diligence était nécessaire, non pour protéger l'ensemble de l'armée (car, réunie, elle ne pouvait rien craindre de gens terrifiés et dispersés), mais pour défendre chaque soldat isolément, ce qui, pour une part, importait au salut de l'armée. En effet, l'appât du butin en entraînant beaucoup assez loin, et les fo-

rêt, avec leurs sentiers incertains et invisibles, les empêchaient de marcher en troupe. Si l'on voulait en finir et détruire cette race de brigands, il fallait diviser l'armée en nombreux détachements ; si l'on voulait garder les manipules auprès de leurs enseignes, selon la règle établie et l'usage de l'armée romaine, la nature même des lieux protégeait les Barbares, et l'audace ne leur manquait pas pour dresser de secrètes embûches ou envelopper nos soldats dispersés. En des circonstances si difficiles, on agissait avec toute la prudence possible, préférant même laisser échapper quelque occasion de nuire à l'ennemi, malgré le désir de vengeance qui enflammait tous les cœurs, plutôt que de lui nuire en perdant des soldats. César envoie des messagers aux états voisins : il les attire à lui par l'espoir du butin, les invite tous à piller les Éburons, aimant mieux risquer dans les bois la vie des gaulois que celle du légionnaire et voulant, par cette immense invasion ; anéantir la race et le nom d'un état coupable d'un si grand crime. Un grand nombre de Gaulois accourt vite de toutes parts.

XXXV. — Tandis que ces événements se déroulaient sur tous les points du pays des Éburons, le septième jour approchait, date à laquelle César avait résolu de retourner près des bagages et de la légion. On put voir alors ce que peut la fortune à la guerre et quels graves incidents elle produit. L'ennemi étant, come nous l'avons dit, dispersé et terrifié, il n'y avait point de troupe capable de nous inspirer la moindre crainte. Le bruit parvient au delà du Rhin, chez les Germains, que l'on pille les Éburins et tous sont conviés au butin. Les Sugambres, qui sont voisins du Rhin, rassemblant deux mille cavaliers : ils avaient, comme nous l'avons vu plus haut, recueilli dans leur fuite les Tencères et les Usipètes ; ils passent le Rhin sur des barques et des radeaux, à trente mille pas au-dessous de l'endroit où César avait fait un pont et laissé une garde ; ils entrent sur les frontières des Éburons, ramassent une foule de fuyard dispersés, s'emparent d'un nombreux bétail, proie dont les Barbares sont très avides. L'appât du butin les entraîne plus loin : nourris au sein de la guerre et du brigandage, ils ne sont arrêtés ni par les marais ni par les bois : ils demandent aux prisonniers en quels lieux est César, apprennent qu'il est parti plus loin et que toute l'armée s'en est allée avec lui. Puis l'un des captifs leur dit :: « Pourquoi poursuivre une prie misérable et chétive, quand une magnifique fortune s'offre à vous ? En trois heures vous pouvez arri-

ver à Atuatuca : l'armée des Romains a entassé là toutes ses richesses ; la garnison est si faible qu'elle ne suffirait pas à border le rempart et que pas un n'oserait sortir des retranchements. » Devant cet espoir, les Germains laissent dans une cachette le butin qu'ils ont fait, et marchent sur Atuatuca, guidés par le même homme, dont ils tenaient ces indications.

XXXVI. — Cicéron, tous les jours précédents, avait bien, suivant les instructions de César, retenu avec le plus grand soin ses soldats dans le camp, sans permettre même à un valet de sortir du retranchement ; mais le septième jour, n'espérant plus que César observât le terme fixé, car il entendait dire qu'il avait poussé plus loin et on ne venait pas lui parler de son retour, ébranlé aussi par les propos de ceux qui disaient que sa patience était presque une posture d'assiégés, puisqu'on ne pouvait sortir du camp, persuadé enfin que, couvert par neuf légions et une très forte cavalerie, il n'avait rien à craindre, dans un rayon de trois milles, d'un ennemi dispersé et presque détruit, il envoie cinq cohortes au blé dans les champs les plus proches, qu'une colline seule séparait du camp¹²³. Il y avait, dans ce camp, beaucoup de malades, laissés par les légions : trois cents environ, qui s'étaient rétablis dans l'intervalle, sont envoyés sous la même enseigne que les cohortes ; de plus, une foule de valets reçoit l'autorisation de les suivre, avec une quantité de bêtes de somme, qui étaient restées au camp.

XXXVII. — Juste à ce moment, par hasard, surviennent les cavaliers germains, et aussitôt, sans ralentir leur course, ils essaient de pénétrer dans le camp par la porte décumane : les bois qui masquaient la vue de ce côté empêchèrent de les voir avant qu'ils fussent tout près, si bien que les marchands, qui avaient leurs tentes sous le rempart, n'eurent pas le temps de se replier. Les nôtres, surpris, perdent la tête, et la cohorte de garde soutient à peine le premier choc. Les ennemis se répandent tout autour, cherchant à trouver un accès. Les soldats ont grand-peine à défendre les portes ; les autres sont défendus par leur position même et par le retranchement. Le camp tout entier s'affole ; on s'interroge de l'un à l'autre sur la cause du tumulte ; on ne songe à

¹²³ La colline de Tongres.

dire ni où il faut porter les enseignes ni de quel côté chacun doit se diriger. L'un annonce que le camp est déjà pris ; l'autre prétend que l'armée et le général en chef ont été exterminés et que les barbares sont venus en vainqueurs ; la plupart se font sur la nature du lieu des idées superstitieuses, et se représentent le désastre de Cotta et de Titurius, qui ont succombé dans le même camp. Au milieu de la frayeur qui épouvante tout le monde, les Barbares se confirment dans l'opinion, recueillie d'un prisonnier, que l'intérieur de la place est vide. Ils tâchent d'y faire irruption et s'exhortent eux-mêmes à ne pas laisser échapper de leurs mains une si belle occasion.

XXXVIII. — Parmi les malades laissés dans la place était Publius Sextius Baculus, qui avait été primipile sous César et dont nous avons parlé dans le récit des combats précédents ¹²⁴ : Il voit la menace de l'ennemi et l'extrême danger de la situation, se saisit des armes des premiers soldats qu'il rencontre et se place à la porte ¹²⁵. Les centurions de la cohorte qui étaient de garde le suivent, et tous ensemble soutiennent quelques instants le combat. Sextius, couvert de graves blessures, s'évanouit : non sans peine on le passe de main en main et on le sauve. Pendant ce délai, les autres se ressaisissent assez pour oser rester sur les retranchements et avoir l'air de défenseurs.

XXXIX. — Cependant, ayant fait provision de blé, nos soldats entendent distinctement une clameur : les cavaliers prennent les devants, se rendent compte de la gravité du danger. Mais ici point de retranchement, qui puisse servir d'abri à leur frayeur ; recrutés récemment ¹²⁶ et sans expérience de la guerre, ils tournent les yeux vers le tribun militaire et les centurions ; ils attendent les ordres. Il n'en est point d'assez brave pour n'être pas affolé par une situation si nouvelle. Les Barbares, apercevant au loin les enseignes, cessent l'attaque ils croient d'abord que ces troupes qui reviennent sous les légions que les captifs leur avait dit être si éloignées ; mais bientôt, pleins de mépris pour une si petite troupe, ils fondent sur elle de toutes parts.

¹²⁴ Publius Sextius Baculus s'était signalé à la bataille de la Sambre, cf. livre II, chap. XXV et dans celle du valais, cf. livre III, chap. V.

¹²⁵ Vraisemblablement, à la porte décumane.

¹²⁶ Depuis cinq mois.

XL. — Les valets courent au tertre le plus proche. Vite délogés de cette position, ils se jettent dans les rangs des enseignes et des cohortes, et augmentent la frayeur des soldats apeurés. Les uns proposent de faire le coin pour se frayer rapidement un passage, puisque le camp est si près : si une partie d'entre eux est enveloppée et tombe, le reste du moins, pensent-ils, peut se sauver ; les autres veulent qu'on s'arrête sur la colline et tous supportent le même sort. Ce fait n'a point l'approbation des vétérans, qui, nous l'avons dit, étaient partis sous la même enseigne. Aussi, après s'être exhortés entre eux, conduits par Caius Trébonius, chevalier romain, qui les commandait, ils se font jour au beau milieu des ennemis et parviennent au camp sans avoir perdu un seul homme. Les valets et les cavaliers qui avaient suivi leur élan se sauvent grâce à la vaillance des soldats. Mais ceux qui s'étaient arrêtés sur la colline, n'ayant encore aucune expérience de l'art militaire, ne surent ni persister dans le dessein qu'ils avaient approuvé de se défendre sur la hauteur ni imiter la vigueur et la rapidité qu'ils avaient vu profiter si bien aux autres ; mais en essayant de se relier sur le camp, ils s'engagèrent dans un lieu bas et défavorable. Les centurions, dont certains avaient mérité par leur valeur d'être tirés des cohortes inférieures des autres légions pour être élevés aux premières cohortes de celle-ci, ne voulant pas perdre la gloire guerrière qu'ils s'étaient acquise, se firent tuer en combattant avec une extrême bravoure. Une partie des soldats, profitant de la vaillance de leurs chefs qui avaient écarté un peu les ennemis parvint sans perte au camp, contre toute espérance ; l'autre fut enveloppée par les Barbares et périt.

XLI. — Les Germains, désespérant de prendre le camp, parce qu'ils voyaient que les nôtres s'étaient maintenant portés aux retranchements, se replièrent au delà du Rhin, avec le butin qu'ils avaient déposé dans les bois. Tel était encore l'effroi, même après le départ des ennemis, que, cette nuit-là, Caius Volusenus envoyé avec sa cavalerie et arrivé au camp, ne put faire croire que César approchait avec l'armée intacte. La frayeur avait si bien dominé tous les esprits qu'à demi égarés les soldats prétendaient que toutes les troupes avaient été exterminées, que la cavalerie seule avait échappé par la fuite, et que, si

l'armée avait été intacte, les Germains n'auraient pas attaqué le camp. L'arrivée de César dissipa cette frayeur.

XLII. — À son retour, celui-ci, qui n'ignorait pas les hasards de la guerre, se plaignit seulement qu'on eût fait quitter aux cohortes leur porte et leur garde, alors qu'on n'eût laisser place au moindre imprévu ¹²⁷ ; Il jugea d'ailleurs que la fortune avait eu grande part à l'arrivée soudaine des ennemis, et une beaucoup plus grande encore pour avoir écarté les Barbares presque du retranchement même et des portes du camp. Mais ce qui lui paraissait le plus étonnant de toute l'affaire, c'est ce que les Germains, qui avaient franchi le Rhin dans le dessein de ravager le pays d'Ambiorix, eussent été conduits vers le camp des Romains et eussent rendu ainsi à Ambiorix le service le plus souhaitable.

XLII. — César, reparti pour vexer l'ennemi, rassemble un grand nombre de troupes des états voisins et les envoie sur tous les points. Tous les villages, et tous les bâtiments que chacun apercevait étaient brûlés ; on faisait du butin partout ; les céréales non seulement étaient consommées par toute une multitude de bêtes, de chevaux et d'hommes, mais encore avaient été couchées par la saison avancée et par les pluies ; si bien que ceux même qui s'étaient cachés pour l'instant, semblaient néanmoins, après le départ de l'armée, devoir succomber à une totale disette. Et il arriva souvent, avec cette nombreuse cavalerie qui battait le pays en tous sens, que des prisonniers disaient qu'ils venaient de voir Ambiorix en fuite, et prétendaient même qu'il n'était pas encore tout à fait hors de vue, tant l'espoir de le saisir et de gagner les bonnes grâces de César faisait supporter des fatigues infinies et dépasser presque les forces humaines à grand renfort de zèle ; à chaque instant il s'en fallait d'un rien, croyait-on, qu'on eût le suprême bonheur de l'attraper, et toujours des cachettes ou des

¹²⁷ César fait preuve d'indulgence à l'égard de Quintus Cicéron. Dans une lettre adressée à Cicéron lui-même, il se montre plus sévère et accuse Quintus d'avoir manqué de prudence et de diligence : *neque pro cauto ae diligente se castris continuit.*

fourrés ¹²⁸ lui permettaient de se sauver, et, à la faveur de la nuit, il gagnait d'autres régions et d'autres coins, sans autre escorte que celle de quatre cavaliers, à qui seuls il avait confié sa vie.

XLIV. — Après avoir ainsi dévasté ces contrées, César ramène à Durocortore des Rèmes son armée diminuée de deux cohortes, et ayant convoqué dans ce lieu l'assemblée de la Gaule, il décide d'informer sur la conjuration des Sénonés et des Carnutes ; Accon, qui avait été l'instigateur du complot, fut condamné à mort et supplicié selon la coutume des anciens ¹²⁹. Certains, craignant la même condamnation, prirent la fuite. Après leur avoir interdit l'eau et le feu, César plaça deux légions en quartiers d'hiver aux frontières des Trévires, deux chez les Lingons, les six autres dans le pays des Sénonés, à Agédincum ; puis, ayant pourvu au blé de son armée, il partit, selon sa coutume, tenir en Italie ses assises.

¹²⁸ Dans les cavernes et abris sous roche ou dans les bois épais qui bordent la rive droite de la Meuse, de Liège à Namur.

¹²⁹ C'est-à-dire attaché à un poteau, battu de verges, puis décapité.

La guerre des Gaules

Livre septième

[Retour à la table des matières](#)

I. — La Gaule une fois tranquille, César, comme il l'avait résolu, part pour l'Italie afin d'y tenir ses assises. Là il apprend le meurtre de Publius Clodius, et, ayant eu connaissance du sénatus-consulte qui appelait aux armes toute la jeunesse d'Italie, il décide de faire une levée dans toute Province. La nouvelle des événements se répand dans la Gaule transalpine. Les Gaulois y ajoutent d'eux-mêmes et font circuler le bruit, qui leur paraissait en rapport avec les circonstances, que César était retenu par les troubles de la Ville et empêché, en présence d'aussi graves dissensions, de se rendre à l'armée. Cette occasion pousse des hommes qui déjà ne se voyaient soumis qu'avec peine au pouvoir du peuple romain à former des projets de guerre avec plus de liberté et d'audace. Les chefs de la gaule, s'étant fixé des réunions entre eux en des lieux écartés, au milieu des bois, se plaignent de la mort d'Accon ; ils montrent que ce sort peut les atteindre eux-mêmes ; ils déplorent le commun malheur de la Gaule ; par toutes sortes de promesses, et de récompenses, ils demandent qu'on commence la guerre et qu'on rende au péril de sa vie la liberté à la Gaule. Selon eux, la première chose à faire est de fermer à César le retour vers son armée, avant qu'éclatent leurs complots clandestins C'est chose facile, car les légions n'osent pas sortir de leurs quartiers d'hiver en l'absence de leur général, et d'autre part, le général en chef ne peut arriver à elles sans escorte ; d'ailleurs, il vaut mieux mourir en com-

battant que de ne pas recouvrer leur ancienne gloire militaire et la liberté qu'ils ont reçue de leurs ancêtres.

II. — Après un vif débat sur ces questions, les Carutes déclarent « qu'il n'est pas de danger qu'ils n'acceptent pour le salut commun et promettent de prendre les armes les premiers ; et, puisque pour le moment on ne peut, par un échange d'otages, empêcher la divulgation du secret, ils demandent qu'on jure solennellement sur les étendards militaires réunis en faisceau (cérémonie usitée chez eux pour nouer les liens les plus sacrés) de ne point les abandonner après qu'ils auront commencé la guerre ». Alors on félicite à la ronde les Carnutes ; tous ceux qui étaient présents prêtent le serment, et, après avoir fixé le jour du soulèvement, l'assemblée se sépare.

III. — Ce jour venu, les Carnutes, sous la conduite de Gutruat et de Conconnétodumne, hommes dont on ne pouvait attendre que des folies, courent, à un signal donné, sur Génabum, massacrent les citoyens romains qui s'y étaient établis pour faire des affaires, entre autre Caius Fuius Cita, honorable chevalier romain, à qui César avait donné l'intendance des vivres, et mettent leurs biens au pillage. La nouvelle parvint vite à tous les états de la Gaule. En effet, quand il arrive un événement important ou remarquable, les Gaulois l'annoncent de champ en champ et de contrée en contrée par une clameur qu'on recueillent transmet de proche en proche. Ainsi ce qui s'était passé à Génabum au lever du soleil fut su avant la fin de la première veille dans le pays des Arvernes qui en est éloigné de cent soixante mille pas environ.

IV. — Là, usant du même procédé, Vercingétorix, fils de Celtille, Arverne, jeune homme dont la puissance était trop grande, et dont le père, qui avait exercé le principat de toute la Gaule, avait été mis à mort par ses compatriotes parce qu'il convoitait la royauté, convoque ses clients et les enflamme facilement. Sitôt que son projet est connu, on court aux armes ; Gobanition, son oncle, et les autres chefs qui n'étaient pas d'avis de tenter la fortune, le chassent de la place forte de Gergovie ; cependant il ne se rebute pas et il enrôle dans la campa-

gne des gens dénués de tout et perdus de crimes. Après avoir réuni cette bande, il rallie à sa cause tous ceux de ses compatriotes qu'il rencontre, les exhorte à prendre les armes pour la liberté commune, et, ayant rassemblé de grandes forces, il chassa de l'état ses adversaires qui peu de temps auparavant l'avaient chassé lui-même. Il est proclamé roi par ses partisans, envie des ambassades de tous côtés, supplie qu'on reste dans la foi jurée. Rapidement, il s'attache les Sénones, les Parisiens, les Pictons, les Cadurques, les Turons, les Aulerques, les Lamovices, les Andes et tous les autres peuples qui touchent à l'Océan ; d'un consentement unanime, le commandement suprême lui est déferé. Revêtu de ce pouvoir, il exige de tous ces états des otages, ordonne qu'un nombre déterminé de soldats lui soit rapidement amené, fixe la quantité d'armes que chaque état doit fabriquer dans un délai marqué, donne un soin particulier à la cavalerie, joint à une extrême diligence une extrême sévérité dans le commandement, contraint par la rigueur du supplice les hésitants. C'est ainsi qu'une faute grave est punie par le feu et toutes sortes de supplices ; que pour une faute légère, il renvoie le coupable chez lui après lui avoir fait couper les oreilles ou crever un œil, afin qu'il serve d'exemple et que la grandeur du châtement frappe les autres de terreur.

V. — Ayant, au moyen de ces supplices ¹³⁰, rapidement rassemblé une armée, il envoie chez les Rutènes avec une partie des troupes ; il part lui-même chez les Bituriges. À son arrivée, les Bituriges envoient des députés aux Éduens, dont ils étaient les clients, pour leur demander des secours qui les mettent en état de résister aux forces de l'ennemi. Les Éduens, sur l'avis des lieutenants que César avait laissés à l'armée, envoient au secours des Bituriges des forces de cavalerie et d'infanterie. Mais, quand elles furent arrivées à la Loire, qui sépare les Bituriges des Éduens, ces forces s'y arrêtent quelques jours, puis n'osant pas passer le fleuve, s'en retournent chez elles, et rapportent à nos lieutenants que c'est la crainte de la perfidie des Bituriges qui leur a fait rebrousser chemin, car elles savent qu'ils avaient l'intention, si elles passaient le fleuve, de les envelopper, eux d'un côté et les Arvernes de l'autre. Agirent-elles ainsi pour la raison indiquée aux lieutenants ou poussées par la perfidie, c'est ce que nous ne pouvons éta-

¹³⁰ En en profitant aussi du mouvement patriotique des Gaulois.

blir. Les Bituriges, après leur départ, se joignirent aussitôt aux Arvernes.

VI. — Quand ces nouvelles lui parvinrent en Italie ¹³¹, César voyant que la situation de la Ville, grâce à la fermeté de Pompée ¹³², s'était améliorée, partit pour la Gaule transalpine. Arrivé là, il se trouva fort embarrassé sur les moyens à prendre pour rejoindre son armée : car, s'il faisait venir ses légions dans la Province, il voyait que sur leur trajet, elles seraient amenées à combattre sans lui ; s'il allait vers l'armée, il sentait que, dans les circonstances présentes, il ne pouvait confier avec sûreté sa vie à ceux-là qui semblaient pacifiés.

VII. — Cependant, le Cardurque Luctérius, envoyé chez les Rutènes, gagne cet état aux Arvernes. Il s'avance chez les Nitiobroges et les Galabes, reçoit de l'un et l'autre état des otages, et, ayant réuni une forte troupe, entreprend d'envahir la Province, en direction de Narbonne. A cette nouvelle, César pensa qu'il devait avant tout partir pour Narbonne. Une fois arrivé là, il rassure ceux qui ont peur, place des garnisons chez les Rutènes qui dépendaient de la Province, chez les Volques, Arécomiques, chez les Tolosates et autour de Narbonne, toutes régions limitrophes de l'ennemi ; il ordonne à une partie des troupes de la Province et aux renforts qu'il avait amenés d'Italie de se réunir chez les Helviens, qui touchent au pays des Arvernes.

VIII. — Les dispositions prises ayant arrêté déjà et fait même reculer Luctérius, qui trouvait périlleux de s'enfermer entre nos garnisons, César part chez les Helviens. Quoique les montagnes des Cévennes, qui forment une barrière entre les Arvernes et les Helviens, fussent en cette saison, qui était la plus rude de l'année, couvertes d'une neige épaisse qui empêchait de passer, néanmoins les soldats écartent la neige sur une profondeur de six pieds et, après s'être frayé ainsi des chemins à force de peine, ils débouchent dans le pays des Arvernes. Leur arrivée inattendue les frappe de stupeur, car ils se croyaient dé-

¹³¹ Il se trouvait alors à Ravenne.

¹³² Pompée avait reçu du Sénat des pouvoirs extraordinaires. Il va sans dire que ce passage a été écrit avant la brouille survenue entre Pompée et César.

endus par les Cévennes comme par un mur, et jamais, en cette saison, même un voyageur isolé n'avait pu passer par les sentiers ; César ordonne alors à ses cavaliers de s'étendre le plus loin possible, et de jeter chez l'ennemi le plus de frayeur qu'ils pourraient. Rapidement, par la rumeur et par les courriers, Vercingétorix est informé de ces événements ; tous les Arvernes, au comble de la Frayeur, l'entourent, le conjurent de songer à leurs biens, et de ne pas les laisser piller par l'ennemi, d'autant qu'il voit bien que tout le poids de la guerre était rejeté sur eux. Touché de leurs prières, il lève son camp et passe des Bituriges chez les Arvernes.

IX. — Mais César ne reste que deux jours en ces lieux, car il avait prévu que Vercingétorix prendrait ce parti-là, et, sous couvert de rassembler du renfort et de la cavalerie, il quitte l'armée ; il laisse à la tête des troupes le jeune Brutus, il lui recommande de faire des incursions de cavalerie de tous côtés ; lui-même aura soin de ne pas être absent du camp plus de trois jours ¹³³. Les choses ainsi réglées, contrairement à l'attente des siens ¹³⁴, Il se rend à grandes journées ¹³⁵ à Vienne. Là, trouvant la cavalerie fraîche qu'il y avait envoyée plusieurs jours auparavant, il n'interrompt sa marche ni jour ni nuit, se dirige, en passant par le pays des Éduens, chez les Lingons, où deux légions hivernaient ¹³⁶ ; Il voulait, au cas où les Éduens iraient jusqu'à comploter contre sa vie, prévenir par sa rapidité leurs desseins. Arrivé là, il envoie des ordres aux autres légions et les concentre toutes en un seul point, avant que les Arvernes puissent avoir des nouvelles de son arrivée. Dès que Vercingétorix en a avis, il ramène de nouveau son armée chez les Bituriges, puis, quittant leurs pays pour Gorgobina, ville des Boïens, que César y avait établis après les avoir vaincus dans la bataille contre les Helvètes, et qu'il avait placés sous l'autorité des Éduens, il décide de l'assiéger

¹³³ En réalité, il ne revint pas. Il dut plus tard donner l'ordre à Brutus de ramener ses troupes dans la Province.

¹³⁴ De son escorte.

¹³⁵ Sans doute par Yssingeux et Annonay.

¹³⁶ Sans doute à Dijon.

X. — Cette entreprise mettait César dans un grand embarras : si, pendant le reste de l'hiver ¹³⁷, il maintenait ses légions dans leurs quartiers, il craignait que la réduction d'un état tributaire des Éduens n'entraîna la défection de toute la Gaule, parce qu'elle verrait que ses amis ne pouvaient pas compter sur son appui ; s'il les faisait sortir de leurs quartiers trop tôt, il craignait que la difficulté des transports ne gênât l'approvisionnement. Il crut cependant qu'il valait mieux tout supporter plutôt que de s'aliéner, en recevant un tel affront, les bonnes dispositions de tous ses amis. Aussi engage-t-il les Éduens à lui envoyer des vivres, et il envoie devant lui une députation annonçant aux Boïens son arrivée, pour les exhorter à rester fidèles et à soutenir vaillamment l'attaque des ennemis. Laissant à Agédincum deux légions et les bagages de toute l'armée, il part pour le pays des Boïens.

XI. — Le second jour, étant arrivé à Vellaunodunum, ville des Sénonnes, et ne voulant pas laisser derrière lui d'ennemis qui gênassent son ravitaillement, il résolut d'en faire le siège et en acheva la circonvallation en deux jours ; le troisième jour, la place envoie des députés pour la reddition ; il donne l'ordre de déposer les armes, d'amener les chevaux et de lui livrer six cents otages. Il laisse, pour terminer l'affaire, Caius Trébonius, son lieutenant, et part lui-même, afin d'aller aussi vite que possible, pour Génabum des Carnutes. Ceux-ci ne faisaient alors que d'apprendre le siège de Vellaunodunum : croyant que l'affaire durerait assez longtemps, ils amenaient des troupes pour la défense de Génabum et se disposaient à les y envoyer. César y arrive en deux jours, établit son camp devant la place, mais l'heure tardive lui fit remettre l'attaque au lendemain, il ordonne à ses soldats de faire les préparatifs en usage dans ce cas ; et, comme la ville de Génabum avait un pont sur la Loire ¹³⁸, dans la crainte que des émigrés ne s'échappent pendant la nuit, il fait veiller deux légions sous les armes. Les Génabiens, peu avant minuit, sortent en silence de la place et se mettent à passer le fleuve. Averti du fait par ses éclaireurs, César, ayant mis le feu aux portes, introduit les légions qui avaient reçu l'ordre de se tenir prêtes et s'empare de la place. Il s'en fallut d'un bien petit nombre que tous les ennemis ne fussent prison-

¹³⁷ On était à la mi-février.

¹³⁸ Au sud-ouest de la place.

niers vivants, car l'étroitesse du pont et des chemins qui y conduisaient avait empêché la fuite de cette foule. César pille et brûle la place, abandonne le butin aux soldats, fait passer la Loire à son armée et arrive dans le pays des bituriges.

XII. — Vercingétorix, en apprenant l'arrivée de César, lève le siège et se porte à sa rencontre. César avait décidé d'assiéger une place des Bituriges, sise sur sa route, Noviodunum. Cette place lui ayant envoyé des députés pour lui demander le pardon et la vie, César, désireux d'aller vire, selon la méthode qui lui avait généralement réussi, leur ordonne de livrer les armes, d'amener les chevaux et de fournir des otages. Une partie de otages était déjà livrée, et le reste du traité s'exécutait sous la surveillance des centurions et de quelques soldats introduits dans la place, lorsqu'on aperçut au loin la cavalerie des ennemis qui avait précédé l'armée de Vercingétorix. Dès que les assiégés la virent, et qu'ils conçurent l'espoir d'être secourus, ils prirent les armes en poussant une clameur, fermèrent les portes et emplirent le rempart. Les centurions qui étaient dans la place, ayant compris à l'attitude des Gaulois qu'il y avait quelque chose de nouveau dans leurs dispositions, s'emparèrent des portes en mettant l'épée à la main et ramenèrent intacts tous leurs hommes.

XIII. — César fait sortir du camp sa cavalerie et engage un combat équestre : comme les siens étaient à l'ouvrage, il envoie à leur secours quatre cents cavaliers germains environ, qu'il avait coutume, depuis le début de la guerre, de garder avec lui. Les Gaulois ne purent soutenir leur choc et, prenant la fuite, se replièrent sur le gros de la colonne avec beaucoup de perte. Ce revers effraye de nouveau les assiégés : ils saisirent ceux qui passaient pour avoir soulevé le peuple, les livrèrent à César et se rendirent à lui. Cette affaire terminée, César partit pour Avaricum, qui était la place la plus grande et la mieux fortifiée du pays des Bituriges, et située dans une région très fertile : il comptait que la prise de cette place le rendrait maître de tout l'état des Bituriges.

XIV. — Vercingétorix, après avoir essuyé successivement tant de revers à Vellanodunum, à Génabum et à Noviodunum, convoque les siens à un conseil. Il leur enseigne qu'il s'agit de faire la guerre tout autrement que par le passé et qu'on doit par tous les moyens s'appliquer à priver les Romains de fourrage et de ravitaillement : chose facile ; ne trouvant pas d'herbe à couper, l'ennemi est forcé de se disperser pour chercher du foin dans les granges et chaque jour tous ces fourrageurs peuvent être exterminés par leurs cavaliers. De plus, le salut commun doit faire oublier les intérêts particuliers : il faut incendier les villages et les fermes sur tout l'espace que les Romains paraissent pouvoir parcourir pour fourrager. Pour eux, ils auront tout en abondance, ravitaillés par les peuples sur le territoire desquels se fera la guerre ; les Romains, au contraire, ou bien ne résisteront pas à la disette, ou bien s'exposeront à de grands dangers en s'avancant assez loin de leur camp ; peu importe d'ailleurs qu'on les tue ou qu'on les dépouille de leurs bagages, puisqu'une armée qui a perdu ses bagages ne eut pas continuer la guerre. De plus il faut brûler les places, que les fortifications ou leur position naturelle ne mettent pas à l'abri de tout danger, afin qu'elles ne servent pas de refuge aux déserteurs et n'offrent pas aux Romains l'occasion de se procurer une quantité de vivres et de faire du butin. Si de telles mesures paraissent pénibles et cruelles, ils doivent se dire qu'il est bien pénible encore de voir leurs femmes et leurs enfants traînés en esclavage, et d'être eux-mêmes exterminés, ce qui est le destin inéluctable des vaincus.

XV. — À l'unanimité cet avis est approuvé. En un seul jour, plus de vingt villes des Bituriges sont incendiées. On fait de même dans les états voisins : de toutes parts, on ne voit qu'incendies. Bien que ce fût pour tous une grande douleur, ils s'en consolent cependant par l'espoir d'une victoire presque sûre qui réparerait leurs pertes. On délibère dans l'assemblée commune sur Avaricum : convenait-il de la brûler ou de la défendre ? Les Bituriges se jettent aux pieds des autres Gaulois ; ils demandent qu'on ne les force pas à mettre le feu de leurs propres mains à une ville qui est la plus belle peut-être de toute la Gaule, et l'ornement et la force de leur état ; ils disent qu'ils défendront facilement, par sa position même, une place entourée presque de tous côtés par une rivière et un marais et qui n'a qu'un accès unique et fort étroit. On se rend à leurs instances, Vercingétorix, qui les avait

combattues d'abord, cédant enfin à leurs prières et à un sentiment de miséricorde pour le peuple. Les défenseurs qu'il lui faut sont choisis pour la place.

XVI. — Vercingétorix suit César à petites journées, et choisit pour son camp une position défendue par des marécages et des bois ¹³⁹, à seize mille pas d'Avaricum. Là, au moyen d'éclaireurs réguliers, il savait à chaque instant du jour ce qui se passait devant Avaricum, et transmettait ses ordres ; il guettait tous nos détachements de fourrage et de blé, et si, poussés par la nécessité, ils s'avançaient trop loin, il tombait sur leurs groupes dispersés et leur faisait beaucoup de mal, bien que les nôtres prissent toutes les précautions possibles pour ne sortir qu'à des heures irrégulières et par des chemins différents.

XVII. — César, ayant posé son camp vers cette partie de la ville, qui, dégagée de la rivière et du marais, avait, comme nous l'avons dit plus haut, un accès très étroit, entreprit d'élever une terrasse, de faire avancer des mantelets et de construire deux tours, car la nature du lieu rendait une circonvallation impossible. Pour le blé, il ne cessa de harceler les Boïens et les Éduens ; les uns n'y mettant aucun zèle, ne l'aidaient pas beaucoup ; les autres, sans grandes ressources (car leur état était petit et faible), eurent promptement épuisé ce qu'ils avaient. L'extrême difficulté du ravitaillement en blé, causée par la pauvreté des Boïens, par le mauvais vouloir des Éduens et par les incendies des granges, affecta l'armée à tel point que pendant un grand nombre de jours les soldats furent sans blé et n'eurent pour échapper aux rigueurs de la famine que du bétail amené de villages fort lointains : cependant il ne leur échappa aucune parole indigne de la majesté du peuple romain et de leur précédentes victoires. Bien plus, come César, visitant les travaux, s'adressait tour à tour à chaque légion et offrait de lever le siège, si la disette leur était trop pénible, tous lui demandèrent de ne pas le faire, disant qu'ils avaient depuis nombre d'années servi sous ses ordres sans essuyer aucun affront, sans partir el laissant leur travail inachevé ; qu'ils se tiendraient pour déshonorés, s'ils abandonnaient le siège commencé ; qu'ils aimaient mieux souffrir les pires cruautés que

¹³⁹ Sans doute près d'Humbligny.

de ne pas venger les citoyens romains morts à Génabum par la perfidie des Gaulois. Ils faisaient les mêmes protestations aux centurions et aux tribuns militaires, pour qu'elles fussent rapportées à César.

XVIII. — Déjà l'on avait approché les tours du rempart, quand César apprit par des captifs que Vercingétorix, après avoir consumé son fourrage, avait rapproché son camp d'Avaricum ¹⁴⁰, et que lui-même, avec sa cavalerie et les soldats d'infanterie légère qui avaient l'habitude de combattre parmi les cavaliers, était parti pour dresser une embuscade à l'endroit où il pensait que les nôtres viendraient le lendemain au fourrage. A cette nouvelle, César, parti au milieu de la nuit en silence, parvint le matin au camp des ennemis. Ceux-ci, vite avertis par leurs éclaireurs de l'arrivée de César, cachèrent leurs chars et leurs bagages dans l'épaisseur des forêts, et rangèrent toutes leurs troupes sur un lieu élevé et découvert. César, prévenu, ordonna aussitôt de rassembler les sacs et de prendre la tenue de combat.

XIX. — Une colline s'élevait en pente douce : un marais difficile et plein d'obstacles l'entourait presque de toutes parts ; il avait au plus cinquante pieds de large. C'est sur cette colline qu'après avoir rompu les ponts se tenaient les Gaulois, confiants dans la force de leur position ; rangés par état, ils tenaient par des postes sûrs tous les gués et tous les fourrés du marais, prêts à fondre de cette hauteur sur les Romains en désordre, s'ils tentaient de franchir le marais : qui ne voyait que la proximité des distances croyait les Gaulois prêts à combattre avec des chances à peu près égales ; mais celui qui se rendait compte de l'inégalité des positions, reconnaissait que leur contenance n'était qu'une vaine parade. Les soldats, indignés que l'ennemi, à une si petite distance, pût soutenir leur vue, réclamaient le signal du combat, mais César leur fait comprendre de quelles pertes et de la mort de combien de braves il faudrait payer la victoire, et que, les voyant prêts à affronter tous les périls pur sa gloire, mériterait d'être condamné pour son extrême égoïsme, s'il ne faisait pas plus de cas de leur vie que de sa gloire. Après avoir ainsi consolé les soldats, il les ramène au camp le jour même, et décide de prendre les dernières mesures qui avaient trait au siège de la place.

¹⁴⁰ Il l'avait sans doute établi sur la colline située entre les Aix et Rians.

XX. — Vercingétorix de retour près des siens, fut accusé de trahison pour avoir rapproché son camp des Romains, pour être parti avec toute la cavalerie, pour avoir laissé des forces importantes sans commandant, enfin parce qu'à son départ, les Romains étaient arrivés avec tant d'à-propos et de rapidité. « Toutes ces circonstances n'avaient pu se produire par hasard et sans être voulues : il aimait mieux tenir la royauté de la Gaule d'une concession de César que de leur bon vouloir. » Se voyant accusé de telle sorte, il répondit en ces termes : « Il avait déplacé le camp : c'était à cause du manque de fourrage, et d'ailleurs sur leurs propres instances. IL s'était approché des Romains : il y avait été engagé par l'avantage de la position, qui se défendait d'elle-même sans qu'on eût à la fortifier. Quant à la cavalerie, on ne pouvait regretter son concours dans un lieu marécageux, et elle avait été utile là où il l'avait menée. Le commandement en chef, c'était délibérément qu'il ne l'avait confié à personne, de peur que le nouveau chef, cédant au désir de la multitude, ne fût entraîné à combattre, chose qu'ils désiraient, il le voyait bien, par faiblesse et incapacité d'endurer longtemps leurs fatigues. Si le hasard était cause de l'intervention des Romains, il fallait en remercier la fortune ; si quelque indicateur les avait appelés, il fallait en remercier celui-ci, car ils avaient pu, de leur position dominante, connaître leur petit nombre et dédaigner la valeur des soldats qui n'osant pas combattre, s'étaient repliés honteusement dans leur camp. Il n'avait pas besoin d'obtenir de César par trahison une autorité qu'il pouvait avoir par la victoire, certaine désormais pour lui et tous les Gaulois ; bien plus, il leur remettait cette autorité, s'ils pensaient lui faire plus d'honneur qu'ils ne recevaient de lui d'occasion de salut. « Pour sentir, leur dit-il ; que je parle sincèrement, écoutez les Soldats romains. » Il fait comparaître des esclaves qu'il avait pris peu de jours auparavant en train de faire du fourrage, et torturés par la faim et les chaînes. La leçon leur avait été faite auparavant sur les réponses qu'ils auraient à faire aux interrogations ; ils disent « qu'ils sont des soldats légionnaires, que, pressés par la faim et la disette, ils sont sortis du camp en cachette, pour voir s'ils trouveraient dans la campagne un peu de blé ou de bétail, que toute l'armée » était en proie à la même disette, que chaque soldat était à bout de forces et incapable de supporter la fatigue des travaux ; et qu'aussi le général en chef avait décidé de lever le siège dans les

trois jours, s'il n'obtenait pas de résultat. » — « Tels sont, reprend Vercingétorix, les bienfaits que vous me devez, à moi que vous accusez de trahison, à moi grâce à qui, sans avoir versé votre sang, vous voyez une grande armée victorieuse presque épuisée par la faim, et, dans sa fuite honteuse, réduite, par ma prévoyance, à ne trouver aucun état qui l'accueille sur son territoire. »

XXI. — Toute la foule pousse une clameur et, selon sa coutume ¹⁴¹, fait cliqueter ses armes : « Vercingétorix, dit-elle, est un grand chef ; on ne saurait mettre en doute sa loyauté ni conduire plus intelligemment la guerre. » On décide d'envoyer au secours de la place dix mille hommes choisis dans toute l'armée ; on estime qu'il ne faut pas s'en remettre du salut commun sur les seules Bituriges, parce qu'on voyait que, s'ils conservaient la place, la décision de la victoire leur appartiendrait.

XXII. — À la singulière valeur de nos soldats, les Gaulois opposaient toutes sortes d'inventions : car c'est une race d'une extrême ingéniosité, et qui a les plus grandes aptitudes pour imiter et accomplir tout ce qu'elle voit faire. C'est ainsi qu'à l'aide de lacets ils détournaient nos faux, et, lorsqu'ils les avaient accrochées, ils les tiraient en dedans de leurs murs avec des machines ; ils ruinaient notre terrasse par des mines souterraines, d'autant plus savants dans cet art qu'il y a chez eux de grandes mines de fer ¹⁴² et toutes sortes de galeries souterraines leur sont connues et familières. Ils avaient de tous côtés garni tout leur rempart de tours reliées par un plancher et recouvertes de peaux. Nuit et jour, ils faisaient de fréquentes sorties, ou mettaient le feu à la terrasse, ou tombaient sur nos soldats en train de travailler ; et, à mesure que l'avance quotidienne de nos travaux augmentait la hauteur de nos tours, ils élevaient les leurs à proportion, en reliant entre leurs poteaux ; ils gênaient l'achèvement de nos mines, en lançant dans leurs parties découverts des pieux pointus et durcis au feu, de la poix bouillante, des pierres d'un poids considérable, et nous empêchaient ainsi d'approches jusqu'aux murs

¹⁴¹ C'était la coutume aussi des Germains.

¹⁴² Elles sont encore exploitées aujourd'hui.

XXIII. — Voici quelle est à peu près la forme de tous les murs gaulois : des poutres perpendiculaires, se suivent sans interruption sur toute la longueur du mur, sont posées sur le sol à un intervalle uniforme de deux pieds l'une de l'autre. Elles sont reliées les unes aux autres au dedans et recouvertes d'une grande quantité de terre ; les intervalles dont nous venons de parler sont, sur le devant, garnis de grosses pierres. Ce premier rang ainsi formé et consolidé, on en ajoute un second par-dessus, en gardant toujours le même intervalle, de manière que les poutres ne se touchent point et que chacune repose sur la pierre exactement intercalée entre chaque rang. Et ainsi de suite : tout l'ouvrage est continué jusqu'à ce que le mur ait atteint la hauteur voulue. Ce genre d'ouvrage, avec l'alternance de ses poutres et de ses pierres, offre un aspect dont la variété n'est pas désagréable à l'œil ; il a surtout de grands avantages pratiques pour la défense des villes car la pierre le défend du feu, et le bois, des ravages du bélier, qui ne peut ni briser ni disjoindre une charpente dont les poutres, attachées en dedans l'une à l'autre, ont d'ordinaire quarante pieds d'un seul tenant.

XXIV. — Le siège était gêné par tant d'obstacles ; les soldats étaient retardés, en outre, par un froid persistant et des pluies continues ¹⁴³ ; cependant, par un effort opiniâtre, ils surmontèrent toutes ces difficultés, et, au bout de vingt-cinq jours, ils eurent élevé une terrasse de trois cent trente pieds de large ¹⁴⁴ et de quatre-vingts de haut. Elle touchait presque au mur des ennemis, et César, qui, selon sa coutume, passait la nuit à pied-d'œuvre, exhortait ses soldats à ne pas perdre un instant, quand, peu avant la troisième veille, on vit une fumée sortir de la terrasse : les ennemis y avaient mis le feu par une mine. En même temps, tout le long du rempart, une clameur s'élevait, les assiégés faisaient une sortie par deux portes, de chaque côté des tours. D'autres, du haut du rempart, jetaient sur notre terrasse des torches et du bois sec ; d'autres encore versaient de la poix et autres substances propres à activer le feu, si bien qu'on pouvait à peine se rendre compte où il fallait d'abord se porter et à quel danger parer. Cependant,

¹⁴³ On était en mars.

¹⁴⁴ La longueur de cette terrasse correspond au front de la ville actuelle devant l'esplanade Marceau.

comme il était d'institution de César que deux légions veillassent toujours en avant du camp, et qu'un plus grand nombre encore se trouvaient à tour de rôle dans les ouvrages, on vit rapidement les uns faire face aux ennemis qui sortaient, les autres ramener les tours et couper la terrasse, et toute la multitude des soldats du camp accourir pour éteindre le feu.

XXV. — Le reste de la nuit s'était écoulé, et l'on combattait encore sur tous les points : l'espérance de la victoire se ranimait sans cesse chez les ennemis, d'autant plus qu'ils voyaient les mantelets de nos tours détruits par le feu, et qu'ils remarquaient la difficulté qu'éprouvaient les nôtres pour venir, à découvert, au secours de leurs compagnons, tandis qu'eux-mêmes remplaçaient sans cesse leurs troupes fatiguées par des troupes fraîches, et pensaient que tout le salut de la Gaule dépendait de ce seul instant. Il se passa alors sous nos yeux un fait qui nous a paru digne de mémoire et que nous n'avons pas cru devoir omettre. Il y avait, devant la porte de la ville, un Gaulois qui jetait dans le feu, en direction de la tour, des boules de suif et de poix qu'on lui passait de main en main : un trait de scorpion l'atteignit mortellement au flanc droit et il s'affaissa sur lui-même. Un de ses voisins, enjambant son cadavre, le remplaça dans sa besogne ; il périt de même frappé à son tour par le scorpion. Un troisième lui succéda, et, au troisième, un quatrième ; et la porte ne fut évacuée pas ses défenseurs qu'après que le feu de la terrasse fut éteint et que la défaite des ennemis repoussés de toutes parts eut mis fin au combat.

XXVI. — Après avoir tout essayé sans aucun succès, les Gaulois résolurent le lendemain, sur les instances et d'après les ordres de Vercingétorix, d'abandonner la place. En tâchant d'effectuer ce départ dans le silence de la nuit, ils espéraient réussir sans grandes pertes, parce que le camp de Vercingétorix n'était pas éloigné de la place, et que le marais qui formait une barrière continuelle entre et les Romains retarderait ceux-ci dans leur poursuite. Déjà ils se préparaient en pleine nuit à partir, quand tout à coup les mères de famille accoururent sur les places et se jetèrent, éplorées, à leurs pieds, les suppliant de mille façons de ne point les livrer à la cruauté de l'ennemi, elles et leurs communs enfants, à qui la faiblesse du sexe ou de l'âge interdisait la

fuite. Quand elles les virent persister dans leur décision — car, dans les cas d'extrême danger l'âme en proie à la peur n'a pas de place pour la miséricorde — elles se mirent alors à jeter des cris et à signaler ainsi la fuite aux Romains. Les Gaulois, épouvantés, craignent que la cavalerie des Romains ne leur coupât les routes, renoncèrent à leur dessein.

XXVII. — Le lendemain ¹⁴⁵, comme César faisait avancer une tour et redresser les ouvrages qu'il avait entrepris, il survint une pluie abondante, et lui parut que cette circonstance n'était pas défavorable à l'attaque, car il voyait que les gardes étaient négligemment réparties sur le rempart : il ordonne aux siens de ralentir leur travail et il leur fait connaître ce qu'il attendait d'eux. Il réunit secrètement les légions, en tenue de combat, en deçà des baraques, les exhorta à cueillir enfin, après tant de fatigues, le fruit de leur victoire ; il promit des récompenses à ceux qui auraient les premiers escaladé le mur, et donna le signal aux soldats. Ils s'élancèrent soudain de toutes parts et rapidement eurent gravi le rempart.

XXVIII. — Les ennemis, surpris, épouvantés, chassés de leur rempart et de leurs tours, se formèrent en coin sur le forum et dans les lieux les plus ouverts, avec l'intention, de quelque côté que vînt l'attaque, de livrer une bataille rangée. Mais quand ils virent que nos soldats, au lieu de descendre lutter de plain-pied, se répandaient de tous côtés le long du rempart, la crainte de se voir ôter toute espérance de fuir leur fit jeter les armes et gagner tout d'une retraite l'extrémité de la place ; là, une partie d'entre eux se pressant devant l'issue étroite des portes, fut massacrée par nos soldats ; l'autre, qui était déjà sortie par les portes, exterminée par nos cavaliers. Personne ne songea au butin : excités par le souvenir du massacre de Génabum et par les fatigues du siège, ils n'épargnèrent ni les vieillards ni les femmes ni les enfants ; bref, sur un total de quarante mille hommes environ, huit cents à peine, qui s'enfuirent de la place aux premiers cris, arrivèrent sains et saufs près de Vercingétorix. Celui-ci, craignant que leur arrivée subite et l'impression de pitié qui s'emparerait de la foule

¹⁴⁵ On était au vingt-septième jour du siège.

n'excitassent une émeute, les reçut en pleine nuit et en silence, après avoir fait placer au loin sur la route ses compagnons d'armes et les chefs des états, qui avaient mandat de les séparer et de les mener dans divers quartiers assignés à chacun de ces états depuis le début de la guerre.

XXIX. — Le lendemain, ayant convoqué le conseil, il les consola et les exhorta « à ne pas se laisser abattre ni bouleverser par un revers : ce n'était point par leur valeur et en bataille rangée que les Romains les avaient vaincus, mais grâce à une pratique et à un art des sièges, dont eux-mêmes n'avaient point l'expérience ; on se trompait, à n'attendre que des succès à la guerre ; il n'avait jamais été d'avis de défendre Avaricum, et il les en prenait à témoin ; le malheur était dû à l'imprudence des Bituriges et à l'excessive complaisance des autres ; il le réparerait vite, néanmoins, par de plus grands avantages. Les états gaulois jusqu'alors séparés des autres allaient, par ses soins, entrer dans son alliance, et il ferait de toute la Gaule un seul et même faisceau de volontés, auquel le monde entier ne saurait résister ; ce résultat, il l'avait déjà presque atteint. En attendant le salut commun exigeant qu'ils se missent à fortifier le camp, pour pouvoir mieux repousser les attaques de l'ennemi. »

XXX. — Ce discours ne fut pas sans plaire aux Gaulois : ils lui surent gré de n'avoir pas été découragé par un coup si rude et de s'être ni caché ni dérobé aux regards. Sa prévoyance et sa prévision n'en étaient que mieux reconnues, puisqu'il avait émis l'avis, quand la situation était entière, d'abord, qu'on brûlât Avaricum, ensuite qu'on l'abandonnât. Aussi, tandis que les revers diminuent l'autorité des autres chefs, celui-ci au contraire ne faisait qu'accroître de jour en jour son crédit. E, même temps ses affirmations faisaient naître l'espoir que els autres états entreraient dans l'alliance. Les Gaulois se mirent alors, pour la première fois, à fortifier leur camp ; et tel fut sur leur esprit l'effet de l'adversité que ces hommes, peu accoutumés au travail, jugèrent qu'il leur fallait subir et supporter tout ce qu'on leur commanderait.

XXXI. — Vercingétorix ne s'efforçait pas moins de rallier, comme il l'avait promis, les autres états et cherchait à gagner leurs chefs par des dons ¹⁴⁶ et par des promesses. Il choisissait pour cette mission des agents capables de les séduire le plus facilement par un adroit langage ou par leurs relations d'amitié. Il se charge d'armer et d'habiller ceux qui avaient pu s'échapper lors de la prise d'Avaricum. En même temps, pour compléter ses effectifs, il demande aux états un certain nombre d'hommes, en fixant le chiffre et la date où il veut qu'on les lui amène dans son camp ; il fait rechercher et se fait envoyer tous les archers, qui étaient très nombreux en Gaule. Par ces mesures, il répare rapidement les pertes subies à Avaricum. Sur ces entrefaites, Teutomate, fils d'Ollovicon, roi des Nitiobriges, dont le père avait reçu de notre Sénat le titre d'amis, vint le joindre avec une nombreuse cavalerie de son pays et des mercenaires levés en Aquitaine.

XXXII. — César, s'étant arrêté plusieurs jours ¹⁴⁷ à Avaricum et y ayant trouvé une grande quantité de blé et d'autres vivres, y fit reposer son armée de sa fatigue et de ses privations. Comme l'hiver était déjà sur sa fin et que la saison invitait à se mettre en campagne, César avait résolu de marche à l'ennemi, soit pour l'attirer hors de ses bois et de ses marais, soit pour l'y assiéger, lorsque les principaux Éduens vinrent en députation implorer son secours pour leur état dans des circonstances particulièrement critique : « La situation était extrêmement grave ; alors que, d'après leurs anciens usages, on nommait un seul magistrat, qui exerçait pendant un an le pouvoir royal, deux hommes étaient revêtus de cette magistrature et chacun d'eux prétendaient être légalement nommé. L'un était Convictolitave, jeune homme riche et illustre ; l'autre, Cotus, issu d'une très ancienne famille, était également puissant par sa très grande influence et le nombre de ses alliances ; son frère Valériac avait l'année précédente exercé cette même charge ; tout l'état était en armes, le Sénat divisé, le peuple divisé, chacun des deux rivaux avait sa clientèle. Si la querelle se prolongeait,

¹⁴⁶ Il avait fait frapper des statère d'or, portant : à l'envers, sa figure idéalisée et, en exergue, VERCINGETORIXS ; au revers, un cheval au galop et une amphore.

¹⁴⁷ Sans doute jusqu'à la mi-avril.

on verrait les deux partis de la nation en venir aux mains ; il dépendait de César d'empêcher ce malheur par sa diligence et son autorité. »

XXXIII. — César sentait bien l'inconvénient qu'il y avait à laisser la guerre et l'ennemi, mais il n'ignorait pas non plus quels maux naissent des dissensions, et il craignait qu'un état si puissant et si attaché au peuple romain, qu'il avait lui-même protégé et comblé d'honneurs, n'en vînt aux violences et aux armes, et que le parti, qui serait le moins confiant dans ses forces, n'appelât suprême de sortir du territoire, César, pour ne pas paraître porter atteinte à la constitution et aux lois du pays, décida de partir lui-même chez les Éduens, et convoqua par devant lui, à Décétia, tout le Sénat et les deux compétiteurs. Presque tout l'état s'y trouva réuni ; il apprit que l'élection de Cotus était l'ouvrage d'une poignée d'hommes clandestinement convoqués, sans que les formes légales pour le lieu et le temps eussent été observées, que le frère avait été proclamé par le frère, alors que les lois défendaient non seulement d'élever à la magistrature, mais encore d'admettre au Sénat deux sujets d'une même famille, quand ils étaient tous les deux vivants ; il obligea Cotus à déposer le pouvoir, et invita Convictolitave, qui avait été nommé par l'intermédiaire des prêtres et dans la vacance de la magistrature, selon les usages de l'état, à prendre possession de ses prérogatives.

XXXIV. — Cet arrêt une fois intervenu, il exhorta les Éduens à oublier leurs controverses et leurs discussions, à négliger toutes ces discordes pour se consacrer à la guerre présente, et à compter qu'ils les récompenserait comme ils le méritaient, après la défaite de la Gaule. Il les invita à lui envoyer rapidement toute leur cavalerie et dix mille fantassins, qu'il répartirait dans divers postes pour défendre les convois de blé. Il partagea son armée en deux : donna quatre légions à Labiénus pour marcher contre les Sénones et les Parisiens, et mena lui-même les six autres ¹⁴⁸ chez les Arvernes, vers Gergovie, le long de la rivière de l'Allier. Il donna une partie de la cavalerie à Labiénus et garda l'autre. À cette nouvelle, Vercingétorix, après avoir coupé

¹⁴⁸ Les huitième, neuvième, dixième, onzième, treizième et quatorzième légions.

tous les ponts de l'Allier, se mit à remonter la rivière en suivant l'autre rive.

XXXV. — Comme les deux armées se voyaient l'une l'autre et campaient généralement face à face, et que les éclaireurs disposés par Vercingétorix empêchaient les Romains de construire un pont pour faire passer les troupes, César était dans une situation fort difficile et craignait d'être ainsi retenu la plus grande partie de l'automne ¹⁴⁹. Pour éviter qu'il en fût ainsi, il établit son camp dans un lieu couvert de bois en face d'un des ponts que Vercingétorix avait fait détruire ; le lendemain, il y resta caché avec deux légions et fit partir comme à l'habitude le reste de ses troupes avec tous les bagages, après avoir fractionné certaines cohortes, afin que le nombre de légions parut demeurer le même. Il leur ordonna de se porter aussi loin qu'elles pourraient, et, quand il pensa que le moment était venu où elles devaient être arrivées à leur campement, il se mit à rétablir le pont ¹⁵⁰ sur les anciens pilotis, dont la partie inférieure restait entière. L'ouvrage ayant été promptement terminé, il fit passer les légions, choisit un emplacement favorable pour son camp et rappela le reste des troupes. A cette nouvelle, Vercingétorix, craignant d'être forcé de combattre malgré lui, le précéda à grandes journées.

XXXVI. — César, une fois l'Allier franchi, parvint à Gergovie en cinq jours ; le même jour, après une légère escarmouche de cavalerie, il reconnut la place et, la voyant située sur une très haute montagne, dont tous les accès étaient difficiles, il désespéra de l'enlever de force ; quant au siège, il résolut de n'y point songer avant d'avoir pourvu au ravitaillement en blé. De son côté, Vercingétorix avait assis son camp près de la ville, sur une hauteur, et il avait rangé autour de lui les forces de chaque État, en ne les séparant que par un faible intervalle ; tous les sommets de cette chaîne ¹⁵¹ que la vue découvrait étaient occupés par ses troupes, et présentaient un aspect terrible. Les chefs

¹⁴⁹ César avait sans doute été induit en erreur par les Éduens, car c'est pendant l'été que l'Allier est guéable.

¹⁵⁰ Celui de Moulins sans doute.

¹⁵¹ La hauteur de Risolles (723 m.), le puy de Jussat (661 m.), la roche-Blanche (561 m.).

d'États, qu'il avait choisis pour former son conseil, étaient convoqués par lui chaque jour à la première heure, soit pour les communications à faire, soit pour les mesures à prendre ; et il ne se lassait presque point qu'il n'éprouvât, par un combat de cavalerie entre mêlé d'archers, l'ardeur et la valeur des siens. En face de la place, au pied même de la montagne, était une colline très bien fortifiée et escarpée de toutes parts ¹⁵² : en l'occupant, nous priverions l'ennemi d'une grande partie de son eau et d'un libre ravitaillement en foin ; mais cette position était tenue par une garnison qui n'était point méprisable. Cependant, César sortit du camp dans le silence de la nuit, et, chassant la garnison avant qu'on ait pu la secourir de la place, il s'empara de la position, y plaça deux légions, et ouvrit du grand camp au petit camp un double fossé de douze pieds de large, afin que même isolément on pût aller de l'un à l'autre à l'abri de toute attaque soudaine de l'ennemi.

XXXVII. — Tandis que ces événements se déroulent devant Gergovie, l'Éduen Convictolitave, qui, comme on l'a vu, devait sa magistrature à César, séduit par l'argent des Arvernes, s'abouche avec certains jeunes gens, à la tête des quels étaient Litaviccus et ses frères, adolescents issus d'une très grande famille. Il partage avec eux le prix de sa trahison, et les exhorte à se rappeler qu'ils sont libres et nés pour commander. « Il n'y a que l'état éduen, ajoute-t-il, qui retarde la victoire certaine de la Gaule ; son autorité retient les autres états ; s'ils changent de parti, les Romains ne pourront plus tenir en Gaule. Pour lui, il a sans doute quelque obligation à César, quoiqu'après tout il n'ait obtenu que ce qu'exigeait la justice de sa cause, mais il préfère à tout la liberté commune. Car enfin pourquoi les Éduens avaient-ils plutôt recours à César, pour décider de leurs droits et de leurs lois, que les Romains aux Éduens ? » Aussitôt les adolescents, séduits par le discours du magistrat et par l'appât du gain, se déclarent prêts à prendre la tête du mouvement, et cherchent un plan d'action, car ils ne se flattaient pas de pouvoir amener si facilement l'État des Éduens à la guerre. Il fut décidé que Litaviccus prendrait le commencement des dix mille hommes qui devaient rejoindre l'armée de César, et se char-

¹⁵² Il faut entendre du côté de la vallée de l'Auzon et du côté de Jussat.

geait de les conduire, tandis que ses frères le devanceraient près de César. Ils règlent entre eux l'exécution du reste.

XXXVIII. — Litaviccus se met à la tête de l'armée ; il n'était plus qu'à trente mille pas environ de Gergovie ¹⁵³, quand, rassemblant ses soldats, tout à coup et répandant des larmes : « Où allons-nous, soldats ? leur dit-il ; toute notre cavalerie, toute notre noblesse a péri ; nos principaux citoyens, Éporédorix et Viridomare, accusés de trahison par les Romains, ont été mis à la mort sans autre forme de procès. Écoutez sur ce point ceux qui ont échappé au massacre ; car pour moi, après avoir perdu mes frères et tous mes proches, la douleur m'empêche de vous en faire le récit. » On fait avancer des hommes à qui il fait la leçon, et ils racontent à la multitude ce que Litaviccus venait d'annoncer : « que tous les cavaliers éduens avaient été massacrés sous prétexte de s'être abouchés avec les Arvernes ; qu'eux-mêmes n'avaient pu que se cacher au milieu de la foule des soldats et échapper ainsi au carnage ». Les Éduens élèvent une clameur et conjurent Litaviccus d'indiquer le parti à prendre : « Y a-t-il donc à délibérer ? dit-il ; avons-nous autre chose à faire que d'aller à Gergovie et nous joindre aux Arvernes ? Doutons-nous qu'après un forfait si impie les Romains n'accourent déjà pour nous tuer ? Ainsi donc, si nous avons un peu de courage, vengeons la mort de ceux qu'ils ont si indignement massacrés, et exterminons ces bandits. » Il leur montre les citoyens romains qui étaient avec lui, quantité de bœufs et de vivres qu'ils convoyaient et les fait périr dans de cruelles tortures. Il envoie des messagers par tout l'état des Éduens, les émeut par les mêmes impostures sur le massacre des cavaliers et des chefs, les exhorte à venger leurs injures de la même manière qu'il a fait lui-même.

XXXIX. — L'Éduen Éporédorix, jeune homme de très grande famille et très puissant dans son pays, et avec lui Viridomare, de même âge et de même crédit, mais de moindre naissance, que César, sur la recommandation de Diviciac, avait élevé d'une condition obscure aux plus grands honneurs, s'étaient joints à la cavalerie, sur convocation

¹⁵³ Vers Gannat, après avoir franchi l'Allier à Moulins sur le pont refait par César.

spéciale de sa part. Ils se disputaient le premier rang, et, dans le récent conflit des deux magistrats suprêmes, ils avaient combattu de toutes ces forces l'un pour Convictolitave, l'autre pour Cotus. Éporédorix, Informé du dessein de Litaviccus, vient, vers le milieu de la nuit, en donner avis à César : il le prie « de ne pas laisser son pays, séduit par les desseins pervers de quelques jeunes gens, abandonner l'amitié du peuple romain : malheur qui est à craindre, si tant de milliers d'hommes se joignent à l'ennemi, car leur sort ne saurait être différent à leurs proches, et l'état même ne pourrait pas n'y attacher point d'importance ».

XL. Vivement affecté par cette nouvelle, car il avait eu toujours pour l'état des Éduens des bontés particulières, César, sans hésiter, fait sortir du camp quatre légions sans g-bagages et toute la cavalerie ; on n'eut même pas le temps, dans de telles circonstances, de resserrer le camp, car le succès semblait dépendre de la célérité. Il laisse son lieutenant Caius Fabius avec deux légions pour la garde du camp. Il ordonne d'arrêter les frères Litaviccus, mais il apprend qu'ils viennent de s'enfuir chez l'ennemi. Il exhorte ses soldats à ne pas se rebuter des fatigues de la marche dans une circonstance si impérieuse : ils le suivent avec une ardeur extrême. S'étant avancé à la distance de vingt-cinq mille pas environ ¹⁵⁴, il aperçoit l'armée des Éduens ; il lance sa cavalerie, retarde et empêche leur marche, mais fait défense à tous de tuer personne. Il ordonne à Éporédorix et à Viridomare, que l'on croyait morts, de se montrer parmi les cavaliers et d'appeler leurs compatriotes. On les reconnaît, on découvre la fraude de Litaviccus ; les éduens tendent leurs armes, implorèrent leur grâce. Litaviccus s'enfuit à Gergovie avec ses clients, pour qui c'eût été un crime impie, même dans le dernier péril d'abandonner leurs patrons.

XLI. — César envoya à l'état des Éduens des messagers pour leur apprendre qu'il avait fait grâce de la vie à des hommes que le droit de la guerre lui eût permis de tuer, et, après avoir donné à son armée trois heures de nuit pour se reposer, il leva le camp pour Gergovie. A mi-chemin environ, des cavaliers dépêchés par Fabius lui font connaître à

¹⁵⁴ Vers Aigueperse.

quel danger le camp s'est trouvé exposé ; ils lui expliquaient qu'il a été attaqué par des forces considérables, alors que des troupes fraîches succédaient sans cesse aux troupes fatiguées, et que les nôtres s'puisaient dans une lutte sans relâche, à cause de l'étendue du camp qui obligeait les mêmes hommes à rester continuellement sur le rempart ; un grand nombre avaient été blessés par une grêle de flèches et de traits de toute sorte ; nos machines avaient été fort utiles pour soutenir cette attaque. Après leur départ Fabius faisait boucher toutes les portes, à l'exception de deux, garnissait la palissade de mantelets et s'attendait pour le lendemain à un assaut semblable. A ces nouvelles, César hâta sa marche, et, secondé par l'extrême ardeur de ses soldats, parvint au camp avant le lever du soleil.

XLII. — Tandis que ces événements se déroulent devant Gergovie, les Éduens, aux premières nouvelles qu'ils reçoivent le Litaviccus, ne se donnent pas le temps de les vérifier. La cupidité pousse les uns, les autres se laissent emporter par la colère et la légèreté, qui est le trait dominant de leur race et qui leur fait prendre un bruit inconsistant pour un fait acquis. Ils pillent les biens des citoyens romains, se livrent à des massacres, emmènent les gens en esclavage. Convictolita-ve favorise le mouvement qui commence, et excite la fureur du peuple, afin, que l'accomplissement du forfait lui fasse une honte de rentrer dans le devoir ? Marcus Aristius, tribun militaire, se rendait à sa légion ; ils le font, sur leur parole, sortir de la place de Cavillon ; ils en chassent aussi ceux que le commerce y avait appelés. A peine s'étaient-ils mis en route qu'on les attaque et les dépouille de tous leurs bagages ; ils résistent : on les assaille un jour et une nuit ; après des pertes nombreuses de par et d'autre, les assaillants appellent aux armes une plus grande multitude.

XLIII. — Sur ces entrefaites, à la nouvelle que tous leurs soldats sont au pouvoir de César, ils accourent vers Aristius ; ils lui expliquent que rien ne s'est fait avec l'assentiment public ; ils décident de faire une enquête sur les biens pillés, confisquent ceux de Litaviccus et de ses frères, et envoient des députés à César pour se disculper. Leur but, en agissant ainsi, est de recouvrer leurs troupes ; mais, souillés d'un crime, compromis par le profit retiré du pillage, auquel un

grand nombre d'entre eux avaient eu part, épouvantés par la crainte du châtement, ils se mettent à former secrètement des projets de guerre et à solliciter les autres états par des ambassades. César, quoique instruit de ces menées, parle cependant à leur député avec toute la douceur possible. Il leur dit que l'imprudance et la légèreté de la populace ne lui font pas juger plus sévèrement leur nation et ne diminuent rien de sa bienveillance envers les Éduens. Cependant, comme il s'attendait à un plus grand mouvement de la Gaule et qu'il craignait de s'éloigner de Gergovie et de réunir de nouveau toute son armée, afin que sa retraite, causée par la crainte d'une défection, ne prît pas l'apparence d'une fuite.

XLIV. — Au milieu de ses pensées, il se présente une occasion qui lui parut favorable. S'étant rendu au petit camp pour visiter les travaux, il s'aperçut qu'une colline ¹⁵⁵ que l'ennemi occupait était dégarnie des troupes qui, les jours précédents, en raison de leur multitude, en rendaient le sol presque indiscernable. Étonné, il en demande la cause aux transfuges, qui, chaque jour, affluaient à lui en grand nombre. Tous s'accordaient à dire (comme César l'avait déjà appris par ses éclaireurs) que le revers de cette colline était presque plat, mais boisé et étroit du côté qui conduit à l'autre partie de la place ¹⁵⁶ ; les ennemis craignaient beaucoup pour cet endroit et sentaient l'autre, ils seraient que si les Romains, maîtres d'une des collines, prenaient l'autre, ils seraient presque bloqués et empêchés de sortir et d'aller au fourrage ; pour fortifier cette position, Vercingétorix avait appelé toutes ses troupes.

XLV. — Sur cet avis, César y envoie, au milieu de la nuit, de nombreux escadrons ; il leur ordonne de battre tout le pays en faisant un peu de bruit. Au point du jour, il fait sortir du camp un grand nombre de bagages et de mulets, enlever leurs bâts à ceux-ci, et faire le tour des collines ¹⁵⁷ aux muletiers coiffés de casques, qui ont l'air d'être des cavaliers. Il leur adjoint quelques cavaliers qui doivent,

¹⁵⁵ Une colline de 692 m. entre Risolles et Gergovie.

¹⁵⁶ Le col des Goules, qui menait au côté ouest.

¹⁵⁷ Celles du sud de l'Auzon.

pour donner le change se répandre au loin. Il leur enseigne à tous un point de réunion par un long circuit. Tous ces mouvements étaient aperçus au loin de la place, car, de Gergovie, la vue s'étendait sur le camp, mais de trop loin pour qu'on pût rien distinguer d'une façon précise. Il envoie par la même crête une légion, la fait avancer un peu, puis faire halte dans un fond et la cache dans les forêts ¹⁵⁸. Le soupçon des Gaulois augmente : ils portent de ce côté toutes leurs forces pour travailler aux retranchements. César voyant leur camp dégarni, couvre les insignes des siens, cache les enseignes militaires, et fait passer ses soldats par petits paquets du grand camp au petit, de façon qu'ils ne soient pas remarqués de la place ; il révéla ses intentions aux lieutenants qu'il avait mis à la tête de chaque légion ; il leur recommande surtout de contenir leurs soldats, pour que l'ardeur du combat ou l'espoir du butin ne les entraîne trop loin ; il leur explique la difficulté qui naît de l'inégalité des positions, inégalité que la célérité seule peut compenser : il s'agissait d'une surprise, non d'un combat. Toutes ces instructions une fois prescrites, il donne le signal, et en même temps il fait monter les Éduens sur la droite par un autre chemin.

XLVI. — Le mur de la place forte, en ligne droite et sans détour, était à douze cents pas de l'endroit où, dans la plaine, commençait la montée. Mais tous les détours qu'on avait faits pour adoucir l'ascension augmentaient la longueur de chemin. À mi-colline environ et dans toute sa longueur, autant que le permettait la nature du sol, les gaulois avaient construit un mur d'énormes pierres, haut de six pieds, pour retarder l'assaut des nôtres ; et, laissant vide toute la partie basse, ils avaient rempli de campements très serrés la partie supérieure de la colline, jusqu'au mur de la place. Nos soldats, au signal donné, parviennent vite à la fortification, la franchissent et se rendent maîtres de trois camps. Leur rapidité dans la prise des camps fut si grande que Teutomate, roi des Nitiobriges, surpris dans sa tente, où il faisait la méridienne, s'enfuit la poitrine nue, eut son cheval blessé et n'échappa qu'avec peine aux mains des soldats qui faisaient leur butin.

¹⁵⁸ Sur la rive gauche de l'Auzon.

XLVII. — César, ayant atteint le but qu'il s'était proposé, ordonna de sonner la retraite, et après avoir harangué la dixième légion, avec laquelle il était, il lui fit faire halte. Les soldats des autres légions n'entendirent pas le signal de la trompette ; séparés qu'ils étaient par une vallée assez grande ; pourtant, les tribuns militaires et les lieutenants, suivant les instructions de César, s'efforçaient de les retenir. Mais, exaltés par l'espoir d'une prompte victoire, par la fuite de l'ennemi, par leurs succès précédents, ils pensaient qu'il n'y avait rien de si ardu que leur valeur ne pût atteindre, et ils ne cessèrent leur poursuite qu'à l'approche du rempart et des portes de la ville. Alors une clameur s'éleva de tous les côtés : ceux qui étaient assez loin, effrayés de ce soudain tumulte, croyant que l'ennemi était à l'intérieur des portes, se précipitèrent hors de la place. Les mères de famille jetaient du haut du mur des vêtements et de l'argent ; et, le sein découvert, se penchaient et, tendant leurs mains ouvertes, suppliaient les Romains de les épargner, et de ne pas toucher, comme ils l'avaient fait à Avaricum, aux femmes et aux enfants. Quelques-unes, s'aidant de main en main à descendre des murs, se rendaient à nos soldats. Lucius Fabius, centurion de la huitième légion, dont on savait qu'il avait dit ce jour-là au milieu des siens qu'il était excité par les récompenses données à Avaricum et qu'il ne laissait personne escalader le mur avant lui, prit trois soldats, se fit hisser par eux et monta sur le mur ; puis, les tirant à lui à son tour, un à un, les fit monter sur le mur.

XLVIII. — Cependant ceux des Gaulois qui s'étaient rassemblés de l'autre côté de la place forte, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, pour y faire des travaux de défense, après avoir d'abord entendu la clameur, puis reçu à plusieurs reprises la nouvelle que la ville était au pouvoir des Romains, envoyèrent des cavaliers en avant et s'y portèrent eux-mêmes au pas de course. A mesure qu'ils arrivaient, ils s'arrêtaient au pied du mur et augmentaient le nombre des combattants. Quand ils s'y furent rassemblés en grand nombre, les mères de famille qui eu auparavant tendaient du haut du mur leurs mains aux Romains, se mirent à adresser leurs prières à leurs époux, et à leur montrer, à la manière gauloise, leurs cheveux épars et leurs enfants. Les Romains soutenaient une lutte qui n'était égale ni par la position ni par le nombre ; en outre, épuisés par leur course et la durée du

combat, ils ne pouvaient pas tenir tête facilement à des troupes fraîches et intactes.

XLIX. — César, voyant le désavantage de sa position de combat et l'accroissement des forces de l'ennemi, craignit pour les siens. Il envoya à son lieutenant Titus Sextius, qu'il avait laissé à la garde du petit camp, l'ordre d'en faire sortir promptement les cohortes et de les placer au pied de la colline ¹⁵⁹, sur la droite de l'ennemi, afin que, s'il voyait les nôtres chassés de leur position, il intimidât et gênât la poursuite de l'ennemi. Pour lui, s'étant avancé avec sa légion un peu en avant du point où il avait fait halte, il y attendait l'issue du combat.

L. — Tandis qu'un corps à corps acharné s'engageait, les ennemis se fiant à leur position et à leur nombre, et les nôtres à leur valeur, on vit tout à coup paraître, sur notre flanc découvert, les Éduens que César avait envoyés sur la droite, par une autre montée, pour faire diversion. La ressemblance de leurs armes avec celles de l'ennemi épouvanta les nôtres ; et quoiqu'ils eussent l'épaule droite découverte, ce qui est le signe convenu en usage, nos soldats crurent que c'était un artifice employé par l'ennemi pour les tromper. Au même moment, le centurion Lucius Fabius et ceux qui avaient escaladé le mur avec lui étaient enveloppés, massacrés et précipités du haut du mur. Marcus Pétronius, centurion de la même légion, qui avait essayé de briser les portes, accablé par le nombre et désespérant de se sauver, couvert déjà de blessures, s'adressa à ceux qui l'avaient suivi : « Puisque je ne puis, dit-il, me sauver avec vous, je veux du moins pourvoir au salut de ceux que mon amour de la gloire a conduits dans le péril. Singez à votre salut, je vous en donne le moyen. » En même temps ils se jeta au milieu des ennemis, en tua deux et écarta un peu les autres de la porte. Ses hommes essayèrent de le secourir : « C'est en vain leur dit-il, que vous essayez de me sauver ; mon sang, mes force m'abandonnent déjà. Allez-vous-en donc, pendant que vous le pouvez, et rejoignez votre légion. » C'est ainsi qu'en combattant il tomba peu après, assurant le salut des siens.

¹⁵⁹ Celle de Gergovie.

LI. — Les nôtres, pressés de toutes parts, furent chasés de leur position, après avoir perdu quarante-six centurions. Mais la dixième légion retarda les Gaulois trop ardents à les poursuivre elle s'était placée sur un terrain un moins désavantageux afin d'être prête à porter secours. Elle fut à son tour soutenue par les cohortes de la treizième légion, que le lieutenant Titus Sextius avait fait sortir du petit camp et qui avaient occupé une position plus élevée. Les légions, dès qu'elles eurent gagné la plaine ¹⁶⁰, s'arrêtèrent et firent face à l'ennemi. Vercingétorix ramena ses troupes à pied de la colline à l'intérieur des retranchements. Cette journée nous coûta un peu moins de sept cents hommes.

LII. — Le lendemain, César rassembla ses troupes et réprimanda la témérité et l'ardeur de ses soldats, leur reprochant « d'avoir jugé eux-mêmes de l'endroit jusqu'où il leur conviendrait de s'avancer et de ce qu'ils devraient faire, sans s'arrêter quand le signal de la retraite avait été donné, sans s'être laissé retenir par les tribuns militaires et les lieutenants ». Il leur explique tout le danger d'une position défavorable, et ce que lui-même en avait pensé devant Avaricum, lorsque, ayant surpris l'ennemi sans chef et sans cavalerie, il avait renoncé à une victoire certaine plutôt que de s'exposer à une perte même légère en combattant dans une position défavorable. Autant il admirait leur courage, qui n'avait pu être arrêté ni par les retranchements d'un camp ni par la hauteur de la montagne ni par le mur de la place forte, autant il réprouvait leur insubordination et leur présomption, qui leur faisaient croire qu'ils savaient mieux que leur général les moyens de vaincre et le résultat de la bataille. Il ajouta qu'il n'aimait pas moins dans un soldat la modestie et la discipline que la valeur et le courage.

LIII. — Ayant ainsi parlé et terminé son discours en relevant le courage de ses soldats, en leur disant « de ne pas se laisser décourager pour cela et de ne pas imputer à la valeur de l'ennemi un échec causé par le désavantage de la position », il maintint son projet de départ, fit sortir ses légions du camp et les rangea en bataille sur un terrain favora-

¹⁶⁰ La plaine située entre Donnezat, le puy de Marmant, la Roche-Blanche et Gergovie.

ble. Comme Vercingétorix néanmoins ne descendait pas dans la plaine, après une légère escarmouche de cavalerie, et qui fut un succès, il ramena ses troupes dans le camp. Le lendemain, il renouvela la même épreuve, puis, pensant en avoir assez fait pour rabattre la jactance gauloise et raffermir le courage de ses soldats, il leva le camp pour aller chez les Éduens. L'ennemi, même alors, ne le poursuivit pas ; le troisième jour, il arrive sur les bords de l'Allier, reconstruisit les ponts ¹⁶¹ et fait passer son armée sur l'autre rive.

LIV. — Là il apprend des Éduens Viridomare et Éporédorix, qui avaient demandé à lui parler, que Litaviccus est parti avec toute la cavalerie pour soulever le pays ; qu'eux-mêmes se voyaient dans la nécessité de le devancer pour retenir l'état dans le devoir. Quoique César eût déjà de nombreuses preuves de la perfidie des Éduens, et qu'il vît bien que leur départ hâterait la défection de l'état, il ne jugea pourtant pas à propos de les retenir, de peur de leur faire injure ou de faire croire qu'il eût la moindre inquiétude. Il leur exposa brièvement, à leur départ, ses titres à la reconnaissance des Éduens : quels étaient leur situation et leur abaissement, lorsqu'il les avait accueillis : refoulés dans les troupes détruites, soumis eux-mêmes à un tribut, et forcés, par les plus humiliantes contraintes, de livrer des otages ; et que de là, il les avait élevés à un tel degré de fortune et de prospérité que non seulement ils étaient rétablis dans leur premier état, mais même plus influents, et plus puissants que jamais. Sur ces mots qu'il les chargea de répéter, il les laissa partir.

LV. — Noviodunum était une place des Éduens, située sur les bords de la Loire, dans une position avantageuse. César y avait rassemblé tous les otages de la Gaule, du blé, de l'argent des caisses publiques, une grande partie de ses bagages et de ceux de l'armée ; il y avait envoyé un grand nombre de chevaux achetés en Italie et en Espagne en vue de la guerre actuelle. Arrivés dans cette place Éporédorix et Vidiromare prirent connaissance de l'état du pays. Ils surent que Litaviccus avait été reçu par les Éduens à Bibracte, ville très importante de chez eux ; que Convictolitave, leur magistrat, et une gran-

¹⁶¹ A Vichy ou à Varennes.

de partie du sénat s'étaient rendus auprès de lui ; qu'on avait envoyé officiellement des députés à Vercingétorix pour conclure avec lui un traité de paix et d'alliance, et ils estimèrent qu'il ne fallait pas laisser échapper une occasion aussi favorable. Ils massacrèrent donc les gardes laissées à Noviodunum, ainsi que tous les marchands qui s'y trouvaient, et partagèrent entre eux l'argent et les chevaux, ils firent remettre les otages des états au magistrat suprême, à Bibracte ; ils brûlèrent la ville, ne se croyant pas en état de la garder, afin qu'elle ne pût servir aux Romains ; ils emportèrent sur des bateaux tout le blé qu'ils purent charger incontinent, et e)jetèrent le reste dans la t)rivière ou dans le feu ; ils levèrent eux-mêmes des troupes dans les régions voisines, placèrent des garnisons et des forts aux bords de la Loire, et firent paraître en tous lieux leur cavalerie pour semer la terreur, dans l'espoir de couper les vivres aux Romains et de les forcer par la famine à évacuer le pays pour aller dans la Province. Ce qui les encourageait beaucoup à cet espoir, c'est que la Loire avait grossi par la fonte des neiges ¹⁶², si bien qu'elle ne paraissait guéable en aucun endroit.

LVI. — Muni de ces renseignements, César crut devoir se hâter, afin que, s'il avait, en construisant des ponts, à courir le risque d'une attaque, il pût livrer bataille avant qu'on eût réuni de trop grandes forces sur ce point : car, changer de plan et se tourner vers la Province, chose qu'il n'eût pu vouloir faire dans le cas le plus urgent, non seulement l'infamie et la honte d'agir ainsi et l'obstacle des Cévennes et la difficulté des chemins s'y opposaient, mais surtout il craignait vivement pour Labiénus, dont il était séparé et pour les légions parties sous ses ordres. Aussi, par de très longues marches de jour et de nuit, parvint-il à la Loire, au moment où l'on s'y attendait le moins ; et, ses cavaliers ayant trouvé un gué ¹⁶³ commode, du moins dans la circonstance, car on ne pouvait avoir hors de l'eau que les bras et les épaules pour porter ses armes, il disposa sa cavalerie de manière à rompre le courant, et, profitant du trouble provoqué à première vue chez l'ennemi, il fit passer son armée sans une perte. Il trouva dans la campagne du blé et beaucoup de bétail, en réapprovisionna son armée et se mit en route pour le pays des Sénonés.

¹⁶² Cette crue a lieu en général, à la fin de mai ou au début de juin.

¹⁶³ Sans doute vers Nevers.

LVII. — Tandis que ces événements se déroulaient du côté de César, Labiénus, laissant à Agédincum, pour la garde des bagages, les recrues récemment arrivées d'Italie, part avec quatre légions pour Lutèce. C'est une place des Parisiens, située dans une île sur la Seine. Quand son arrivée fut connue de l'ennemi, des forces considérables, venues des états voisins, se rassemblèrent. Le commandement suprême est donné à l'Aulerque Camulogène, presque épuisé par l'âge, mais appelé à cet honneur par sa connaissance singulière de l'art militaire. Celui-ci ayant remarqué qu'il y avait un marais continu ¹⁶⁴ qui aboutissait à la Seine et rendait difficile l'accès à toute la région, s'y établit en entreprit de barrer le passage aux nôtres.

LVIII. — Labiénus travaille d'abord à faire avancer des mantelets, à combler le marais de fascines et de matériaux, et à construire une route. Mais, voyant les difficultés trop grandes de l'entreprise, il sortit de son camp en silence à la troisième veille, et arriva à Metlosédum par le même chemin qu'il avait pris pour venir. C'est une place des Sénons, située dans une île de la Seine, comme nous avons dit un peu plus haut qu'était Lutèce. Il se saisit d'environ cinquante navires, les joint ensemble rapidement, les charge de soldats et frappe d'une telle stupeur les habitants, dont une grande partie avaient été appelés à la guerre, qu'il s'empare de la place sans résistance. Il rétablit le pont ¹⁶⁵ que les ennemis avaient coupé les jours précédents, y faisant passer son armée et fait route vers Lutèce en suivant le cours du fleuve. L'ennemi, averti par ceux qui s'étaient enfuis de Metlosédum, fait incendier Lutèce et couper les ponts ¹⁶⁶ de cette place ; quant à eux, quittant le marais par les bords de la Seine, ils s'établissent vis-à-vis de Lutèce et en face du camp de Labiénus ¹⁶⁷.

¹⁶⁴ La vallée de l'Essonne.

¹⁶⁵ Entre l'île et la rive droite.

¹⁶⁶ Sans doute à la hauteur des ponts d'Arcole et Notre-Dame.

¹⁶⁷ Le camp de Labiénus était sans doute à Saint-Germain-l'Auxerrois et celui des Gaulois à Saint-Germain-des-Prés.

LIX. — Déjà on apprenait que César avait quitté Gergovie ; déjà des rumeurs circulaient de la défection des Éduens et de l'heureux succès du soulèvement de la Gaule ; et les Gaulois, dans leurs entretiens, affirmaient que César, coupé de ses communications et ne pouvant passer la Loire, avait été forcé par la disette de blé de se diriger vers la Province. Les Bellovaques, peur sûrs déjà auparavant, eurent à peine appris la défection des Éduens qu'ils se mirent à lever des troupes et à préparer ouvertement la guerre. Alors Labiénus, devant un si grand changement de situation, senti qu'il lui fallait modifier tout à fait ses plans ; il ne songeait plus à faire des conquêtes et à livrer bataille, mais à ramener l'armée sans perte à Agédincum : car, d'un côté, il était menacé par les Bellovaques, état qui avait en Gaule une très haute réputation de valeur ; de l'autre, par Camulogène, qui avait une armée prête et bien équipée ; enfin ses légions étaient séparées de leurs réserves et de leurs bagages par un très grand fleuve ¹⁶⁸. Il ne voyait, contre de telles difficultés qui avaient surgi tout à coup, d'autres ressources qu'une résolution courageuse. Il confie chacun des navires qu'il avait amenés de Metlosédum à un chevalier romain et ordonne de descendre le fleuve à la fin de la première veille ¹⁶⁹ sur une distance de quatre mille pas et de l'attendre là. Il laisse pour la garde du camp les cinq cohortes qu'il jugeait les moins propres à combattre, et commande aux cinq autres de la même légion de remonter le fleuve au milieu de la nuit, avec tous les bagages, en faisant beaucoup de bruit. Il réquisitionne aussi des barques ; il les envoie, à grand bruit de rames, dans la même direction. Lui-même, peu après, sort en silence avec trois légions, et gagne l'endroit où il avait ordonné de conduire les bateaux.

LXI. — Lorsqu'on y fut arrivé, les éclaireurs de l'ennemi, qui étaient placés sur tous les points du fleuve, sont attaqués à l'improviste, car une grande tempête s'était soudain élevée : l'armée et la cavalerie, sous la direction des chevaliers romains à qui Labiénus avait confié cette opération, sont rapidement transportées sur l'autre rive. Presque d'un seul coup, à l'aube, on annonce à l'ennemi qu'il règne une agitation insolite dans le camp des Romains, qu'une colonne

¹⁶⁸ La Seine.

¹⁶⁹ Vers 22 heures (fin mai).

considérable remonte le fleuve, que du même côté on entend distinctement le bruit des rames et qu'un peu au-dessous des soldats sont transportés sur des bateaux. A ces nouvelles, pensant que les légions traversaient en trois endroits et qu'effrayés par la défection des Éduens tous les Romains se préparaient à fuir, ils distribuèrent eux aussi leurs forces en trois corps. Laissant un poste en face du camp et envoyant une petite troupe vers Metlosédum, avec ordre de n'avancer qu'autant que le feraient les bateaux, ils menèrent le reste de leurs forces à la rencontre de Labiénus.

LXII. — Au point du jour, tous les nôtres avaient été transportés au delà du fleuve et l'on vouait la ligne ennemie ¹⁷⁰. Labiénus exhorte ses soldats à se rappeler leur ancienne valeur et tant de glorieux combats, et à se croire sous les yeux de César, qui si souvent les a menés à la victoire ; puis il donne le signal du combat. Au premier choc, à l'aile droite, où la septième légion avait pris place, l'ennemi est enfoncé et mis en déroute ; à l'aile gauche, où était la douzième légion, quoique les premiers rangs de l'ennemi fussent tombés sous nos traits, les autres cependant opposaient une résistance acharnée, et pas un ne paraissait songer à la fuite. Le chef lui-même des ennemis, Camulogène, était là près des siens et les encourageait. Mais alors que la victoire était encore incertaine, les tribuns de la septième légion, apprenant ce qui se passait à l'aile gauche, firent paraître leur légion sur les derrières de l'ennemi et le chargèrent. Même alors personne ne lâche pied : tous furent enveloppés et tués ; Camulogène eut le même sort. Le corps de troupes qui avait été laissé en face du camp de Labiénus, averti qu'on en était aux mains, vint au secours des siens et prit une colline ¹⁷¹, mais ne put soutenir le choc de nos soldats vainqueurs. Il se mêla donc à la fuite générale, et ceux que les bois et les collines ¹⁷² ne mirent pas à couvert furent massacrés par notre cavalerie. Cette affaire terminée, Labiénus retourne à Agédincum, où les bagages de toute l'armée avaient été laissés. De là, avec toutes ses troupes, il rejoint César ¹⁷³.

¹⁷⁰ A Grenelle-Vaugirard.

¹⁷¹ Peut-être Montparnasse.

¹⁷² Celles de Vanves et de Clamart.

¹⁷³ Sans doute vers Joigny.

LXIII. — À la nouvelle de la défection des Éduens, la guerre s'étend. Des ambassades sont envoyées de tous côtés ; influence, autorité, argent, les Éduens mettent tout en œuvre pour gagner des états. Maîtres des otages que César avait laissés chez eux, ils effraient par leur supplice les hésitants. Ils demandent à Vercingétorix de venir les trouver et de se concerter avec eux sur les moyens de soutenir la guerre. Celui-ci ayant consenti, ils prétendent se faire remettre le commandement suprême et, comme l'affaire dégénère en dispute, on convoque une assemblée de toute la Gaule à Bibracte. On s'y rend en foule de toutes parts. La question est soumise aux suffrages de la multitude ; tous sans exception, confirment le choix de Vercingétorix comme général en chef. Les Rèmes, les Lingons, les Trévires ne prirent point part à cette assemblée ; les premiers, parce qu'ils restaient fidèles aux Romains ; les Trévires parce qu'ils étaient trop loin, et d'ailleurs pressés par les Germains, ce qui fut cause qu'ils ne prirent aucune part à la guerre et n'envoyèrent de secours à aucun des deux partis. Les Éduens éprouvent un grand chagrin à se voir déchus de leur primauté ; ils déplorent le changement de leur fortune et regrettent les bontés de César à leur égard, sans oser cependant, la guerre étant commencée, se séparer de la cause commune. Bien malgré eux, des jeunes gens qui nourrissaient les plus hauts espoirs, comme Éporédorix et Vidiromare, obéissent à Vercingétorix.

LXIV. — Celui-ci exige des otages des autres états, et fixe le jour de leur remise. Il donne l'ordre à tous les cavaliers, au nombre de quinze mille, de se réunir rapidement ¹⁷⁴. Il déclare qu'il se contentera de l'infanterie qu'il avait jusque-là ¹⁷⁵, qu'il n'essaiera pas de tenter la fortune ni de livrer une bataille rangée ; « mais, puisqu'il dispose d'une cavalerie nombreuse, rien n'est plus facile que d'empêcher les Romains de se ravitailler en blé et en fourrage : que seulement les Gaulois consentent à détruire leur blé et à incendier leurs granges, et ne voient dans ces pertes domestiques qu'un moyen d'obtenir à jamais la souveraineté et la liberté. » Ces mesures prises, il exige des Éduens et des Ségusiaves, qui sont à la frontière de la Province, dix mille ca-

¹⁷⁴ A Bibracte.

¹⁷⁵ Elle comptait 80 000 hommes.

valiers ; il y joint huit cents cavaliers. Il donne le commandement de cette troupe au frère d'Éporédorix et lui commande de porter la guerre chez les Allobroges. De l'autre côté, il lance les Gabales et les plus proches cantons des Arvernes contre les Helviens, et envoie les Rutènes et les Cadurques ravager le pays des Volques Arécomiques. Il n'en sollicite pas moins les Allobroges par des courriers secrets et des ambassades, espérant que les ressentiments de la dernière guerre n'étaient pas encore éteints dans leur cœur ; il promet des sommes d'argent à leurs chefs, et à l'état la souveraineté de toute la Province.

LXV. — Pour faire face à tous ces dangers, on avait préparé une armée de vingt-deux cohortes levées dans la Province même par le lieutenant Lucius César et qui de tous côtés s'opposaient aux envahisseurs. Les Helviens livrent spontanément bataille à leurs voisins ¹⁷⁶ et sont repoussés ; ils perdent Caius Valérius Domnotaurus, fils de Caburus, chef de leur état, et beaucoup d'autres, et ils sont rejetés dans leurs places fortes, à l'abri de leurs remparts. Les Allobroges, en établissant le long du Rhône des postes nombreux, défendent avec beaucoup de soin et de diligence leurs frontières. César, voyant l'ennemi supérieur en cavalerie, tous les chemins fermés, et par suite nul moyen de tirer les secours de la Province et de l'Italie, envoie au delà du Rhin en Germanie vers les États qu'il avait soumis les années précédentes ¹⁷⁷ et en obtient des cavaliers et des soldats d'infanterie légère habitués à combattre pari les cavaliers. À leur arrivée, ne trouvant pas leurs chevaux suffisants, il prend ceux des tribuns militaires, des autres chevaliers romains et des écovats, et il les distribue aux Germains.

LXVI. — Sur ces entrefaites, les forces ennemies qui se trouvaient chez les Arvernes et les cavaliers, qui avaient été commandés à toute la Gaule, se réunissent. En ayant formé un corps nombreux ; Vercingétorix, tandis que César faisait route vers le pays des Séquanais en passant par les confins extrêmes des Lingons ¹⁷⁸, pour porter à la Pro-

¹⁷⁶ Arvernes et Gabales.

¹⁷⁷ Les Ubiens et les autres.

¹⁷⁸ Au sud-est de leur territoire, par Dijon et Langres.

vince un plus facile secours, vint asseoir trois camps ¹⁷⁹ à dix mille pas environ des Romains ; il convoque en conseil les chefs de ces cavaliers et leur montre que le moment de la victoire est venu : « Les romains, leur dit-il, s'enfuient dans leur Province et abandonnent la Gaule : c'est assez pour assurer la liberté du moment, mais trop peu pour la paix et le repos de l'avenir ; ils reviendront en effet avec de plus grandes forces et la guerre sera sans fin. Il faut donc les attaquer dans l'embarras de leur marche : si les fantassins portent secours à leurs camarades et s'y attardent, ils ne peuvent achever leur route ; si, comme il le croit plus probable, ils abandonnent les bagages pour ne songer qu'à leur sûreté, ils perdront à la fois leurs ressources et l'honneur. Quant aux cavaliers ennemis, point de doute qu'aucun d'entre eux n'ose s'avancer seulement hors de la colonne. Afin d'augmenter leur courage, il tiendra toutes ses forces en avant du camp et intimidera l'ennemi. »

LXVII. — La proposition est approuvée, et l'on fait prêter le serment. Le lendemain la cavalerie est partagée en trois corps : deux de ces corps se montrent sur nos deux flancs ; le troisième fait front à la colonne pour lui barrer la route ¹⁸⁰. À cette nouvelle, César forme également trois divisions de sa cavalerie et la fait aller à l'ennemi. On se bat sur tous les points à la foi ; La colonne s'arrête ; les bagages sont placés entre les légions. Partout où les nôtres lui paraissent fléchir ou être trop vivement pressés, César faisait porter de ce côté les enseignes et marcher les cohortes ; cette intervention retardait la poursuite des ennemis et ranimait les nôtres par l'espoir d'un secours. Enfin les Germains, à l'aile droite, avisant une hauteur culminante ¹⁸¹, chassent les ennemis, les poursuivent jusqu'à la rivière ¹⁸², où Vercingétorix s'était placé avec ses forces d'infanterie, et en tuent un grand nombre. Ce que voyant, les autres, qui craignent d'être enveloppés, prennent la fuite. Partout on les massacre. Trois Éduens de la plus noble naissance sont faits prisonniers et amenés à César : Cotus, chef de la cavalerie, qui, aux dernières élections, avait été aux prises avec Convictolithe ;

¹⁷⁹ Sur les collines d'Hauteville, d'Ahuy et de Vantoux.

¹⁸⁰ Vers Bellefond.

¹⁸¹ Sans doute le signal d'Asnières (356 m.).

¹⁸² Le ruisseau de Buzon, au pied de la colline de Vantoux.

Cavarillus, qui, après la défection de Litaviccus, avait reçu le commandement des forces d'infanterie ; et Éporédorix, que les Éduens avaient pour chef avant l'arrivée de César dans leur guerre contre les Séquanais.

LXVIII. — Voyant toute sa cavalerie en déroute, Vercingétorix, qui avait rangé ses troupes en avant de son camp, les fit battre en retraite, et prit aussitôt le chemin d'Alésia, place des Mandubiens ; il donna l'ordre de faire sortir rapidement les bagages du camp et de les acheminer à sa suite. César fit conduire ses bagages sur la colline la plus proche, sous la garde de deux légions, poursuivit l'ennemi aussi longtemps que la durée du jour le permit et lui tua environ trois mille hommes de l'arrière-garde ; le lendemain il campa devant Alésia. S'étant rendu compte de la situation de la ville, et voyant l'ennemi terrifié parce que sa cavalerie, qui faisait la principale force de son armée, avait été battue, il exhorta ses soldats au travail et se mit à investir Alésia.

LXIX. — La place elle-même était au sommet d'une colline, dans une position très escarpée ¹⁸³, si bien qu'elle semblait ne pouvoir être prise que par un siège en règle. Au pied de la colline, de deux côtés, coulaient deux rivières ¹⁸⁴. En avant de la place s'étendait une plai-

¹⁸³ Non point très élevé (418 m.), mais très abrupte ou escarpée. Les fouilles entreprises sur l'ordre de Napoléon III il y a près d'un siècle ne laissent aucun doute sur l'identification d'Alésia avec une ville gauloise du mont Auxois, près d'Alise, aujourd'hui Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or). Certains Franc-Comtois, appuyés par Quicherat, l'historien de Jeanne d'Arc, puis, au début de notre siècle par Colomb, professeur de sciences naturelles à la Sorbonne, le même qui, sous le nom de Christophe, écrivit les aventures du Savant Cosinus, tentèrent d'accréditer l'identification d'Alésia avec Alaise. Nul historien sérieux ne conteste aujourd'hui l'identification d'Alésia et d'Alise. Camille Jullian et Jérôme Carcopino, qui a littéralement pulvérisé les arguments de Colomb, s'accordent sur ce point. On trouvera dans un récent ouvrage de Joël Le Gall, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon et directeur actuel des fouilles d'Alésia, une excellente évocation du siège fameux où la reddition de Vercingétorix marque la fin de l'indépendance gauloise (Le Gall, *Alésia*, 1964, éd. Fayard).

¹⁸⁴ L'Ose et l'Oserain.

ne ¹⁸⁵ d'environ trois mille pas de longueur ; sur tous les autres points, la place était entourée par des collines ¹⁸⁶, peu distantes entre elles et d'une égale hauteur. Au pied du mur, toute la partie de la colline qui regardait l'orient était couverte de troupes gauloises, et en avant elles avaient ouvert un fossé et élevé une muraille sèche de six pieds de hauteur. Les fortifications qu'entreprenaient les Romains s'étendaient sur un circuit de onze mille pas. Les camps avaient été placés sur des positions avantageuses, et on y voyait construit vingt-trois portes fortifiées. Dans ces portes, on détachait pendant le jour des corps de garde, pour empêcher toute attaque subite ; pendant la nuit, ces mêmes portes étaient occupées par des veilleurs et de fortes garnisons.

LXX. — Les travaux étaient commencés quand un combat de cavalerie est livré dans la plaine, qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'étendait entre les collines sur une longueur de trois mille pas. L'acharnement est extrême de part et d'autre. César envoie ses légions en bataille devant le camp, pour réprimer toute tentative soudaine de l'infanterie ennemie. Le renfort des légions encourage les nôtres ; les ennemis prennent la fuite, s'embarrassent eux-mêmes par leur nombre, et piétinent aux portes trop étroites. Les Germains les poursuivent alors avec vigueur jusqu'à leurs fortifications ; un grand massacre a lieu. Certains, abandonnant leurs chevaux, essaient de traverser le fossé et de franchir la muraille. César fait avancer un peu les légions qu'il avait placées en avant du retranchement. Les Gaulois qui étaient à l'intérieur des retranchements ne sont pas moins troublés : croyant qu'on vient immédiatement sur eux, ils crient aux armes ; quelques-uns, épouvantés, se jettent dans la place. Vercingétorix fait fermer les portes, pour éviter que le camp ne soit abandonné. Après avoir tué beaucoup d'ennemis et pris un très grand nombre de chevaux, les Germains se retirent.

LXXI. — Vercingétorix se décide à renvoyer toute sa cavalerie pendant la nuit, avant que les Romains achèvent leurs fortifications.

¹⁸⁵ La plaine des Laumes.

¹⁸⁶ La montagne de Flavigny, le mont de Penneville, la montagne de Bussy, le mont Réa.

Au départ de ses cavaliers, il leur donne mission d'aller chacun dans son pays et d'y réunir pour la guerre tous ceux qui sont en âge de porter les armes ; il leur expose ce qu'ils lui doivent, et les conjure de songer à son salut et de ne pas livrer aux supplices de l'ennemi un homme comme lui qui a tant mérité de la liberté commune ; il leur montre qu'en cas de négligence quatre-vingt mille hommes ¹⁸⁷ d'élite périront avec lui ; d'après ses calculs, il a du blé pour trente jours, mais il peut, en le ménageant, tenir encore un peu plus longtemps. Après ces instructions, il fait partir sa cavalerie en silence à la seconde veille par l'intervalle que nos lignes laissaient encore. Il se fait apporter tout le blé ; il décrète la peine de mort contre ceux qui n'obéiront pas ; il distribue entre chaque homme le bétail dont les Mandubiens avaient amené une grande quantité ; il décide de mesurer le blé parcimonieusement et de ne le donner que peu à peu ; il fait rentrer dans la place toutes les troupes qu'il avait disposés devant la place. Telles sont les mesures par lesquelles il se prépare à attendre les secours de la Gaule et à conduire la guerre.

LXXII. — Instruit de ces dispositions par des transfuges et des prisonniers, César entrepris les fortifications que voici : il ouvrit un fossé de vingt pieds de large, en ayant soin que la largeur du fond fût égale à la distance de ses bords ; il laissa entre ce fossé et toutes les autres fortifications une distance de quatre cents pieds ; il procédait ainsi afin que les ennemis ne pussent point à l'improviste attaquer pendant la nuit nos ouvrages ni lancer pendant le jour une grêle de traits sur nos troupes qui avaient à poursuivre leur travail (car on avait été obligé d'embrasser un si vaste espace que nos soldats n'auraient pu aisément garnir l'ouvrage entier). Dans l'intervalle ainsi ménagé, il ouvrit deux fossés de quinze pieds de large et chacun de même profondeur ; celui qui était intérieur, creusé dans les parties basses de la plaine, fut rempli d'eau dérivée de la rivière ¹⁸⁸ ; derrière ces fossés, il éleva un terrassement et une palissade de douze pieds de haut. Il y ajouta un parapet et des créneaux ; et, à la jonction du terrassement et de la paroi de protection, une palissade d'énormes pièces de bois fourchues, pour

¹⁸⁷ Ce chiffre, bien que contesté par Napoléon I^{er}, est sans doute exact.

¹⁸⁸ L'Oserain.

retarder l'escalade de l'ennemi. Il flanqua tout l'ouvrage de tours, placées à quatre-vingts pieds de distance l'une de l'autre.

LXXIII. — Il fallait en même temps aller chercher des matériaux, du blé et faire ces énormes fortifications, avec nos effectifs diminués par les détachements qui poussaient assez loin du camp. De plus, quelquefois, les Gaulois essayaient d'attaquer nos ouvrages et de faire des sorties très vives par plusieurs portes. Aussi César crut-il bon d'ajouter encore à ces ouvrages, pour qu'un moins grand nombre de soldats fussent capables de défendre les fortifications. On coupa donc des troncs d'arbres ou de très fortes branches, on les dépouilla de leur écorce et on les aiguisa par le sommet. Puis on ouvrait des fossés continus de cinq pieds de profondeur. On y enfonçait ces pieux, on les attachait par en bas, de manière qu'ils ne pussent pas être arrachés, et on ne laissait dépasser que leur rameaux. Il y en avait cinq rangs, liés ensemble et entrelacés : ceux qui s'y engageraient s'empaleraient dans ces palissades pointues. On les appelait *cippes*. Au-devant, on creusait en rangs obliques et formant quinconce, des puits de trois pieds de profondeur, qui rétrécissaient peu à peu jusqu'au bas. On y enfonçait des pieux lisses, de la grosseur de la cuisse, taillés en pointe à leur extrémité et durcis au feu, qui ne dépassaient du sol que de quatre doigts ; en même temps, pour les affermir solidement, on comblait le fons des puits d'une terre que l'on foulait sur une hauteur d'un pied. Le reste était recouvert de ronces et de broussailles, afin de cacher le piège. Il y avait huit rangs de cette espèce, à trois pieds de distance l'un de l'autre : on les appelait *lis*, à cause de leur ressemblance avec cette fleur. En avant de ces puits, étaient entièrement enfoncés en terre des pieux d'un pied de long, armés de crochets de fer ; on en semait partout, et à de faibles intervalles ; on leur donnait le nom d'*aiguillons*.

LXXIV. — Ces travaux achevés, César, en suivant, autant que le terrain le lui permit, la ligne la plus favorable, fit, sur un circuit de quatorze mille pas, des fortifications du même genre, mais en sens opposé, contre l'ennemi venant du dehors, afin que, s'il avait à s'éloigner, des forces très supérieures ne pussent investir les postes de défense ou les contraindre au risque de sortir hors du camp ; il donna

l'ordre à tous ses soldats de se procurer du fourrage et du blé pour trente jours.

LXXV. — Pendant que ces choses se passaient devant Alésia, les Gaulois, ayant tenu une assemblée de chefs, décident qu'il faut, non pas, comme le voulait Vercingétorix, appeler sous les armes tous ceux qui étaient en état de les porter, mais exiger de chaque état un nombre d'hommes déterminé ; cela, parce qu'ils craignaient, dans la confusion d'une si grande multitude, de ne pouvoir ni la gouverner, ni se reconnaître, ni la ravitailler en blé. On demande aux Éduens et à leurs clients, Ségusiaves, Ambivarètes, Aulerques Brannovices, Brannoviens, trente-cinq mille hommes ; un chiffre égal aux Arverne, auxquels on joint les Éleutètes, les Cadurques, les Gabales, les Vellaviens, qui sont depuis longtemps sous leur domination ; aux Séquanais, aux Sénones, aux Bituriges, aux Santones, aux Rutènes, aux Carnutes, douze mille hommes par état ; au Bellovaques, dix ; huit aux Pictons, aux Ambiens, aux Médiomatrices, aux Pétroriciens, aux Nerviens, aux Morins, aux Nitiobriges, cinq mille ; aux Aulerques Cénomans ; autant ; aux Atrébates, quatre mille ; aux Véliocasses, aux Lémovices, aux Aulerques Eburovices, trois mille ; aux Rauraques et aux Boïens, deux mille ; à l'ensemble des états qui bordent l'Océan et qui se donnent le nom d'Armoricains : Coriosolites, Redons, Ambibariens, Calètes, Osismes, Lexoviens, Unelles, vingt mille. Les Bellovaques ne fournirent pas leur contingent, parce qu'ils prétendaient faire la guerre aux Romains en leur nom et à leur guise, et n'obéir aux ordres de personne ; cependant, à la prière de Commius, et en faveur des liens d'hospitalité qui les unissaient à lui, ils envoyèrent deux mille hommes.

LXXVI. — Ce Commius, comme nous l'avons indiqué plus haut, avait fidèlement et utilement servi César en Bretagne dans les années précédentes ; pour reconnaître ses services celui-ci avait fait affranchir d'impôts son état, lui avait rendu ses lois et ses institutions et avait assujetti les Morins à Commius. Pourtant, telle fut l'unanimité de la Gaule ¹⁸⁹ tout entière à revendiquer alors sa liberté et à recouvrer son

¹⁸⁹ Exagération, car il y eut beaucoup d'abstentions.

antique gloire militaire, que ni la reconnaissance ni les souvenirs de l'amitiés- ne la touchèrent, et que tous, de tout leur cœur et de toutes leurs ressources, se jetèrent dans la guerre après avoir réuni huit mille cavaliers et environ deux cent quarante mille fantassins. Ces troupes furent passées en revue sur le territoire des Éduens ; on en fit le dénombrement, et l'on nomma des chefs. Le commandement suprême est confié à Commius l'Atrébate, aux Éduens Viridomare et Éporédorix. On leur adjoint l'Arverne Vercassivellaune, cousin de Vercingétorix. On leur adjoint des délégués des états, qui formeront un conseil chargé de la conduite de la guerre. Tous parlent pour Alésia joyeux et pleins de confiance : aucun d'eux ne croyait qu'il fût possible de soutenir seulement l'aspect d'une si grande multitude -, surtout dans un combat sur deux fronts, où les assiégés feraient une sortie, tandis qu'on verrait arrivant du dehors de si grandes forces de cavalerie et d'infanterie.

LXXVII. Mais ceux qui étaient assiégés dans Alésia, une fois passé le jour pour lequel ils s'étaient attendus à l'arrivée des secours, une fois consommé tout leur blé, ignorant ce qui se passait chez les Éduens, avaient convoqué un conseil et délibéraient sur l'issue de leur sort. Les avis furent partagés : les uns parlaient de se rendre, les autres, de faire une sortie, tandis qu'ils en avaient encore la force. Le discours de Critognat me paraît ne pas devoir être passé sous silence, à cause de sa cruauté singulière et impie. C'était un personnage, sorti d'une grande famille arverne et doué d'un grand prestige : « Je n'ai pas l'intention de parler, dit-il, de l'opinion de ceux qui donnent le nom de reddition au plus honteux esclavage ; j'estime qu'ils ne méritent point d'être comptés parmi les citoyens ni admis au conseil. Je veux m'adresser à ceux qui proposent une sortie, et dont l'avis, comme vous le reconnaissez tous, conserve la trace de notre ancienne valeur. Mais c'est faiblesse, et non pas courage, que de ne pouvoir supporter quelques instants de disette. On trouve plus facilement des gens pour affronter la mort que pour supporter patiemment la douleur. Et pourtant, je me rendrais à cet avis, tant je respecte l'autorité de ceux qui le donnent, si je n'y voyais que le sacrifice de nous-mêmes ; mais, en prenant une décision, nous devons envisager la Gaule tout entière, que nous avons appelée à notre secours. Lorsque quatre-vingt mille hommes auront péri en un même lieu, quel sera, croyez-vous, le courage

de nos parents et de nos proches, s'ils sont forcés de se battre presque sur nos cadavres ? Ne privez pas de votre secours ceux qui s'oublient eux-mêmes pour vous sauver ; n'allez pas, par votre sottise et votre aveuglement, ou par manque de courage, abaisser la Gaule entière qu'ils ne sont pas arrivés au jour dit, allez-vous douter de leur foi et de leur constance ? Et quoi ! pensez-vous donc que les Romains s'exercent chaque jour sans raison dans leurs retranchements extérieurs ? Si leurs messages ne peuvent vous confirmer leur arrivée, puisque tout accès vers vous leur est fermé, prenez-en pour témoins les Romains eux-mêmes, qui, épouvantés par cette crainte, travaillent nuit et jour à leurs fortifications. Quel est donc mon avis ? De faire ce que firent nos ancêtres dans la guerre, nullement comparable à celle-ci, des Cimbres et des Teutons : acculés dans leurs places fortes et pressés comme nous par la disette, ils soutinrent leur existence avec les corps de ceux que leur âge semblait rendre inutiles à la guerre, et ils ne se rendirent point à l'ennemi. Si cet exemple n'existait pas, je trouverais magnifique pourtant d'en prendre l'initiative en vue de la liberté et de le livrer à nos descendants. Car en quoi cette guerre-là ressemblait-elle à celle-ci ? Les Cimbres ont pu ravager la Gaule et y déchaîner une grave calamité, il a bien fallu qu'ils sortissent un jour de notre pays et gagnassent d'autres terres ; ils nous laissèrent nos lois, nos institutions, nos champs, notre liberté. Mais les Romains, que demandent-ils ou que veulent-ils ? sinon, poussés par l'envie, de s'installer dans les champs et les états de ceux dont ils savent la réputation glorieuse et la puissance guerrière, et de les enchaîner par un joug éternel. Ils n'ont jamais fait la guerre autrement. Si vous ignorez ce qui se passe dans les nations lointaines, regardez la Gaule voisine, qui, réduite en Province, ayant perdu ses lois et ses institutions, soumise aux haches, est opprimée par une perpétuelle servitude. »

LXXVIII. — Les avis exprimés, on décide que ceux que la maladie ou l'âge rend inutiles à la guerre, sortiront de la place, et que l'on tentera tout avant d'en venir au moyen de Critognat ; mais qu'on y recourra, s'il le faut et si les secours tardent, plutôt que de subir les conditions de la reddition ou de la paix. Les Mandubiens, qui les avaient reçus dans leur place, sont forcés d'en sortir avec leurs enfants et leurs femmes. S'étant approchés des lignes des Romains, ils demandaient avec des larmes et des prières de toute sorte qu'on voulût

ben les accepter en esclavage et leur donner à manger. Mais César avait disposé des postes sur le retranchement et défendait de les recevoir.

LXXIX. — Sur ces entrefaites, Commius et les autres chefs à qui on avait confié le commandement suprême arrivent devant Alésia avec toutes leurs troupes et, après avoir occupé une colline extérieure ¹⁹⁰, s'établissent à mille pas au plus de nos lignes. Le lendemain, ils font sortir du camp leur cavalerie et en couvrent toute la plaine, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait trois mille pas de longueur ; ils établissent leur infanterie un peu en retrait, sur les hauteurs de la place forte d'Alésia, la vue s'étendait sur la plaine. A la vue de ces troupes de secours, on s'empresse, on se congratule, tous les cœurs bondissent d'allégresse ; on fait sortir les troupes, on les range devant la place, on comble de fascines et on emplît de terre le fossé le plus proche, et on s'apprête à faire une sortie et à tous les hasards.

LXXX. — César dispose toute son armée sur les deux parties de ses retranchements afin que, s'il en est besoin, chacun occupe sa place et la connaisse ; puis il fait sortir du camp sa cavalerie et ordonne d'engager le combat. De tous les camps, qui de toutes parts occupaient le sommet des montagnes, la vue s'étendait sur la plaine, et tous les soldats, attentifs, attendaient l'issue du combat. Les Gaulois avaient mêlé à leurs cavaliers de petits paquets d'archers et de fantassins armés à la légère, pour secourir les leurs s'ils pliaient et arrêter le choc de nos cavaliers. Plusieurs des nôtres, blessés par eux à l'improviste, se retiraient du combat. Forts de la supériorité de leurs troupes et voyant les nôtres accablés par le nombre, les Gaulois, de toutes parts, tant ceux qui étaient enfermés dans nos lignes que ceux qui étaient venus à leur secours, encourageaient leurs combattants par des clameurs et de hurlements. Comme l'action avait lieu sous les regards de tous et que nul trait de courage ou de lâcheté ne pouvait passer inaperçu, de part et d'autre l'amour de la gloire et la crainte du déshonneur incitaient les combattants à la bravoure. On avait combattu depuis midi presque jusqu'au coucher du soleil, sans que la victoire

¹⁹⁰ La montagne de Mussy.

fût encore décidée, quand les Germains, massés sur un seul point en escadrons serrés chargèrent l'ennemi et le refoulèrent ; dans la déroute, les archers furent enveloppés et massacrés. De tous les autres côtés, les nôtres, à leur tour, poursuivant les fuyards jusqu'au camp, ne leur donnèrent pas le temps de se rallier. Alors ceux qui étaient sortis d'Alésia, accablés et désespérant presque de la victoire, rentrèrent dans la place.

LXXXI. — Au bout d'un jour seulement, les Gaulois, qui avaient employé ce temps à faire un grand nombre de claies, d'échelles et de harpons, sortent au milieu de la nuit de leur camp, en silence, et s'approchent de nos fortifications de la plaine. Soudain poussant une clameur, pour avertir les assiégés de leur approche, ils se préparent à jeter leurs claies, à bousculer les nôtres de leur retranchement à coups de fronde, de flèches et de pieux et à tout disposer pour un assaut en règle. En même temps, entendant la clameur, Vercingétorix donne le signal aux siens avec la trompette et les conduit hors de la place. Les nôtres prennent sur les lignes le poste qui avait été assigné à chacun les jours précédents : avec les frondes, les casse-tête et les épieux qu'ils avaient disposés sur le retranchement, ils effraient les Gaulois et les repoussent. Les ténèbres empêchant de voir devant soi, il y a de part et d'autre beaucoup de blessés ; les machines lancent une foule de traits. Mais les lieutenants Marx Antoine et Caius Trébonius, à qui incombait la défense des points, où ils avaient vu que les nôtres étaient vivement pressés, y envoyaient sans cesse des renforts qu'ils tiraient des forts éloignés.

LXXXII. — Tant que les Gaulois étaient assez loin du retranchement, la multitude de leurs traits leur donnait l'avantage ; mais lorsqu'ils se furent approchés, ils s'enfonçaient dans les chausse-trapes, ou s'emparaient en tombant dans les puits, ou tombaient percés par les javelots de siège qu'on leur lançait du haut du retranchement ou des tours. Après avoir été durement éprouvés sur tous les points, sans avoir pu rompre nos lignes, voyant le jour approcher, ils craignirent d'être pris en flanc si l'on faisait une sortie du camp qui dominait la plaine, et ils se replièrent. Quant aux assiégés, occupés à faire avancer les engins que Vercingétorix avait préparés pour la sortie, ils comblent

les premiers fossés ; ce travail les ayant retenus trop longtemps, ils apprirent la retraite des leurs avant d'avoir pu s'approcher du retranchement. Ayant ainsi échoué dans leur entreprise, ils rentrèrent dans la place.

LXXXIII. — Repoussés deux fois avec une grande perte, les Gaulois délibérèrent sur ce qu'il doivent faire ; ils consultent des gens qui connaissent le pays et apprennent ainsi la situation des camps supérieurs ¹⁹¹ et leur genre de défense. Au nord était une colline ¹⁹² que les nôtres n'avaient pu comprendre dans leurs lignes à cause de son étendue, ce qui les avait obligés d'établir le camp sur un terrain presque défavorable et légèrement en pente. Les lieutenants Caius Antistius Réginus et Caius Caninius Rébilus y commandaient avec deux légions. Après avoir fait reconnaître les lieux par leurs éclaireurs, les chefs ennemis choisirent soixante mille hommes sur l'effectif total des états qui avaient la plus haute réputation de vertu militaire ; ils règlent secrètement entre eux le but et le plan de leur action ; ils fixent l'heure de l'attaque au moment où l'on verra qu'il est midi. Ils mettent à la tête de ces troupes l'arverne Vercassillaune, l'un des quatre chefs, parent de Vercingétorix. Il sortit du camp à la première veille, et, ayant terminé presque au point du jour et fit reposer ses soldats des fatigues de la nuit. Quand il vit que midi approchait, il se dirigea vers le camp en question ; en même temps la cavalerie s'approchait des fortifications de la plaine et le reste des troupes se déployait en avant du camp.

LXXXIX. — Vercingétorix, apercevant les siens du haut de la citadelle d'Alésia, sort de la place ; il fait porter en avant du camp les fascines, les perches, les toits de protection, les faux et tout ce qu'il avait préparé pour la sortie. Un vif combat s'engage en même temps de toutes parts et on essaie de forcer tous les ouvrages ; un point paraît-il particulièrement faible, on s'y empresse. L'étendue de nos lignes retient partout les troupes romaines et les empêche de faire face aux attaques simultanées. La clameur qui s'élève derrière les combattants contribue beaucoup à effrayer les nôtres, parce qu'ils voient que leur

¹⁹¹ Ceux du mont Réa, de la montagne de Bussy et de la montagne de Flavigny.

¹⁹² Le mont Réa.

sort dépend du salut d'autrui : souvent, en général, le danger qu'on ne voit pas est celui qui bouleverse le plus.

LXXV. — César, qui a choisi un poste d'observation favorable ¹⁹³, suit ce qui se passe de chaque endroit envoie des secours aux troupes qui fléchissent. Des deux côtés, on se rend compte que l'instant de l'effort suprême est arrivé : les Gaulois se voient perdus, s'ils ne percent pas nos lignes ; les Romains attendent d'un succès décisif la fin de toutes leurs lisières. L'effort porte surtout sur les lignes supérieures ¹⁹⁴, où nous avons dit qu'on avait envoyé Vercassivellaune. L'inclinaison défavorable des terrains a une grande importance. Les uns nous lancent des traits, les autres s'approchent en faisant la tortue, des troupes fraîches relèvent sans cesse les soldats fatigués. La terre que tous les Galois jettent dans nos retranchements leur permet de les franchir et recouvre els pièges que les Romains avaient dissimulés dans l sol ; déjà les nôtres n'ont plus d'armes ni de forces.

LXXXVI. — Quand il l'apprend ; César envoie Labiénus avec six cohortes au secours des troupes en danger ; il lui donne l'ordre, s'il ne peut tenir, de ramener ses cohortes et de faire une sortie, mais seulement à la dernière extrémité. Il va lui-même encourager les autres ; il les exhorte à ne pas succomber à la fatigue ; il leur montre que le fruit de tous les combats précédents dépend de ce jour et de cette heure. Les assiégés, désespèrent de forcer les retranchements de la plaine, à cause de leur étendue, tentent d'escalader les hauteurs ¹⁹⁵ ; ils y portent tout ce qu'ils avaient préparé ; ils chassent, par une grêle de traits, ceux qui combattent du haut des tours ; il comblent les fossés de terre et de fascines ; ils entament avec des faux la palissade et le parapet.

LXXXVII. — César y envoie d'abord le jeune Brutus avec six cohortes, puis le lieutenant Caius Fabius avec sept autres ; enfin, l'action devenue plus vive, il y ramène lui-même un renfort de troupes fraîches. Ayant rétabli le combat et repoussé l'ennemi, il se dirige vers

¹⁹³ Sans doute sur la montagne de Flavigny.

¹⁹⁴ Celles du mont Réa.

¹⁹⁵ Celles de la montagne de Flavigny.

l'endroit où il avait envoyé Labiénus, tire quatre cohortes du fort le plus voisin, ordonne à une partie des cavaliers de le suivre, et à l'autre, de faire le tour des lignes extérieures et de prendre l'ennemi à dos. Labiénus, voyant que ni les terrassements ni les tours ne pouvaient arrêter l'élan de l'ennemi, rassemble trente-neuf cohortes, qu'il eut la chance de pouvoir tirer des postes les plus voisins, et, par des messagers, informe César de ses intentions.

LXXXVIII. — César se hâte pour prendre part au combat. Son arrivée se fait connaître par la couleur de son vêtement, ce manteau de général qu'il avait coutume de porter dans les batailles, et, à la vue des escadrons et des cohortes dont il s'était fait suivre — car des hauteurs on voyait les pentes et les descentes — les ennemis engagent le combat. Une clameur s'élève de part et d'autre, à laquelle répond la clameur qui monte de la palissade et de tous les retranchements. Nos soldats renonçant au javelot, combattent avec le glaive. Tout à coup notre cavalerie se montre sur les derrières de l'ennemi ; d'autres cohortes approchaient ; les Gaulois prennent la fuite ; nos cavaliers leur coupent la retraite ; le carnage est grand. Sédulius, chef et premier citoyen des Lamovices, est tué ; l'Arverne Vercassivellaune est pris vivant en train de fuir ; soixante-quatorze enseignes militaires sont rapportées à César ; d'un si grand nombre d'homme bien peu rentrent au camp sans blessures. Apercevant de leur place forte le massacre et la fuite de leurs compatriotes, désespérant de se sauver, les assiégés font rentrer les troupes qui attaquaient nos retranchements. A cette nouvelle, les Gaulois s'enfuient aussitôt de leur camp. Si nos soldats n'eussent été harassés de si nombreuses interventions et de toute la fatigue de la journée, toutes les forces de l'ennemi eussent pu être détruites. Un peu après minuit la cavalerie, lancée à leur poursuite, atteint l'arrière-garde ; une grande partie est prise ou massacrée ; les autres ayant réussi à fuir, se dispersent dans leurs états.

LXXXIX. — Le lendemain, Vercingétorix convoque l'assemblée ; il déclare qu'il n'a pas entrepris cette guerre pour ses intérêts personnels, mais pour la liberté commune et que, puisqu'il faut céder à la fortune, il s'offre à eux leur laissant le choix d'apaiser les Romains par sa mort ou de le livrer vivant. On envoie à ce sujet des députés à César.

Il ordonne la remise des armes, la livraison des chefs. Il s'installe sur le retranchement, en avant du camp ; là, on lui amène les chefs ; on lui livre Vercingétorix ; on jette les armes à ses pieds. Il réserve les prisonniers éduens et arvernes, pour essayer par eux de regagner ces états, et distribue le reste des prisonniers par tête à chaque soldat, à titre de butin.

XC. — Cela fait, il part chez les Éduens, reçoit la soumission de leur état. Des députés envoyés par les Arvernes viennent l'y trouver, promettant qu'ils exécuteront ses ordres. Il en exige un grand nombre d'otages ; il envoie ses légions prendre leurs quartiers d'hiver, il rend aux Éduens et aux Arvernes environ vingt mille prisonniers. Il fait partir Titus Labiénus avec deux légions et la cavalerie chez les Séquanais ; il lui adjoint Marcus Minucius Rutilus. Il place Caius Fabius et Lucius Minucius Basilus avec deux légions chez les Rèmes, pour qu'ils n'aient rien à craindre des Bellovaques, leurs voisins. Il envoie Caius Antistius Réginus chez les Ambivarètes, Titus Sextius chez les Bituriges, Caius Caninius Rébilus chez les Rutènes, chacun avec une légion. Il place Quintus Tullius Cicéron ¹⁹⁶ et Publius Sulpicius ¹⁹⁷ à cavillon et Mâcon, chez les Éduens, sur la Saône, pour assurer le ravitaillement en blé. Lui-même décide de passer l'hiver à Bibracte. Lorsque ces événements sont connus à Rome par une lettre de César, on y célèbre une supplication de vingt jours.

¹⁹⁶ Avec la quatorzième légion.

¹⁹⁷ Avec la sixième légion.

La guerre des Gaules

Livre huitième

[HIRTIUS A BALBUS]

[Retour à la table des matières](#)

Cédant à tes instances, Balbus, puisque mes refus quotidiens semblaient mis sur le compte non pas tant de la difficulté de la matière que de la paresse, j'ai entrepris une tâche fort difficile. J'ai ajouté aux commentaires de la guerre des Gaules de notre César ce qui y manquait et les ai reliés à ses écrits suivants. J'ai aussi terminé le dernier de ceux-ci, demeuré inachevé, depuis les événements d'Alexandrie jusqu'à la fin, non de la guerre civile, dont nous ne voyons pas la fin, mais de la vie de César. Puissent ceux qui liront ces commentaires savoir combien j'ai entrepris de les écrire avec regret ; j'espère ainsi échapper plus facilement au reproche de sotte présomption pour avoir placé mon travail au milieu des écrits de César. C'est en effet une vérité admise par tout le monde qu'il n'est point d'ouvrage si soigneusement écrit qui ne le cède à l'élégance de ces Commentaires. Ils ont été publiés pour fournir des documents aux historiens sur de événements très considérables, et ils recueillent un tel éloge de l'avis de tout le monde, qu'ils semblent moins avoir donné que ravi aux historiens le moyen d'écrire cette histoire. Et cependant notre admiration passe encore celle des autres : les autres savent quelles sont la perfection et l'élégance de l'ouvrage ; nous, nous savons encore avec quelle facilité et quelle rapidité il l'a écrit. Au bon style et à l'élégance naturelle de l'expression de César joignait le talent d'expliquer ses desseins avec une exactitude absolue. Quant à moi, je n'ai même pas eu l'occasion

de prendre part à la guerre d'Alexandrie et à la guerre d'Afrique ; ces guerres, sans doute, nous sont particulièrement connues par les propos de César, mais autre chose est d'entendre un récit qui nous séduit par sa nouveauté et par l'admiration qu'il inspire, autre chose de l'écouter pour en porter témoignage. Mais sans doute à rassembler toutes sortes d'excuses pour n'être point comparé à César, m'exposé-je par cela même au reproche de présomption, en semblant croire qu'une pareille comparaison puisse venir à l'esprit de personne. Adieu.

I. — Après avoir vaincu toute la Gaule, César, qui n'avait pas cessé de se battre depuis l'été précédent ¹⁹⁸, voulait voir ses soldats se remettre de tant de fatigues dans le délassement des quartiers d'hiver, quand on apprit que beaucoup d'états en même temps recommençaient à faire des plans de guerre et à se concerter. Le motif qu'on leur supposait était vraisemblable : tous les Gaulois avaient reconnu qu'en réunissant sur un seul Gaulois avaient reconnu qu'en réunissant sur un seul point n'importe quel nombre d'hommes ils ne pouvaient résister aux Romains, mais que si plusieurs états entraient en guerre sur divers points en même temps, l'armée du peuple romain n'aurait point assez de ressources ni de temps ni de troupes pour faire face à tout ; qu'aucune cité ne devait refuser de supporter une épreuve pénible, si par un tel retardement, les autres pouvaient conquérir leur liberté.

II. — Pour ne pas laisser s'affermir cette idée des Gaulois, César donne au questeur Marc Antoine le commandement de ses quartiers d'hiver ; lui-même, avec une escorte de cavalerie, part de la place de Bibracte la veille des calendes de janvier pour rejoindre la treizième légion, qui avait placée non loin de la frontière des Éduens dans le pays des Bituriges, et y adjoint la onzième légion, qui était la plus proche ¹⁹⁹. Laisant deux cohortes de chacune à la garde des bagages, il emmène le reste de l'armée dans les plus plus fertiles compagnes des Bituriges : ce peuple ayant un vaste territoire et un grand nombre de places fortes, l'hivernage d'une seule légion n'avait pu suffire à l'empêcher de préparer la guerre et de former des complots.

¹⁹⁸ Celui de 53.

¹⁹⁹ Elle se trouvait chez les Ambivarètes.

III. — Par l'arrivée soudaine de César, il se produisit ce qui devait nécessairement se produire chez des gens surpris et dispersés : cultivant leurs champs sans défiance aucune, ils furent écrasés par la cavalerie avant de pouvoir se réfugier dans leurs places fortes. En effet, le signal ordinaire d'une invasion de l'ennemi, c'est-à-dire l'incendie des constructions, avait été supprimé par l'interdiction de César, pour éviter de manquer de fourrage et de blé, s'il voulait avancer plus loin ou de donner l'alarme par des incendies. On avait fait plusieurs milliers de prisonniers, et ceux des Bituriges épouvantés qui avaient pu échapper à la première approche des Romains s'étaient réfugiés dans les états voisins, se fiant à des liens d'hospitalité ou à l'alliance qui les unissait. En vain : car César, par des marches forcées, accourt sur tous les points, et ne donne à aucun état le temps de songer au salut des autres plutôt qu'au sien propre. Cette rapidité retenait dans le devoir les peuples amis et ramenait par la terreur ceux qui hésitaient à accepter la paix. Mis devant une telle situation, les bituriges, qui voyaient que la clémence de César leur ouvrait un nouvel accès dans son amitié, et que les états voisins n'avaient eu à subir d'autre peine que de donner des otages et faire leur soumission, imitèrent leur exemplaire.

IV. — Pour récompenser ses soldats de tant de fatigue et de patience et d'avoir supporté avec tant de constance ces fatigues dans la saison des jours courts, par des chemins très difficiles, par des froids intolérables, César leur promet comme gratification, à titre de butin, deux cents sesterces par tête, et mille aux centurions ; puis il renvoie les légions dans leurs quartiers d'hiver, et revient, après une absence de quarante jours, à Bibracte. Comme il y rendait la justice, les Bituriges lui envoient des députés pour demander son aide contre les Carnutes, qui, disaient-ils, leur avaient déclaré la guerre. A cette nouvelle, quoiqu'il ne fût resté que dix-huit jours à Bibracte, il tire de leurs quartiers d'hiver sur la Saône la quatorzième et la sixième légion, qui avaient été placées là, comme on l'a dit au livre précédent des Commentaires, pour assurer le ravitaillement en blé. Il part ainsi avec deux légions à la poursuite des Carnutes.

V. — Quand ils entendent parler de l'arrivée de son armée, les Carnutes se souviennent des malheurs des autres, et, abandonnant leurs villages et leurs places fortes, où ils habitaient en d'étroites constructions que la nécessité leur avait fait bâtir rapidement pour passer l'hiver (car depuis leur récente défaite, ils avaient quitté un grand nombre de leurs villes), il s'enfuient en se dispersant. César, ne voulant pas exposer ses soldats aux rigueurs de la mauvaise saison qui était alors dans son plein, établit son camp à Génabum, capitale des Carnutes, où il entasse ses soldats, partie dans les maisons des Gaulois, partie dans les tentes hâtivement recouvertes de chaume. Cependant il envoie ses cavaliers et son infanterie auxiliaire partout où l'on disait que l'ennemi s'était retiré. Mesure qui n'est pas vaine : car le plus souvent, les nôtres rentrent avec un grand butin. Les Carnutes, accablés par la rigueur de l'hiver, terrorisés par le danger, chassés de leurs demeures sans oser s'arrêter nulle part bien longtemps, ne pouvant pas trouver dans leurs forêts un abri contre les tempêtes fort violentes, se dispersent, après avoir perdu une grande partie des leurs, dans les états voisins.

VI. — César estimait suffisant, dans une saison si fâcheuse, de dissiper les rassemblements qui se formaient, persuadé que, selon toute vraisemblance, aucune guerre importante ne pouvait éclater avant l'été. Il mit donc Caius Trébonius, avec les deux légions qu'il avait avec lui ²⁰⁰, en quartiers d'hiver à Génabum. Pour lui, prévenu par de fréquentes députations des Rèmes que les Bellovaques, dont la gloire militaire surpassait celle de tous les Gaulois et des Belges, s'étant joints aux états voisins, rassemblaient des armées sous les ordres du Bellovaque Corréus et de Commius l'Atrébate, et les concentraient pour fondre en masse sur les terres des Suessions, qu'il avaient placées sous l'autorité des Rèmes ; persuadé d'autre part qu'il n'importait pas moins à son intérêt qu'à son honneur de préserver de toute injure des alliés qui avaient si bien mérité de la république, il rappelle à la onzième légion de ses quartiers d'hiver, écrit par ailleurs à Caius Fabius d'amener dans le camp des Suessions les deux légions qu'il avait, et demande à Titus Labiénus l'une des deux siennes. C'est ainsi qu'autant que le permettaient la situation des quartiers et les exi-

²⁰⁰ La sixième et la quatorzième.

gences de la guerre, et sans jamais se reposer lui-même ; il répartissait à tour de rôle entre ses légions le fardeau des expéditions.

VII. — Ces troupes une fois réunies, il marche contre les Bellovaques, campe sur leur territoire, et envoie de tous côtés ses escadrons pour faire quelques prisonniers qui puissent l'instruire des desseins de l'ennemi. Les cavaliers, s'étant acquittés de leur office, rapportent qu'ils ont trouvé peu d'habitants dans les maisons, et qui n'étaient point restés pour cultiver la terre (car on avait procédé avec soin à une émigration générale), mais qu'on avait renvoyés pour espionner. En demandant aux captifs où se trouvait la masse des Bellovaques et quel était leur plan, César apprit que tous les Bellovaques en état de porter les armes s'étaient rassemblés sur un même point, et qu'avec eux les Ambiens, les Aulerques, les Calètes, les Véliocasses, les Atrébates avaient choisi pour y camper un lieu élevé dans un bois entouré d'un marais ; qu'ils avaient réuni tous leurs bagages en des bois situés en arrière. Les chefs fauteurs de la guerre étaient fort nombreux, mais la masse obéissait surtout à Corréus, parce qu'on savait sa haine violente du nom romain. Peu de jours auparavant Commius l'Atrébate avait quitté le camp pour aller chercher des renforts chez les Germains, dont le voisinage était proche et le multitude immense. Les Bellovaques, de l'avis unanime des chefs et selon le vif désir de la multitude, avaient résolu, si César, comme on le disait, venait avec trois légions, de lui offrir le combat, de façon à ne pas être obligés ensuite de lutter avec l'armée entière dans des conditions plus désavantageuses et plus dures ; s'il amenait des forces en plus grand nombre, ils se tiendraient sur la position qu'ils avaient choisie, et empêcheraient les Romains par des embuscades de faire du fourrage, que la saison rendait rare et disséminé, et de se procurer du blé et autres vivres.

VIII. — César, d'après l'accord unanime qui régnait dans ces rapports, trouva le plan qu'on lui exposait plein de prudence et bien éloigné de l'ordinaire témérité des Barbares ; il décida qu'il devait tout faire pour inspirer aux ennemis le mépris de ses forces et les arriver plus vite au combat. Il avait, en effet, avec lui ses plus vieilles légions d'un courage incomparable : la septième, la huitième et la neuvième ; puis la onzième, composée d'éléments d'élite et de grande espérance,

comptant déjà huit campagnes, mais n'ayant point encore, comparativement aux autres, la même réputation d'expérience et de valeur. Il convoque donc un conseil, y expose tout ce qu'il a appris, et encourage ses troupes. Pour essayer tout ce qu'il a appris, et encourage ses troupes. Pour essayer d'attirer l'ennemi aux combat en ne lui faisait voir que trois légions, il règle ainsi la marche de la colonne : les septième, huitième et neuvième légions iraient en avant, précédant tous les bagages ; puis viendraient tous les bagages, qui ne formaient cependant qu'une colonne modeste, comme il est d'usage dans de simples expéditions, et dont la onzième légion fermerait la marche : ainsi on ne donnerait pas à l'ennemi l'impression d'être plus nombreux qu'il ne le souhaitant. Dans cet ordre, formant presque une colonne carrée, il mène son armée à la vue de l'ennemi, plus tôt que ne s'y attendait celui-ci.

IX. — Les Gaulois voyant soudain les légions s'avancer comme en ordre de bataille et d'un pas assuré, eux dont on avait rapporté à César les résolutions, pleins de confiance, soit crainte du combat, soit étonnement de notre approche soudaine, soit attente de notre dessein, rangent leurs troupes en avant du camp et ne quittent point la hauteur. César, quoiqu'il eût désiré combattre, étonné cependant par une telle masse d'ennemis, dont le séparait une vallée plus profonde que large, établit son camp en face du camp de l'ennemi. Il fait faire un rempart de douze pieds, avec un parapet proportionné à cette hauteur, creuser un double fossé de quinze pieds de large à parois verticales, élever un grand nombre de tours à trois étages, jeter entre elles des ponts, dont le front était muni de parapets d'osier, de telle sorte que l'ennemi fût arrêté par un double fossé et un double rang de défenseurs : l'un, qui, du haut des ponts, moins exposé en raison de sa hauteur, pouvait lancer ses traits plus hardiment et plus loin ; l'autre, qui était placé plus près de l'ennemi, sur le rempart même, où le pont le protégeait contre la chute des traits. Il plaça des battants et des tours plus hautes aux portes du camp.

X. — Le but de cette fortification était double : l'importance des ouvrages faire devait croire à sa frayeur et augmenter la confiance des Barbares ; d'un autre côté, comme il fallait aller chercher au loin du

fourrage et du blé, on pouvait, grâce à ces fortifications, défendre le camp avec peu de troupes. Cependant il arrivait souvent que de petites escarmouches eussent lieu de part et d'autre entre les deux camps, sans franchir le marais, sauf parfois quand nos auxiliaires, Gaulois ou Germains, le traversaient pour poursuivre plus vivement l'ennemi, ou quand l'ennemi à son tour, l'ayant traversé, repoussait assez loin les nôtres. Il arrivait aussi au cours des corvées de fourrage quotidiennes (accident inévitable, car les granges où il fallait aller prendre le fourrage étaient rares et disséminées) qu'en des endroits difficiles des fourrageurs isolés fussent enveloppés : incidents qui ne nous causaient qu'une légère perte de bêtes et de valets, mais qui augmentaient les espoirs insensés des Barbares, d'autant que Commius, parti, comme je l'ai dit, pour aller chercher des secours germains, et était revenu avec des cavaliers, dont la seule arrivée, bien qu'ils ne fussent pas plus de cinq cents, enflait l'assurance des Barbares.

XI. — César, voyant que l'ennemi se tenait depuis plusieurs jours dans son camp défendu par les marais et par sa position, et qu'il ne pouvait ni faire l'assaut de ce camp sans une lutte meurtrière ni l'investir sans renforts de troupes, écrit à Trébonius ²⁰¹ d'appeler le plus vite possible la troisième légion, qui hivernait avec le lieutenant Titus Sextius chez les Bituriges et de venir le joindre à grandes étapes avec les trois légions qu'il aurait ainsi ; lui-même emploie tout à tour les cavaliers des Rèmes, des Lingons et des autres états, qui lui en avaient fourni un grand nombre, à la garde des corvées de fourrage, en soutenant les brusques attaques de l'ennemi.

XII. — Cette manœuvre se répétait tous les jours, et déjà l'habitude, comme il arrive souvent avec le temps, amenait la négligence ; les Bellovaques, connaissant les postes habitues de nos cavaliers, font dresser, par une troupe de fantassins délite, une embuscade en des lieux boisés ; ils y envoient le lendemain des cavaliers pour y attirer d'abord les nôtres, puis une fois cernés, pour les attaquer. La mauvaise chance tomba sur les Rèmes, qui étaient de service ce jour-là. Ayant aperçu tout à coup les cavaliers ennemis et, supérieurs en

²⁰¹ Il se trouvait à Cénabum avec la sixième et la quatorzième légions.

nombre, ayant méprisé cette poignée d'hommes, ils les poursuivent avec trop d'ardeur et furent enveloppés de partout par les fantassins. Troublés par cette attaque, ils se retirèrent avec plus de vitesse qu'on ne le fait d'ordinaire dans un engagement de cavalerie ; Verticus, le premier magistrat de leur état, commandant de la cavalerie, périt dans l'action : il pouvait à peine, en raison de son âge, se tenir à cheval ; cependant, selon l'usage des Gaulois, il n'avait point voulu que cette raison le dispensât du commandement ni du combat. L'ennemi s'enfle, et s'exalte de ce succès, et de la mort du prince et chef des Rèmes et les nôtre apprennent à leurs dépens à reconnaître plus soigneusement les lieux avant d'y placer des postes et de poursuivre avec plus de prudence un ennemi qui se replie.

XIII. — Cependant il ne se passe pas de jour que des combats n'aient lieu à la vue des deux camps, aux passages et aux gués du marais. Au cours d'une de ces rencontres, les Germains, à qui César avait fait passer le Rhin pour les mêler dans les combats aux cavaliers, franchissent tous ensemble le marais avec audace, tuent le petit nombre de ceux qui résistent, et poursuivent la masse des autres avec vigueur ; terrifiés, non seulement ceux qui étaient serrés de près ou atteints de loin, mais même les soldats de réserve placés comme d'habitude à distance, prirent honteusement la fuite, et, chassés à plusieurs reprises de hauteur en hauteur, ils ne s'arrêtèrent que reliés dans leur camp ; quelques-uns même, dans leur confusion, se sauvèrent au delà. Le désordre des Gaulois fut tel au milieu de ce péril qu'on n'aurait pu dire si le plus léger succès leur donnait plus d'insolence que le moindre revers ne leur donnait de frayeur.

XIV. — Après avoir passé plusieurs jours dans leur camp, quand ils savent que les légions de Caius Trébonius approchent, les chefs des Bellovaques, craignant un siège semblable à celui d'Alésia, renvoient nuitamment ceux qui sont âgés ou faibles ou sans armes, et tous les bagages avec eux. Cette colonne, pleine de confusion et de trouble (car les Gaulois, même dans les moindres expéditions, traînent toujours après eux une foule de chariots), s'était à peine mise en mouvement, que le jour la surprend : ils rangent devant le camp des troupes en armes, pour que les Romains ne se mettent pas à leur poursuite

avant que la colonne des bagages ne se soit déjà éloignée. César qui ne jugeait pas devoir attaquer des troupes prêtes à la résistance à cause de l'escarpement de la colline, n'hésitait pas cependant à faire assez ses légions pour que les Barbares ne pussent se retirer sans péril sous leur menace. Voyant donc que le marais qui séparait les deux camps pouvait le gêner et retarder, par la difficulté de le franchir, la rapidité de sa poursuite, voyant aussi la hauteur ²⁰² qui était au delà du marais touchait presque au camp ennemi, dont elle n'était séparée que par un petit vallon, il jette des ponts de claies sur le marais, fait passer ses légions, et gagne rapidement le plateau du sommet de la colline, qu'une pente rapide protégeait sur ses deux flancs. Il y reforme ses légions, gagne l'extrémité de la colline, et range ses troupes en bataille dans une position, d'où les traits des machines pouvaient porter sur les rangs ennemis.

XV. — Les Barbares, confiants dans leurs positions, ne refusent pas de combattre si les Romains s'efforçaient de gravir la colline, et n'osant pas renvoyer leurs troupes par de petits paquets, de peur de les voir démoralisées par leur dispersion, demeurèrent en ligne de bataille. Voyant leur résolution, César, laissant vingt cohortes sous les armes, trace le camp en cet endroit et ordonne de le retrancher. Les travaux terminés, il range les légions devant le retranchement, place les cavaliers en grand-garde avec leurs chevaux tout bridés. Les Bellovaques, voyant les Romains prêts à les poursuivre, et ne pouvant ni veiller toute la nuit ni rester plus longtemps sans péril dans la même position, recoururent pour se retirer au moyen suivant. Se passant de main en main les bottes de paille et les fascines qui leur avaient servi de sièges et dont u-il y avait dans e camp une grande quantité (on a vu, en effet, dans les précédents Commentaires que les Gaulois ont l'habitude de s'asseoir sur une fascine), ils les disposèrent devant leur ligne de bataille et, au dernier instant du jour, à un signal donné, ils y mirent le feu en même temps. Alors une barrière de flamme déroba soudain toutes leurs troupes à la vue des Romains. Profitant de ce moment, les barbares s'enfuirent en toute hâte.

²⁰² Le mont Collet.

XVI. — César, bien qu'empêché par la barrière des incendies d'apercevoir la retraite des ennemis, soupçonnait cependant qu'ils avaient eu l'intention de maquer leur fuite : il fait donc avancer ses légions, envoie des escadrons à leur poursuite, mais craignant une embuscade, et de peur que l'ennemi, resté peut-être à la même place, n'ait voulu nous attirer dans une position défavorable, il n'avance lui-même qu'avec lenteur. Les cavaliers hésitaient à s'engager dans le haut de la colline et dans la flamme qui était très dense ; ou, si quelques-uns, plus hardis y entraient, c'est à peine s'ils voyaient la tête de leurs chevaux : craignent une embuscade, ils laissèrent aux Bellovaques tout le loisir d'opérer leur retraite. Ainsi cette fuite, pleine à la fois de frayeur et de ruse, permit aux ennemis de s'avancer, sans aucune perte, à une distance de dix milles en plus, et d'y établir leur camp dans une position très bien défendue. De là, plaçant souvent en embuscade des fantassins et des cavaliers, ils faisaient beaucoup de mal aux fourrageurs romains.

XVII. — Ces attaques se renouvelaient souvent, lorsque César apprit d'un prisonnier que Corréus, chef des Bellovaques, avait choisi six mille fantassins des plus braves et mille cavaliers sélectionnés entre tous, et les avait placés en embuscade dans un lieu om il soupçonnait que l'abondance du blé et du fourrage attirerait les romains. Informé de ce projet, César fait sortir plus de légions que de coutume et envoie en avant la cavalerie, qui escortait toujours les fourrageurs. Il y mêle des auxiliaires légèrement armés ; lui-même s'avance le plus près qu'il peut avec ses légions.

XVIII. — Les ennemis placés en embuscade avaient choisi pour leur coup une plaine ²⁰³ qui n'avait pas plus de mille pas d'étendue en tous sens, et que défendaient de toutes parts des bois impraticables et une rivière très profonde ; ils l'entourèrent de leurs embûches comme d'un filet. Les nôtres avaient découvert le projet de l'ennemi ; prêts à combattre matériellement et moralement, appuyés par les légions, ils auraient accepté tout genre de combat ; ils entrent dans la plaine escadron par escadron. A leur arrivée, Corréus crut l'occasion favorable

²⁰³ Sans doute celle de Choisy-au-Bac.

pour agir : il se montra d'abord avec peu d'hommes et chargea les escadrons les plus proches. Les nôtres soutiennent avec fermeté le choc de leurs adversaires, sans se réunir en masse, manœuvre ordinaire dans les combats de cavalerie en un moment d'alarme, mais nuisible pour la troupe en raison de son nombre même.

XIX. — Tandis qu'on se battait d'escadron à escadron, par petits groupes relayés tout à tour et qu'on évitait de se laisser prendre de flanc, les autres Gaulois, voyant Corréus en train de se battre, sortent de leurs bois. Un vif combat dispersé s'engage. L'avantage étant longtemps disputé, la masse des fantassins sort peu à peu des bois et s'avance en ordre de bataille, et force nos cavaliers à se replier. Ils sont promptement secourus par l'infanterie légère que César avait, comme je l'ai dit, envoyés en avant des légions et qui, mêlée aux escadrons des nôtres, combat énergiquement. On lutte pendant un bon moment à armes égales ; puis, comme le voulait la loi des batailles, ceux qui avaient soutenu le premier choc des Gaulois embusqués obtiennent la supériorité du fait même que l'embuscade, ne les surprenant pas, ne leur avait causé aucun mal. Sur ces entrefaites, les légions s'approchent, et de nombreux courriers apprennent en même temps, aux nôtres et à l'ennemi, que le général en chef est là, avec ses forces prêtes. A cette nouvelle, les nôtres, sûrs de l'appui des cohortes, se battent avec acharnement, de peur de partager avec les légions, s'ils vont trop lentement, la gloire de la victoire. Les ennemis perdent courage et cherchent à s'enfuir par des chemins opposés. En vain : les obstacles où ils avaient voulu emprisonner les Romains se retournaient contre eux-mêmes. Vaincus, Bousculés, ayant perdu une grande partie des leurs, ils s'enfuient cependant en désordre et au hasard, les uns vers les bois, les autres vers la rivière ; mais ils sont ardemment poursuivis dans leur fuite par les nôtres et massacrés. Cependant Corréus, que nul malheur n'avait abattu, ne put ni abandonner la lutte et gagner les bois, ni être amené à se rendre par les nôtres qui l'y invitent ; mais en combattant avec le plus grand courage et en blessant un grand nombre d'entre nous, il força les vainqueurs, exaltés par la colère, à l'accabler de leurs traits.

XX — L'affaire terminée de la sorte, César, arrivant sur le champ de bataille, pensa que l'ennemi, accablé par un tel désastre, n'en aurait pas plus tôt appris la nouvelle qu'il abandonnerait son camp, qui n'était, disait-on, qu'à huit mille pas au plus de l'endroit du carnage : aussi, quoiqu'il se vît barrer la route par la rivière, il la fait cependant franchir à son armée et il marche en avant. Les Bellovaques et les autres états avaient été instruits de la défaite par le petit nombre de blessés qui s'étaient échappés à la faveur des bois : ils apprennent toute l'étendue du désastre, la mort de Corréus, la perte de leur cavalerie et de leurs plus braves fantassins ; et, songeant à l'approche des Romains, ils convoquent immédiatement l'assemblée au son des trompettes et proclament « qu'il faut envoyer à César des députés et des otages ».

XXI. — Cette mesure unanimement approuvée, Commius l'Atrébate s'enfuit chez ces mêmes Germains à qui il avait emprunté des auxiliaires pour cette guerre. Les autres envoient sur-le-champ des députés à César et lui demandent « de se contenter d'un châtement que sa clémence et son humanité ne leur infligeraient certainement pas, s'il avait à l'infliger sans lutte à des ennemis intacts : les forces des Bellovaques avaient été détruites dans le combat de cavalerie ; des milliers de fantassins d'élite avaient péri ; à peine s'en était-il échappé pour annoncer la défaite. Toutefois, les Bellovaques avaient retiré de ce combat un grand avantage, pour autant qu'un tel désastre en pût comporter, puisque Corréus, auteur responsable de la guerre, agitateur du peuple, y avait été tué ; jamais, en effet, de son vivant, le Sénat n'avait eu autant de puissance dans l'état que la plèbe ignorante ».

XXIII. — La nuit suivante, les députés rapportent aux leurs la réponse, ils rassemblent les otages. Les députés des autres états, qui attendaient le résultat qu'obtiendraient les Bellovaques, s'empressent ; ils donnent des otages, se soumettent aux ordres reçus, à l'exception de Commius, que la peur empêchait de se confier à la foi de qui que ce fût. En effet, l'année précédente, tandis que César rendait la justice dans la Gaule citérieure, Titus Labiénus instruit que Commius intriguait auprès des états et formait une conjuration contre César, crut pouvoir réprimer sa trahison sans commettre aucune perfidie. Comme

il ne pensait pas qu'il se rendrait à l'invitation de venir au camp, il ne voulut pas le rendre plus circonspect encore en essayant, et il envoya Caius Volusanus Quadratus, sous prétexte d'une entrevue, avec mission de le tuer. Il lui adjoignit des centurions, choisis pour cette besogne. Lorsqu'un fut en rapports, et que, selon le signal convenu, Volusenus eut pris la main de Commius, le centurion, soit qu'il fût troublé par son rôle insolite, soit que les amis de Commius l'eussent promptement arrêté, ne put achever le Gaulois ; cependant, il le blessa grièvement à la tête du premier coup d'épée. De part et d'autre on avait dégainé, moins pour se battre que pour s'assurer une retraite : les nôtres, parce qu'ils croyaient Commius mortellement blessé ; les Gaulois, parce qu'ayant vu le guet-apens, ils redoutaient encore plus que ce qu'ils voyaient. On disait qu'à la suite de cette affaire Commius avait résolu de ne jamais se trouver en présence d'un Romain.

XXIV. — César, vainqueur des nations les plus belliqueuses, ne voyait plus aucun état qui préparât une guerre de résistance ; mais, remarquant qu'un grand nombre d'habitants quittaient les villes et s'enfuyaient des campagnes, il décide de distribuer son armée sur plusieurs points. Il s'adjoint le questeur Marc Antoine avec la onzième légion ; il envoie le lieutenant Caius Fabius avec vingt-cinq cohortes à l'extrémité opposée de la Gaule, où il entendait dire que certains états étaient en armes et où le lieutenant Caius Caninus Rébilus, qui était dans ces contrées, avait deux légions qui n'étaient point assez fortes. Il appelle après de lui Titus Labiénus et envoie la quinzième légion, qui avait hiverné avec lui, protéger dans la *Gaule Togée* les colonies de citoyens romains : il craignait pour elles quelque malheur semblable à celui des Tergestins, qui, l'été précédent, avaient été victimes des déprédations et des attaques soudaines des barbares. Pour lui, il part dévaster et ravager le pays d'Ambiorix, car, désespérant de réduire en son pouvoir et adversaire tremblant et fugitif, il crut devoir à son honneur de détruite si bien, dans son pays, hommes, maisons et bétail, qu'en horreur à ceux des siens qui resteraient par hasard, Ambiorix ne pût jamais rentrer dans un état où il aurait attiré tant de désastres.

XXV. — Il dispersa donc soit ses légions soit ses auxiliaires sur toutes les parties du territoire d'Ambiorix, et y dévasta tout par le

massacre, l'incendie et le pillage, tuant ou prenant un grand nombre d'hommes. Puis il envoie Labiénus avec deux légions chez les Trévières, dont l'état, entraîné à des guerres quotidiennes à cause du voisinage de la Germanie, ne différait guère des Germains par son genre de vie et sa sauvagerie et ne se soumettait aux ordres reçus que sous la contrainte d'une armée.

XXVI. — Sur ces entrefaites, le lieutenant Caius Caninius, informé par une lettre et des messagers de Duratius (toujours fidèle à l'amitié des Romains, malgré la défection d'une partie de son état) qu'une foule considérable d'ennemis s'était rassemblée dans le pays des Pictons, se dirigea vers la place de Lémonum. En approchant de cette ville, il apprit, avec plus de précision encore, par des prisonniers, que Durius, enfermé dans Lémonum, s'y trouvait assiégé par plusieurs milliers d'hommes, sous la conduite de Dumnacus, chef des Andes. N'osant attaquer l'ennemi avec des légions eu solides, il assit son camp dans une forte position. Dumnacus, à la nouvelle de l'arrivée de Caninius, tourne toutes ses forces contre les légions et entreprend d'attaquer le camp des Romains. Après avoir perdu un grand nombre de jours, sans avoir pu, malgré les pertes considérables, faire la moindre brèche dans nos retranchements, il retourne assiéger Lémonum.

XXVII. — Au même moment, le lieutenant Caius Fabius, occupé à recevoir la soumission de beaucoup d'états et à la renforcer par des otages, apprend par une lettre de Caius Caninius ce qui se passe chez les Pictons. A cette nouvelle, il part porter secours à Duratius sait à peine l'arrivée de Fabius, que, désespérant de son salut, s'il devait en même temps résister à son adversaire romain et à celui du dehors, et surveiller et redouter les assiégés ; il se retire soudain avec ses troupes, et juge qu'il ne sera en sûreté que lorsqu'il leur aura fait passer la Loire, ce qu'on ne pouvait faire qu'au moyen d'un pont, à cause de la largeur du fleuve. Quoique Fabius ne fût pas encore arrivé en vue de l'ennemi et n'eût pas fait sa jonction avec Caninius, cependant, sur le rapport de ceux qui connaissaient le pays, il crut fort probable que l'ennemi effrayé gagnerait la région qu'il gagnait. Il se dirige donc

avec ses troupes vers le même pont ²⁰⁴ et ordonne à la cavalerie de devancer les légions en marche, de manière pourtant à pouvoir, sans fatiguer les chevaux, se replier sur le camp commun. Nos cavaliers, conformément à ces ordres, poursuivent et assaillent l'armée de Dumnacus, et, tombant sur un ennemi en fuite, épouvanté, chargé de bagages, ils lui tuent beaucoup de monde et font un grand butin. Après ce succès, ils rentrent au camp.

XXVIII. — La nuit suivante, Fabius envoie en avant ses cavaliers, avec mission d'attaquer l'ennemi et de retarder toute l'armée en marche jusqu'à son arrivée. Pour mener à bien l'exécution de ses ordres, Quintus Atius Varus, préfet de la cavalerie, homme d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables, exhorte ses hommes, rejoint la colonne des ennemis, partage ses escadrons, en place une partie dans des positions favorables et engage avec l'autre un combat de cavalerie. La cavalerie ennemie combat avec plus d'audace que de coutume, soutenue par les fantassins, qui, faisant halte, portent secours à leurs cavaliers contre les nôtres. La lutte est vive : les nôtres, méprisant un ennemi battu la veille, sachant que les légions suivaient à peu de distance, animés par la honte de reculer et par le désir de terminer le combat par eux-mêmes, se p-battent avec une grande bravoure contre les fantassins ; et les ennemis, ne croyant pas avoir à combattre à plus de troupes que la veille, pensaient avoir trouvé l'occasion de détruire notre cavalerie.

XXIX. — U-II y avait un bon moment qu'on se battait avec un acharnement extrême, quand Dumnacus met son armée en ligne de bataille, de façon à pouvoir appuyer tour à tour ses cavaliers. C'est alors que soudain, marchant en rangs serrés, les légions apparaissent à l'ennemi. A leur vue, les escadrons des Barbares bouleversés et les lignes des fantassins ennemis épouvantés, s'embarrassant dans la colonne des bagages, s'enfuient çà et là en jetant de grands cris et en s'éparpillant dans toutes les directions. Nos cavaliers, qui, peu auparavant, quand l'ennemi résistait, s'étaient battus avec une grande bravoure, maintenant exaltés par la joie de la victoire, poussent de toutes

²⁰⁴ A Saumur, ou peut-être aux Ponts-de-Cé, près d'Angers.

parts une grande clameur, enveloppent les fuyards et en tuent autant que les chevaux ont de force pour les poursuivre, et les bras pour les frapper. Plus de douze mille hommes sont massacrés, soit les armes à la main, soit après les avoir jetées dans la panique, et tout le convoi des bagages tombe en notre pouvoir.

XXX. — À la suite de cette déroute, on sut que cinq mille fuyards au plus avaient été recueillis par le Sénon Drappès, le même qui, au début de la révolte de la Gaule, avait rassemblé une foule d'hommes perdus, d'esclaves appelés à la liberté, d'exilés pris dans tous les états, de brigands, avec lesquels il avait intercepté les bagages et les convois des Romains. Quand on sut qu'il marchait sur la Province de concert avec le Cadurque Luctérius (qui déjà, comme on l'a vu au livre des Commentaires précédent, avait tenté, au début de la révolte gauloise, d'envahir la Province), le lieutenant Caninius se mit à leur poursuite avec deux légions, pour éviter la honte insigne de voir la Province terrorisée ou ravagée par les brigandages de gens sans aveu.

XXXI. — Caius Fabius, avec le reste de l'armée, part chez les Carnutes et autres états dont il savait que le combat livré à Dumnacus avait entamé les forces. Il ne doutait point, en effet, que leur défaite récente ne les rendît plus soumis, mais aussi qu'en leur laissant du temps devant eux, les instances du même Dumnacus ne pussent leur faire relever la tête. En cette affaire, une chance extrême et une extrême promptitude à recevoir la soumission des états favorisent Fabius. En effet, les Carnutes, qui souvent éprouvés, n'avaient jamais parlé de paix, donnent des otages et font leur soumission ; les autres états, situés aux confins de la Gaule, jouxtant l'Océan, et qu'on nomme armoricains, exécutent sans délai, à l'arrivée de Fabius et des légions, les conditions imposées. Dumnacus, chassé de son pays, errant et se cachant solitaire, fut forcé de se sauver dans les régions les plus reculées de la Gaule.

XXXII. — Mais Drappès et Luctérius, sachant que Caninius et ses légions étaient tout proches, sentirent qu'avec une armée à leurs trousses, ils e pouvaient entrer dans la province sans une perte certaine ni

continuer en liberté de battre la campagne et de se livrer à des brigandages : ils s'arrêtent dans le pays des Cadurques. Là, Luctérius qui dan sa prospérité avait autrefois une grande influence parmi ses concitoyens, et qui, toujours fauteur de révoltes, jouissait d'un grand crédit auprès des barbares, occupe avec ses troupes et celles de Drappès la place d'Uxellodunum ²⁰⁵, qui avait été dans sa clientèle, ville remarquablement défendue par la nature, dont il gagne les habitants à sa cause.

XXXIII. — Caius Caninius y vint aussitôt. Il remarqua que la place était de tous côtés défendue par des rochers à pic, dont l'escalade eût été difficile à des hommes armés, même en l'absence de tout défenseur. Sachant que les bagages des habitants étaient ombreux, et que ceux-ci ne pouvaient sortir en secret sans être atteints par la cavalerie et même par les légions, il divisa ses cohortes en trois corps, fit trois camps, dans une position très élevée, et de là il commença peu à peu, autant que le permettait le nombre des troupes, à tracer une ligne de circonvallation autour de la place.

XXXIV. — À cette vue, les assiégés inquiets au souvenir lamentable d'Alésia, craignirent d'avoir à subir un siège semblable ; Luctérius, qui avait assisté à ce désastre, les avertit avant tous les autres de se pourvoir de blé ; ils décident, d'un consentement unanime, de laisser là une partie des troupes et de partir eux-mêmes, avec les soldats sans bagages, chercher du blé. Cette résolution est approuvée, et la nuit suivante, laissant deux mille soldats dans la place, Drappès et Luctérius en sortent avec les autres. En peu de jours, ils se procurent une grande quantité de blé sur le territoire des Cadurques, dont les uns désiraient les aider en les ravitaillant et dont les autres ne pouvaient les empêcher de faire leurs provisions ; quelquefois aussi ils font des expéditions nocturnes contre nos forts. Pour cette raison, Caninius hésite à achever la ligne de circonvallation, de peur de ne pouvoir défendre le retranchement effectué, ou de n'avoir sur la plupart des points que des postes trop faibles.

²⁰⁵ Sans doute le Puy d'Issolu.

XXXV. — Après avoir fait une ample provision de blé, Drappès et Luctérius s'établissent à dix mille pas au plus de la place forte, pour y faire passer le blé peu à peu. Ils se partagent les rôles ; Drappès, avec une partie des troupes, reste à la garde du camp ; Luctérius conduit le convoi vers la place. Là, il dispose des postes, puis, vers la dixième heure de la nuit, il entreprend de faire entrer le blé par d'étroits chemins forestiers. Les veilleurs du camp entendent le bruit de cette troupe ; on envoie des éclaireurs qui rapportent ce qui se passe ; Caninius, rapidement, avec les cohortes armées qu'il tire des forts les plus proches, tombe sur les pourvoyeurs au petit jour : ceux-ci, épouvantés par cette malchance soudaine, s'enfuient de tous les cotés vers leurs postes ; dès que les nôtres eurent vu ces derniers, leur fureur, à l'encontre d'adversaires armés, redouble, et ils veulent faire aucun prisonnier. Luctérius s'enfuit avec un petit nombre des siens, mais ne rentre pas à son camp.

XXXVI. — Après ce beau coup, Caninius apprend par des prisonniers qu'une partie des troupes est restée avec Drappès dans le camp, à une distance de douze mille pieds au plus. Cet avis étant confirmé de plusieurs parts, il comprit que, l'un des deux chefs étant en fuite, il lui serait facile d'accabler, dans leur effroi, le reste des ennemis ; cependant il se rendait compte que ce serait une grande chance qu'aucun de ceux qui avaient échappé au carnage n'eût pris la route du camp pour porter à Drappès la nouvelle du désastre subi. Mais, ne trouvant nul danger à essayer, il envoie en avant sur le camp ennemi toute la cavalerie et les fantassins germains, qui étaient d'une rapidité extrême ; lui-même, après avoir réparti une légion dans les trois camps, il emmène l'autre avec lui sans bagages. Arrivé tout près des ennemis, il apprend, par des éclaireurs qu'il avait envoyés en avant, que, selon leur usage, les Barbares, négligeant les hauteurs, avaient placé leur camp sur le bord d'une rivière ; que les Germains et les cavaliers n'en sont pas moins tombés sur eux à l'improviste, et qu'ils ont engagé le combat. Sur cet avis, il fait avancer sa légion, les armes prêtes et en ordre de bataille. Alors, tout à coup, à un signal donné, surgissant de toutes parts, les troupes s'emparent des hauteurs. Là-dessus Germains et cavaliers, voyant les enseignes de la légion, redoublent de vigueur ; tout d'un coup, toutes les cohortes s'élancent de toutes parts, et, mas-

sacrent ou faisant prisonniers tous les ennemis, s'emparent d'un grand butin. Drappès lui-même est fait prisonnier dans combat.

XXXVII. — Caninius, après cette affaire si heureusement menée, et sans qu'il eût presque aucun blessé, retourne au siège de la place ; et, débarrassé de l'ennemi extérieur, dont la crainte l'avait jusqu'alors empêché de disperser ses portes et d'achever sa ligne de circonvallation, il ordonne de pousser partout les travaux. Le lendemain, Caius Fabius arrive avec ses troupes et se charge d'assiéger un côté de la place.

XXVIII. — César, cependant, laisse son questeur Marc Antoine avec quinze cohortes chez les Bellovaques, pour ôter aux Belges tout moyen de tenter encore une révolte. Il va voir lui-même les autres états, exige un plus grand nombre d'otages, rassure par de consolantes paroles tous les esprits en proie à la peur. Arrivé chez les Carnutes, qui, les premiers, comme César l'a exposé dans le précédent livre de Commentaires, avaient commencé la guerre dans leur état, et voyant que la conscience de leur faute leur causait des alarmes particulièrement vives, il demande, pour le livrer au supplice, Gutruatus, principal coupable et auteur de la guerre. Bien que cet homme ne se fût confié à aucun de ses compatriotes, on a vite fait néanmoins, en le cherchant avec soin, de l'amener au camp. César, faisant violence à son naturel, est obligé de le livrer au supplice, devant l'immense concours de ses soldats, qui mettaient sur son compte tous les périls qu'ils avaient courus et toutes les pertes qu'ils avaient subies et il fallut qu'il fût battu de berges jusqu'à ce qu'il ne donne plus signe de vie, puis livré à la hache.

XXXIX. — Des lettres successives de Caninius apprennent alors à César le dort de Drappès et de Luctérius et la résistance obstinée des assiégés. Quoique leur petit nombre méritât le mépris, il pensa qu'il fallait punir sévèrement leur opiniâtreté, de peur que la gaule entière ne vînt à croire que, pour résister aux Romains, ce n'était pas la force qui avait manqué, mais la constance, et qu'encouragés par cet exemple, les autres états, profitant de positions avantageuses, ne voulussent

recouvrer leur indépendance. Les Gaulois savaient d'ailleurs, il ne l'ignorait pas, qu'il n'avait plus qu'un été à rester dans sa province, et que s'ils pouvaient tenir jusqu'à ce terme, ils n'auraient plus ensuite rien à craindre. Il laissa donc deux légions à son lieutenant Quintus Calénus, avec ordre de le suivre à étapes normales ; lui-même, avec toute la cavalerie, rejoint le plus vite qu'il peut Caninius.

XL. — César arriva à Uxellodunum sans être attendu de personne ; il trouva la place entièrement investie et se rendit compte qu'on ne pouvait lever le siège à aucun prix ; ayant su par les transfuges que les assiégés étaient abondamment pourvus de blé, il essaya de priver d'eau l'ennemi. Une rivière traversait la profonde vallée qui entourait presque en entier la montagne ²⁰⁶, où était située, à pic de toutes parts, la place forte d'Uxellodunum. La nature du lieu empêchait de détourner cette rivière : elle coulait, en effet, si profondément au pied du mont, qu'il était impossible de creuser nulle part des fossés pour la dériver. Mais la descente à cette rivière était pour les assiégés si difficile et si abrupte que, si les nôtres en défendaient l'abord, ils ne pouvaient ni y arriver ni remonter la pente raide sans risquer d'être blessés ou tués. S'étant rendu compte de cette difficulté, César disposa des archers et des frondeurs, plaça même des machines de guerre aux endroits où la descente était la plus facile, empêchant ainsi les assiégés d'aller prendre l'eau à la rivière.

XLI. — Toute la population n'avait plus d'autre endroit où aller puiser l'eau qu'au pied même du rempart, où jaillissait une fontaine abondante, dans l'intervalle d'environ trois cents pieds que la boucle de la rivière n'entourait pas. On souhaitait qu'il fût possible d'interdire cette fontaine aux assiégés ; César seul en vit le moyen. Face à la fontaine, il fit pousser des mantelets contre la montagne et élever une terrasse, non sans de grandes peines et de continuels combats. Les assiégés, en effet, descendant à la course de leur position supérieure, combattaient de loin sans danger et blessaient quantité des nôtres qui, obstinément, s'avançaient. Cependant, ils n'empêchaient

²⁰⁶ Il semble qu'Hirtius, si Uxellodunum est bien le Puy d'Issolu, a fait une seule vallée de celles de la tourmente, de la Dordogne, de la Sourdoire et du petit ruisseau de Fonfrègne.

pas nos soldats de pousser leurs mantelets et de vaincre, par leurs travaux, les difficultés du terrain. En même temps, ils creusent des galeries couvertes dans la direction des ruisselets et de la source de la fontaine, genre de travail qui pouvait se faire sans gêne et sans donner l'éveil à l'ennemi. On construit une terrasse de soixante pieds de haut, on y place une tour de dix étages, non point telle sans doute qu'elle atteignait la hauteur des murs (car aucun ouvrage ne permettait d'obtenir ces résultats), mais suffisante pour dominer l'endroit de la fontaine. Du haut de cette tour, les machines lançaient des projectiles sur les bords de la fontaine, et les assiégés ne pouvant plus se ravitailler en eau sans péril, non seulement les bestiaux et les bêtes de somme, mais les hommes mêmes en grand nombre mouraient de soif.

XLII. — Épouvantés par cette menace, les assiégés remplissent des tonneaux de suif, de poix et de petites lattes, et les font rouler en flammes sur nos ouvrages. En même temps, ils livrent un combat acharné pour que les Romains, occupés à une lutte périlleuse, ne pussent éteindre le feu. Une grande flamme jaillit soudain au milieu de nos ouvrages. En effet, tout ce qui avait été lancé sur la pente abrupte, se trouvant arrêté par les mantelets et par la terrasse, embrasait l'obstacle même qui les arrêtait. Nos soldats, par contre, en dépit d'une gente de combat périlleux et d'une position défavorable, faisaient face à tout avec l'intrépidité la plus grande : armée ; une grande clameur s'élevait de part et d'autre. Aussi chacun se signalait-il le plus possible, pour que sa bravoure fût connue et attestée, en s'exposant aux traits des ennemis et à la flamme.

XLIII. — César, voyant qu'il avait déjà beaucoup de blessés, donne l'ordre aux cohortes d'escalader la montagne de toutes parts et de faire croire qu'elles occupent les murs en poussant partout une clameur. Les assiégés, épouvantés par cette manœuvre et se demandant ce qui se passait sur les autres points, rappellent les soldats qui attaquaient nos ouvrages, et les disposent sur les remparts. Ainsi le combat prend fin, et les nôtres éteignent vite l'incendie ou font la part du feu en coupant les ouvrages. Comme la résistance des assiégés se prolongeait, et qu'en dépit de la perte d'un grand nombre des leurs, qui étaient morts de soif, ils demeuraient aussi opiniâtres, à la fin nos ca-

naux souterrains coupèrent et détournèrent les ruisselets de la source. Alors voyant soudain à sec l'intarissable fontaine, les assiégés en ressentirent un si grand désespoir qu'ils virent là l'effet non de l'industrie des hommes, mais de la volonté des dieux. Aussi, contraints par la nécessité, ils se rendirent.

XLIV. — César qui savait sa bonté connue de tous et qui n'avait pas à craindre qu'un acte de rigueur fût imputé à la cruauté de son caractère, mais qui ne voyait pas la fin de ses desseins, si des révoltes de cette sorte éclataient en divers lieux, résolut de faire un exemple qui intimidât les autres états. En conséquence, il fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes ; il leur laissa la vie, pour mieux attester le châtement réservé aux alliés déloyaux. Drappès qui, comme je l'ai dit, avait été fait prisonnier par Caninius, soit humiliation et douleur d'être dans les fers soit crainte d'un plus cruel supplice, s'abstint de nourriture pendant quelques jours et mourut de faim. Au même moment, Luctérius, qui, comme je l'ai raconté, s'était échappé du combat, était venu se mettre entre les mains de l'Arverne Épasnact ; changeant fréquemment de retraite, il se confiait à beaucoup de gens, car il savait combien César devait le haïr. L'Arverne Épasnact, grand ai du peuple romain, n'hésita pas à le faire charger de chaînes et livrer à César.

XLV. — Sur ces entrefaites Labiénus, chez les Trévires, livre avec succès un combat de cavalerie : il tue beaucoup de Trévires, ainsi que de Germains, qui ne refusaient à personne leurs secours contre les Romains, qui ne refusaient à personne leur secours contre les Romains ; il s'empare vivants de leurs chefs, entre autres de l'Éduen Surrus, aussi illustre par son courage que par sa naissance, et le seul des Éduens qui n'eut point encore déposé les armes.

XLVI. — À cette nouvelle, César, voyant que tout avait bien marché sur tous les points de la Gaule, et jugeant que ses campagnes précédentes avaient vaincu et soumis la Gaule, partir pour l'Aquitaine, où il n'était jamais allé lui-même ; mais où il avait vaincu partiellement grâce à Publius Crassus ; il s'y rendit avec deux légions pour y passer

le reste de la saison. Cette expédition, comme les autres, fut promptement et heureusement menée. Tous les états de l'Aquitaine lui envoyèrent, en effet, des députés, et lui donnèrent des otages. Après cela, il partit pour Narbonne avec une escorte de cavaliers ; il mit l'armée en quartiers d'hiver, sous les ordres de ses lieutenants ; il plaça quatre légions en Belgique avec les lieutenants Marc Antoine, Caius Trébonius, Publius Vatinius et Quintus Tullius ; il en envoya deux chez les Éduens, dont il savait l'influence capitale sur toute la Gaule ; il en plaça deux chez les Turons, à la frontière des Carnutes, pour maintenir toute la région qui touche à l'Océan ; les deux restantes dans le pays des Lémovices, non loin des Arvernes, pour ne laisser aucune partie de la Gaule vide troupes. Il ne resta que peu de jours dans la Province parcourant rapidement toutes les assemblées, jugeant les controverses politiques, récompensant les services rendus (il pouvait, en effet, très facilement reconnaître de quels sentiments chacun avait été animé envers la République, dans cette révolte de toute la Gaule, à laquelle la fidélité et les secours de la Province l'avaient mis en état de résister). Quand il eut terminé, il revint auprès de ses légions en Belgique, et hiverna à Nematocenne.

XLVII. — Là il apprend que Commius l'Atrébate a livré bataille à sa cavalerie. Antoine était arrivé dans ses quartiers d'hiver, et l'état des Atrébates demeurait dans le devoir ; mais Commius, depuis la blessure dont j'ai parlé plus haut, était toujours prêt à seconder tous les mouvements de ses concitoyens et à se faire l'agitateur et le chef de ceux qui voulaient entreprendre la guerre ; tandis que son état obéissait aux Romains, il se livrait avec sa cavalerie à des actes de brigandage dont il vivait, lui et ses compagnons, infestant les chemins et interceptant les convois destinés aux quartiers d'hiver des Romains.

XLVIII. — Antoine avait pour préfet de cavalerie Caius Volusénus Quadratus, qui devait passer l'hiver avec lui. Il l'envoie à la poursuite de la cavalerie des ennemis. Volusénus, qui joignait à un courage singulier une grande haine pour Commius, n'en fit que plus volontiers ce qu'on lui commandait. Aussi, dressant des embuscades, attaquant très souvent des cavaliers ennemis, il livrait des combats heureux. A la fin, au cour d'un engagement particulièrement vif, et où Volusénus, em-

porté par le désir de prendre Commius en personne, Commius, qui l'avait attiré fort loin par une fuite éperdue, invoquant tout à coup l'honneur et l'aide de ses compagnons, les prie de ne point laisser sans vengeance les blessures dues à la perfidie ; et il tourne bride, se sépare des siens avec audace, s'élançe contre le préfet. Tous ses cavaliers l'imitent, mettent en fuite et poursuivent la faible troupe des nôtres. Commius presse de l'éperon son cheval, le pousse sur celui de Quadratus, et, la lance en avant, le transperce en pleine cuisse avec une grande violence. Devant la blessure du préfet, les nôtres n'hésitent pas : ils s'arrêtent de fuir, en faisant demi-tour, chassent l'ennemi. Alors ils en blessent un grand nombre, que bouscule l'impétuosité de notre charge, foulant les uns aux pieds de leurs chevaux dans leur fuite, et faisant prisonniers les autres. Leur chef en dut d'éviter ce malheur qu'à la vitesse de son cheval ; le préfet, grièvement blessé, et semblant même l'être mortellement, est ramené au camp. Alors Commius, soit parce que sa vengeance était satisfaite, soit parce qu'il avait perdu une grande partie des siens, envoie des députés à Antoine et s'engage, en offrant des otages, à aller où il lui serait prescrit et à faire ce qu'on commanderait. Il ne demande qu'une chose, c'est qu'on accorde à sa frayeur la permission de ne jamais paraître devant un Romain. Antoine, jugeant cette demande fondée sur une crainte légitime, y consentit et reçut ses otages.

[AVERTISSEMENT]

Je sais que César a composé un livre de commentaires pour chaque année de ses campagnes ; je n'ai pas cru devoir faire de même, parce que l'année suivante, qui fut celle du consulat de Lucius Paulus et de Caius Marcellus, ne comporte en Gaule aucune opération importante. Cependant pour ne pas laisser ignorer d'écrire et de joindre à ce commentaire quelques pages.

XLIX. — César, en hivernant en Belgique, n'avait d'autre but que de maintenir les états dans notre alliance et de ne leur donner ni espoir ni prétexte de guerre. Il n'était rien, en effet, qu'il ne voulût moins, que de se voir dans la nécessité de faire la guerre au moment de son

départ, et de laisser derrière lui, au moment où il allait emmener son armée, une guerre que toute la Gaule entreprendrait volontiers si elle n'avait rien à craindre pour l'instant. Aussi, en traitant honorablement les états, en comblant de récompenses les principaux citoyens, en n'imposant aucune charge nouvelle, maintient-il facilement en paix la Gaule épuisée par tant de revers et à qui il rendait l'obéissance plus douce.

L. — Lui-même, à la fin de son quartier d'hiver, partit, contrairement à son habitude, en Italie en faisant les étapes les plus rapides possible, afin de parler aux municipes et aux colonies, pour leur recommander la candidature au sacerdoce de son questeur Marc Antoine ; il l'appuyait en effet de tout son crédit, parce qu'il était heureux de servir un ami intime qu'il avait envoyé peu auparavant préparer cette candidature, et surtout parce qu'il luttait avec ardeur contre une faction puissante qui désirait, en faisant échec à Antoine, ébranler le pouvoir de César à sa sortie de charge. Il apprit en route, avant d'atteindre l'Italie, qu'Antoine avait été nommé augure ; il n'en crut pas moins avoir un juste motif de parcourir les municipes et les colonies, afin de les remercier de leur empressement à servir Antoine, et de recommander en même temps sa propre candidature pour les élections de l'année suivante ²⁰⁷ ; car ses adversaires se glorifiaient isolément d'avoir fait nommer consuls Lucius Lentulus et Caius Marcellus pour dépouiller César de toute charge et de toute dignité, et d'avoir enlevé le consulat à Servius Galba, quoiqu'il eût beaucoup plus de crédit et de suffrages, parce qu'il était lié à César comme ami et lieutenant.

LI. — César fut accueilli par tous les municipes et par toutes les colonies avec des honneurs et une affection incroyables ; c'était, en effet, la première fois qu'il y venait depuis la guerre générale de la Gaule. On n'oubliait rien de ce qui pouvait être imaginé pour orner les portes, les chemins, tous les lieux, où César devait passer. La population entière, avec les enfants, se portait à sa rencontre ; partout on immolait des victimes ; les places publiques et les temples où l'on

²⁰⁷ Les élections de 49, pour le consulat de 48.

avait dressé des tables étaient combles, si bien qu'on pouvait goûter par avance l'allégresse d'un triomphe vivement attendu ^{208 209}, tant il y avait de magnificence chez les riches, d'enthousiasme chez les pauvres !

LII. — Après avoir parcouru toutes les contrées de la *Gaule Togée*, César revint avec la plus grande célérité auprès de son armée, à Némétocenne ; il tira les légions de tous leurs quartiers d'hiver pour les envoyer dans le pays des Trévires ; il y parvint lui-même et y passa l'armée en revue. Il donna à Titus Labiénus le commandement de la *Gaule Togée*, afin qu'il fût plus à même de le seconder dans sa candidature au consulat. Lui-même ne faisait marcher son armée qu'autant qu'il jugeait bon, pour la santé des troupes, de changer de lieu. Quoiqu'il entendit fréquemment dire que ses ennemis intriguaient auprès de Labiénus et qu'il sût que quelques-uns travaillaient à lui faire enlever, par une intervention du Sénat, une partie de son armée, on ne lui rendit pas cependant Labiénus suspect et on ne put l'amener à rien entreprendre contre l'autorité du Sénat. Il jugeait, en effet, que si les votes des pères conscrits étaient libres, il gagnerait facilement sa cause. Car Caius Curion, tribun de la plèbe, qui avait entrepris de défendre la cause et la dignité de César, avait souvent pris devant le Sénat l'engagement suivant : « Si l'on avait quelque ombrage des armées de César, et puisqu'aussi bien la domination et les armes de Pompée provoquaient au Forum une frayeur qui n'était pas médiocre, l'un et l'autre devaient, désarmer et licencier leurs troupes ; la cité, du coup, serait libre et reprendrait ses droits. » Et non seulement il prit cet engagement, mais encore il voulut, de sa propre initiative, le mettre aux voix ; les consuls et les amis de Pompée s'y opposèrent, et le Sénat se sépara en apaisant l'affaire.

LIII. — C'était là un important témoignage des sentiments du Sénat tout entier, et qui s'accordait bien à un fait antérieur. Marcellus, en effet, l'année précédente ²¹⁰, cherchant à abattre César, avait, contrai-

²⁰⁸ Il ne fut célébré cependant que quatre ans plus tard, en 46.

²⁰⁹ En 51.

²¹⁰ En 51.

rement à la loi de Pompée et de Crassus ²¹¹, porté à l'ordre du jour du Sénat avant le temps, la question des provinces de César ; comme, après la discussion, il mettait aux voix, Marcellus, qui cherchait en attaquant César à satisfaire toutes ses ambitions, vit le Sénat en grand nombre se ranger à un autre avis. Ces échecs, loin de décourager les ennemis de César, les avertissaient seulement de préparer des moyens plus puissants, grâce auxquels ils pourraient forcer le Sénat d'approuver leurs propres décisions.

LIV. — Ensuite un sénatus-consulte décide qu'une légion serait envoyée pour la guerre des Parthes par Cnéius Pompée, une autre par Caius César ; mais il est évident que les deux légions sont prises au même. Car Cnéius Pompée donne, comme étant de son contingent, la première légion qu'il avait envoyée à César. Cependant, quoique les intentions de ses adversaires ne fussent nullement douteuses, César renvoya à Pompée la légion, et, conformément au sénatus-consulte, fit remettre en son nom la quinzième, qu'il avait en Gaule citérieure. A sa place, il envoie en Italie la treizième, pour tenir les postes que quittait la Quinzième. Il assigne lui-même des quartiers d'hiver à son armée ; il place Caius Trébonius en Belgique avec quatre légions ; il envoie Caius Fabius chez les Éduens avec le même nombre. Il estimait, en effet, que la Gaule serait très tranquille, si les Belges, qui avaient une très grande bravoure, et les Éduens, qui avaient une influence capitale, étaient contenus par des armées. Il partit lui-même pour l'Italie.

LV. — À son arrivée, il apprend que des deux légions qu'il avait envoyées et qui, selon le sénatus-consulte, devaient être menées faire la guerre contre les Parthes, avaient été remises par le consul Caius Marcellus à Cnéius Pompée, et retenues en Italie. Bien que ce fait ne laissât plus de doute à personne sur ce qui se préparait contre César, César cependant résolut de tout souffrir tant qu'il lui restait quelque espoir de décider le différend par le droit plutôt que par les armes. Il s'efforça...

²¹¹ C'est la Lex Pompeia Licina, votée en 55.

La guerre des Gaules

CHRONOLOGIE SOMMAIRE DE LA VIE DE CÉSAR

[Retour à la table des matières](#)

101 av. n. è. — Naissance de César (*C. Julius Caesar*), dont la famille patricienne, les Jules (*gens Julia*), prétendait descendre de Iule (ou Ascagne), fils d'Énée, qui d'après la légende descendait lui-même de la déesse Vénus.

C'est en 101 également que Marius défit les Cimbres à Verceil, en Italie, après l'année précédente écrasé les teutons à Aix[-en-Provence].

86-78 av. n. è. — Marius étant mort, qui disputait à Sylla le commandement contre Mithridate, César se voit privé par Sylla, qui voyait en lui « plusieurs Marius », du sacerdoce (flaminat de Jupiter), de la dot de sa femme Cornélie, fille de Cinna quatre fois consul, et de ses héritages de famille. Puis, ayant obtenu le pardon du dictateur, il fait ses premières armes en Asie et apprend en Cilicie la mort de Sylla. Il revient aussitôt à Rome.

77-63 av. n. è. — Tandis que Pompée bat Lépide qui voulait renverser la constitution de Sylla (77) et lutte victorieusement tour à tour contre Sertorius, ancien lieutenant de Marius insurgé en Espagne, contre les esclaves révoltés conduits par Spartacus (71), contre les pirates (67), et accule Mithridate au suicide (63), l'année même où Cicéron consul réprime la conjuration de Catilina, César affirme et affermit prudemment sa puissance.

60 av. n. è. — Premier triumvirat (entre Pompée, le richissime Crassus et César, qui a dilapidé en faveur du peuple des sommes considérables)

60-58 av. n. è. — Après avoir épousé Calpurnie, fille de Pison, qui devait succéder au consulat, et marié à Pompée sa fille Julie, César, fort des suffrages de son beau-père et de son gendre, obtient le gouvernement de la Gaule cisalpine, de l'Illyrie et de la Gaule chevelue.

58-51 av. n. è. — Conquête des Gaules par César résumée ainsi par Suétone (*Vie de César*, XXV) : « En neuf ans, il réduisit en provinces toutes la Gaule renfermée entre les défilés des Pyrénées, les Alpes, les monts Cévennes et les cours du Rhin et du Rhône, et qui forme un circuit de trois millions deux cent mille pas environ, sans compter les villes alliées ou qui avaient bien mérité de Rome. Il lui imposa un tribut annuel de quarante millions de sesterces. Le premier des Romains, après avoir construit un pont sur le Rhin, il attaqua les Germains qui habitent au-delà du fleuve et leur infligea de grandes défaites. Il attaqua aussi les Bretons, inconnus jusqu'alors, les battit et exigea d'eux de l'argent et des otages. Parmi tant de succès il n'éprouva en tout que trois échecs : en Bretagne où sa flotte fut presque anéantie par une violente tempête ; en Gaule, où, devant Gergovie, une de ses légions fut mise en déroute ; et aux confins de la Germanie, où ses lieutenants furent massacrés dans une embuscade. »

En 53, le triumvir Crassus ayant été tué dans une expédition contre les Parthes, ne restaient plus en présence pour la conquête du pouvoir que Pompée et César.

49-48 av. n. è. — Guerre civile entre César et Pompée : César franchit le Rubicon ; Pompée prend la fuite ; César le bat à Pharsale ; Pompée est assassiné en Égypte

47 av. n. è. — Guerre d'Alexandrie : César, maître de l'Égypte, bat Pharnace, roi du Bosphore (*Veni, vidi, vici* « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »).

46 av. n. è. — Guerre d'Afrique : César bat les Pompéiens à Thapsus ; leur chef Caton se rue à Utique. La même année, Vercingétorix, le héros de l'indépendance Gauloise, que César tenait dans les chaînes depuis la reddition d'Alésia, orne le quadruple triomphe de César et meurt étranglé sur l'ordre de son vainqueur.

45-44 av. n. è. — Guerre d'Espagne : César bat les fils de Pompée à Munda : fin de la guerre civile.

Nommé dictateur à vie, *imperator*, c'est-à-dire général commandant en chef de toutes les armées et *praefectus morus*, préfet des mœurs, César, au moment où il allait se faire nommer roi, est assassiné par Brutus et ses complices (ides de mars 44).

La guerre des Gaules**INDEX HISTORIQUE
ET GÉOGRAPHIQUE**

[Retour à la table des matières](#)

A

Accon. — Chef sénone, chargé du pouvoir suprême après l'expulsion de Cavarinus (voir ce nom), pousse à la révolte les Sénones et les Carnutes. Mis à mort sur l'ordre de César.

Adiatuanus. — Chef des Sontiates, peuple d'Aquitaine, et roi en son pays ; se défend énergiquement contre Publius Crassus, lieutenant de César, et ne se soumet qu'après la reddition de la place forte des Sintiates, Sos, dans le Lot-et-Garonne actuel.

Admagetobriga. — Lieu d'une victoire d'Arioviste, aux environs de Sélestat.

Æmilus (L.). — Décurion de la cavalerie auxiliaire de l'armée de César.

Agédincum. — Capitale des Sénonés, aujourd'hui Sens.

Aisne (l'). — En latin *Axona*.

Alésia. — Place forte des Mandubiens, anciennement *Palesia* « roc, falaise », aujourd'hui Alise-Sainte-Reine, sur le mont Auxois, à l'ouest de Dijon. Des fouilles y ont été exécutées de 1861 à 1865, puis reprises en 1906.

Alexandrie. — Ville d'Égypte. La guerre d'Alexandrie fut faite par César pour installer Cléopâtre sur le trône d'Égypte.

Allier. — La rivière Allier (en lat. *Elaver*)

Allobroges. — Peuple celtique habitant la région montagneuse située entre le Rhône, l'Isère, le lac Léman et les Alpes, et qui correspond à la Savoie et le Dauphiné septentrional. Les Allobroges, vaincus dès 121 et furent soumis par Caius Pomptinus.

Alpes. — La chaîne des Alpes, servant de limite entre la Gaule et l'Italie supérieure ou Gaule Cisalpine.

Ambarres. — Petit État celtique, client des Éduens ; il s'étendait, comme l'indique son nom, sur les deux rives de la Saône (*amb-arari*) et occupait l'angle formé par la Saône et le Rhône, c'est-à-dire un territoire comprenant une partie du département actuel de l'Ain (région d'Annonay et d'Ambérieu).

Ambibariens. — État de la Celtique ; il s'étendait comme l'indique son nom, sur les deux rives d'une rivière, et occupait sans

doute, au nord des Redons, un territoire correspondant au Sud du département actuel de la Manche et au Nord de celui d'Ille-et-Vilaine.

Ambiens. — État de la Belgique ; il s'étendait, comme l'indique son nom, sur les deux rives d'une rivière (la Somme), au nord des Bellovaques, et occupait un territoire correspondant à peu près au département actuel de la Somme. Sa capitale était Samarobriva, aujourd'hui Amiens.

Ambiliates. — Petit État de la Celtique allié des Vénètes, que les uns identifient avec celui des *Ambibarii*, et que les autres situent au sud des Andes, sur la rive gauche de la Loire, c'est-à-dire dans la partie méridionale du département actuel de Maine-et-Loire.

Ambiorix. — Chef gaulois, élu magistrat suprême des Ébuens avec le vieux Cativolcus, ne se laisse point séduire par César ; prend une part active au soulèvement du Nord de la Gaule, surprend et massacre dans une embuscade les lieutenants Quintus Titurius Sabinus et Lucius Aurunculéius Cotta et cherche en vain à forcer le camp de Quintus Cicéron ; l'année suivante, malgré la mort de Cativolcus, continue la lutte contre César, qui met à feu et à sang le pays des Éburons ; lui échappe, et reparaît deux ans plus tard, attirant de nouveaux désastres sur son pays et disparaissant alors de la scène.

Ambivarètes. — État de la Celtique, client des Éduens, qui sans doute s'étendait au nord-est des Arvernes, et occupait une partie du département actuel de l'Allier.

Ambivarites. — Petit État de la Belgique, qui s'étendait, comme l'indique son nom, sur les deux rives de la rivière Ivara « soit dans le Brabant hollandais, soit dans les basses terres de Limbourg » (Jullian).

Anartes. — Peuple de la Germanie au nord de la Dacie et à l'extrémité orientale de la forêt Hercynienne, et sur lequel on n'a que quelques renseignements de Ptolémée.

Ancalites. — Peuple de la Grande-Bretagne d'origine belge, qui habitait sans doute le nord du Berkshire et la partie orientale du Middlesex.

Andes. — État celtique, qui s'étendait au nord de la Loire et sur les deux rives de la Mayenne, entre les Namnètes à l'ouest, les Aulerques Cénomans au nord et les Turones à l'est, et qui occupait le territoire qui fut depuis l'Anjou (département de Maine-et-Loire et une partie du département de la Sarthe).

Andocumborius. — Chef gaulois, des pays des Rèmes, député avec Iccius auprès de César pour lui offrir la soumission de ses compatriotes.

Antistius Réginus (C.). — Lieutenant de César en 53 et 52 ; procède à des levées en Gaule ; puis, l'année suivante, commande une légion devant Alésia, et, après la prise de la ville, est envoyé chez les Ambivarètes.

Antoine. — Le futur triumvir Marc Antoine ; petit-fils de l'orateur Antoine et fils de Marcus Antonius, qui avait fait la guerre en Crète ; parent de César par sa mère Julia. Lieutenant de César en Gaule, en 52 ; questeur en 51 ; commande, au siège d'Alésia, le secteur de la plaine des Laumes ; après la prise de la ville, il commande les quartiers d'hiver de Bibracte, prend part à l'expédition contre les Bellovaques, commande les quartiers d'hiver de Belgique, soumet Commius et est élu augure.

Aquilée. — Colonie et place forte de la Gaule transpadane, à la frontière de l'Illyrie ; aujourd'hui Aglar, près de Goerz.

Aquitaine. — Troisième partie de la Gaule, sise entre la Garonne, les Pyrénées et l'Océan. Elle comprenait un grand nombre d'États d'origine ibérique.

Aquitains. — Habitants de l'Aquitaine (voir mot précédent).

Ardennes. — Forêt des Ardennes, qui s'étendait, au temps de César, depuis les rives du Rhin jusqu'aux pays des Rèmes, à travers le territoire des Trévires, c'est-à-dire dans tout le Sud et l'Est de la Belgique actuelle.

Arioviste. — Arioviste, roi des Suèves ; appelé en Gaule par les Arvernes et le Séquanais, il bat les Éduens, s'établit sur le territoire des Séquanais et appelle les Germains à la conquête de la Gaule ; refusant une entrevue avec César, il occupe Besançon, se rencontre alors avec César à qui il oppose un insolent discours, se fait battre, s'enfuit et meurt peu de temps après, peut-être des suites de ses blessures.

Aristius (M.). — Marcus Aristius, tribun militaire, est arrêté au sortir de Chalon par les Éduens soulevés.

Armoricains (États). — États celtiques au bord de la mer (*are-mori*, Armor), entre la Loire et la Seine, c'est-à-dire en Normandie et en Bretagne.

Arpinéius (C.). — Caius Arpinéius, chevalier romain, ami de Titurius Sabinus, est envoyé à Ambiorix comme parlementaire.

Arvernes. — L'un des plus puissants États de la Gaule celtique, les Arvernes occupaient l'Auvergne actuelle. Au II^e siècle av. n. è. il avait existé un grand empire arverne, que le père de Vercingétorix, Celtille,

avait essayé de reconstituer vers 80. A l'époque de César, la limite septentrionale de l'État se confondait avec celle du Puy-de-Dôme.

Atius Varus (U.). — Quintus Atrius, officier chargé des commandements de la flotte romaine en Grande-Bretagne pendant l'absence de César.

Atuatuque. — Atuatuque, place forte de l'État des Éburons, qu'il ne faut pas confondre avec l'oppidum des Atuatuques. Elle était située sans doute sur la colline de Berg, un peu au nord-ouest de la ville actuelle de Tongres, dans le Limbourg Belge. C'est dans les environs de cette place que Sabinus et Cotta furent attirés dans une embuscade et massacrés avec la plus grande partie de leur armée (54) ; et c'est là que, l'année suivante, Quintus Cicéron à qui César avait confié la garde des bagages de l'armée, fut attaqué par les Sicambres.

Atuatuques. — État de la Belgique, dont les habitants d'origine germanique, descendaient d'un détachement de Cimbres et de Teutons laissé à la garde des bagages. Il s'étendait sur les rives de la Meuse et de la Sambre, dans les provinces actuelles de Liège et de Namur. Leur oppidum, *Atuatuorum oppidum*, est placé par Napoléon III à Namur même, et par Goelzer sur le mont Falhize, près de Huy.

Aulerques. — Important État de la gaule celtique, qui occupait à peu près la Normandie actuelle et se subdivisait en trois tribus :

1^{re} Les *Auleri Diablintes*, qui occupaient le bassin de la Mayenne ;

2^e Les *Auleri Cenomani*, qui occupaient, au sud-est des Diablintes, le département actuel de la Sarthe ;

3^e Les *Auleri Ebuovices*, qui occupaient au nord-est des Diablintes, le département de l'Eure.

Aulerques Brannovices. — Fraction isolée du peuple aulerque, les Aulerques Brannovices étaient des clients des Éduens, que certains

focalisent entre la Saône et la Loire, dans l'actuel département de Saône-et-Loire.

Ausques. — État de l'Aquitaine, qui s'étendait entre les Élusates, à l'ouest, et les Tolosates, à l'est, dans le territoire appelé depuis Armagnac (département du Gers). Sa capitale, Iliberris, devint sous Auguste, *Augusta Auscorum*, aujourd'hui Auch.

B

Bacenis (forêt). — Forêt de la Germanie qui, au dire de César, sépare les Chérusques des Suèves. Elle comprenait les hauteurs boisées de la Hesse.

Baculus (P. Sextius). — Centurion primipile de la 12^e légion, se signale dans la bataille livrée aux Nerviens sur les bords de la Sambre, puis à l'attaque du camp, de Galba à Octodurus, enfin à celle du camp de Cicéron à Atuatuque.

Balbus (L. Cornélius). — Lucius Cornélius Balbus, né à Gadès, en Espagne, reçut de Pompée, sur la recommandation de Lucius Cornélius Lentulus, le droit de cité romaine pour les services qu'il avait rendu à l'armée dans la guerre contre Sertorius, se vit disputer ce droit par un de ses concitoyens, mais fut défendu victorieusement par Pompée, Crassus et Cicéron ; servit sous César dès 61 en qualité de *praefectus fabrum* ; s'entremet pour réconcilier Pompée et César après leur rupture, mais n'y réussit pas ; suivit alors César, mais sans porter les armes contre Pompée, s'employa auprès de César en faveur de Cicéron, fut consul suffect en 40 et laissa à sa mort des sommes considérables au peuple romain. C'est pour lui que Cicéron prononça le *Pro Balbo*. C'est à lui qu'Hirtius a adressé la préface du livre VIII de la guerre des Gaules.

Baléares. — Habitants des îles Baléares et frondeurs renommés, qui servaient dans l'armée romaine comme mercenaires.

Balventius. — Titus Balventius, centurion primipile, grièvement blessé en combattant les Éburons, qui avait surpris l'armée romaine dans une embuscade tendue à Cotta et à Sabinus.

Basilus. — Lucius Minucius Basilus, fils de Satrius et fils adoptif du riche Minucius Basilus ; nommé lieutenant de César en 53, il commande la cavalerie envoyée à la poursuite d'Ambiorix ; prend part, l'année suivante, au siège d'Alésia et hiverne chez les Rèmes ; préteur en 45, il entre, au sortir de sa charge, dans la conspiration de Brutus et Cassius contre César et meurt quelques mois après, assassiné par ses esclaves.

Bataes. — Peuple d'origine germanique, qui habitait l'île formée par le Rhin, le Waal et la mer du Nord, aujourd'hui Betuwe.

Belges. — Habitants de la Belgique, dont certaines tribus se répandirent en Grande-Bretagne. Ils étaient de la même origine que les Celtes, mais venaient d'au delà du Rhin : c'est ce qui explique que César les déclare « issus de germains ».

Belgique. — Nom par lequel César (deux fois) et Hirtius (quatre fois) semblent désigner non point tout le pays occupé par les Belges, mais le cœur de ce pays, c'est-à-dire le territoire habité par les Bellovaques, les Ambiens et les Atrébates.

Bellovaques. — État de la Gaule Belgique, qui occupait, de la Somme à l'Oise et à la Seine, le pays de Beauvais

Besançon. — Place forte des Séquanais (latin *Vesontio*).

Bibracte. — Capitale des Éduens, sur le mont Beuvray, dans le Morvan, à 23 kilomètres à l'ouest d'Autun ; la ville tirait sans doute son nom d'une source coulant sur le plateau et adorée sous le nom de *Dea Bibracte*. Les fouilles de 1867 ont mis au jour l'enceinte, des rues, des maisons et des ateliers à métaux.

Bibrax. — Place forte des Rèmes, aujourd'hui sans doute le bourg de Beaurieux, sur l'Aisne, à 11 kilomètres de Berry-au-Bac.

Bibroques. — Peuple de la Grande-Bretagne, qui habitait la forêt d'Anderida et occupait le territoire des comtés actuels de Surrey et de Sussex, l'Ouest du comté de Kent, et un peu du Hampshire et du Berkshire.

Bigerrions. — État de l'Aquitaine, dans la haute vallée de l'Adour, qui laissé son nom au pays de Bigorre, dans le département actuel des Hautes-Pyrénées.

Bituriges. — L'un des plus puissants peuples de la Gaule celtique, dont le territoire occupait, outre une partie du Bourbonnais et de la Touraine, le pays appelé depuis Berry (départements actuels du Cher, de l'Indre, partie septentrionale de l'Allier). Sa capitale était *Avaricum* (Borges). A en croire Tite-Live, ce serait un roi des Bituriges, Ambigat, qui, en envoyant ses deux neveux, Bellovèse et Sigovèse, l'un en Italie, l'autre vers l'Orient, aurait fondé l'empire gaulois, qui, au IV^e siècle s'étendait sur la Grande-Bretagne, l'Europe centrale (sauf la Suisse) l'Italie du Nord et la région du Moyen et du Bas-Danube. Au V^e siècle, les Bituriges avaient exercé l'hégémonie en Gaule.

Boduognatus. — Chef des Nerviens, qui, à la bataille de la Sambre, commandait l'aile gauche opposée aux Romains.

Boïens. — Peuple d'origine celtique, amenés de Germanie en Gaule par les Helvètes, vaincus avec ceux-ci, autorisés par César à

s'installer sur le territoire des Éduens, entre la Loire et l'Allier, autour d'une place forte, Gorgobina.

Brannoviens. — Petit État de la Gaule celtique, client des Éduens, qui s'étendait sans doute, au nord des Aulerques Brannovices, dans une partie de l'ancien Bourbonnais (département actuel de l'Allier)

Bratuspantium. — Capitale des Bellovaques, dans le voisinage de Beauvais.

Bretons. — (En latin *Britanni*, d'où les îles *Britanniques*), habitant de la Grande-Bretagne.

Bretagne. — Grande-Bretagne.

Brutus (D. Junius). — Fils du consul de 77 et de Sempronia ; fut adopté par Aulus Postumius Albinus, lieutenant de César en Gaule, commande tout jeune (*adulescens*) la flotte romaine contre les Vénètes et détruit la flotte ennemie ; conduit, en 52, sous les ordres de César, un corps d'armée sur le territoire des Helviens, prend part au siège d'Alésia, où il commande une des deux légions de réserve ; commande, en 49, la flotte de César devant Marseille et remporte une victoire navale sur Lucius Domitius, gouverneur de la Gaule transalpine, en 48 ; il réprime, en 46, un soulèvement des Bellovaques ; comblé de faveurs par César, désigné par lui comme l'un de ses héritiers, il se laisse cependant entraîner par son parent Marcus Brutus dans la conjuration des ides de Mars ; à la mort de César se voit disputer par Antoine le gouvernement de la Gaule cisalpine et soutient un long siège dans Modène ; poursuivi comme meurtrier de César, il est abandonné par ses troupes et par Octave et mis à mort sur l'ordre d'Antoine.

C

Caburus. — Caius Valérius Caburus, chef gaulois du pays des Helviens, admis au droit de cité romaine par Caius Valérius Faccus.

Cadurques. — État celtique client des Arvernes, qui occupait la région du Quercy (département du Lot actuel et partie septentrionale du Tarn-et-Garonne). Ils ont transmis leur nom à la ville de Cahors.

Calénus. — Quintus Fufius Calénus, de l'illustre famille Fufia ; tribun du peuple en 61, dévoué à Clodius ; préteur durant le consulat de César (59) ; lieutenant de César en Gaule ; dans la guerre civile, suivit César tour à tour à Brindes, puis en Espagne, puis en Épire ; consul en 47 avec Vatinius ; à la mort de César, se rangea du côté d'Antoine ; commandait une armée en Gaule transalpine lorsqu'il mourut subitement en 41.

Calètes. — Petit État de la Gaule Belgique, client des Bellovaques, qui occupait l'actuel pays de Caux (département de Seine-Inférieure.)

Camulogénus. — Chef gaulois du pays des Aulerques, chargé, malgré son grand âge, du commandement des forces réunies contre Labiénus, lui livra à Lutèce un combat acharné et périt dans l'action.

Cantabres. — Peuple du nord de l'Espagne allié des Aquitains, qui occupait à peu près l'actuelle Biscaye ; les Cantabres ne furent complètement soumis que sous Auguste.

Cantium. — Contrée de la Grande-Bretagne, sur la cote sud-est, aujourd'hui le comté de Kent.

Carnutes. — État de la Gaule celtique, dont le territoire embrassait l'Orléanais, le Blésois et le pays chartrain jusqu'à Mantes et la Seine, c'est-à-dire la plus grande partie des départements actuels du Loiret, du Loir-et-Cher et de l'Eure-et-Loir. Sa capitale était Ganébum

(Orléans). Il formait le centre géographique de la Gaule. C'est dans les forêts des Carnutes que se trouvait le siège principal du culte druidique.

Carvinus. — L'un des quatre chefs du Cantium, allié de Cassivellaune.

Casses. — Peuple de la Grande-Bretagne, dont la position n'est pas très déterminée. Il était voisin des Trinovantes.

Cassivellaune. — Chef breton, qui incarna en 54 la résistance contre César ; mais, abandonné par les chefs des tribus maritimes, il traita avec les Romains et consenti à payer un tribut annuel.

Casticus. — Chef gaulois du pays des Séquanais, fils de l'ancien roi Catamantaloédis ; invité par l'Helvète Orgétorix à reprendre l'autorité royale.

Catamantaloédis. — Roi des Séquanais, père de Casticus, honoré par le Sénat du titre d'ami du peuple romains.

Caturiges. — Petit peuple celtique, qui habitait la haute vallée de la Durance, capitale Éburodunum (Embrun). Son nom se retrouve dans le village de Chorges, situé dans la région, à l'est de Gap.

Catuvolcus. — Chef gaulois du pays des Éburons, en partage la magistrature suprême avec Ambiorix, aide celui-ci dans sa lutte contre les Romains ; mais, accablé par l'âge et les revers, il s'empoisonne en 53.

Cavarillus. — Chef Gaulois, du pays des Éduens, succède à Litavicus, comme commandant de l'infanterie auxiliaire envoyée à Cé-

sar ; puis, après la défection générale des Éduens, est fait prisonnier au combat de Dijon.

Cavarinus. — Roi des Sénones, porté au pouvoir par César, détrôné par ses sujets révoltés ; rétabli par César sur le trône, il commande la cavalerie sénone dans la campagne contre les Trévires et Ambiorix.

Cavillon. — Place forte des Éduens, aujourd'hui Chalon-sur-Saône.

Celtes. — César désigne par Celtes tous les peuples de la Gaule celtique, entre la Belgique et l'Aquitaine. Antérieurement à César, les Celtes avaient occupé une grande partie de la Germanie, s'étaient répandus au nord, dans la Grande-Bretagne ; au sud, dans l'Espagne (Celtibères) ; avaient même poussé jusqu'en Asie Mineure.

Celtille ou **Celtill.** — Chef arverne, père de Vercingétorix, avait eu le commandement suprême de toute la Gaule et avait été mis à mort par ses compatriotes parce qu'il aspirait à la royauté.

Cénabum ou **Génabum.** — Capitale des Carnutes, plus tard *Civitas aureliarorum*, aujourd'hui Orléans. Les manuscrits du livre VII portent toujours Génabum ; mais l'orthographe Cénabum est attestée par les autres auteurs et par une inscription d'Orléans. Ses habitants sont les *Cénabenses*.

Cénimagnes. — Peuple de la Grande-Bretagne, voisin des Trinovantes, qui occupait les comtés de Norfolk et de Cambridge.

Cénomans. — Voir *Aulerci*.

Cérèses. — Petit État belge, client des Trévires, qui occupaient, au nord de Trèves, une partie de l'Eifel.

César. — Caius Julius César, l'auteur des *Commentaires* sur la guerre des Gaules. — Voir l'introduction et la notice biographique.

César (L. Julius). — Lucius Julius César, fils de Lucius Julius César consul en 90, et frère de Julie, mère de Marc Antoine, fut lui-même consul en 64 avec Lucius Marcius Figulus ; lieutenant de César en Gaule, en 52 ; et n'échappe aux proscriptions du second Triumvirat que grâce à la protection de sa sœur Julie. On ignore quelle fut sa fin.

Ceutrones. — 1° Petit peuple celtique de la haute vallée de l'Isère ou tarentaise (dans la Savoie actuelle).

2° Petit peuple belge, client des Nerviens, qui habitait non loin de la Meuse, aux confins des Grudii et des Menapii.

Cévenne (mont). — Les Cévennes, dont la chaîne séparait les Arvernes des Helviens

Chérusques. — Peuple de la Germanie, habitant entre l'Elbe et la Weser et séparé des Suèves par la *silva Bacenis*.

Cicéron (Q. Tullius Cucero). — Quintus Tullius Cicéron, frère cadet de l'orateur, né an 102, épousa Pomponia, sœur d'Atticus, fut édile en 66, préteur en 62, gouverneur d'Asie en 61, et resta dans cette province jusqu'en 58 ; devient lieutenant de César en Gaule en 54, y combat les Nerviens et voit son camp assiégé par l'armée d'Ambiorix, mais lui oppose une résistance énergique qui permet à César de venir le dégager ; commande la quatorzième légion au d'Atuatuque, où il subit encore une attaque imprévue des Sicambres ; après le siège d'Alésia, est envoyé en quartiers d'hiver à Chalon-sur-Saône ; en 51, quitte la gaule et va rejoindre son frère, proconsul de Cilicie ; se déclara d'abord pour Pompée pendant la guerre civile, puis se rallia à

César après Pharsale ; après la mort du dictateur, il se prononça violemment contre Antoine, fut proscrit et tué en 43.

Cimbérius. — Chef germain de la nation des Suèves, et frère de Vanua.

Cimbres. — Peuple germain originaire de Jutland (Chersonèse cimbrique), avaient, unis aux Teutons, envahi et ravagé la Gaule en 113, et avaient été écrasés par Marius, en 102, à Vercueil, près d'Aix-en-Provence.

Cingétorix. — 1° Roi breton du pays de Kent, allié de Cassivellaune.

2° Chef gaulois du pays des Trévires, gendre de l'Indutiomare à qui il dispute le pouvoir ; l'emporte sur lui avec l'aide des Romains

Claudius. — Appius Claudius Pulcher, consul en 54 avec Domitius Ahenobarbus ; défavorable à César.

Clodius. — Publius Clodius Pulcher, frère du précédent, agitaient populaire ; tribun de la plèbe en 58, il fit exiler Cicéron ; tué le 18 janvier 52, sur la voie Appienne, par les esclaves de Milon, ami de Cicéron et de Pompée.

Cocosates. — État de l'Aquitaine, qui s'étendait sur la partie méridionale du département actuel de la Gironde et de la partie nord-ouest du département des Landes. Sa capitale était *Coequosa*. Entre Dax et Bordeaux.

Commius. — Chef atrébate, fait roi par César ; d'abord dévoué aux Romains, il accompagne César dans sa première expédition en Grande-Bretagne (55), sert l'année suivante d'intermédiaire au Breton Cassivellaune pour obtenir la paix ; puis, en 53, est chargé de surveil-

ler les Ménapiens récemment soumis. Mais en 52, il prend part au soulèvement général de la Gaule, marche au secours d'Alésia ; l'année suivante, cherche de nouveau à soulever la Gaule, commande l'armée des Bellovaques de concert avec Correus, et, après la mort de celui-ci, s'enfuit d'abord chez les germains, puis continue quelque temps encore la guerre de partisan et finit par se soumettre en se rendant à Antoine. On croit qu'il se retira ensuite en Grande-Bretagne, où l'on a découvert des médailles à l'effigie de son fils. Anatole France dans *Clio*, a écrit un fort joli conte, en marge de César, qui a pour titre *Kom l'Atrébate*.

Conconnetodummus. — Chef gaulois du pays des Carnutes, dirige, avec Gutruatus, le massacre des citoyens romains établis à Génomum (52).

Condruces. — Petit peuple de la Belgique, client des Trévires, et dont l'État s'étendait au sud de la Meuse, dans l'ancien Condroz, de Namur à Liège.

Considius. — Publius Considius, officier romain, qui s'était signalé sous Sylla et Crassus ; sert dans la guerre contre les Helvètes (58), mais, envoyé en éclaireur, induit César en erreur par un rapport inconsideré.

Convisolites. — Peuple de l'Armorique, établi dans le département actuel des Côtes-du-Nord, autour de la baie de Saint-Brieuc. Son nom se retrouve dans celui du bourg de Courseul, près de Dinan.

Corréus. — Lucius chef gaulois du pays des Bellovaques, rend la tête du mouvement des États du nord de la Gaule contre les Romains (54) et périt dans une embuscade qu'il avait tendue à l'armée romaine sur les bords de l'Aisne.

Cotta. — Lucius Aurunculéius Cotta, lieutenant de César ; en 57, prend part à la campagne contre les belges, et, de concert avec Sabinus, ravage le territoire des Ménapes ; en 56, enfermé avec son collègue dans le camp d'Atuatuque, résiste d'abord aux tentatives d'Ambiorix pour lui faire quitter ses positions, puis cède aux instances de Sabinus ; surpris par l'ennemi, périt dans le combat.

Cotus. — ou **Cot.** — Chef gaulois du pays des Éduens, dispute en vain le pouvoir à Convictolitave, rejoint Vercingétorix, et tombe, dans un combat, au pouvoir des Romains.

Crassus. — 1° *Marcus Licinius Crassus Dives*, deux fois consul avec Pompée en 70 et 55, fit partie du premier triumvirat et reçut en partage le gouvernement de la Syrie ; mais, défait complètement à Carrhes (53), il tomba entre les mains des Parthes et fut mis à mort.

2° *Marcus Licinius Crassus Dives*, fils aîné du précédent, succède à son frère cadet comme lieutenant de César, en 56, avec le titre de questeur est envoyé avec trois légions dans le Belgium, puis chez les Bellovaques, d'où il est appelé au secours de Quintus Cicéron assiégé par Ambiorix ; en 53, prend part à la soumission des Ménapiens ; demeuré fidèle à César pendant la guerre civile, devint, en 49, gouverneur de la Gaule cisalpine.

3° *Publius Licinius Crassus Dives*, fils cadet du consul et frère du précédent, part avec César pour la guerre des Gaules en qualité de lieutenant, participe à la guerre contre Arioviste et à la soumission des États maritimes des côtes de l'Océan ; puis, soumet une grande partie de l'Aquitaine ; devient augure en 56 ; emmené par son père en Syrie, périt en 53 au combat livré à Carrhes contre les Parthes.

Crétois. — Habiles archers, étaient employés comme mercenaires dans l'armée romaine.

Critognat. — Chef gaulois du pays des Arvernes ; enfermé dans Alésia, il s'oppose à toute capitulation et propose de nourrir les défen-

seurs de la place avec les corps de ceux que leur âge rendait inutiles à la guerre.

Curion. — *Caius Scribonius Curio*, tribu de la plèbe en 50, avait sauvé la vie à César menacé de mort par les chevaliers pour avoir défendu les complices de Catilina ; il suivit d'abord le parti de Pompée, puis, perdu de dettes, se vendit à César, dont il devint un agent très habile ; pendant la guerre civile, il chassa Caton de la Sicile et passa de là en Afrique, mais battu par Juba et Varus, il se perça de son épée (47).

D

Daces. — Peuple thrace, qui occupait à peu près la Roumanie actuelle. La Dacie devint une province romaine en 107, sous Trajan.

Danube. — *Le fleuve Danube.*

Décize. — Anciennement *Decetia*, ville des Éduens.

Diablintes. — Voir *Aulerques*.

Dis Pater. — Pluton. César donne son nom à une grande divinité gauloise, peut-être Teutatès, dont les Gaulois se disaient issus.

Diviciac. — 1° Diviciac, druide gaulois du pays des Éduens, frère de Dumnorix, dévoué aux Romains ; en 63, était allé à Rome implorer le secours du Sénat contre les Séquanais, n'obtenant que de bonnes paroles ; au moment de l'invasion des Helvètes, engage les Éduens, en dépit de Dumnorix, à appeler au secours les Romains et obtient de César la grâce de Dumnorix ; demande à César, au nom de toute la Gaule, d'intervenir contre Arioviste ; l'année suivante, pousse les Éduens à marcher contre les Belges, puis intercède en faveur des Bellovaques.

Il n'est plus question de Diviciac après la mort de Dumnorix, tué sur l'ordre de César ; on ignore ce qu'il devint.

Divicon. — Chef helvète du pays des Tigurins, qui avait défait et tué le consul Lucius Cassius Longinus en 107 ; est député après de César après la défaite subie par les Helvètes en 58, mais ne peut faire accepter ses propositions.

Domitius. — Lucius Domitius Ahenobarbus, consul en 54 avec Appius Claudius Pulcher.

Domnotaurus. — Caius Valérius Domnotaurus, chef gaulois du pays des Helviens, fils de Caburus, frère de Procillus, périt dans un combat contre les peuples voisins soulevés par Vercingétorix.

Doubs. — La rivière Doubs (en lat. *Dubis*)

Drappes. — Chef gaulois du pays des Sénones, fait aux Romains une guerre de partisans et intercepte leurs convois ; en 51, tente, avec Lucérius, d'envahir la Province ; mais est forcé de se réfugier dans Uxellodunum ; tombe au pouvoir des Romains dans un combat d'avant-poste et se laisse mourir de faim.

Dumnacus. — Chef gaulois du pays des Andes, est mis à la tête de la confédération des peuples de l'Ouest soulevés en 51 ; assiège dans Lemonum (Poitiers) le traître Duratius, roi des Pictons, mais est forcé de lever le siège par Caius Fabius ; battu dans sa retraite, il se réfugie, après soumission des Andes, dans les forêts de l'Armorique.

Dumnorix. — Chef gaulois du pays des Éduens, frère de Diviciac, mais du parti opposé à celui de Romains ; il épouse la fille de l'Helvète Orgétorix, qui le pousse à s'emparer du pouvoir suprême (61) et intervient secrètement auprès des Séquanais pour qu'ils livrent

passage aux Helvètes (58) ; chef de la cavalerie éduenne, auxiliaire de César, il se laisse volontairement battre par César, sur le point de partir pour la Grande-Bretagne, veut l'emmener, par prudence, avec lui, mais Dumnorix s'échappe et se fait massacrer dans sa fuite.

Duratius. — Chef gaulois, roi des Pictons, allié des Romains ; assiégé par Dumnacus dans Lemonum, il est délivré par Caius Fabius ; il obtient de César le droit de cité romaine.

Durocortore. — Capitale des Rèmes, aujourd'hui Reims.

E

Éburons. — Peuple de la Belgique, client des Trévires, qui occupait une partie des provinces de Liège et de Limbourg, et s'avancait jusqu'au Rhin, vers Cologne, par l'ancien duché de Juliers

Éduens. — (Lat. *Haedui*), l'un des plus puissants peuples de la Gaule, alliés des Romains, qui habitait, entre Loire et Saône, un territoire s'étendant sur les départements actuels de la Saône-et-Loire, de la Nièvre, et, partiellement, de la Côte-d'Or et de l'Allier. Les Éduens, rivaux des Arvernes, partageaient avec ceux-ci l'hégémonie de la Gaule celtique, au I^{er} siècle. Situés au point de jonction des vallées de la Loire, de la Seine et de la Saône, ils étendaient leur influence jusqu'en Belgique par leur alliance avec les Bellovaques.

Éleutètes. — Peuple de la Gaule, client des Arvernes.

Élusates. — Peuple d'Aquitaine, dans l'ancien comté du Condomois (nord-ouest du département actuel du Gers) ; la capitale de leur pays était Élusa.

Epasnactus. — Epasnactus, chef gaulois du pays des Arvernes, connu par son dévouement servile aux Romains ; après la prise d'Uxellodunum, livre à leur vengeance le fugitif Lucter, qui lui avait demandé asile.

Époredorix. — 1° Chef gaulois du pays des Éduens, rival de Viridomare, commande avec celui-ci un corps de cavalerie auxiliaire de César ; donne avec Viridomare, il trahit à son tour César et se met à la disposition de Vercingétorix ; il est l'un des quatre chefs gaulois mis à la tête de l'armée de secours d'Alésia.

2° Autre chef gaulois, du même pays, mais dont on ne sait s'il est le père ou même le parent du précédent ; commande en chef dans la guerre contre les Séquanais, et reparaît dans l'armée de Vercingétorix pour être fait prisonnier à la bataille de Dijon.

Ératosthène. — Ératosthène de Cyrène, le plus grand géographe de la Grèce, né en 275, étudia à Alexandrie sous Lysanias et Callimaque, puis suivit à Athènes les leçons des philosophes Ariston de Chios et Arcésilas ; rappelé à Alexandrie par Ptolémée III Évergète, il se vit confier en 230, après la mort de Callimaque, les fonctions de conservateur de la grande bibliothèque ; il se donna la mort en 194 ; il avait écrit beaucoup d'ouvrage dont il ne reste que quelques fragments publiés par Hiller en 1872. Poète, archéologue, mathématicien, géographe, il était universel.

Escaut. — (Latin *Scaldis*.) César en fait, par erreur, un affluent de la Meuse, parce que les deux fleuves communiquaient sans doute vers leurs embouchures ; au XVI^e siècle encore, la Vieille Meuse et l'Escaut communiquaient.

Espagne. — Ou plutôt toute la péninsule ibérique actuelle (Espagne citérieure, en deçà de l'Èbre, et l'Espagne ultérieure, au delà de l'Èbre.

Fabius. — 1° *Quintus Fabius Maximus Allobrogicus*, consul en 121.

2° *Caius Fabius*, nommé lieutenant de César en 56 ; il commande, en 54, une légion chez les Morins, la mène délivrer Quintus Cicéron assiégé dans son camp, prend part à la soumission des Ménapiens, au siège de Gergovie, au siège d'Alésia, à la campagne contre les Bellovaques ; conduit 25 cohortes en Aquitaine, défait sur sa route Dumnaeus, chef des Andes, va soumettre les Carnutes et les Armoricains, revient prendre part au siège d'Uxellodunum ; en dernier lieu, il établit ses quartiers d'hiver chez les Éduens.

3° Lucius Fabius, centurion de la septième légion, se signale par son courage à Gergovie, monte sur le rempart et y trouve la mort.

Fufius. — Caius Fufius Cita, chevalier romain chargé de l'intendance des vivres, est assassiné à Cénabum, en 52, par les Carnutes.

G

Gabales. — Peuple celtique client des Arvernes, qui occupait au sud des Arvernes, à l'est des Rutènes et au nord de la Province, les Causses du Gévaudan (département actuel de la Lozère). Leur capitale était *Anderitum*, aujourd'hui Anterrieux.

Gabinus. — Aulus Gabinus, tribun du peuple en 69, fit passer la loi qui accordait à Pompée pleins pouvoirs pour détruire les Pirates ; consul en 58 avec Lucius Pison, il se ligua avec Clodius contre Cicéron ; nommé gouverneur de Syrie en 57, il défit Aristobule près de Jérusalem, puis se maintint plusieurs années dans sa province en dépit du Sénat, et aida même le roi Ptolémée Aulète à remonter sur le trône d'Égypte ; exilé pour ces motifs, fut rappelé à Rome par César, chargé après Pharsale du gouvernement de Illyrie, et mourut à Salone en 47.

Galba. — 1° *Galba*, roi gaulois du pays des Suessions, successeur de Diviciac ; il reçoit le commandement suprême des Belges ligués contre César, se fait battre et doit livrer ses deux fils en otages aux Romains.

2° *Servius Sulpicius Galba*, petit-fils de l'orateur de ce nom, consul en 144, avait déjà fait la guerre en Gaule en 61, lorsqu'il fut choisi comme lieutenant par César. En 55, est chargé d'assurer les communications à travers les Alpes et livre plusieurs combats aux Nantuates, aux Seduniens et aux Véragres, est assiégé dans son camp par ceux-ci, et, après avoir repoussé les assaillants avec peine, revient dans la Province ; quitte l'armée en 54, est élu préteur, échoue en 50 au consulat. Malgré l'amitié que César lui avait montrée, participa à la conjuration des ides de Mars et servit ensuite contre Antoine sous le consul Hirtius ; poursuivi plus tard comme meurtrier de César, il s'enfuit et mourut en exil.

Garonne. — Le fleuve Garonne.

Garumnes. — Peuple de l'Aquitaine, qui habitait les pentes des Pyrénées, vers les sources de la Garonne, dans le Midi du département de la Haute-Garonne.

Gates. — Peuple de l'Aquitaine, habitant au confluent du Gers et de la Garonne, dans le département actuel du Gers.

Gaule. — César désigne sous le nom de Gaule (lat. *Gallia*) tantôt la Gaule indépendante tout entière (Belgique, Celtique et Aquitaine), tantôt la Gaule celtique proprement dite. Hirtius l'emploie une fois pour désigner la Belgique et la Celtique, par opposition à l'Aquitaine.

La Gaule soumise aux Romains avant César est appelée par lui *Gallia provincia* ou *Provincia* (voir ce mot) c'est la Gaule transalpine, appelée, à partir d'Auguste, Narbonnaise.

La Gaule indépendante, avec la Province, forme un ensemble que César appelle *Gallia transalpina* ou *ulterior*, par opposition à la *Gallia cisalpina* ou *citerior*, qui est l'Italie du Nord, réduite en province dès

191, et qui est appelée encore par César *citerior Provincia*, par opposition à la Narbonnaise. Cette Province citérieure comprend deux parties : la Cispadane, dont les habitants sont citoyens romains depuis 89, et le Transalpadane dont les habitants reçurent le droit de cité qu'en 48. D'où le nom de *Gallia togata*, donné par Hirtius à la gaule cisalpine, qui avait adopté les mœurs romaines et dont les habitants portaient la toge.

Dans cet ordre d'idées la *Gallia togata* s'opposait à la *Gallia braccata* (Province narbonnaise et Aquitaine), dont les habitants portaient des espèces de pantalons appelés braies (*braccatae*).

Enfin, par *Gallia comata*, on entend la Gaule proprement dite, dont les habitants portaient de longs cheveux.

Gaulois. — Les Gaulois (de la racine *gal*, brave) sont les habitants de la Gaule indépendante. Dans deux passages, le mot désigne seulement les habitants de la gaule celtique, opposés aux Aquitains et aux Belges.

Geidumnes. — Petit peuple de la Belgique client des Nerviens, qui habitait sur la rive droite de la Meuse, entre les Atuatuques et les Pleumoxiens.

Genabum. — Voir *Cenabum*.

Genève. — (Lat. *Genova* ou *Genua*), place forte de la province romaine, à l'entrée du lac Léman et sur la frontière du pays des helvètes ; devient sus l'Empire un *vicus* de la colonie de Vienne.

Gergovie. — Capitale de l'État des Arvernes, place forte située sur un plateau isolé, dit aujourd'hui plateau de Gergoy, commune de La Roche-Blanche (Puy-de-Dôme), à 6 kilomètres au sud de la ville actuelle de Clermont-Ferrand, et qui commandait la plaine de la Limagne. Le nom de Gergovie est porté depuis 1862 par le village voisin, autrefois Merdogne.

Germanie, Germains. — Sous le nom de Germains, César entend surtout les peuples qui habitent au delà du Rhin (*Germani transrhena-ni*), mais il donne aussi ce nom à un certain nombre de peuples habitant en deçà du Rhin (*Germani Cisrhenani*).

Gobannition. — Chef gaulois du pays des Arvernes, oncle de Vercingétorix, veut s'opposer aux projets de révolte de son neveu ; le chasse de Gergovie, mais il en est chassé à son tour par des partisans de Vercingétorix.

Gorgobina. — Place forte des Boïens, située soit au confluent de l'Allier et de la Loire, et ce serait aujourd'hui Saint-Parize-le-Châtel (Nièvre), soit plutôt dans la vallée de l'Aubois, petit affluent de gauche de la Loire, et ce serait aujourd'hui La Guerche.

Graiocèles. — Petit peuple habitant les pentes des Alpes Grées, près du mont Cenis.

Grudiens. — Peuple de la Belgique, client des Nerviens, habitant sans doute le territoire de la Flandre orientale, aux environs d'Oudenarde.

Gutruat. — Chef gaulois du peuple des Carnutes, instigateur du grand soulèvement qui suivit le supplice d'Acco en 52, survit au désastre d'Alésia et se dérobe quelque temps à la poursuite des Romains ; mais, après la soumission des Bellovaques, César se le fait livrer par les Carnutes eux-mêmes et lui inflige un cruel supplice.

H

Harudes. — Peuple de la Germanie, qui occupait à peu près les territoires de l'Elbe inférieure, dans la région de Hambourg.

Helvètes. — Peuple de race celtique, qui occupait la Suisse actuelle, après avoir longtemps habité, selon Tacite, entre la forêt Hercynienne, le Rhin et le Maine. Leur État se divisait en quatre « pays », dont deux : le pays Tigurin et le pays Verbigène, sont nommés par César ; il comptait 42 places et 400 bourgs

Helviens. — Peuple de la Gaule celtique, qui occupait, à la lisière de la Province romaine, l'ancien Vivarais (département actuel de l'Ardèche) ; les Cévennes les séparaient, au nord-ouest, des Arvernes.

Hercynienne (forêt). — La forêt hercynienne s'étendait de la Forêt-Noire jusqu'aux Carpates.

Hibernie. — Aujourd'hui l'Irlande

Hirtius. — Aulus Hirtius, amis de Cicéron, qui embrassa le parti de César, dont il fut lieutenant en Gaule et dont il compléta les Commentaires par le huitième livre ; consul en 43 avec Caius Vibius Pansa, il périt à Modène avec son collègue.

I

Iccius. — Chef gaulois du pays des Rèmes est député auprès de César, puis défend Bibrax attaqué par les Belges.

Illyrique. — Province romaine, comprenait, sur la côte orientale de l'Adriatique, une partie du Frioul, de l'Istrie et de la Dalmatie.

Indutiomare. — Chef gaulois du pays des Trévires, dispute le pouvoir à son gendre Cingétorix qui est appuyé par les Romains ; essaie d'attirer les Germains dans son parti, appelle à lui tous les pros-

crits de la Gaule, soulève plusieurs États, fait déclarer Cingétorix traître et ennemi de la patrie ; il est vaincu et tué en attaquant le camp de Labiénus.

Italie. — Nom par lequel César désigne tantôt la gaule Cisalpine, tantôt toute la Péninsule italique.

Itius Portus. — Port du pays des Morins, sans doute Boulogne.

J

Junius. — Quintus Junius, Espagnol au service de César.

Jupiter ou **Juppiter.** — César lui assimile le dieu gaulois Térapis.

Jura. — Le mont Jura.

L

Labérius. — Quintus Labérius Durus, tribun militaire, tué au cours de la seconde expédition de Bretagne

Labiénus. — Titus Attius Labiénus, le meilleur lieutenant de César en Gaule, tribun du peuple en 63, accusateur de Rabirius ; en 61, prend part à la guerre des Helvètes et commande l'armée en l'absence de César ; en 60, prend part à la campagne contre les Belges, puis est chargé de maintenir dans le devoir les peuples du nord-est et de fermer aux Germains le passage du Rhin, de réprimer la révolte des Morins, enfin d'assurer le retour de César lors de sa seconde expédition en Bretagne ; en 54, campé chez les Rèmes, arrête le soulèvement des États limitrophes, porte la guerre chez les Trévires, défait et tue leur chef Indutiomare, les soumet, puis porte les armes romaines jusqu'à

l'Océan, aux frontières des Ménapiens, en 52, marche contre les Sénonces et les Parisiens, défait et tue Camulogène près de Lutèce, rejoint César, participe aux dernières opérations contre Alésia, hiverne chez les Séquanais ; en 51, achève la destruction des Éburons, réduits et fait prisonniers les chefs Trévires. Quand la guerre civile éclata, bien que comblé des faveurs de César et enrichi par la guerre des Gaules, Labiénus prit le parti de Pompée, passa après Pharsale en Afrique, puis en Espagne, où il trouva la mort à Munda en 45.

Latovices. — Peuple germain, voisin des Helvètes, mentionné seulement dans César.

Léman. — Le lac Léman.

Lémonum. — Place forte et capitale des Pictons, au confluent du Clain et de la Boivre, aujourd'hui Poitiers. Le nom vient de *lemo* « orme »

Lémovices. — 1° Peuple de l'Armorique, qui habitait sans doute la région de Paimbœuf et de Clisson.

Lentulus. — Lucius Cornélius Lentulus, consul en 49 avec Caius Claudius Marcellus, se déclara pour Pompée, le suivit en Égypte et périt égorgé avec lui.

Lépontes. — Peuple de la Province romaine, qui habitait sans doute, entre le Saint-Gothard et le lac Majeur, dans le canton du Tessin, la région nommée Lévantine (*Vallée Leantina*).

Leuques. — Peuple de la Belgique, client des Nerviens, habitant le pays de Lisieux.

Lévaques. — Petit peuple de la Belgique, client des Nerviens, habitant sur les bords de la Liève, près de Gand

Lexoviens. — Peuple de la Celtique, dans l'Armorique, habitant le pays de Lisieux.

Lingons. — Peuple de la Celtique, qui occupait la plus grande partie du département de la Haute-Marne, et une fraction des départements de l'Aube, de l'Yonne et de la Côte-d'Or. Sa capitale était Langres.

Liscus. — Chef gaulois du pays des Éduens, vergobret en 58 dénonce à César les projets de Dumonorix.

Litaviccus. — Chef gaulois du pays des Éduens et de la ville de Chalon, entre avec ses frères dans les projets de Convictolitave, pousse à la révolte un corps de 10 000 Éduens envoyés à César, est dénoncé par Éporédorix, et obligé de s'enfuir à Gergovie ; reparait à Bibracte, où il travaille à entraîner les Éduens du côté de Vercingétorix.

Loire. — Le fleuve Loire (lat. *Liger*)

Longinus. Lucius Cassius Longinus, consul avec Marius en 107, se laisse surprendre par les Helvètes commandés par Divicco, et périt avec la plus grande partie de son armée.

Lucanius. — Quintus Lucianus, centurion primipile, est tué en combattant courageusement avec l'armée surprise dans une embuscade des Éburons, près d'Atuatuque.

Luctérius. — Luctérius, chef gaulois du pays des Cadurques, est chargé par Vercingétorix, en 52, de soulever les Rutènes et de menacer la Province romaine, puis prend part à la défense d'Alésia ; en 51,

après avoir tenté une seconde fois d'envahir la Province romaine, s'enferme dans Uxellodunum, y soutient un siège opiniâtre et n'échappe au vainqueur que pour tomber aux mains de l'Arverne Épasnactus, qui le livre à César.

Logotorix. — Chef breton du pays de Kent, allié de Vercassivellaune, fait prisonnier par les Romains.

Lutèce. — Ville de la Gaule celtique, anciennement Lucotetia et capitale des Parisiens, aujourd'hui la Cité, au centre de Paris

M

Mâcon. — Ville des Éduens (Lat. Matico).

Magétobrige. — Petit peuple de la gaule celtique client des Éduens, qui occupait, entre les Lingons et les Éduens, l'ancien pays d'Auxois (Côte-d'Or). Sa capitale était Alésia.

Mandubracius. — Chef breton du pays des Trinobantes, se réfugie en Gaule auprès de César, après la mort de son père tué par Cassivellaune ; est ramené dans son pays et rétabli dans son autorité par César.

Manilus. — Lucius Manilus, envoyé comme proconsul dans la Narbonnaise en 77, à la place de Lépide, alla porter secours en Espagne à Quintus Metellus, mais fut battu par Hirtuléius, questeur de Sertorius ; à son retour en Gaule, se laissa surprendre par les Aquitains, perdit tout ce qui lui restait de troupes et rentra presque seul dans la Province romaine.

Marcellus. — 1° *Caius Claudius Marcellus*, consul en 49, ennemi de César.

2° *Caius Claudius Marcellus*, consul en 50, cousin du précédent.

3° *Marcus Claudius Marcellus*, consul en 49, frère du premier, ennemi de César.

Marcomans. — Peuple de la Germanie qui, comme l'indique son nom, occupait les marches de la frontière, sur le Mein ; plus tard, émigré en Bohême.

Marius. — Caius Marius, le célèbre vainqueur des Cimbres et des Teutons en 102 et 101.

Marne (la). — (Lat. *Matrona*).

Mars. — Dieu de la guerre, que César apparente au dieu gaulois Ésus.

Mediomatrices. — Peuple de la Belgique, cantonné sur la Moselle, entre les Trévires et les Leuques. Sa capitale était *Divodurum*, plus tard Mettis, aujourd'hui Metz

Meldes. — Petit peuple de la Gaule, habitant entre la Seine et la Marne, la plaine de la Brie ; sa capitale était Meaux.

Ménapiens (ou Ménapes). — Peuple belge cantonné sur les bouches du Rhin et de l'Escaut, au nord des Morins, des Nerviens et des Éburons.

Messala. — Marcus Valérius Messala, consul en 61 avec Marcus Puppius Pison ? Il est question de lui dans Cicéron, *Brutus* et *Ad Atticum*.

Metlosedum. — Place forte des Sénonés, que les manuscrits orthographient Meclosedum, Mellosedum, et Mellosedum, c'est-à-dire demeure de Metlos, plus tard, château de Metlos, et aujourd'hui Melun.

Meuse (la). — Rivière la Meuse

Mona. — Ile de Man, à mi-chemin entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, qui portait le même nom qu'Anglesey, située plus haut

Morins. — Peuple de la Belgique maritime, entre les Ambiens et les Ménapiens, c'est-à-dire occupant la partie occidentale des départements du Pas-de-Calais, du Nord, des provinces belges de Flandre et de Zélande.

Moritasgus. — Chef gaulois du pays des Sénonés, roi avant l'arrivée de César et frère de Cavarinus ; un dieu du même nom avait son temple sur le plateau d'Alésia.

Munatius Plancus (L.). — Lucius Munatius Plancus, issu d'une illustre famille plébéienne ; fut l'un des plus fidèles partisans de César ; après la seconde expédition en Grande-Bretagne, commande une légion dans le Belgium, puis chez les Carnutes ; lieutenant de César en Espagne (49), puis en Afrique ; en 44, gouverneur de la Gaule transalpine, moins la Narbonnaise et la Belgique, il y fonde les colonies de Lugdunum (Lyon) en 43, et celle de Raurica ; consul en 42, prit part à la guerre de Pérouse, devint gouverneur de Syrie, suivit d'abord Pompée en Égypte, puis passa à Antoine, à qui il proposa, en 37, de décerner le titre d'Auguste ; censeur en 22. Il était le voisin de campagne et l'ami d'Horace qui lui a dédié l'une de ses odes. On ignore la date de sa mort.

N

Nammeius. — Chef gaulois du pays des Helvètes, est député auprès de César avec Veraclutius pour lui demander le passage à travers la Province romaine.

Nammètes. — Peuple de l'Armorique, qui habitait la région actuelle de Nantes.

Natuates. — Peuple de la haute vallée du Rhône, vers Saint-Maurice.

Narbonne. — Narbonne, colonie romaine fondée en 118 sous le nom de *Narbo Martius*, et devenue la capitale de la gaule Narbonnaise.

Navua. — Chef germain du pays des Suèves, frère de Cimbérius, commandait avec lui les cents *pagi* qui essayèrent de passer le Rhin.

Némates. — Peuple de la Germanie, cantonnée à peu de distance à droite du Rhin, dans la région de Spire.

Nemetocenne. — Ville des Atrébates, sans doute Arras, qui est nommée d'habitude Nemetacum.

Nerviens. — Peuple belge, cantonné entre l'Escaut et la Sambre et qui occupait au nord jusqu'à la région occidentale d'Anvers.

Nitiobroges ou Nitiobriges. — Peuple de la Gaule celtique, habitant sur les deux rives du Lot, le pays voisin d'Agen.

Noreia. — Capitale du Norique, aujourd'hui Neumarkt (Styrie)

Norique. — Norique, région comprenant la Styrie, la Carinthie et la Carnie ; il était gouverné, en 58 par un roi, Voecio.

Noviodunum. — C'est-à-dire Château-Neuf.

1° *Noviodunum Biturigum*, place forte des Bituriges, sans doute Neuvy-sur-Barangeon.

2° *Noviodunum Haeduorum*, place forte des Éduens, sans doute Nogent, village de la commune de Laménay, à 2 kilomètres sur la rive gauche de la Loire, en amont de Décize.

3° *Noviodunum Suessionum*, place forte des Suessions, sur la colline de Pommiers, près de Soissons.

Numides. — Peuple du nord-est de l'Afrique, qui fournissait à César des contingents d'infanterie légère.

O

Océan. — 1° L'Atlantique.

2° La Mer du Nord

Ocelum. — Capitale des Graiocèle, sans doute Avigliana, sur la Dors Riparia.

Octodurus. — Capitale des Vérages, sur les deux rives de la Drance, affluent du Rhône, aujourd'hui Marigny dans le Valais.

Ollovicon. — Roi des Nitiobriges, père de Teutomatus, reçoit du Sénat romain le titre d'ami.

Orgétorix. — Chef gaulois du pays des Helvètes, engage ses compatriotes à émigrer en Gaule ; invite Casticus et Dumnorix à s'unir à

lui pour soumettre toute la Gaule ; ses projets ambitieux sont dénoncés aux Helvètes ; il échappe à une condamnation, mais meurt presque aussitôt ; sa fille, mariée par lui à Dumnorix, tombe au pouvoir des Romains.

Osismes. — Peuple de l'Armorique, habitant le Finistère.

P

Parisiens. — Petit peuple de la Gaule, habitant au confluent de la Seine et de la Marne ; sa capitale était Lutèce.

Paulus (L. Æmilius). — Fils de Lépide, d'abord au nombre des accusateurs de Catilina, puis acheté par César, passa du côté de celui-ci ; consul en 50 avec Caius Claudius, puis, acheté par César, passa du côté de celui-ci ; consul en 50 avec Caius Claudius Marcellus.

Pedius. — Quintus Pedius, neveu de César par sa sœur aînée Julie, et son lieutenant en Gaule ; en 57, y conduit deux légions nouvellement levées en Italie et prend part à la campagne contre les Belges ; en 55, quitte l'armée ; en 54, devient édile ; lutte pour César pendant la guerre civile et attacha son nom à la loi votée contre les meurtriers du dictateur ; consul subrogé en 43, mourut cette année même.

Pémanes. — Petit peuple de la Belgique, d'origine germanique et client des Trévires, habitant à l'est de la Meuse.

Pétrocoriens. — Peuple de la Celtique, habitant l'ancien Périgord, dans le département actuel de la Dordogne.

Petronius. — Marcus Petronius, centurion de la 8^e légion, se sacrifie pour sauver ses soldats à Gergovie.

Pétrosidius. — Lucius Pétrosidius, porte-parole, périt en combattant courageusement après la surprise de l'armée romaine par les Éburons.

Pictons. — Peuple de la Gaule, dans l'ancien Poitou, plus tard, *Pictavi*, aujourd'hui Poitevins. Sa capitale était *Lemonum* (Poitiers).

Pirustes. — Peuple barbare voisin de l'Illyrie, habitant probablement le nord de l'ancienne Épire et de l'actuelle Albanie.

Pison. — 1° *Lucius Calpurnius Piso Caesoninus*, consul en 112 avec Marcus Livius Drusus, suivit en Gaule le consul Lucius Longinus et périt avec lui, en 107, en combattant les Tugurins.

2° *Marcus Pupius Piso Calputnianus*, consul en 61 avec Marcus Valérius Messais.

3° *Lucius Calpurnis Piso Caesoninus*, petit-fils du premier, fit épouser à César sa fille Calpurnia ; consul en 58 avec Aulus Gabinius, fit exiler Cicéron ; gouverneur de la Macédoine en 57, s'y fit remarquer par ses débauches et ses rapines ; censeur en 50.

Pleumoxiens. — Petit peuple de la Belgique, client des Nerviens.

Pô. — Le fleuve Pô (lat. *Padus*).

Pompée. — 1° Le grand Pompée, *Cnéius Pompéius Magnus*, rival de César ; né en 106, consul en 70, en 55 et en 52 ; triumvir avec César et Crassus en 60 et en 56. — César, dans les Commentaires, mentionne son second consulat et l'empressement avec lequel il répond, en 53, à sa demande de lui envoyer les recrues faites en Cisalpine sous son dernier consulat ; il loue la fermeté avec laquelle Pompée réprime les troubles qui suivent le meurtre de Clodius. La guerre civile éclate

entre les deux rivaux en 49 ; vaincu à Pharsale en 48, Pompée s'enfuit en Égypte, où il périt égorgé sur l'ordre du roi Ptolémée.

2° *Cnéius Pompéius*, personnage gaulois, dont le père avait sans doute reçu le droit de cité de Pompée pendant la guerre contre Sertorius, et qui est cité comme interprète de Quintus Titurius Sabinus ; on est porté à croire qu'il s'agit du père de l'historien Trogue Pompée.

Præconinus. — Lucius Valérius Præconinus, lieutenant en Narbonnaise vers 80, vaincu et tué par les Aquitains.

Procillus. — Caius Valérius Procillus, chef Gaulois du pays des Helviens, fils de Caburus et frère de Donnotaurus, dévoué à César, est envoyé comme député auprès d'Arioviste avec Marcus Metius, est retenu prisonnier et ne doit la vie qu'à la défaite des Suèves.

Province. — La Gaule du Sud-Est, réduite en province en 118 et dont une partie a conservé le nom de Provence. César dit aussi *Gallia provincia* « la province de Gaule ». *Provincia nostra* « notre Province » *Provincia ulterior* « la Province ultérieure » (par opposition à la *Provincia citerior* ou Gaule cisalpine).

Ptianes. Petit peuple de l'Aquitaine, qui habitait sans doute vers Orthez.

Pullon. — Titus Pullo, centurion de la légion de Cicéron rivalise de bravoure avec son camarade Vorénus

R

Rauraques. — Peuple de la Baule habitant sur les deux rives du Rhin, vers le coude que forme le fleuve près de Bâle (Alsace méridionale et canton de Bâle). Leur capitale fut, à partir d'Auguste, *Augusta Rauracorum*, Augst, sur le Rhin, à 10 kilomètres à l'est de Bâle.

Redons. — Peuple de l'Armorique, dont le territoire embrassait la plus grande partie du département actuel d'Ille-et-Vilaine. Leur nom se retrouve dans celui de Rennes.

Rèmes. — L'un des plus puissants peuples de la Belgique, allié fidèle des Romains. Leur territoire s'étendait le long de l'Aisne. Leur capitale était *Durocatorum*, aujourd'hui Reims. Une des places fortes les plus importantes était *Bibrax*.

Rhin. — Le fleuve Rhin.

Rhône. — Le fleuve Rhône (lat. *Rhodanus*).

Roscius. — Lucius Roscius, commandant de la troisième légion, prend part sans doute à la deuxième expédition de Grande-Bretagne, est envoyé en quartiers d'hiver chez les Éburons ; fut préteur en 49 et député auprès de César à Ariminium par Pompée avec des propositions de paix ; tué à Modène en 43.

Rutènes. — Peuple gaulois qui occupait l'ancien Rouergue (département de l'Aveyron). Une partie de ce peuple, au sud du Tarn, se trouvait déjà incorporée à la Province romaine, *Ruteni provinciales*.

S

Samarobriva. — Capitale des Ambiani, dont le nom signifie pont sur la Samaro, aujourd'hui Amiens.

Sambre (la). — La Sambre (lat. *Sabis*)

Santons. — Peuple de la gaule, qui occupait l'ancienne Saintonge, l'ancien Aunis et l'ancien Angoumois (Charente- Charente-Maritime, une petite partie de la Gironde).

Saône (la). — En latin *Arar*, en bas-latin *Sauconna*.

Sedullus. — Chef gaulois du pays des Lémovices, tué devant Alésia

Sédunes. — Peuple gaulois de la haute vallée du Rhône, cantonné à l'est de Véragres dans la région de Sion.

Sédusiens. — Petit peuple germanique, qui habitait sans doute entre le Rhin et le Neckar.

Sègnes. — Petit peuple belge client des Trévires, voisin des Condruses et des Éburons, dans la haute vallée de l'Ourthe, aux environs de Givet.

Ségontiaques. — Peuple breton, voisin des Trinobantes, dans le Hampshire et le Berkshire.

Ségovax. — Chef breton, l'un des quatre rois du Cantium ; allié de Cassivellaune.

Ségusiaves. — Peuple gaulois client des Éduens, habitant la région du Forez et du Lyonnais. Lyon fut fondé sur leur territoire par Munatius Plancus.

Seine. — Le fleuve Sein (lat. *Sequana*).

Sempronius. — Marcus Sempronius Rutilus, officier de César et sans doute préfet de la cavalerie.

Senones ou Senons. — L'un des plus puissants peuples de la Gaule, habitant le Sud de la Champagne et le Nord de la Bourgogne. Leur capitale était *Agedincum*. Sens. Les places fortes principales, *Metlo-cedum*, Melun, et *Vellaunodunum*, Montargis ou Villon.

Séquanais ou Séquane. — Peuple de la Gaule, habitant entre la Saône, le Rhône, le Jura, le Rhin et les Vosges (département du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône et partie du Haut-Rhin). Leur capitale était *Vesontio*, aujourd'hui Besançon.

Sertorius. — Quintus Sertorius, lieutenant de Marius, préteur en 85, passa en Espagne quand Sylla devint dictateur, la souleva ainsi que la Gaule romaine, lutta avec succès contre Métellus et Pompée, mais périt assassiné traîtreusement par son lieutenant Perpenna.

Sextius. — Titus Sextius, lieutenant de César, est chargé en 53 avec Silanus et Antistius Réginus de procéder à de nouvelles levées ; prend une part importante au siège de Gergovie, où il occupe le petit camp avec la treizième légion, puis au siège d'Alésia ; établit ensuite ses quartiers d'hiver chez les Bituriges, et en sort pour conduire sa légion au camp de César contre les Bellovaques. En 44, fut nommé gouverneur de Numidie, disputa ensuite à Quintus Cornificius la possession de la province d'Afrique et s'y maintint jusqu'en 41, On ignore ce qu'il devint ensuite.

Sibuzates. — Peuple aquitain, habitant le pays de Saubusse, entre Bayonne et Dax.

Silanus. — Marcus Julius Silanus, fils de Serville et frère utérin de Marcus Brutus ; devient lieutenant de César en 53 ; après le meurtre de César, servit d'abord Brutus, puis passa à Antoine, et, après la dé-

faite d'Antoine, rejoignit en Sicile Sextus Pompée ; revint à Rome en 39 ; consul avec Auguste en 25.

Silius. — Titus Silius, préfet ou tribun militaire, envoyé chez les Vénètes par Crassus.

Sontiates ou **Sotiates.** — Peuple d'Aquitaine, qui habitait le Sud-Ouest du département actuel de Lot-et-Garonne et une partie des départements des Landes et du Gers. Leur capitale était Sos (Lot-et-Garonne).

Suessions. — Peuple belge, cantonne sur l'Aisne, entre Berry-aubac et le confluent de l'Oise, dans l'ancien Soissonnais. Leur capitale était *Noviodunum*.

Suèves. — Puissante confédération de peuples germaniques (*centum pagi*), qui occupait la région au nord du Rhin et qui a donné son nom à la Souabe.

Sugambres. — Peuple german, appartenant à la confédération des Suèves, et habitant au nord des Ubiens, dans la région de la Ruhr et de la Lippe.

Sulpicius. — Publius Sulpicius Rufus, lieutenant de César en 55 ; en 54, défend Portus Itius, prend part au siège d'Alésia et hiverne chez les Éduens ; en 49, sert la cause de César en Espagne, commande ensuite une flotte sur la côte de Brutium et devint gouverneur d'Illyrie.

Surus. — Chef gaulois du pays des Éduens, refuse de se soumettre, se réfugie chez les Trévires, mais tombe au pouvoir de Labiénus.

Sylla. — Lucius Cornélius Sylla (138-78), le dictateur, rival de Marius.

T

Tamise. — Le fleuve Tamise.

Tarbeles. — Peuple aquitain de la région de Tartas (Landes), entre Dax et Mont-de-Marsan.

Tasgetius. — Chef gaulois du pays des Carnutes, descendant des anciens rois du pays, rétabli par César sur le trône de ses pères, mais au bout de trois ans fut massacré par le peuple révolté.

Taximagulus. — Chef breton, l'un des quatre rois du Candum, allié de Cassivellaune.

Tenctères ou **Tenctères.** — Peuple de la Germanie, qu'on trouve toujours nommé avec les Usipètes.

Tergestins. — Titus Terrasidius, préfet ou tribun militaire de la 7^e légion, est envoyé chez les Uxelles en 56 pour se procurer des vivres, et est retenu prisonnier contre le droit des gens.

Teutomates. — Chef gaulois, roi des Nitiobroges, fils d'Ollovicon, amène à Vercingétorix devant Gergovie un corps de cavalerie ; il se laisse surprendre dans sa tente et n'échappe qu'avec peine à l'ennemi.

Teutons. — Peuple german, originaire du Jutland, comme les Cimbres ; se joignirent aux Cimbres pour leur grande invasion de 113 en Gaule et en Italie ; furent battus à Aix, en 102, par Marius.

Figurins. — Ils formaient l'un des quatre pays (*pagi*) de la nation des Helvètes, occupant à peu près le territoire des cantons de Vaud et de Fribourg et une partie du canton de Berne.

Titurius. — Quintus Titurius Sabinus, lieutenant de César, issu d'une famille sabine ; en 57, prend part à la campagne contre les Belges et à la défense de Bibracte ; en 56, à la tête de trois légions, il tient en respect les Uxelles, les Coriosolites, etc., et inflige une sanglante défaite à Viridorix, qui l'avait attaqué dans son camp ; en 55, il est chargé avec Cotta d'aller ravager le territoire des Ménapiens ; après la seconde expédition en Grande-Bretagne, il commande avec ce même Cotta 15 cohortes établies en quartiers d'hiver à Atuatuque chez les Éburons ; trompé par les paroles d'Ambiorix, il décide son collègue à sortir du camp pour aller rejoindre la légion la plus voisine, tombe dans l'embuscade préparée par les Éburons, consent à se rendre, et est égorgé avec la plupart des siens.

Tolosates. — Peuple de la Province romaine, formant la plus importante fraction des Volques Tectosages et occupant le territoire de l'ancien diocèse de Toulouse (département de la Haute-Garonne presque entier, et département du Gers en partie).

Toulouse. — En latin *Tolosa*.

Trébius. — Marcus Trébius Gallus, préfet ou tribun militaire, envoyé chez les Coriosolites en 56 pour se procurer des vivres et retenu prisonnier par ceux-ci.

Trébonius. — 1° *Caius Trébonius*, chevalier romain, commande le détachement des Vétérans envoyés par Cicéron au fourrage.

2° *Caius Trébonius*, questeur en 60, tribun du peuple en 55, propose la loi qui prorogeait pour cinq ans le commandement de César ; légat en Gaule en 55, il y resta jusqu'à la fin de la guerre ; prend part à

la seconde expédition en Grande-Bretagne, au siège de Vellanodunum, à celui d'Alésia, où il commande avec Marc Antoine le secteur de la plaine des Launes, participe à la campagne contre les Bellovaques, etc. ; il fut ensuite envoyé en Espagne contre Afranius, puis chargé d'assiéger Marseille par terre. Préteur urbain en 48, puis gouverneur d'une Espagne, consul en 45, chargé de la province d'Asie, il entra dans la conjuration des ides de Mars. Après la mort de César, il se rendit dans sa province d'Asie, mais il y périt, tué à Smyrne par Dola-bella qui était venu le remplacer.

Trévires. — L'un des plus importants États de la Gaule, sur les deux rives de la Moselle, avec pour capitale Trèves, depuis Auguste, *Augusta Treverorum*.

Tribocques. — Peuple germanique, habitant sur la rive gauche du Rhin, dans la région de Strasbourg.

Trinobantes ou **Trinovantes.** — Peuple de la Grande-Bretagne, habitant le territoire des comtés de Suffolk et d'Essex.

Tulinges. — Peuple germanique voisin des Helvètes et habitant sans doute dans l'ancien grand-duché de Bade.

Turones. — Peuple de la Gaule, dans l'ancienne Touraine.

U

Ubiens. — Peuple de Germanie qui habitait sur la rive droite du Rhin depuis la Lahn jusqu'au-dessus de Cologne.

Ulterior (ou **superior**) **Portus.** — Port des Morins, au nord de Portus Itius, sans doute Ambleteuse (Pas-de-Calais).

Uxelles. — Peuple de la Gaule, qui habitait dans la presqu'île du Cotentin, département actuel de la Manche.

Usipètes. — Peuple de Germanie, qui semble avoir habité dans le Nassau.

Uxellodunum. — Place forte des Cadurques sans doute le Puy d'Issolu, près de Vayrac (Lot). Son nom signifie « château haut, haute forteresse ».

V

Vacalus. — La Wahal, l'un des bras du Rhin à son embouchure.

Valérius. — 1° *Caius Valérius Caburus*, chef gaulois du pays des Helviens, admis au droit de cité par Caius Valérius Flaccus, père de Domnotaurus (voir plus bas) et de Procillus (voir ce mot).

2° *Caius Valérius Domnotaurus*, chef gaulois du pays des Helviens, fils du précédent, tué dans un combat contre les États voisins soulevés par Vercingétorix.

3° *Caius Valérius Flaccus*, gouverneur de la gaule narbonnaise, triompha deux fois en 83 et 81 pour ses succès sur les Gaulois et les Celtibères ; donne le droit de cité à Caburus.

4° *Caius Valérius Trucillus*, notable gaulois de la Province, sert d'interprète à César auprès de l'Éduen Diviciac.

Valétiacus. — Chef gaulois du pays de Éduens, vergobret en 52 et frère de Cotus.

Vangions. — Peuple de la Germanie, habitant sur les bords du Rhin, au nord des Némètes. Sa capitale était *Borbetomagus*, plus tard *Vangionum civitas*, auj. Worms.

Vatinius. — Pulus Vatinius, questeur en 63 ; servit en Espagne sous le proconsul Caius Cosconius et fut ensuite un des accusateurs de Sextius ; lieutenant de César à la fin de la guerre des Gaules, il suivit son parti dans la guerre civile, défendit Brindes contre Lélius ; consul en 47, puis proconsul d'Illyrie ; après la mort de César, remit ses légions à Brutus et se retira à Épidamne ; obtint cependant le triomphe en 43 pour ses victoires sur les Dalmates.

Vélanius. — Quintus Vélanius, préfet ou tribun militaire de la septième légion, est envoyé avec son collègue Silius chez les Vénètes pour acheter des vivres et est retenu prisonnier par ceux-ci

Véliocasses. — Peuple de la Belgique, au dire de César, mais peut-être de la Gaule, qui habitait le Vexin normand, dans le département actuel de la Seine-Maritime.

Vellaunodunum. — Place forte des Sénonés, peut-être Triguères, peut-être Montargis, peut-être Villon (entre Montargis et Château-Landon).

Vellaves. — Petit peuple de la Gaule, client des Arvernes et cantonné dans l'ancien Velay (département actuel de la Haute-Loire).

Vénètes. — Peuple de la Gaule, qui habitait dans l'Armorique la région de Vannes (Morbihan).

Vénétié. — Pays des Vénètes.

Verbigène. — Le pays Verbigène, l'un des quatre pays de la nation helvétique, qui occupait à peu près les cantons actuels de Soleure, d'Argovie, de Lucerne et une partie du canton de Berne

Vercassivellaune. — Chef arverne, cousin de Vercingétorix, l'un des quatre chefs de l'armée de secours d'Alésia, fait prisonnier au cours de l'attaque.

Vercingétorix. — Vercingétorix, fils de Celtill, chef arverne, soulève une grande partie de la gaule contre les Romains, assiège Gorgobina, ville des Éduens, mais en lève le siège à l'approche de César, qu'il ne peut empêcher de prendre ni Vellaunodunum ni Noviodunum ; essaie en vain de sauver Avaricum, suit César le long de l'Allier, sans pouvoir l'empêcher de traverser la rivière ; oblige César à lever le siège de Gergovie ; commandant suprême des Gaulois après la défection des Éduens, se retire et s'enferme dans Alésia, où il est obligé de se rendre à César, en dépit des efforts de ses troupes et de l'armée de secours ; il est livré au vainqueur. Il orna le triomphe de César et fut mis à mort.

Vertico. — Chef gaulois du pays des Nerviens, arrive comme transfuge au camp de Cicéron à Atuatuque ; réussit par un esclave à faire parvenir deux messages à César.

Vertiscus. — Chef gaulois du pays des Rèmes, commande malgré son grand âge la cavalerie des Rèmes dans la campagne contre les Bellovaques, périt dans une escarmouche.

Verucloétius. — Chef gaulois du pays des Helvètes.

Vienne. — Capitale des Allobroges.

Viridomare. — Chef gaulois du pays des Éduens, protégé par Diviciac et César ; dispute le premier rang à Éporédorix pour passer à Vercingétorix ; est l'un des quatre chefs qui commandent l'armée de secours d'Alésia.

Viridorix ou **Viridorix.** — Chef gaulois du pays des Uxelles, est mis à la tête des Uxelles, des Aulerques, des Éburovices et des Lexoviens confédérés, attaque le camp de Titurus Sabinus et est honteusement repoussé.

Viromanduens ou **Veromanduens.** — Peuple belge, occupant le territoire de l'ancien Vermandois (partie des départements actuels de l'Aisne et de la Somme).

Vocates. — Petit peuple d'Aquitaine qu'on assimile aux *Boiates* dont parle Pline ; et qui habite, croit-on, le pays de Buch avec pour capitale *Boii* aujourd'hui Lamothe.

Voccio. — Roi du Norique, envoie sa sœur en Gaule à Arioviste, qui l'épouse.

Vocontiens. — Peuple de la Province romaine, dont le territoire, aux confins de l'ancien Dauphiné et de l'ancienne Provence, occupait les départements actuels de l'Isère et de la Drôme. Sa capitale était Vasio, aujourd'hui Vaison-la-Romaine.

Volcanius. — Caius Volcanius Tullus, officier de l'armée de César, sans doute fils du consul de 66 et père du consul de 33, est chargé de défendre la tête du pont construit sur le Rhin en 53 ; on le retrouve dans l'armée de César à Dyrrachium, au cours de la guerre civile.

Volques. — Peuple important de la Province romaine. On distinguait :

1° Les *Volcae Arecomici*, qui occupaient les départements de l'Hérault et du Gard, avec *Nemansus*, aujourd'hui Nîmes pour capitale.

2° Les *Volcae Tectosages*, à l'ouest des premiers (ils en étaient séparés par l'Orb), qui occupaient les départements de l'Aude, des Pyrénées Orientales, de l'Ariège et de la Haute-Garonne, avec *Tolosa*, aujourd'hui Toulouse, pour capitale. On ignore si les Volques Tectosages qui habitaient la Bohême occidentale étaient une colonie de ces Volques du Languedoc, comme le dit César, ou de résidu des Volques, venus à une époque incertaine de Germanie en Gaule.

Volusénus. — Caius Volusénus Quadratus, officier de César, tribun militaire en 56 ; chargé en 55 par Servius Sulpicius Galba d'opérer une reconnaissance sur les côtes de la Grande-Bretagne ; commande en 53, pendant l'expédition contre les Éburons, un corps de cavalerie auprès de César ; reçoit la mission de tuer perfidement l'Atrébates Commius, mais ne réussit qu'à le blesser ; est attaché à Marc Antoine comme préfet de la cavalerie dans le pays des Atrébates, et, dans une rencontre, est blessé grièvement de la main de Commius lui-même ; tribun du peuple en 43, fut l'un des partisans d'Antoine.

Vorénus. — Lucius Vorénus, centurion de la légion de Cicéron, rivalise de bravoure avec son collègue Pullo.

Vosges. — César leur rattachait les Faucilles et le plateau de Langres.

Vulcain. — César lui assimile une divinité germanique.

FIN